

LA PROIE DU MORT

Thierry EMMANUEL
decriture.fr

1.

Quelques flocons de neige tombaient sur Sunset Boulevard. Pas seulement sur Sunset mais sur tout le comté d'Hollywood et une partie de l'état de Californie. Rien qui ressembla à une tempête. Juste quelques flocons épars virevoltant du ciel plombé jusque sur la poussière du sol.

Sur le bas-côté des rues, des enfants latinos tiraient leurs langues vers le ciel en riant. La plupart n'avait jamais rien vu de tel et ils riaient. Ils se promettaient en espagnol de raconter ce miracle à ceux qui n'auraient pas eu la chance de l'observer de leurs propres yeux. Ils étaient trop jeunes pour avoir vécu la précédente averse de neige en Californie, trop analphabètes pour donner un nom à la manne froide, sans goût et gratuite qu'ils avalaient, trop pauvres pour l'avoir observée, vraie ou fausse, sur un écran de cinéma.

Il n'avait neigé que deux fois en dix ans. Il neigeait peut-être uniquement pour que les gamins de chaque génération perdue aient au moins une fois dans leur vie un cadeau du ciel.

L'air était devenu glacial. Le vent disparut sans laisser de traces. Quand l'unique averse de l'année cessa sur Sunset, les derniers flocons tombaient encore sur les gamins des rues de San Pedro, qui riaient, puis ce fut tout. Il ne restait qu'un froid polaire qui allait durer deux semaines.

La *banda* se regroupa au centre de la chaussée pour se montrer les cristaux de glace s'évanouissant au creux de leurs paumes chaudes avec des cris et des rires. Instant magique.

L'excitation avait précipité leur respiration. Il s'était formé au-dessus du groupe un seul nuage de vapeur blanche comme la matérialisation de leurs âmes s'échappant de leurs gorges. Ils se mirent à trembler de froid sous leurs fines chemises rapiécées et leurs pieds nus les faisaient souffrir. Ils se séparèrent. Chaque forme d'âme devint moins dense, moins blanche et finalement se dissipa quand chaque gamin s'échappa dans une direction opposée.

Will Gonnard sortit de sa voiture pour étirer ses membres raidis par une nuit entière de planque. Il toussa et il souhaita encore fumer une centième cigarette malgré sa gorge douloureuse. Il était harassé mais avec l'esprit toujours sur le qui-vive. Son attention ne s'était jamais relâchée depuis la veille au soir. C'était pourquoi on lui confiait ce genre de mission.

La maison qu'il surveillait se trouvait à une trentaine de pas de là; trop loin pour qu'il puisse intervenir à temps en cas de coup dur mais on avait décidé à sa place qu'il resterait en retrait, aussi discret que pouvait l'être un homme blanc et costaud, avec un flingue à peine dissimulé sous sa veste, au volant d'une Pontiac en assez bon état au milieu de ce quartier où ne rodait que des *chicanos* bruns de peau et de cheveux, propriétaires d'épaves mécaniques bouffées de rouille. Gonnard respira des petites bouffées d'air froid car il lui semblait que des poignards aiguisés descendaient au fond de ses poumons.

Une odeur flottait qui réveilla une faim tenace. Il se dirigea vers la première baraque le long du trottoir et tambourina contre la porte. Un vieil homme glissa son visage ridé par une fenêtre entrebâillée.

-Si ?

-J'ai faim, dit Gonnard.

Il négocia un bol de *tacos* à un prix prohibitif - un demi dollar - qu'il avala avant même que le vieillard revienne lui proposer une cuillère en bois. Il remercia d'un hochement de tête et renonça à l'idée d'obtenir une tasse de café.

Il remonta dans sa voiture, allongea ses jambes sur la banquette et s'appuya contre le montant de la portière. Un coup d'œil à travers le pare-brise: le Mexicain l'observait avec méfiance de derrière sa fenêtre. Gonnard le braqua de sa main droite, deux doigts tendus et le pouce relevé; le vieil homme recula dans l'obscurité intérieure de sa *casa* misérable.

Cinq minutes plus tard, il la vit sortir de la maison. Elle avait attendu les premiers rayons du grand projecteur matinal pour faire son apparition. Gonnard se redressa derrière le volant. Son cœur se remit à battre. Il l'observa descendre la rue à sa rencontre, le visage penché vers le sol où elle marchait pieds nus, ses sandales dans une main, son autre main écartant une mèche de cheveux devant ses yeux. Elle enjamba avec précaution une petite tranchée d'égout desséchée, une craquelure étincelante de silex hérissant leurs pointes au-dessus de la poussière au milieu de la chaussée puis posa le pied sur la dernière plaque d'asphalte du quartier et elle frissonna au contact glacé. Elle fit une pause, releva le visage face au soleil d'hiver bas sur l'horizon.

Sa robe noire étreignait ses épaules, moulait sa taille et ses hanches. Le bord avait été déchiré entre ses jambes. Elle recommença à marcher. Elle était à dix mètres de la voiture mais Gonnard ne bougea toujours pas. Il observa son visage à peine modifié par la douleur, le plus impénétrable qu'il ait vu sur un grand écran, ses poings serrés au bout de ses bras nus, sa poitrine se soulevant en haletant.

Il étendit son bras et déverrouilla la portière. Marlène Dietrich se lova sur la banquette arrière, ses pieds endoloris glissés sous elle.

Silence.

Gonnard tourna son regard vers la maison qu'elle venait de quitter. Aucun mouvement n'était visible. Il sentit que Dietrich regardait par là aussi.

-Vous avez fumé mes cigarettes, prononça-t-elle avec son étrange accent allemand.

Gonnard secoua la tête.

-Les cigarettes européennes ont un autre goût, non ?

-Je n'aime pas les étrangères, répondit-il.

Elle éclata d'un rire fatigué.

-Essayez-en une.

Elle alluma une cigarette qu'elle lui tendit par-dessus son épaule. Gonnard aspira la fumée qui n'avait aucune saveur mais la nicotine glissa avec volupté à l'intérieur de lui. Elle saisit un porte-cigarette abandonné au bord d'un cendrier, le glissa entre ses lèvres et souffla. Le petit instrument d'ivoire émit un son nasillard comme celui des langues de sorcières. Dietrich s'appliqua et en tira une sorte de mélodie sans charme. Elle rit une seconde fois.

Gonnard fuma jusqu'au filtre puis le jeta dehors avec les autres mégots. Il ne tourna jamais son regard vers le rétroviseur. Ses yeux restèrent fixés inutilement sur la maison.

Soudain, une silhouette masculine apparut: une chemise blanche ouverte sur un corps hâlé, un pantalon en cuir de *gaucho*, un visage incertain à cette distance mais des cheveux mi-longs noirs de jais retenus sur la nuque par un lacet de couleur. L'homme observait la voiture dont les occupants l'observaient et Gonnard lui trouva effectivement l'air d'un matador. D'un figurant matador que Dietrich avait repéré sur le tournage de *La Femme et le Pantin* parmi la foule d'extras dans la scène des arènes. En Espagne, la vedette était le torero qui attirait le regard des femmes mais à Hollywood, c'était la star qui avait choisi l'homme et qui le rejoignait plusieurs fois par mois pour qu'il exécute en privé son numéro de matador. D'après

ce que savait Gonnard, c'était un véritable espagnol immigré qui combattait parfois dans des corridas mexicaines. L'épée et la *muleta*. Il avait même le costume en or.

Dietrich avait cessé de rire et regardait son amant.

-Il croit peut-être que cette voiture est un cadeau pour lui. Est-ce que cette voiture serait un cadeau assez bien pour lui?

Il se dispensa de répondre. Il n'aura pas aimé que Dietrich lui ordonne de demander au matador si la Pontiac lui plaisait.

-Allez, prononça-t-elle seulement.

Il démarra, fit demi-tour sur le bas-côté et regagna le centre de la chaussée défoncée avant d'accélérer. Il regarda dans le rétroviseur, par-dessus l'épaule de Dietrich. L'homme leva un bras, sa main tournée vers son visage, et fit un lent geste d'au revoir et de victoire.

-*Sprechen Sie Deutsch ?*

Gonnard secoua une nouvelle fois la tête. Il comprenait dix mots d'italien et le triple en espagnol mais pas un seul en allemand.

Il prit la direction d'Hollywood, s'éloignant de l'océan en se dirigeant vers le nord.

Elle parla à voix haute pendant quelques kilomètres, en allemand, avec un interlocuteur invisible.

Sur Slauson Avenue, il tourna vers l'ouest puis tout droit vers Culver City et les studios MGM.

-Oubliez cet endroit, murmura Dietrich, le visage impassible tourné vers la vitre latérale.

2.

Aux portes du studio, un garde arrêta la voiture d'un geste péremptoire. Gonnard baissa la vitre.

-Miss Dietrich.

Le garde porta la main à sa casquette. Il s'adressa à Gonnard assez fort pour que la star puisse l'entendre.

-Ils n'ont pas de cœur, hein? Faire travailler une femme aussi tôt.

-Ils vous font bien travailler, vous.

-Oh moi, je ne fais que mon boulot, conclut le type en souriant modestement.

Gonnard démarra, traversa une partie des décors extérieurs et s'arrêta à l'angle d'une rue européenne préservée en l'attente de retournages au début de la semaine suivante. Marlène Dietrich descendit sans prêter attention au décor en toc. Elle avait chaussé ses sandales et si elle avait emprunté cette rue, une grande scène dramatique empreinte de solitude et de tristesse aurait pu se jouer sans témoin. Au lieu de cela, l'actrice entra dans l'ancienne loge d'extérieur de Greta Garbo et la porte en tôle brillante de la grosse caravane se referma sur elle avec un éclat de soleil.

Gonnard conduisit jusqu'au Thalberg Building d'où Louis B. Mayer dominait la situation depuis son bureau présidentiel.

Il monta dans la salle des secrétaires. La présence d'une dactylo ensommeillée lui apprit que le grand patron était déjà à l'ouvrage à une heure si matinale. Sans s'annoncer ni signaler son arrivée à la jeune femme, il franchit deux portes qui ne s'ouvraient jamais dans la journée sans l'assentiment d'une armée de cerbères et pénétra dans le bureau. Assis derrière le meuble semi circulaire qui lui servait d'autel à la fois pour adorer les divinités du spectacle et pour célébrer son propre culte de dieu vivant du cinéma, le patron de la MGM leva un œil vers lui et l'accueillit d'un haussement d'épaules.

-Il faudrait peut-être que je compte ça en heures supplémentaires... Bonjour, Will.

-Bonjour, monsieur, répondit Gonnard.

-Café?

-Café.

-Café! éructa Mayer dans l'interphone.

La secrétaire surgit en trotinant et faillit laisser tomber la carafe de café en découvrant Gonnard assis en face de son patron. Elle regarda vers la fenêtre fermée sans comprendre. Elle sortit aussi vite chercher une autre tasse.

-Prenez en aussi pour vous, mon petit, cria Mayer.

Elle servit trois tasses. Mayer vida la sienne d'une traite. Gonnard y alla avec prudence pour ne pas s'ébouillanter. La jeune femme ne put tout simplement pas boire le liquide au goût atroce. Le silence s'éternisa.

Avant que tous les employés n'investissent à nouveau le studio vers huit heures, avant que la grande machine à rêves ne se remette à bouillir comme le café, Mayer s'autorisait parfois ces moments de pure perte de temps avant de se jeter dans la bataille quotidienne dont il sortait vainqueur chaque soir. Puis, il congédia son assistante d'un "c'est tout" et ils purent parler.

Gonnard raconta avec un détachement professionnel comment il avait déposé Miss D. dans le quartier mexicain, à quelle heure et à quel endroit exact, pendant combien de temps et Mayer l'écouta avec une réticence dégoûtée.

-Qu'est ce que vous inspire cette liaison? demanda-t-il.

Gonnard répondit qu'il n'avait même jamais pensé avoir un avis personnel sur la question.

Mayer replia le scénario qu'il survolait sans parvenir à y fixer son attention et répéta sa question.

Il fit la même réponse.

-C'est la raison pour laquelle je vous fais confiance et que cette histoire me rend malade, moi, et que je cherche un moyen d'y mettre un terme.

Il ne put s'empêcher d'ajouter en murmurant qu'il obtenait une meilleure coopération de sa part auparavant.

-Un patron de studio doit protéger ses intérêts qui sont les intérêts de tous, argumenta-t-il. Même si Dietrich est sur la pente descendante, personne d'autre que moi ne lui a offert de lui racheter son contrat. *La Belle Ensorceleuse* et *l'Entraîneuse Fatale* ont été des fours. Le peu de valeur qui lui reste peut ne plus valoir que dix cents si je ne trouve pas de solution.

Gonnard dit qu'il n'en possédait aucune.

Ils s'enfermèrent tous les deux dans un silence de plus en plus hostile.

Mayer se redressa, frotta ses yeux derrière ses lunettes cerclées de fer, seul signe visible dans son comportement qu'un combat avait été mené et qu'il l'avait momentanément perdu.

-Excusez-moi, reprit-il à voix normalement haute. Je sais que je vous dois plus d'un service. Je peux vous poser une question?

-Je ne crois pas, si c'est celle à laquelle je pense.

-Vous êtes le seul qui ose se tenir face à moi et prétendre que je suis un imbécile. Qu'auriez-vous fait pour Irving?

Louis B. Mayer et Will Gonnard, le patron des patrons et son servent des basses œuvres, s'étaient rencontrés une quinzaine d'années auparavant par l'entremise d'Irving Thalberg, vice-président de la MGM et sans doute le *producer* le plus talentueux qu'Hollywood eut connu. Gonnard et Thalberg avaient partagé une amitié réciproque et indéfectible qui n'avait jamais existé entre Gonnard et Mayer. Gonnard avait pourtant continué de travailler pour lui, mais pour d'autres raisons. A l'enterrement de Thalberg cinq ans plus tôt, ils avaient versé une larme sincère.

Il était pris dans une sorte de piège, plus implacable que les murs qui protégeaient le site du studio et le garde à l'entrée qui en interdisait l'accès et, en quelque sorte, l'empêchait d'en sortir. Mayer ignorait tout de ces raisons.

-Irving ne m'aurait pas posé cette question.

-Vous n'avez jamais déchiré votre col et caché les miroirs, reprit Mayer exaspéré.

Gonnard se leva, fit le tour du fauteuil pour dissiper sa fatigue mais ne trouva rien à ajouter. La main sur la poignée de la première porte, il s'immobilisa.

-Elle m'a demandé de tout oublier, dit-il en se retournant.

-Ça veut dire quoi? rugit Mayer.

Puis il se calma en se rasseyant lentement derrière son bureau.

-Ah! J'ai compris.

Le soleil brillait dehors. Gonnard partagea un gobelet de café avec des charpentiers qui travaillaient à l'intérieur d'un plateau couvert. La charpente du décor d'un manoir écossais se montait au bruit des marteaux et des scies mécaniques. L'air était encore froid, sauf à l'intérieur de ces cellules de ruches humaines.

Huit heures du matin. Les employés entraient en une marée multicolore par un seul chenal étroit, entre les studios 6 et 11 puis se séparaient en une multitude d'affluents corporatistes. Des ouvrières, portant des vêtements déjà usés qui ne risquaient plus les éclaboussures chimiques, se dirigeaient vers les laboratoires. Des jeunes femmes et des hommes distingués sentaient déjà les poudres, les crèmes, les laques dont ils allaient couvrir les actrices. Des machinistes et des électriciens, cheville ouvrière du cinéma, marchaient côte à côte avant de rejoindre leurs domaines réservés. Des figurants s'entassaient autour de points de rendez-vous et attendaient des bus direction Rome Antique, Jungle africaine ou la planète Mars. Un bataillon de secrétaires arborait des tenues vues dans Photoplay Magazine. Les décorateurs et les accessoiristes allaient s'enfermer jusqu'à la fin de la journée dans des cavernes d'Ali Baba.

Gonnard remonta à contre-courant ce flot bruissant, traversa l'immense parking bondé et laissa derrière lui cette usine d'un genre unique.

De Culver City à Hollywood avec le soleil dans le pare-brise. Sunset Boulevard jusqu'à Vine Street. Là, il se paya son troisième café de la matinée, de plus en plus bon, au drugstore au coin de la rue.

Il pénétra dans la Columbia par l'entrée des cadres, ceux qui peuvent prétendre travailler tout en restant assis. Son nom glissé au garde lui suffit pour être accepté à l'intérieur du studio. Il était annoncé. Un *executive* l'attendait et le mena immédiatement au plus près du maître des lieux.

La réceptionniste le reconnut mais il était inutile maintenant d'espérer entrer dans le bureau du patron sans une longue attente. Elle baissa les yeux sur les touches de son téléphone qui clignotaient et ne grimaça pas un sourire. Elle était entre deux âges, le visage assez sévère pour paraître impitoyable. Son patron l'avait choisie et placée là pour décourager les visiteurs

audacieux. Inutile d'essayer de décrocher une entrevue en lui faisant du charme. Il y avait écrit clairement: "Souriez-lui et cette chienne de l'Enfer vous mordra." Gonnard attendit, parmi d'autres mortels espérant devenir les élus pour cinq petites minutes.

Elle indiqua qu'il pouvait pénétrer dans le vestibule. Une ambiance différente régnait dans cette pièce protégée des bruits extérieurs. Cinq hommes étaient assis, en silence. Ils s'y morfondaient après s'être morfondus près de la réceptionniste revêche. Gonnard croisa leurs regards et y lut le défi. Chacune de ces épouses du harem espérait être la favorite la prochaine fois que la porte du bureau s'ouvrirait. Et chacune y allait de sa menace silencieuse.

Harry Cohn ouvrit la porte quelques secondes plus tard, rattachant par le bras un homme, le réalisateur Alexander Hall. Puis, en croisant seulement son regard, Cohn le choisit. Les cinq prétendants baissèrent les yeux: pour qu'un inconnu franchisse aussi rapidement le purgatoire, il fallait qu'il vienne directement du plus haut, de New York.

-Alors, inspecteur, commença Cohn en refermant la porte, vous z'avez des histoires croustillantes à me raconter?

Gonnard ne savait pas s'il parlait de Miss D. ou s'il évoquait son travail.

-Il a neigé ce matin.

Cohn, surpris, regarda par la fenêtre.

Gonnard observa la photo noir et blanc au-dessus du bureau du patron de la Columbia, la gueule souriante du Duce et sa dédicace griffonnée dessus.

-Vrai? Les publicitaires ont dû la ramasser pour la revendre en Alaska. Ou un agent viendra me dire que c'est grâce à sa pouliche.

-Je n'ai pas pu venir plus tôt, s'excusa Gonnard. Une planque toute la nuit.

-Pas dormi?

-Pas encore.

-Nous avons une projection à Glendale ce soir. Vous pourrez venir?

-Oui. Vous craignez des incidents?

-J'ai besoin d'un grand succès avant la fin de l'année. Je n'ai pas mis les pieds dans une synagogue depuis une éternité et je n'espère pas un miracle de ce côté-là aussi rapidement. J'ai toujours un peu peur que si ils n'aiment pas, ils foutent le feu à l'écran, ou...

Cohn s'interrompit une seconde trop tard. Sa poitrine se dégonfla comme si le fantôme du dictateur avec sa pose arrogante avait habité son corps et s'en était échappé un instant plus tard.

Gonnard appelait le directeur de la MGM, Mayer et Cohn, Harry. Mayer lui donnait du Will et Cohn, inspecteur, détective, lieutenant, capitaine Gonnard selon l'inspiration. C'était comme cela, selon un accord tacite après plusieurs années à se fréquenter régulièrement. La familiarité des conversations n'était pas à mesurer à l'aune de leurs jugements réciproques et Cohn savait qu'il venait d'outrepasser son droit.

-Désolé, Gonnard. Je me conduis comme un *schmuck*.

Peu d'homme à Hollywood avait entendu le patron de la Columbia s'excuser. Il fallait que son esprit d'ordinaire si aiguisé soit un peu brouillé.

-Si vous me parliez de ce film.

Cohn lui jeta un traitement de scénario entre les mains. Les pages froissées indiquaient qu'elles avaient été lues et relues avec un agacement croissant. Mais il n'apparaissait aucune biffure, aucune annotation en marge, preuve que le travail était synonyme de *nada* et qu'il ne valait pas la peine de le retravailler. Pourtant...

-Il n'est pas tourné et il n'est pas prêt de l'être. Jamais rien lu d'aussi dégueulasse, tiens, j'ai failli en être malade. Le type qui a écrit ça a de la merde plein la tête et plein les yeux. Il doit se faire mettre par un bouc tous les matins avant de venir travailler chez moi. Chez moi!

Gonnard reposa les feuillets sur le bureau et s'essuya les mains contre son pantalon. Il lut le nom de l'auteur ajouté au crayon rouge sur la première page.

-Qui est ce, ce Milton Cowall?

-Un écrivillon qui bossait dans une feuille de Boston. Il a publié une ou deux nouvelles, je sais plus où. Je le fais venir, je lui donne un contrat et il chie ça sur mon bureau!

-Vous voulez dire qu'il est venu vous le donner en mains propres?

Cohn gesticula sur son fauteuil. La veille au téléphone, il avait chargé Gonnard de s'occuper d'un employé récalcitrant de la firme à la Femme au Flambeau. Mais il savait aussi que l'affaire Willie Bioff n'était pas encore apaisée. Gonnard se tenait aussi loin que possible d'éventuelles éclaboussures bien sanglantes même si il avait déjà exécuté des besognes moins reluisantes. Il se méfiait et posait des questions de flic.

-Harry, comment se fait-il que votre armée d'assistants n'ait pas fait le ménage avant vous?

Il ramassa le scénario et se plongea dans la lecture, en attendant patiemment que Cohn lui dise la vérité.

Au bout de quelques minutes, Gonnard releva le visage.

-Je vois. La maison qui s'appelle Columbus Mansion, vous n'aimez pas.

-Non.

Il continua sa lecture.

-Vous avez une idée où ce type veut en venir?

-Non.

-Pour l'instant, je ne vois ni bouc, ni merde.

-Vous ne voyez pas? Vous ne voyez pas? glapit Cohn hors de lui. Mais enfin, la famille riche a cinq belles filles. "Cinq". "Filles". "Belles". La famille pauvre, trois garçons. Le plus petit, il s'appelle Conrad. Con-radt. "Cohn-Rat"! Et c'est le plus vicieux. Allez tout de suite à la fin. A la fin, Conrad, qui n'a pas pu se farcir une fille de la riche famille, séduit la fille de celle-ci.

-Il l'épouse?

Cohn frisait l'hystérie.

-Il est devenu tellement gentil, et la mère de la fille tellement pauvre, qu'il l'engage comme domestique. Alors elle, elle accepte de le raser...

-Le raser? demanda Gonnard qui ne comprenait plus rien du tout.

-Assis sur ses genoux! A demi nue! Sur un fauteuil de barbier!

-C'est sa future femme.

Cohn s'arrachait les cheveux. Il traversa à grands pas son immense bureau. Trois portes donnaient sur cette pièce. Derrière l'une, un employé, un téléphone et le siège new-yorkais de la Columbia à l'autre bout de la ligne. La seconde donnait sur une alcôve que Cohn garnissait de jeunes actrices selon son bon vouloir. Il ouvrit en grand la dernière porte encore mystérieuse. Gonnard y découvrit un salon de toilette privé et au milieu, un fauteuil de barbier en cuir noir sur une armature de métal argenté.

Cohn referma le battant comme s'il risquait de se retrouver dans la même position dégradante que le personnage du scénario.

-Vous pensez qu'il a voulu vous représenter dans ce genre de...? Et puis Cowall..., commença Gonnard sur le ton de l'apaisement.

-Ce n'est pas son vrai nom, le coupa Cohn comme si c'était la preuve de la fourberie du scénariste.

-Combien de personnes dans le studio connaissent vos habitudes, Harry? Ce n'est même pas de la calomnie.

-Ça le deviendrait en arrivant devant les yeux du public. Que cherche-t-il en salissant ma réputation? Atteindre celle du studio.

-Admettons. Rien d'autre?

-Rien d'autre! siffla Cohn en levant les bras au ciel.

-Si vous enlevez la scène du fauteuil, c'est réalisable? Ca doit l'être puisque votre producteur vous l'a donné pour assentiment.

Mais Cohn ne baissa pas d'un ton:

-Et faire croire que c'est l'image de la femme américaine que nous nous faisons. Est-ce que le mariage doit forcément rimer avec perversité?

-Parlez-en à Katharin Hepburn. Elle a son opinion.

-Mais la plupart des personnages sont socialistes!

-Hepburn va adorer, répliqua Gonnard et il éclata de rire.

Le patron de la Columbia s'effondra dans son fauteuil, momentanément à court d'arguments et victime d'un très rare accès de fatalisme.

-Jetez ce scénario aux chiottes et brisez le contrat de ce type. Il s'est payé votre tête.

Cohn ne voulait pas. Il craignait que Cowall aille vendre son histoire à un autre studio et que la tempête qui s'agitait dans son crâne ne se déchaîne dans tout Hollywood en ne faisant qu'une seule victime: lui-même.

-Il ne s'en sortira pas comme ça, menaça Cohn en donnant assez de poids à ses mots pour que Gonnard se sente lui aussi visé.

-Tout s'achète à Hollywood, reprit-il.

Gonnard jugea la signification de ce cliché qui avait fait ses preuves. Il chercha un moyen de détourner la conversation. L'interphone brisa le silence qui s'était installé.

-Oui! J'avais demandé qu'on me foute la paix, non?

-M Capra est là pour vous, Harry, grésilla la voix d'un collaborateur.

-Il ne voit pas que je suis occupé?

-Non, il ne voit pas, beugla une autre voix lointaine.

-C'est bon. Une minute.

Cohn soupira mais son esprit était déjà occupé à tourner en tous sens. Il était remonté comme un mécanisme de détonateur et c'est sans doute le réalisateur qui en ferait les frais.

-Je sais exactement ce que je vais faire, dit-il en contournant son bureau. Je vais obliger cette garce de Jean Arthur à jouer cette merde. Elle a essayé de m'enfoncer son contrat d'exclusivité dans la gorge parce que soi-disant, j'avais des projets indignes d'elle. Ah, ah, ah! Ce coup-ci, elle va en baver.

Il gigotait, tressautait autour du siège de Gonnard, réjouit à l'idée de régler, ou d'envenimer le conflit qui l'opposait avec sa star récalcitrante.

-Tant que vous ne la frappez pas avec le scénario.

Cohn gloussa de plaisir.

-Je ne promets rien. Je ne promets jamais rien!

Gonnard se leva et se dirigea vers la porte. Cohn s'interposa entre le battant et lui.

-Vous ne ferez rien? Je tente une dernière fois ma chance.

-Non, je ne crois pas.

-Je veux savoir comment ce type a fait pour savoir ce qu'il sait. J'ai affronté des centaines d'hommes dans ma carrière. Certains ont réellement voulu m'écraser le visage à coup de poings mais aucune attaque n'était jamais passée aussi près du cœur.

Gonnard regarda le petit homme qui suppliait presque.

-Si je répète un jour ce que vous venez de me dire, Harry, c'est vous qui me ferez tuer.
-C'est vrai.
-Je ne le ferai pas.
Il sortit.

Dans le vestibule, le réalisateur Frank Capra était assis sur une banquette et racontait l'idée qu'un scénariste lui avait soufflé le matin même. A l'aide de ses mains, il figurait la largeur de plan de chaque scène puis indiquait en les levant plus ou moins haut, l'intonation des répliques. Son visage bronzé, avec ses cheveux noirs tirés en arrière et son nez proéminent, mimait le jeu des acteurs, des actrices et du chien qui devait avoir un rôle important dans l'histoire. Et sa voix fournissait les trémolos des violons et les roulements de tambour tandis que le groupe qui attendait indéfiniment une entrevue avec Cohn s'était transformé en spectateurs privilégiés bavant d'excitation.

-C'est fort, Frank.

-Judy le ferait très bien.

-Et Barrymore! Et Barrymore quand Frank fait ça.

-Le public adore les petits chiens bien dressés.

Capra se leva en apercevant Cohn par-dessus l'épaule de Gonnard.

-Alors maintenant, s'exclama-t-il, je vais essayer de le vendre à Harry.

Il tourna son visage où avait disparu toute trace de triomphalisme vers Gonnard.

-Dans quel état vous me l'avez mis?

Gonnard haussa les épaules d'un air entendu. Le film de Capra ne se ferait probablement pas.

Avant de reprendre sa voiture, Gonnard se dirigea vers le bâtiment où la race d'humains la plus besogneuse d'Hollywood était réduite en esclavage. Les scénaristes de la Columbia occupaient un édifice assez affreux en style normand. Dix heures sonna à l'horloge de la pointeuse et les auteurs étaient déjà à l'œuvre. Dans le couloir, un couple s'affrontait en une violente dispute conjugale. Les bons mots fusaient mais les gestes étaient retenus. La femme brisa de la vaisselle imaginaire. Le mari s'arrachait les cheveux. Quand les assiettes vinrent à manquer, ils s'acharnèrent tous les deux sur un troisième personnage fictif. Puis, réconciliés, ils notèrent frénétiquement la scène telle qu'ils venaient de la jouer.

-C'était bon! lança le scénariste.

-Et si "tu" brisais la vaisselle et "je" t'arrachais les cheveux? répliqua sa partenaire.

-Très drôle! "Tu" fais une crise de nerf, "je" lui arrache les cheveux et "il" brise la vaisselle.

Gonnard s'adressa à une secrétaire qui lui indiqua où trouver Milton Cowall.

Celui-ci avait un bureau, tout juste assez grand pour contenir une machine à écrire sur une tablette, une chaise et son prisonnier attaché dessus. Il avait les yeux fermés quand Gonnard s'approcha de lui, les mains croisées derrière sa nuque et il semblait dormir. En fait, il pressait son crâne dans l'espoir d'en faire sortir une nouvelle idée. Un crayon grinçait, coincé entre ses dents.

-Milton?

-Mince! éructa Cowall en retombant brusquement dans la réalité. Vous êtes une muse?

-Je n'ai pas ma carte.

-Et vous n'en avez pas l'air.

Le scénariste observa Gonnard: assez grand et large, une propension à l'embonpoint avec les années, les cheveux courts pas à la mode d'Hollywood et qui ne cadraient pas avec le visage, une toute nouvelle coupe, un nez plutôt gros, un regard bleu, une bouche trop petite qui avait dû s'orner d'une moustache récemment rasée, il en était sûr sans savoir pourquoi.

-Vous êtes bien Milton Cowall?

-En long, en large et en travers, répondit-il en étendant ses bras qui touchèrent les murs opposés de sa cellule. Qu'est ce que je peux faire pour vous?

-C'est au sujet de votre histoire, heu...

-*Revers de fortunes*? Harry l'a lu? Alors? Qu'a-t-il dit?

-Il l'a lu et deux ou trois choses le chiffonnent.

Cowall hurla:

-Hé! "Deux ou trois choses chiffonnent Harry" à propos de mon scénario!

Une voix répondit:

-Il reste une balle dans mon revolver, Milt. Tu la veux?

Une autre voix, féminine:

-Le Mexique n'extrade pas les fugitifs, Milt.

Cowall redevint sérieux.

-Qu'est ce qu'il a dit?

-En fait, il aime bien. Il pense à Judy Holiday pour le rôle.

Le jeune scénariste pencha la tête en réfléchissant.

-J'aime bien l'accent new-yorkais de Judy. Je pourrais réécrire quelques scènes pour elle.

Il avait abandonné son attitude de bravade et imaginait sérieusement, plein d'espoir, son nom sur le quatrième carton du générique. Il lissa sa cravate d'un geste hésitant comme un étudiant de Harvard à qui on aurait promis son ruban de diplôme deux ans avant la fin de ses études.

-Je pensais à Lionel Barrymore pour le rôle du patriarche.

-J'en ai entendu parler justement, continua Gonnard.

Cowall était de plus en plus ému et regardait maintenant Gonnard comme l'archange de l'Annonciation divine.

-Il faut que je vois Harry.

-Non. On va régler ça entre-nous. Ce n'est pas encore le moment de lui demander une augmentation. Vous gagnez combien?

-Deux cents dollars par semaine. Dans les autres studios, ils demandent vingt pages par semaine mais ici, il exige deux fois plus.

Les accents d'indignation apparurent entre les lèvres du jeune homme.

-Et à Boston?

-Vingt-cinq dollars, répondit Cowall à voix basse.

Gonnard avait devant lui la personnification du scénariste hollywoodien: ils prétendaient tous être des écrivains, à l'égal de Shakespeare, Byron ou Baudelaire mais ils auraient brûlé les studios si leurs revenus menaçaient de tomber en-dessous de celui des secrétaires chargées de taper les mémos qui avaient pourtant plus de poids dans le destin d'un film.

Cohn, et d'autres *moguls* des grandes compagnies, avaient imaginé le système idéal: des bungalows abritant les auteurs plantés au beau milieu du désert et isolés les uns des autres par des centaines de kilomètres, avec pour seul confort une ligne d'interphone atterrissant dans le bureau des *producers*. Ainsi, si les scénaristes utilisaient leur temps à autre chose qu'à pondre des idées, Cohn aurait pu les priver d'eau ou de whisky pendant une semaine. Une seule chose embarrassait le grand patron. Même des lotissements perdus dans les dunes coûtaient trop chers pour ce que ça valait.

Gonnard bâilla, demanda une cigarette à Cowall et l'alluma. Des questions restaient en suspens. Pourquoi celui-ci avait-il écrit une histoire qui mettait Cohn dans une telle colère? Comment avait-il su pour la disposition intime du bureau privé de son patron? Et pourquoi avait-il pris le risque de révéler ce qu'il savait?

-Revenons aux choses qui gênent Harry, reprit Gonnard.

Cowall saisit une feuille de papier, prêt à noter toutes les suggestions de son interlocuteur.

-D'abord, le nom du personnage: Conrad. Harry trouve que ça fait allemand.

-Bien, bien, acquiesça Cowall.

-Ensuite, c'est trop rouge.

Cowall hésita puis inscrivit le mot politique suivi de trois points d'interrogation. Gonnard profita qu'un scénariste non loin de là se mette à taper comme un sourd sur sa machine à écrire dans le feu de l'inspiration pour continuer:

-Ensuite, Milt, Harry a tellement vomi sur votre scénario, notamment sur les allusions de perversions sexuelles, qu'il se demande s'il va vous arracher lui-même les tripes ou s'il vous fout dehors avec le crâne ouvert et la merde qui dégouline à l'extérieur.

Le scénariste devint pâle comme la mort.

-Qui lui a dit? Vous? bredouilla-t-il en tremblant.

-Il a tout compris à la première lecture.

Gonnard se leva, laissant Cowall ravagé par la honte et la peur, et quitta le bureau sans rien ajouter de plus.

Il regagna sa voiture sur le parking et y monta en jetant la cigarette de Cowall sur le macadam.

A l'intérieur du bâtiment des scénaristes, des dizaines de machines à écrire crépitaient du matin au soir, parfois toutes ensemble avec un bruit de crécelle, parfois une seule continuait quand les autres s'étaient tuées, et son cliquetis hésitant sabrait le silence suspendu. A cet instant, entendre devenait une torture. Entendre, clac-clac-clac, qu'un autre ait encore de l'inspiration et n'avoir plus rien à écrire. Entendre, clac-clac, et ne plus pouvoir entendre que ce métronome hypnotique. Entendre, clac, et redouter que le bruit caractéristique de la touche majuscule précède celui du point final s'écrasant sur le rouleau. Il y avait ensuite un silence réellement mortel. Alors, un scénariste lançait une plaisanterie à la cantonade d'une voix trop forte. Un second tapait machinalement sur son clavier pour faire du bruit. Une autre machine crépitait et disait: J. ' . A.I. U.N.E. I.D.E.E. Et toute la machine était relancée.

3.

Une demi-heure plus tard, le détective Will Gonnard pénétrait dans le poste de police d'Hollywood Centre. En haut de l'escalier sur sa gauche et au bout du couloir de la Brigade des Homicides, il retrouva son bureau comme il l'avait laissé la veille au soir. Sur la vitre de la porte, il y avait précisé: Inspecteur Wilcox B. Gonnard. Trois mémos de service l'attendaient glissés sous le socle du téléphone.

Le premier lui enjoignait de prendre connaissance de son affectation sur la main-courante. Le second lui donnait le nom d'un correspondant qui avait tenté de le joindre trois fois dans la nuit. Pas de message, pas de numéro et le gars du standard avait inscrit une appréciation: sans doute affaire privée. Le dernier petit papier de mauvais augure lui ordonnait de se rendre chez le capitaine Reeves dès sa prise de service.

Gonnard jeta le premier et le troisième mémo mais conserva celui du mystérieux correspondant. Il descendit aux lavabos où il se rasa avec du savon de toilette. Il changea de chemise. Celle qu'il avait portée la nuit précédente était tachée de sauce tomate sur la poitrine et la graisse dont il enduisait son holster avait déteint contre son flanc. Il resserra sa cravate

autour de son col, tira sur les plis de son costume chiffonné, regarda son visage dans le miroir comme s'il observait un ronéotype d'avis de recherche.

Dans le hall du poste, une demi-douzaine de prostituées enchaînées les unes aux autres s'offraient quelques heures de repos obligatoire en attendant leurs inculpations hebdomadaires pour racolage. Gonnard regarda leurs visages et n'en découvrit aucun qui ne lui fut pas familier.

Une femme lui cligna de l'œil.

-Salut, Bev!

Un jour, une indiscretion lui avait valu ce surnom.

-Hé, Bevy!

-Bev-mon-chou, t'as le bonjour de ma petite sœur.

Le sergent de garde pointa son menton sur les prostituées.

-Rien pour vous aujourd'hui, inspecteur.

-J'ai vu, répondit Gonnard.

Le sergent lui donna la main courante.

-Je fais du cinéma, moi, brailla l'une d'elles. C'est mon agent qui m'a dit de m'habiller comme ça pour un petit rôle.

Les autres éclatèrent de rire.

-Combien te prend ton agent? demanda Gonnard à voix basse tout en consultant la feuille d'instruction.

-Presque tout, gloussa-t-elle.

-Comme à toutes ses clientes.

-Va te faire voir, Bevy.

Muni de ses ordres pour la journée, on lui laissait en gros la bride sur le cou, il remonta au premier, fit un crochet par son bureau où il brûla le dernier mémo avant de jeter les cendres par la fenêtre.

-Hal?

Le capitaine, pendu au téléphone, lui fit signe d'approcher et continua sa conversation.

-Rien?... (Son interlocuteur parla longuement) Oui. J'ai quelqu'un. Je vous rappelle.

Il raccrocha.

-Salut, Will. Assis et boucle-la. J'ai reçu un dossier du FBI. Ils veulent savoir ce que tu as fait ces six derniers mois. Boulot, opérations et rapports signés de ta main. En plus, ils veulent un topo sur ta vie privée: situation, relations connues, revenus. Relations connues! Hé hé hé! Ils veulent que je moucharde. Ils te veulent, toi.

-A propos de quoi?

-Ne fais pas le con avec moi, menaça Reeves. Ils ont coincé Willie B. le corrompu et ils ne sont pas rassasiés. C'est évident.

-Qu'est ce que tu vas faire?

-Ils auront leur dossier plein comme une outre de tes états de service. Quand j'aurai le temps de le faire. Il faut bien leur donner quelque chose.

-D'accord. Qu'est-ce que tu veux savoir?

-Je sais tout, ne l'oublie pas. Et je sais ce que tu sais. Ils ne t'ont pas contacté toi aussi, ces salopards?

-Non.

-Si ça arrive, écris leur ce que tu sais de moi, sur le même air que moi. Si on chante la même partition...

-Compris.

Reeves le jaugea d'un air mauvais.

-Dis-moi autre chose. T'es encore à sec?

-Oui.

-Mais Bon Dieu! Comment tu fais? C'est si difficile de leur extorquer un peu de fric à tes "relations connues"?

Gonnard ne répondit pas. L'argent était le nerf de la guerre dans la bataille que se livrait la police et les agents du gouvernement car les informateurs s'achetaient, et les flics aussi.

Reeves tenta une autre question, encore moins déguisée:

-Ca te dirait de bosser pour le gouvernement?

-Non.

-C'est bien, mon gars, parce que s'ils savaient ce qu'on pense d'eux, ils nous retireraient le droit de vote.

Reeves désigna le téléphone.

-C'était pour toi. Reviens dans cinq minutes.

Gonnard regagna son propre bureau. Il tenta de se replonger dans les dossiers en cours dont il n'avait pas l'initiative. Rapports d'investigation, rapports d'interrogatoire, rapports de la morgue. Point mort sur toute la ligne. La main-courante disait de revoir l'ensemble des dépositions et d'en tirer une piste négligée. La plus vieille des affaires remontait à deux mois, une éternité, et n'aurait pas dû prendre plus d'une semaine pour être bouclée. Qu'est ce qui clochait?

L'esprit de Gonnard était très loin ailleurs, loin des rapports sur les feuillets jaune pâle. Les Fédéraux reniflaient sa piste. Ils fouillaient des dizaines de pistes, ce qui les ralentissait. Willie Bioff était tombé mais tous ceux qui avaient bossé pour l'IATSE, pour lui et ses amis les gangsters voyaient venir le jour du jugement dernier à la vitesse grand V. La chasse était ouverte depuis que le meurtre de trop avait été commis. Reeves le protégerait tant qu'il ne serait pas lui aussi sur le grill. Sa seule défense était de se tenir droit comme la Justice, se faire oublier et de ne jamais être obligé de répondre aux questions d'une commission d'enquête. Comment expliquer que tout ce qu'il avait fait, c'était pour le Bien. Le repos de sa propre âme.

Deuxièmement, il était fauché. Son loyer n'était plus payé depuis le mois passé et il était inutile de jouer les gros bras avec son propriétaire. Cette dernière nuit dehors à attendre que Miss D. en finisse avec son amant lui avait au moins permis d'éviter de retourner à son appartement.

Son salaire de flic couvrait à peine les frais engagés pour les soins de Gladys et les pourboires versés en sous-main à ses infirmières. Quant au Noël de Norma qui se profilait à l'horizon de l'année 1941, c'était l'impasse.

Il n'avait jamais touché d'argent de ses employeurs officieux. Une attitude qui mettait Cohn tellement mal à l'aise et étonnait encore Mayer, Zanuck, Warner et tous les autres membres du MPPDA. Ça aussi, il le faisait pour le Bien.

Les cinq minutes étaient largement passées. Il entra dans le bureau de Reeves. Boyd de la Brigade des Narcotiques était assis sur le dossier d'une chaise. Pat Kelly, Morris Loraine et le lieutenant Duane Nichols des Homicides grillaient des cigarettes. L'adjoint du procureur Schildkraut le dévisagea en roulant des yeux comme des boules de billard.

-Gonnard! Où est passé votre moustache?

-C'est la mode masculine, Jack, dit Reeves.

Loraine intervint de sa voix de fausset:

-Will a rencontré une pépée et elle lui a dit que ça la chatouillait.

-La chatouillait! reprit Kelly en s'esclaffant.

Gonnard s'assit dans un coin sans répondre.

-Bon alors, dit Reeves. Qu'est-ce qu'on a sur Frieda l'écervelée?

Kelly et Loraine repartirent de plus belle.

-Celle-la, elle est bonne, capitaine.

Frank Boyd fit une grimace. Il avait hérité de l'affaire et la vision de la jeune femme abandonnée dans une chambre de motel sans ses cheveux et la moitié de la boîte crânienne le hantait encore. Le dossier disait qu'elle était droguée et que la trépanation avait été faite quand elle vivait encore.

-Rien. Rien de rien.

Il foudroya Kelly du regard.

-Pat, arrête où je te jure que...

-L'écervelée! Je ne l'aurais jamais trouvé tout seul.

-Vous êtes sur l'affaire maintenant, dit le capitaine

Kelly renâcla:

-Chef, je ne pourrai plus regarder cette brave fille sans penser à votre blague.

Reeves rangea le dossier, en ouvrit un autre et donna la parole à Schildkraut.

-Jarnin veut inculper Owen pour meurtre au premier degré, dit celui-ci.

-Le procureur dit: la chasse au nègre est ouverte.

-Il n'en a pas assez, répliqua froidement l'adjoint du procureur à Loraine. Je veux dire, pas assez de preuves. *Secundo*, c'est la chasse au meurtrier de citoyens blancs qui est ouverte.

-Duane ira parler à Owen. Monsieur Jarnin sera content, je vous le promets.

-Je connais ce type, Owen, dit Nichols qui prenait pour la première fois la parole. C'est un dur. Il ne me racontera pas tout en lui passant la main dans le dos. Et puis, on l'a arrêté par hasard. Un vrai coup de chance que ce soit lui qui ait fait le coup.

Le lieutenant approchait des vingt ans de service et il avait vu plus de coups fourrés qu'on ne comptait de jours en une année.

Schildkraut accusa le coup sans ciller.

-Duane, tu veux bien faire plaisir à Jack? demanda Reeves.

-D'accord, patron.

-Will...

Tous les regards convergèrent vers Gonnard. Celui de l'adjoint du procureur s'attarda sur sa moustache invisible.

... j'ai de la viande froide, très froide, près de Santa Monica Boulevard. Une patrouille l'a signalée juste avant que t'arrives. Un vrai merdier à ce qu'il paraît.

-C'est pour toi, Will, ironisa Kelly.

Schildkraut s'appêtait à partir, avec Nichols.

-Faites passer votre rapport dès que vous l'aurez, Gonnard.

-Oui, monsieur.

-J'aurais préféré être avec toi, dit Boyd.

-Je te mets dans le coup si ça en vaut la peine.

-Merci.

Boyd sortit, suivit de Kelly et Loraine. Gonnard regarda Reeves.

-C'est une affaire que tu peux faire traîner, lui dit le capitaine. Aussi longtemps que tu le veux.

Gonnard remonta Santa Monica jusqu'à l'angle de Cahuenga. Là, il avisa une voiture pie garée le long du trottoir, gyrophares éteints et la radio brillant les appels du central. Un flic

en uniforme guettaient son arrivée. Il porta une main à sa casquette quand Gonnard se gara près de lui et se pencha à la portière.

-Will Gonnard.

-'jour, inspecteur. C'est par là.

Il suivit la direction du bras tendu de l'uniforme, nommé Hamberden, qui lui emboîta le pas.

-Je suis le premier?

-Ben non, m'sieur. C'était moi le premier.

-Personne n'est resté auprès du corps?

-Si. Morson.

Hamberden ressemblait au chien vedette qui jouait dans plusieurs films de série en première partie: une tête de bouledogue pâle avec une ecchymose sombre autour de l'œil droit.

Ils franchirent un grillage troué séparant le boulevard d'un terrain vague derrière les anciens lotissements de la Lone Star de Chaplin. Entre les herbes folles, il y avait des monceaux de briques encore scellées dans le ciment, des ordures, des bouteilles et des traces de pas en pagaille imprimées dans la terre.

-Comment l'avez-vous trouvé?

Hamberden répondit sans se troubler:

-J'suis descendu pisser et j'lui ai carrément marché dessus. Il avait l'air mort et ça, il l'était. J'suis retourné à la voiture le dire à Morson puis on a appelé la radio. L'était sept heures.

Gonnard grimaça. Quatre heures de perdu et l'impossibilité de trouver sur place des indices presque aussi chauds que le cadavre. Mais en apercevant le corps à dix pas de lui, il se dit que cela n'avait plus d'importance et il rédigea mentalement un rapport pour Schildkraut: affaire merdique, pas d'indices concluants, une enquête approfondie équivaldrait à une perte de temps.

L'homme était allongé sur le dos, les bras en croix, les jambes en extension ce qui signifiait que la mort avait été foudroyante. Les vêtements étaient ceux d'un clochard: le costume beige clair à son origine craquait à toutes ses coutures et était presque entièrement taché, virant au brun sale autour des poches et au noir sur le revers du pantalon. Les chaussures avaient meilleure allure: le cuir éraflé, la semelle en caoutchouc usée de sorte que la forme du talon n'était plus visible, des lacets différents à chaque pied mais elles avaient résisté et semblaient encore solides. Pas de ceinture. Une chemise crasseuse ornée d'une large tâche de sang.

Gonnard opéra méthodiquement, enregistrant tous ces détails puis s'attarda sur le visage de l'homme. Qui n'existait plus.

-Merde, souffla Gonnard.

-Et tout ça avant le petit-déjeuner, dit Morson en résumant ce que pensaient les trois policiers qui observaient le cadavre.

Gonnard s'accroupit, cherchant à découvrir ce qui avait mis le crâne de la victime dans cet état.

-Rien que de la bouillie, déclara Hamberden.

-Vous lisez dans mes pensées.

-Pas dans les siennes, en tous cas.

Hamberden envoya une bourrade à son collègue et sourit de toutes ses dents de bouledogue.

Gonnard recommença son examen minutieux à l'envers. Le col de la chemise n'était pas imprégné de sang. Juste en-dessous, à hauteur de la poche de la poitrine, la tache sombre de la seconde blessure. Il écarta avec deux doigts la boutonnière et toucha la peau nue et froide du cadavre. Pas de maillot de corps. Rien dans les poches de la veste et du pantalon.

-Vous l'avez fouillé?

-Rien, répondit Morson.

Les passants de ceinture étaient déformés. Gonnard déboutonna la braguette et aperçut un caleçon d'une couleur repoussante. Des marques d'usure importante sur le tissu du pantalon à hauteur des genoux. Et les chaussures, encore en assez bon état.

Gonnard se redressa, élargissant le périmètre de ses observations.

-Vous et vous, dit-il aux deux uniformes, vous n'avez marché que d'ici au grillage?

-Ouais, à peu près.

-Personne n'est venu renifler la scène, à part vous?

-Non. Vous voulez qu'on le retourne, inspecteur?

-Non, pas encore. Je veux que vous reculiez jusqu'au grillage par le même chemin que vous avez pris pour venir. Dites à la radio qu'il faut envoyer quelqu'un pour l'emmener. Quand le coroner sera là, expliquez lui où il doit marcher.

-Où il doit marcher? demanda Hamberden incrédule. Dites, c'est une blague?

Gonnard le toisa d'un œil noir. Le bouledogue en uniforme claqua presque des talons et retourna prudemment sur ses pas comme s'il craignait maintenant d'écraser un seul brin d'herbe sous ses solides godillots de police.

Resté seul, Gonnard continua son examen en attendant l'arrivée d'autres flics. L'odeur émanant du cadavre n'était pas insupportable. Le froid avait ralenti le processus de décomposition. Il sortit son briquet, le glissa sous la paume de l'homme et souleva la main droite. Les empreintes semblaient bien visibles sous une épaisse couche de crasse. Bon pour l'identification, se dit-il. La seconde main, paume vers le ciel, était dans le même bon état. Il se pencha encore, renifla et sentit une odeur de poudre. A contrecœur, il revint vers le visage. Les cheveux gris sales tombaient sur, à l'intérieur, du crâne. Dans la masse brun sombre sous l'arcade sourcilière enfoncée, il discerna des éclats d'os du nez et de la mâchoire. Les yeux avaient disparu au fond des orbites. La matière cérébrale s'était écoulée par le côté gauche du crâne. Enfin, autant que Gonnard put en juger, l'articulation de la dernière vertèbre était apparente au fond de la gorge.

Il regarda autour du corps, dans un rayon d'un mètre. L'herbe était écrasée et les traces de talon de chaussures apparaissaient nettement. En élargissant le rayon, Gonnard découvrit d'autres empreintes qui se chevauchaient. Les hommes, il en imaginait au moins deux de plus que la victime, qui se trouvaient là avant l'arrivée des uniformes, avaient piétiné le sol assez longtemps pour y laisser des marques mais la terre durcie par le froid ne permettrait certainement pas une identification précise.

-Inspecteur! hurla une voix lointaine.

Gonnard regarda dans la direction du boulevard. Morson était aux prises avec un journaliste qui brandissait l'œil de cyclope du flash sur un appareil photographique au-dessus de lui. Gonnard fit un geste catégorique: défense d'approcher.

Reeves avait dit: "Tu peux faire traîner ce truc autant de temps que tu le veux". Ce qui signifiait qu'avec cette affaire merdique sur les bras, il aurait toutes les raisons d'ignorer les Fédéraux et d'éviter de répondre à leur interrogatoire en évoquant son travail. En attendant que ça se tasse. Un alibi merdique mais un alibi.

Le docteur Hornet s'approcha de lui. Il marchait les bras écartés comme s'il franchissait un précipice sur une corde raide. A deux pas de Gonnard, il souleva son chapeau.

-Bureau du Coroner, inspecteur. Je peux approcher?

-Par ici. Il y a des traces de pas un peu partout que je veux protéger.

Ils échangèrent une poignée de main au-dessus du cadavre.

-J'étais à peine arrivé au bureau qu'on m'envoie ici, dit le docteur de mauvaise grâce. J'aurai pu attendre que le fourgon le ramasse.

-Ouais, je sais. Maintenant que vous êtes là, dites-moi de quoi il est mort.

Hornet le regarda en se demandant s'il était cinglé. D'abord les instructions bizarres du flic en faction sur le trottoir, ensuite dire ce qui était évident au premier coup d'œil. Il risqua une plaisanterie.

-Violents maux de tête.

Gonnard le regarda à son tour.

-D'accord. J'attendrai que vous ayez fait un examen complet.

Le médecin légiste s'attendait à ce que l'inspecteur passa ses nerfs sur lui. Au lieu de ça, il ravala sa mauvaise humeur et posa ses yeux sur le corps. Il s'agenouilla, pencha son visage sur la plaie béante de celui de la victime. Avec des brucelles, il fouilla dans les chairs cramoisies.

-Il y a une balle, là. M'étonnerait pas qu'il y en ait deux où trois autres. Voilà, votre type, on lui a brûlé la cervelle. A bout portant.

Hornet se releva à moitié.

-Vous voulez autre chose?

-Oui, répondit Gonnard. Depuis combien de temps est-il ici?

L'exaspération se lut sur le visage du docteur. Il se reprochait d'avoir accepté de répondre à la première question et il aurait dû faire jouer le règlement.

-De deux à quatre jours, maugréa-t-il en laissant assez d'imprécision pour que l'inspecteur soit obligé d'emprunter la voie normale et vienne réclamer le rapport sur son client à la morgue.

Gonnard pensa que la piste n'était pas froide, elle était glacée comme la neige qui était tombée ce matin.

-Merci, docteur. Hamberden et Morson s'occuperont de vous l'adresser.

Hornet s'éloigna d'un air ravi, en se moquant éperdument de marcher sur les prétendues empreintes dans le sol.

Après un dernier regard autour de lui, Gonnard quitta lui aussi le terrain vague.

Morson avait empoigné le journaliste par le col et tentait de lui faire lâcher son appareil.

-Je vous achète vos clichés, lança Gonnard.

L'uniforme et le journaliste cessèrent de danser la gigue.

-Hé! dit Morson. C'était bien la peine de lui botter le cul.

Le journaliste rappliqua au petit trot.

-J'en ai pas encore fait, inspecteur.

-Que ce soit bien clair. Je garde les épreuves et les négatifs. Les photos du labo sont inutilisables la plupart du temps. Je paierai moi-même. Vous passerez au poste me les remettre. D'accord?

-OK patron, mais si je les développe, ça coûte plus cher vu que je peux pas faire de notes de frais.

-Paiement à la livraison. Pour tout le matériel.

-Alors, pas de problème.

Gonnard guida le photographe près du cadavre.

-Ah merde! Qui c'est? Dites, je peux pas lui tirer le portrait.

-Essayez quand même.

Le journaliste fit un cliché du corps, puis un autre plus serré au-dessus des épaules.

-Les chaussures, ordonna Gonnard.

L'autre s'exécuta et réalisa d'autres photos de détail.

-Une dernière, décida Gonnard.

-Qu'est-ce que vous voulez de plus?

-Un portrait, en gros plan.

-De quoi?

-De moi.

Tandis que Gonnard se brossait les cheveux avec sa main, il s'écarta un peu et dit:

-Penchez-vous sur de lui, un genou à terre et montrez du doigt un truc. Souriez, ou plutôt faites la gueule, ça aura l'air pris sur le vif.

-Juste moi, en gros plan, reprit Gonnard.

-Ah bon. Comme vous voulez.

Gonnard ferma à demi les yeux, s'attendant au flash qui ne vint pas.

-Voilà, c'est fait.

-Les négatifs aussi, si vous voulez être payé. Et pas d'arnaque. Pas de double.

-Pas de problème, conclut le photographe.

Il reprit sa voiture avant que le fourgon de la morgue ne soit apparu sur le boulevard. Deux kilomètres plus loin, il acheta dans un drugstore un paquet de cigarettes dont il en fuma une au comptoir avec un café. A travers la vitrine, sur l'autre trottoir d'Hollywood Boulevard, le Chinese Theatre lui faisait de l'œil. On projetait *L'homme de la rue* en seconde exclusivité dans la salle de Sid Grauman. Il compta sa monnaie, les derniers cents qui lui restaient, s'acheta un sandwich au bœuf qu'il engloutit en traversant la chaussée et s'engouffra dans la salle obscure.

4.

Quatre heures passées. Gonnard s'assit à son bureau et ouvrit un nouveau dossier. Sur la couverture, il écrivit: Homicide - John Doe, et laissa en blanc la date du meurtre. Ensuite, il rédigea ses premières observations sous forme de notes noir sur blanc: identification impossible en l'état; âge approximatif de la victime: cinquante ans; deux blessures par balle: l'une multiple au visage, la seconde à la poitrine; heure et date du décès: de soixante-douze à quarante-huit heures avant la découverte du cadavre...

La sonnerie du téléphone interrompit son travail alors que commençaient à naître dans son esprit des déductions encore brumeuses. Des tombereaux d'injures se déversèrent par l'écouteur. Il reconnut immédiatement la voix du docteur Hornet.

-Espèce de fils de pute! hurlait-il. Je vais vous ouvrir le ventre, moi! Vous ne refoutez plus jamais les pieds au labo ou je balance tout au procureur! Il saura quelle espèce de salaud vous êtes!

-Calmez-vous, docteur, ordonna Gonnard, et dites-moi ce qui se passe.

-Ce qui se passe! Nom de Dieu! Vous regretterez ce que vous avez fait, je le jure devant la Croix.

-Qu'est ce que j'ai fait, à la fin, doc?

-Je ne serai content que quand j'aurai votre cadavre sur une de mes tables pour moi tout seul! gueula encore le docteur et il raccrocha.

Gonnard regarda le combiné du téléphone sans comprendre. Il s'apprêtait à demander le numéro de la morgue quand Boyd surgit dans son bureau comme une furie. Il tenait entre ses mains tremblantes le rapport du légiste.

-Je leur ai fait sortir par le trou du cul! Dit-il. J'ai rencontré ces flics, Morson et Hamberden, et ils m'ont affranchi sur ton affaire. L'Apache a encore frappé.

Gonnard pris le rapport et le posa sur son bureau sans l'ouvrir.

-Je ne crois pas. Mon type s'est fait brûler la cervelle. Ca n'a rien à voir avec Frieda et l'Apache.

Boyd était bouleversé par son affaire de trépanation barbare. Il nommait la victime par son prénom, Frieda, comme s'il s'agissait d'un membre de sa famille, et la presse avait surnommé hâtivement son assassin amateur de scalp: l'Apache. Depuis plusieurs semaines, il ne vivait plus que pour venger Frieda, venger sa jeunesse et sa beauté massacrée. Quant à l'Apache, c'était devenu une obsession malade.

-Le *modus operandi* ne lui ressemble pas, reprit Gonnard.

-Enfin, Will, il leur a tous les deux défoncé le crâne!

-A la hache pour Frieda. Avec un flingue dans mon cas.

-Ce type aime rendre ses victimes méconnaissables, plaida Boyd. La fille, il lui arrache ses longs cheveux. Au type, il lui refait le portrait parce qu'il devait être très beau et l'Apache, ça le rendait malade. Je te parie que dans moins d'un mois, on aura une autre victime défigurée.

Son enquête était dans une impasse. Il négligeait ses autres affaires et devenait peu à peu complètement dingue. Il avait demandé à Nichols de secouer Owen, celui que le procureur Jarnin avait dans le collimateur pour le meurtre d'un riche retraité blanc, pour le faire avouer sa complicité avec l'Apache. Le lieutenant avait accepté sans promettre. Il pensait lui aussi que c'était de la folie pure et simple, une curée raciale. Mais Boyd n'en démordait pas et s'acharnerait sur chaque illusion de piste jusqu'à ce qu'il ait coincé l'assassin de Frieda.

Gonnard regarda le rapport d'autopsie avec réticence.

-Qu'est-ce que tu as été faire à la morgue, Frank?

Boyd fut pris d'un fou rire nerveux, hystérique.

-J'ai attrapé un assistant du légiste au moment où il s'apprêtait à découper en rondelles un pauvre type rétamé sur la route de Bel Air. C'est la première fois qu'il pratiquait une autopsie devant le canon d'un flingue.

Gonnard ferma les yeux un instant et imagina Hornet écoutant son assistant lui décrire un fou qui avait braqué une arme de police sur sa tempe au milieu des frigos à viande.

-Le docteur m'a appelé. Il menace de porter plainte. Il croit que j'ai envoyé quelqu'un le menacer.

-Je suis désolé, mais ce salaud n'aurait fait ce boulot pour nous qu'après la Fête de l'Indépendance. Et encore, en le noyant sous les pots-de-vin. J'en avais besoin maintenant.

Gonnard renonça à argumenter et entreprit d'étudier le rapport:

"Morgue du comté de Los Angeles - District d'Hollywood Centre - 9 novembre 1941- Rapport préliminaire d'autopsie - John Doe - sujet blanc - sexe masculin - âge vingt-trente ans - brun - couleur des yeux: (sans doute) marron - Date et heure du décès: évaluée au 7 novembre (deux jours) de 48 à 60 heures - État physique général: décrépitude malade, perte de la masse musculaire (55 kilos pour 1m77), pas de signe particulier - Cause du décès: une balle de gros calibre dans le cœur tirée à bout portant (mort instantanée) - blessures post-mortem: cinq balles petit calibre tirées à bout portant dans le visage, os sphénoïde, frontal, ethmoïde, vomer, malaire, maxillaire et palatin endommagés par les impacts (rapport détaillé à suivre), identification anthropométrique impossible, matière cervicale écoulée par trou dans temporal gauche (sixième balle???) - Première conclusion: mutilation post-mortem survenue moins d'une heure après le décès - rapport balistique à suivre - examen toxicologique préliminaire: néant. Aspect des tissus et des organes (en rapport avec premières constatations) - Seconde conclusion: sujet atteint d'alcoolisme au dernier degré (probablement inconscient lors de la blessure mortelle à la poitrine) - Rapport détaillé à suivre.

Le deuxième feuillet du dossier montrait les empreintes digitales à l'encre noire.

Boyd s'était tassé sur sa chaise à mesure que les notes du légiste s'éloignaient de son schéma mental. Gonnard les récapitula:

-Ce type n'était pas drogué. Il était mort avant qu'on ne lui défonce le crâne. C'était un clochard, pas une jolie fille comme Frieda. Le M.O. n'a aucun rapport.

Il insista sur la dernière phrase.

-Ca y ressemble pourtant, murmura Boyd prisonnier de son obsession. Ca y ressemble.

Gonnard rejeta le dossier sans faire mention des incohérences contenues dans le rapport. L'assistant du légiste donnait vingt ans à John Doe. Il lui en aurait donné le double. Les deux calibres différents ne collaient pas. Et il y avait autre chose qu'il n'arrivait pas encore à deviner.

-Écoute, Frank. Si je trouve quelque chose qui me fasse penser à l'Apache, je te le dirai tout de suite.

-Tu as le dossier?

-Ouais.

-Tu ne le connais pas aussi bien que moi.

-Je le relirai en détail et si je trouve...

-D'accord.

Boyd se leva. L'exaltation déçue lui avait donné dix ans de plus. Il tremblait, comme prêt à s'effondrer sur place, et son regard voyageait dans le vague.

-Merci, Will. Bonne chance.

Il sortit à la manière d'un somnambule.

Gonnard relut le dossier une seconde fois, puis une troisième sans qu'un déclic ne se fasse.

Il songeait à enfouir ses notes et le rapport dans un tiroir, sous la pile des autres affaires non-résolues, et conduire sur Santa Monica en prétendant à qui le lui demanderait qu'il travaillait sur une piste. Et prendre tout son temps. Et semer les souvenirs de l'année passée à l'abri de la solitude.

On frappa à la vitre de la porte. Un flic en uniforme lui tendit deux sachets avec marqué dessus: PREUVES.

-Ca vient du labo, dit l'uniforme.

L'un contenait cinq petites balles courtes complètement déformées après leur impact contre les os du crâne. Il en manquait certainement une, enfouie dans la terre du terrain vague. L'autre balle dans le second sachet était presque intacte, avec des rayures sur le côté. Un petit papier était glissé avec. "Espèce d'enfant de salaud. J'espère que quelqu'un te réserve le même sort." Sans signature.

Gonnard sourit. Il agrafa le message dans son dossier. Il aurait un moyen de pression contre Hornet si les choses s'envenimaient.

Il essaya de visualiser la scène de l'assassinat de John Doe comme au cinéma. Mais rien ne venait, l'écran resta gris. Il essaya la même chose avec l'Apache et Frieda. Il connaissait assez bien l'affaire pour voir le meurtre avec le tueur et la victime dans leurs rôles respectifs, jusqu'au moindre détail le plus sordide. Le visage de l'Apache resta masqué. Il était sûr que les deux scènes n'appartenaient pas au même film. Il relégua en un instant Boyd et l'Apache au fin fond de son esprit.

Dans l'affaire John Doe, il n'y avait pas seulement deux armes, deux tireurs mais deux raisons différentes de tuer et deux façons d'y parvenir. Le rapport disait qu'une heure s'était écoulée entre la première et les six autres balles. Une heure semble une éternité pour une exécution mais passe en une seconde quand on prémédite une vengeance.

Il écrivit sa propre conclusion sur une feuille puis il referma le dossier John Doe.

Il était sept heures. Il n'avait plus qu'une heure pour se rendre à Glendale.

5.

Trois voitures étaient garées devant l'entrée du Majestic de Glendale. Le portier les surveillait en s'assurant ainsi un généreux pourboire. Les voitures des spectateurs étaient garées le long de l'avenue ou dans le parking derrière le cinéma. Gonnard rangea la sienne près du trottoir d'en face. Il traversa et lança au gamin à l'entrée:

-Columbia.

Le portier esquissa un clin d'œil complice.

-Y a des vedettes ce soir? demanda-t-il.

-Ouvre l'œil, petit, et tu les verras.

Le sourire du gamin redoubla.

Sur le fronton du Majestic, une banderole avait été hissée quelques minutes avant le début de la séance: "Grande avant-première ce soir. Columbia présente: (en blanc)".

La salle était bondée, remplie par le bouche à oreille. Cohn n'accordait d'habitude qu'une seule projection test aux producteurs de sa firme. Un murmure d'excitation parcourait les rangs des fauteuils. Allait-on voir un chef-d'œuvre? Un des grands films de prestige pour l'Oscar? Certainement pas, pérorait un spectateur, la Columbia ne pouvait se hisser à la hauteur de la MGM. Un agent de publicité se précipita sur l'oiseau de mauvais augure en lui conseillant de la boucler, ou du moins, de rester poli. Clark Gable était dans le film. Un nouveau Gable? La rumeur lancée par une jeune fille étreignant entre ses mains la photo de l'acteur en couverture d'un magazine, s'enfla, reprise par toute la foule et revint agrémentée d'une autre version. La star féminine était Vivien Leigh encore une fois. Impossible, jugèrent certains. On essaya de deviner le couple vedette. Gable-Crawford. Gable-Davis. Gable-Pickford. Gable-Stanwyck. Ce brouhaha parvint aux oreilles de Cohn installé au dernier rang avec sa suite. Il bouillait de rage. La seule fois où il avait eu Gable sous la main, c'était parce que la Metro voulait punir l'acteur récalcitrant en le prêtant à un petit studio, six ans plutôt.

-Les crétins, murmura-t-il.

Mais il força un assistant à noter consciencieusement, et officieusement, les suggestions du public et commença à imaginer un projet pour chaque casting.

-Ils vont voir ce qu'ils vont voir, reprit-il, un sourire hargneux aux lèvres.

A côté de lui, le réalisateur George Stevens tripotait nerveusement ses lunettes car il était dans une situation inconfortable. Son film était présenté à l'approbation ou au refus d'un public sans publicité préalable, une expérience brute et un jugement sans concession. En second lieu, dans l'esprit de Cohn tout du moins, il enfilait la culotte du grand Frank Capra. Une place plus loin, le chef monteur William Hamilton semblait somnoler tranquillement contre le dossier de son fauteuil. Comme un animal nocturne, il n'ouvrirait les yeux que lorsque la lumière s'éteindrait. Habitué aux séances de projection, aux foudres de Cohn, aux angoisses des réalisateurs et aux rafistolages de films mal foutus, il se laissait aller à une certaine nervosité uniquement quand l'avant-première se passait sans bavure. Un autre assistant avait la charge de distribuer les cartes encore vierges que les spectateurs devaient remplir avant de quitter la salle. La question suivante était inscrite: Avez-vous trouvé ce film, Très bon, Bon, Assez bon, (jamais mauvais) ? et il y avait de la place pour des observations plus personnelles.

Gonnard se glissa à côté du premier assistant de Cohn au moment où l'agent de publicité revenait du centre de la salle où il avait glané d'autres propositions. Maintenant, James Stewart et Spencer Tracy étaient dans la course. Côté vedette féminine, Dorothy Lamour venait en force depuis qu'on savait que le film de ce soir était une comédie.

-Ils n'ont jamais entendu parler de Cary Grant, ces connards? demanda Cohn.

L'agent de publicité, pour qui tout ce que faisait Cohn était extraordinaire jusqu'à ce que Cohn lui-même dise le contraire, ne sut pas quoi répondre.

-Non, finit-il par avouer honteusement.

-Quelqu'un m'a-t-il déjà proposé Stewart-Lamour ou Tracy-Lamour? Quelqu'un a-t-il jamais eu l'idée de se renseigner auprès du public pour savoir ce qu'il voulait voir sur l'écran? Est-ce que je paye quelqu'un au studio pour faire ce boulot?

L'agent était pétrifié. Il bredouilla un "noui?" hasardeux. Pour les autres aussi, les questions de Cohn avaient un double sens indéchiffrable.

-Je dois tout faire moi-même, gémit-il.

Il avait réussi à calmer sa fureur naissante en s'auto-gratifiant d'un mérite qu'il ne trouvait chez aucun de ses collaborateurs. C'était une technique fréquente chez lui.

Le directeur du Majestic s'approcha:

-Monsieur Cohn, peut-on envoyer?

-Nous avons combien de retard?

-Dix-sept minutes, monsieur.

-Encore six, décida-t-il arbitrairement.

Se tournant vers Stevens:

-Vous avez déjà travaillé avec Tracy?

-Oui. Sur *La Femme de l'Année*.

-Il est comment?

-C'est un excellent acteur. Il est bien quand Katharin est dans les parages.

Gonnard ne put s'empêcher d'acquiescer, se rappelant leur dernière rencontre. Cohn lui jeta un coup d'œil.

-Dites à Briskin de me trouver un truc qui va avec Stewart-Lamour, prononça-t-il à l'attention de son assistant.

Sur quoi, il s'enferma dans le silence, laissant George Stevens seul avec son film devant le public sans un mot d'encouragement.

Les lumières s'assombrirent, le film commença.

-C'est déjà fini? demanda Hamilton pour détendre l'atmosphère.

Le générique n'était pas encore tourné. A la place, des cartons défilèrent.

GARY GRANT. Applaudissements, surtout les femmes. JEAN ARTHUR. Applaudissements partagés. RONALD COLEMAN. Applaudissements, surtout les femmes. LA JUSTICE DES HOMMES un film de George STEVENS. Quelques applaudissements.

-Quel est le trou du cul qui n'a pas mis le carton du studio? éructa Cohn en s'étranglant de rage.

-Je n'avais que trente mètres pour raccrocher à la première bobine, répondit Hamilton sans se troubler. Avec dix mètres de pellicule de plus, on aurait eu: "Harry Cohn présente..." et tout le tra-la-la.

-C'est bon, c'est bon, concéda Cohn qui ne voulait pas dépenser d'argent pour des mètres de pellicule qui iraient à la corbeille le lendemain matin.

La projection se passa bien. Grant-Arthur-Coleman formaient un trio crédible. Les rires se déclenchèrent au bon endroit, surtout durant la scène où le héros traqué se transforme en jardinier calamiteux. Cohn frappait régulièrement de son index le dos de son autre main: il calculait en seconde la durée des fous rires. Glenda Farrell et Edgar Buchanan assuraient parfaitement leurs rôles de faire-valoir. Quelques murmures s'élevèrent quand Coleman s'effaçait définitivement devant l'amour partagé par Grant et Arthur. Sans doute des admiratrices de l'acteur anglais.

Au bout d'une heure quarante-cinq précise, le carton portant le mot FIN apparut sur l'écran.

L'agent de publicité et l'assistant aux cartes se précipitèrent dans le hall. Le public sortit peu après.

-Hé bien, Georgie, déclara Cohn, c'était pas mal du tout.

-Pas mal, répondit Stevens. On aurait pu faire bon.

-Quinze minutes en moins, dit Hamilton.

-Où ça?

-Là où ça tire un peu en longueur. Dilg s'introduit chez la fille et il n'en sort plus. C'est le nœud du film. Il y est, il y reste. Il y a une scène de trop où elle le fiche encore dehors.

-Peut-être, concéda Stevens.

-Vous voulez couper Cary? dit Cohn peu convaincu.

-Pourquoi pas? continua le monteur. On y gagne du rythme.

-Et Ronny?

-On voulait que les spectateurs éprouvent du chagrin pour Coleman, hein George? Pas qu'ils hésitent entre Cary et lui.

-Tout à fait d'accord, assena Cohn.

-Si Jean hésite moins, ça passe comme une lettre dans une boîte aux lettres.

-Encore d'accord. Je trouve que Cary fait trop...

Stevens se redressa:

-Il ne voulait pas apparaître comme un bagnard évadé.

-Mais c'est un bagnard évadé!

-Il faudrait l'enfermer une semaine sans qu'il se rase et retourner au moins la première scène.

-Ça ne marcherait pas de toute façon.

L'affaire semblait entendue. Stevens et Hamilton se serrèrent la main en échangeant des propos à voix basse. L'agent de publicité revint avec une première poignée de fiches critiques.

-Bon. Bon. Bon. Bon. Très bon. Avis personnel: Je trouve que Monsieur Coleman a bien du mérite.

Tout le monde éclata de rire.

-Allez, on rentre. Fred, faites comme j'ai décidé. Artie, donnez-moi toutes les fiches, je les regarderai dans la voiture. Félicitations, Georgie.

Il lui infligea une grande tape dans le dos.

-Merci, Harry, répondit Stevens

-Bonne nuit à tous.

Il resta là, entre deux fauteuils, à agiter la main vers les autres s'éloignant vers la sortie comme s'il était à bord d'un paquebot qui quittait peu à peu le quai.

-Gonnard! J'ai à vous parler.

Il fit demi-tour.

-Pas ici, dans ma voiture.

Assis côte à côte sur la banquette, ils observèrent un moment l'assistant regrouper les ultimes cartes des derniers spectateurs. L'agent de publicité serrait les mains à tous en faisant de grands sourires. Il semblait les remercier de lui avoir écrit des félicitations personnelles. Puis il glissa les cartes à Cohn par la vitre entrouverte.

-Vous me le diriez si cela ne vous avait pas plu, dit Cohn en se retournant.

-Seulement si vous me le demandiez.

Il tria les cartes sans poser la question.

-Milton Cowall a disparu. Je veux dire, j'ai été moi-même me farcir cet enfant de salaud mais il n'était plus là. Sidney m'a dit qu'il s'était tiré après qu'un type soit venu le voir dans son bureau. Il n'a pas pointé à la sortie, d'ailleurs personne ne lui aurait permis de le faire au

milieu de la matinée. J'en déduis qu'il ne sera pas au studio demain, ni jamais. Adieu, Milt-le-fouilleur-de-merde.

Il continuait de consulter les cartes.

-Ah-ah-ah! Bon Dieu, mais qu'est-ce que ça veut dire: Mr Coleman a bien du mérite?

Puis il redevint sérieux:

-Je suis sûr que si j'avais coincé ce Cowall entre quatre yeux, il m'aurait dit d'aller me faire voir. Mais avec vous, il a filé sans demander son reste. Qu'est-ce que vous lui avez dit? Il a eu une peur bleue.

Gonnard ne répondit pas. Cohn le dévisageait avec une curiosité brûlante.

-J'ai du mal à vous comprendre. Vous êtes trop réel.

-Ce qui veut dire?

-Vous avez vu et fait des choses, je le sais... Un réalisateur vous dirait: "Fais toi la gueule d'un tueur, comme le jour où tu as vraiment buté un type", vous en seriez incapable.

-Vous êtes un artiste, Harry.

Encore une fois, Cohn secoua la tête.

-Pour moi, un artiste est quelqu'un qui fabrique de l'art. Mais l'amateur d'art, précisa-t-il d'un ton respectueux, est celui qui l'achète.

Gonnard descendit de voiture. Cohn lui tendit la main:

-Tenez.

Gonnard la lui serra et il retrouva au creux de sa paume un bout de papier plié serré. La voiture démarra puis disparut rapidement vers le halo lumineux d'Hollywood.

Gonnard déplia le papier. C'était la première page du contrat d'embauche de Milton Cowall en tant que scénariste à la Columbia. Il y était mentionné son adresse dans le nord de Los Angeles.

Retour à sa piaule à travers la nuit. Gonnard n'avait pas dormi depuis quatre tours complets de cadran.

Il se gara devant une rangée de palmiers nains aux feuilles desséchées dans South Central Avenue. Derrière les trois arbres mourants, c'était un bâtiment sans étage, le toit plat retenant l'eau de pluie en une marre croupissante et nauséabonde d'où émergeaient des touffes d'herbes folles. La façade avait été recouverte d'une couche de peinture violette avant que des coulées de moisissure verte dégringolant du toit ne le fassent ressembler à un champignon vénéneux. Cinq blocs plus loin, l'usine d'embouteillage de la Coca Cola Cie, blanche et brillante de modernité comme un transatlantique échoué au cœur de Downtown, avait permis à la municipalité d'exproprier les autres logements insalubres identiques au sien.

Les dix appartements étaient desservis par un couloir central derrière la porte d'entrée grillagée. A droite, première porte, Karl Chief propriétaire de l'ensemble possédait son propre logement. 5B était le numéro inscrit sur la porte de Gonnard. Gary Cooper avait brièvement occupé la chambre derrière la huitième porte à droite lors de son arrivée à Hollywood.

Il entra chez lui sans faire de bruit. Les deux appartements les plus près de la porte d'entrée avaient des fenêtres donnant sur la rue. Les autres chambres étaient dotées de lucarnes à peine assez grandes pour y laisser pénétrer le corps d'un homme. Au moins, les locataires étaient naturellement protégés des effractions, sauf si le voleur avait la taille d'un enfant.

Sur le sol, un lino vieux de dix ans était constellé de brûlures de cigarettes. Les toilettes étaient séparées du reste de l'unique pièce par un paravent hawaïen. Gonnard s'y soulagea en visant entre les mégots flottant au fond du siphon mais il ne tira pas la chasse pour ne pas attirer l'attention sur sa présence. Il s'effondra sur son lit, regarda le plafond gris et s'endormit.

Des coups redoublés à sa porte le tirèrent d'un premier sommeil. Un coup d'œil à sa montre lui apprit qu'il était onze heures du soir.

Karl Chief se tenait de toute sa hauteur sur le pas de la porte, un goulot de bouteille de whisky sans étiquette serré dans sa grande main.

-Entrez, dit Gonnard sans résistance.

D'une seule de ses longues enjambées, Chief se retrouva au milieu de la pièce.

-Un coup en vitesse? proposa le propriétaire.

Tandis qu'il cherchait des verres sur l'étagère au-dessus du réchaud électrique, Gonnard se dit encore une fois que la ressemblance de Chief avec C. Aubrey Smith dans son rôle du Colonel Zaft dans *le Prisonnier de Zenda* était frappante. La même allure martiale folklo-austro-hongroise, la nuque raide qui lui faisait gagner cinq centimètres sur les hommes de la même taille, le même visage taillé à coups de lame, le nez droit, les sourcils broussailleux, la moustache grise d'un seul trait touffu, la même rigidité de mouvement due à la maladie. Gonnard savait que Chief était atteint d'un cancer.

Il l'avait rencontré dans le même hôpital en dehors de la ville où on soignait Gladys presque une année plus tôt. D'une tumeur au foie dont Chief n'avait pas mesuré le danger, la maladie était devenue un monstre dévorant tout son corps. Depuis, il pressait ses locataires en retard de loyer pour se constituer un trésor de guerre qui financerait le traitement cabalistique d'un charlatan prétendant éradiquer la maladie en un tour de main.

Chief versa le whisky dans les deux verres à ras bord. Gonnard alluma une cigarette. Le silence se substitua à la conversation pendant qu'ils avalaient l'alcool.

-Va falloir raquer, dit Chief sans animosité.

-Je sais, répondit Gonnard. Mais je n'ai plus un dollar valable.

-Ils disent tous ça. Et moi, j'en crève. Et si je crève à l'hôpital, va falloir que vous achetiez cette chambre ou que vous dégagez.

Gonnard n'avait pas envisagé cette solution.

Chief avait déjà délogé le couple portoricain du 8A en passant toutes leurs affaires, y compris les meubles, par la petite lucarne. Il lui faisait une fleur en le laissant encore pénétrer dans son appartement après un mois plus une semaine sans loyer, vingt cinq dollars de retard, et en lui payant à boire. Pourquoi éprouvait-il tant de sollicitude envers lui, Gonnard n'en avait pas la moindre idée.

-A la fin de la semaine prochaine, je paye où je m'en vais.

Chief regarda le fond dans son verre de whisky comme une loupe avec laquelle il examinait la proposition de son locataire.

-D'accord. Venez avec le mois sinon ce n'est pas la peine de chercher vos affaires. J'ai le droit pour moi, vous savez?

-Oui.

-Ce n'est pas le flingue d'un flic sous le nez qui me ferait changer d'avis.

-Je sais.

-Vous auriez pu payer vos dettes en m'aidant à foutre dehors ces métèques.

-Non, répondit catégoriquement Gonnard.

Chief le regarda. Il admirait peut-être la rectitude fauchée du seul flic non-corrompu qu'il connaissait. Ou alors, il maudissait son attitude suicidaire.

Son regard était insondable.

Resté seul, Gonnard s'immobilisa comme un cadavre et s'endormit assis sur le bord de son lit.

Le rêve défile sur l'écran. Willie balance ses jambes nues sous le fauteuil. Ses pieds ne touchent pas le sol. Des miettes de gâteau se sont glissées entre sa chemise et sa peau et le

démangent. Willie suit des yeux le faisceau lumineux tremblotant matérialisé par la fumée des cigarettes: il sort d'une lucarne dans le fond de la salle et peint des images grises devant lui. Le pianiste au premier rang, en contrebass de la scène, joue depuis une minute le do et le fa en alternance sur un tempo très lent. Le public retient son souffle. Quand l'actrice embrasse le héros, la main de Maman glisse devant les yeux de Willie et lui cache le baiser: ses doigts longs et fins dans un gant de dentelle blanche sentent la violette. Willie ne se débat pas: il respire le parfum avec bonheur. Le pianiste plaque un accord sur son clavier. Un homme, un ivrogne, deux rangs devant Maman et Papa porte le goulot d'une bouteille à sa bouche, Willie le voit quand Maman retire sa main en lui caressant la joue au passage. L'homme approche un briquet de son visage où un mégot est coincé entre ses lèvres. Sa barbe et son visage prennent feu. Ses vêtements s'enflamment. En tournant sur lui-même et en hurlant, l'ivrogne éclabousse d'alcool les autres spectateurs. Des flammes s'élèvent entre les rangs de fauteuils. Willie regarde Maman, qui regarde Papa essayant d'étouffer le feu embrasant sa veste et son pantalon. Les gants de dentelle noircissent et repoussent le visage de Willie. Dans les bras l'un de l'autre, Papa et Maman ne sont plus qu'une grosse flamme de mèche de lampe. Le plafond de la salle s'effondre en une pluie d'étincelles. Willie fuit le feu comme lui a toujours ordonné de le faire Maman. Sur le trottoir, noir de fumée, les yeux écarquillés en pleurs, il attend que Maman et Papa ressortent du cinéma en flammes, même sous forme d'images grises et tremblotantes.

6.

Gonnard s'éveilla avec le goût de l'alcool dans la gorge et l'odeur de fumée imprégnant ses vêtements. Il se lava et se rasa devant le lavabo, hésita au moment de couper les poils naissant sur sa lèvre supérieure. Il déjeuna d'un biscuit sec en cherchant un costume présentable à se mettre sur le dos. La plupart de ses affaires étaient bloquées chez le blanchisseur jusqu'à ce qu'il trouve le moyen d'effacer son ardoise. En fouillant ses poches, il trouva l'adresse de Milton Cowall.

Il était trop tôt pour se rendre au poste. Trop tôt pour ce qu'il avait à y faire.

Des bruits de verrous tirés à la va-vite accompagnèrent celui de ses pas sur le sol du couloir. Dehors, un soleil pâle illuminait l'horizon. Il prit sa voiture et conduisit d'une traite jusqu'à l'adresse inscrite sur le contrat de la Columbia. North Hollywood, Serita Road, sur les pentes des Santa Monica Mountains. Juste après l'autoroute de Ventura, il trouva le domicile de Cowall, flanqué de deux maisons en construction.

C'était une *casa* dans le style espagnol de la côte qui n'avait jamais connu de rénovation depuis la révolution mexicaine. Gonnard vérifia le nom porté au fronton d'une miniature d'église missionnaire servant de boîte aux lettres. Il frappa à la porte jusqu'à ce que Cowall vienne lui ouvrir.

Celui-ci portait encore ses habits de la veille avec les pans de sa chemise dépassant de sa ceinture.

-C'est vous? prononça le scénariste étonné.

-Harry s'alarmait de votre absence, répondit Gonnard.

-Arrêtez vos conneries. Vous n'êtes pas plus un ami d'Harry que je suis... je suis... Merde! Vous êtes un flic du studio.

-Mon nom est Will Gonnard.

-Gonnard, oui.

Il fixa un long moment le scénariste qui finit par reculer et le laisser entrer. Une grande croix catholique attira son attention. Elle devait peser dix ou quinze kilos, en bois, maintenue au mur par deux clous où auraient dû se trouver les poignets du Christ. Elle ne comportait aucun autre ornement.

-Je prendrai bien du café.

-Nous n'en avons pas, répondit Cowall.

Il s'assit lourdement sur un sofa couleur avocat et dénicha en-dessous une bouteille de vin largement entamée.

-Non merci. Qu'est-ce que vous allez faire maintenant, Milt?

-Je vais chercher du boulot dans un autre studio. Harry va m'en empêcher.

Il prononça cela d'un ton étrange, entre fatalité résignée et provocation. Gonnard reconnut qu'il ne savait pas ce que Cohn avait l'intention de faire. Il ne savait pas lui-même ce qui l'avait poussé à venir jusqu'ici. Il ignorait pourquoi Cohn craignait tant un scénariste au chômage. La peur inspirée par Milton Cowall à l'un des plus insensibles patrons d'Hollywood l'intriguait.

-Vous voulez savoir pourquoi j'ai fait ça? murmura Cowall qui mourrait d'envie de débâler son histoire.

Gonnard s'assit lui aussi, sans répondre.

Cowall parla pendant une demi-heure, ne s'arrêtant que pour avaler des gorgées de vin. Gonnard écouta patiemment la litanie hésitante d'un vaincu, les mensonges d'un alcoolique, avec le sentiment grandissant d'avoir perdu son temps. Lorsqu'enfin la source des gémissements se tarit, il s'était fait une opinion. Cowall n'était qu'un lâche qui avait cru frapper un coup d'éclat en frappant dans le dos. Il savait écrire mais dans les studios, il fallait savoir plaire et il en était incapable. Son scénario a double sens n'était qu'une misérable tentative pour salir Harry Cohn, son aura, sa puissance et répandre l'odeur putride de la délation.

Gonnard regarda la croix, puis Cowall en-dessous crucifié par sa propre bassesse d'esprit. Le goût nauséabond dans sa bouche devint presque intolérable. Il grimaça. Il brûlait de s'échapper de cet endroit sordide.

-Comment saviez-vous pour le cabinet de toilette privé d'Harry? demanda-t-il.

Cowall releva son visage servile. Au fond de la pièce, une porte s'ouvrit. Une jeune femme avança d'un pas hésitant. Elle était brune, les cheveux fous emmêlés autour de son visage, les yeux rougis par les larmes qui avaient abondamment coulé, grasse et voûtée, d'une apparence assez vulgaire pour cadrer dans la vie insignifiante de son amant.

Gonnard détourna les yeux, mal à l'aise.

-Fous le camp, Dinah! hurla Cowall avec des accents hystériques.

La femme disparut comme un fantôme.

-J'ai tout inventé, brailla-t-il encore. C'est pas difficile d'inventer des détails. Tout le monde sait que Cohn est un salaud!

Gonnard se rendit compte qu'il ne croyait plus du tout à son histoire.

Il quitta la maison presque en courant et monta dans la Pontiac. Il attendit.

La version de Cowall ne tenait pas. Toutes les raisons qu'il avait avouées étaient démenties par son dernier éclat. Il ne pouvait avoir inventé la scène du siège de barbier puisque personne ne mettait jamais les pieds dans le cabinet de toilette, sauf l'entourage intime de Cohn, sa garde privée, celle à laquelle il faisait confiance et dont un membre au moins l'avait trahi.

Cowall préférerait passer pour un cafard aux yeux de Gonnard plutôt que d'avouer avoir une main autour de la gorge de Cohn. La première tentative avait échoué mais les autres à venir auraient sans doute l'apparence du chantage.

Gonnard alla téléphoner au poste public à l'angle de la rue. Il eut bientôt Harry Cohn à l'appareil.

-Un chantage?! s'étrangla Cohn.

-Réfléchissez Harry. Quelle tête auriez-vous fait si le film était sorti et que des rumeurs vous associant avec le personnage étaient parues dans la presse?

Gonnard l'imaginait assez bien: la même tête qu'il devait faire en ce moment même au téléphone. Le silence stupéfait en témoignait.

-Coupez-lui la queue, à ce petit salaud, gronda Cohn.

-Pas encore. Je veux savoir qui l'a informé.

-Je ne sais pas.

Il ne lui disait pas toute la vérité.

-D'accord, d'accord, reprit-il. Trouvez ça et tenez-moi au courant.

Il raccrocha brutalement.

Gonnard revint au galop vers sa voiture.

Moins d'une heure plus tard, Cowall sortit en titubant de sa *casa*. Il grimpa à l'intérieur d'une Chevrolet noire, immatriculée BY250, plaque californienne, que Gonnard prit en filature.

A deux voitures de distance, il suivit la Chevy à travers les Mountains puis Hollywood direction Beverly Hills. Cowall emprunta une voie privée sur les hauteurs et stoppa devant le 2627 Cerro Crest. Un larbin en veste sombre lui interdit de pénétrer dans la propriété avec la voiture mais consentit à le laisser entrer à pied. Gonnard le perdit de vue quand il se faufila derrière la grille.

Il s'installa aussi confortablement qu'il le put et se prépara à une nouvelle attente. Une autre heure passa, interminable.

Cowall ressortit, la démarche encore moins assurée. Il s'accorda une longue minute pour récupérer ses esprits, appuyé contre l'aile avant de la Chevy, le front touchant le capot.

Gonnard démarra en même temps que lui, attendit quelques secondes que Cowall fasse un pénible demi-tour et reprit la filature. Le scénariste rentra sans détour chez lui. Gonnard était persuadé qu'il y resterait le reste de la journée pour cuver. Il redémarra vers Hollywood Centre.

7.

Il trouva Boyd dans son bureau avec l'air d'avoir passé une nuit encore plus mauvaise que la sienne, à roder dehors sur les traces de l'Apache.

-Salut, Franky.

-Hey, Will! Je t'ai laissé une bonne dizaine de messages. Du nouveau?

Gonnard secoua la tête. Le peu d'énergie qui maintenait Boyd debout s'échappa. Il s'effondra presque comme un pantin dans les bras de Gonnard qui le transporta dans son bureau et l'y abandonna déjà endormi.

Nichols était absent, sans doute à la prison du comté en train de cuisiner Owen. Kelly et Lorraine devaient battre la campagne, très loin de Boyd-le-fêlé pour qui ils étaient censés travailler.

Il revint à son bureau et rédigea une note au capitaine Reeves: sans pitié, il mettait en doute l'équilibre mental de Boyd et préconisait de l'écarter du service actif pendant une durée que le capitaine jugerait raisonnable. Son obsession interférerait dans son propre travail. Les

connections entre les affaires John Doe et Frieda-l'Apache étaient loin d'être vérifiées. Il recommandait enfin que cette note resta strictement confidentielle.

Reeves savait lire entre les lignes. Il avait besoin des coudees franches.

Il appela ensuite le registre des immatriculations. Son correspondant, muni du numéro de la Chevrolet de Cowall, promit de le rappeler dès qu'il aurait les renseignements.

Puis il mit un jeune flic en uniforme sur le coup de lui trouver le propriétaire du 2627 Cerro Crest.

Il avait le sentiment d'oublier quelque chose mais dans l'impossibilité de s'en souvenir sur le moment, il referma provisoirement le dossier Cowall.

Le sergent de garde du poste en journée l'appela du rez-de-chaussée. Gonnard ignora l'appel.

Il sortit ses notes sur John Doe et les étudia.

L'image de deux tireurs lui revint à l'esprit. Une arme de gros calibre, une balle dans le cœur. Cinq-six balles de petit calibre dans le visage, arme légère. Deux façons contradictoires de tuer. Deux pistes possibles et pas un seul mobile. Le gros calibre faisait penser à un règlement de compte entre gangsters. Un geste froid de professionnel. Les mutilations post-mortem étaient le résultat d'une vengeance. Une détermination morbide et insensée.

Gonnard essaya une nouvelle fois de visualiser la scène.

Le terrain vague. Trois silhouettes sans visage. Les paroles échangées ne sortent pas de leurs bouches. John Doe s'écroule sur le sol, foudroyé par une balle en plein cœur. Le second meurtrier s'avance, pointe son revolver sur la victime et tire.

Il ouvrit les yeux. Il avait la certitude maintenant que l'arme de petit calibre avait été tenu par une main de femme. Il griffonna cette observation cernée d'une multitude de points d'interrogation dans le rapport puis commanda par téléphone les dossiers des personnes disparues depuis une semaine dans le comté de Los Angeles tout en sachant qu'il ferait chou blanc. Il doutait que John Doe ait eu des relations suivies avec des personnes assez inquiètes de son sort pour signaler sa disparition à la Police. D'autre part, les avis de recherches n'étaient jamais activés avant une période assez longue dans la procédure courante. Et John Doe n'était peut-être pas de Californie. Il avait échoué à Hollywood quelques jours auparavant après une errance vagabonde à travers le pays, en suivant la piste de l'Eldorado comme des milliers de ses semblables.

Il songea à lancer un avis de recherche avec signalement mais les seuls éléments utiles à une telle procédure étaient encore dans les carnets de Hornet et il ne les obtiendrait pas avant que la fureur du docteur ne se soit calmée.

En désespoir de cause, il sortit du tiroir les deux sachets de plastique contenant les balles. Sur le casier dans un coin de la pièce, une fragile balance romaine maintenait dans un équilibre précaire les plateaux de la Justice. Il rapporta la balance sur son bureau et déposa la plus grosse des balles sur un plateau. Il fit glisser une petite balle sur le second plateau, puis une deuxième balle déformée, puis la troisième, la quatrième et la cinquième. Les bras de la balance s'équilibrèrent lentement. La sixième balle manquante aurait emporté la décision.

Il rangea la balance, glissa les munitions dans une enveloppe qu'il adressa au laboratoire de balistique. Il avait décidé de suivre la piste féminine.

Il se gara sur Santa Monica à côté d'une voiture pie qui montait la garde devant le terrain vague. Deux uniformes rectifièrent leurs tenues quand Gonnard passa devant eux sans ralentir.

Le nez dans les herbes, il chercha pendant un quart d'heure des traces de chaussures de femme parmi celles qui étaient à peine visibles. L'air était glacial depuis plusieurs jours avant l'averse de neige et le sol rendu très dur. Il écarta les empreintes de Morson et Hamberden.

Leurs poids et les fers aux talons avaient laissé des traces caractéristiques. Il se remémora la forme des chaussures de John Doe mais ne trouva pas de correspondance avec ce qu'il observait. Il découvrit à quatre mètres de distance une forme presque parfaite. A cet endroit, la terre avait été détrempeée et la semelle lisse d'une chaussure droite s'y était imprimée très nettement, jusqu'à un centimètre de profondeur: un homme très lourd ou très grand à moins qu'il ait fait reposer tout son poids sur un seul pied. Gonnard se releva, regarda face à lui dans la direction désignée par l'empreinte. L'endroit où on avait relevé le corps de la victime était juste devant. Mais le coup de feu avait été tiré à bout portant et il se trouvait trop loin. Il leva sa jambe gauche en essayant de trouver une raison logique pour adopter cette attitude.

L'un des deux flics de garde le trouva dans cette posture. Il se gratta le crâne sous sa casquette et se racla la gorge pour attirer son attention.

-N'avancez pas! cria Gonnard. On ne vous a rien dit?

-Non, inspecteur... A propos de quoi?

-Où sont Morson et Hamberden?

-Ils ont changé de patrouille avec nous mais je ne pourrais pas vous dire pourquoi.

-Merde, grogna Gonnard.

Il y avait deux paires d'empreintes supplémentaires qui avaient piétiné le secteur.

-Retournez à la voiture, reprit-il, essayez de les retrouver et demandez leur si ils ont interrogé des témoins.

L'uniforme porta sa main à sa casquette et fit demi-tour.

Gonnard se remit à genoux mais il avait perdu tout espoir de découvrir autre chose. Il vit quelques traces similaires difficilement identifiables. Aucune qui aurait appartenu à une chaussure de plus petite taille.

A l'endroit où le crâne défoncé de la victime avait reposé, il chercha la sixième petite balle fichée dans le sol, à l'intérieur et quelques centimètres à l'extérieur de la zone de terre imprégnée de sang brun sombre. Il fouilla du bout des doigts entre les brins d'herbe, retourna chaque petit caillou. Puis il se souvint de la mention du rapport d'autopsie: temporal gauche perforé et examina plus attentivement le sol à droite de la tache de sang. Sous un résidu grisâtre de matière cérébrale, il trouva la balle qui n'était plus qu'un copeau aplati et brillant.

Il abandonna l'endroit sans regret.

Devant le capot de la voiture pie, il s'entretint avec les deux flics. L'un partit vers l'est sur un trottoir avec pour instruction de sonner à chaque porte jusqu'à la troisième rue qui croisait le boulevard. L'autre s'éloigna en direction de l'ouest. Gonnard se réservait les rues encerclant la zone du terrain vague. Les questions qu'ils devaient poser étaient si vagues, et les faits remontaient déjà à cinq jours au moins, qu'aucun des trois flics n'avaient la moindre chance de recueillir une information valable.

Gonnard se heurta à dix portes closes et quand elles s'entrouvraient, cela ne valait guère mieux. Zéro sur toute la ligne. Personne n'avait rien entendu.

Un jeune garçon qui polissait les enjoliveurs pour cinq cents lui dit qu'il ne traversait jamais le terrain après le coucher du soleil parce que c'était un lieu de rendez-vous. Gonnard lui demanda s'il avait vu une femme cette nuit là. Le gamin répondit qu'il n'y avait que des homosexuels. Il cassa le poignet, coude contre la hanche et minauda. Un réparateur de voitures à l'angle de Romaine et Lillian, dit que non, il n'avait jamais vu de pédés par ici. Il se pouvait que des gens se réunissent, mais pas régulièrement. Il questionna son apprenti, un Noir dégingandé, mais celui-ci quittait son travail à six heures, bien avant la nuit et reprenait le car pour rentrer directement chez lui.

Plus loin, Gonnard rencontra une vieille femme qui ne parlait pas un mot d'anglais. Il prononça "Bang-bang!" et elle leva les mains au-dessus de sa tête.

Il retrouva deux heures plus tard les flics qui avaient abandonné depuis longtemps. Aucun d'eux n'avait quelque chose à raconter et ils étaient de mauvaise humeur.

Il les renvoya, à peine déçu tant il s'attendait à ce résultat.

Comme la veille, il redescendit lentement Santa Monica, puis Vine Street vers le sud en scrutant les vitrines des cinémas. Il choisit *Quelle était verte ma vallée* encore à l'affiche après avoir gagné l'Oscar l'année précédente et y passa le reste de l'après-midi.

Il fut le seul à rester aux trois séances consécutives, tapi dans l'ombre. Il connaissait John Ford pour l'avoir aidé lors d'une affaire que le réalisateur avait qualifiée lui-même de "foutoir irlandais". Mais Ford se méfiait de lui comme de la vérole car il ne pouvait souffrir ceux qui jouaient double jeu et il nierait jusqu'à la fin de sa vie que Gonnard ait pu un jour lui sauver la vie.

Dans le film, Gonnard se sentait proche du jeune Huw et de son désir fatal de descendre dans la mine obscure et dangereuse qui était la cause des malheurs de sa famille. Maureen O'Hara était la douceur maternelle incarnée. Le pays de Galles ressemblait au Montana, en quelque sorte.

Il fut chassé de la salle par le projectionniste après la dernière séance. Dehors, il regarda Vine Street engluée dans la nuit tombée une heure plus tôt. L'enseigne d'une Mission pour les Pauvres éclairée par une ampoule l'attira comme une mouche mais sur le pas de la porte, les relents de la cuisine servie gratis le dégoûtèrent. Il récupéra sa voiture, agrippa le volant comme s'il poussait un wagonnet dans le boyau de la mine et serra les mains de toutes ses forces.

8.

Le lendemain, il s'éveilla dans le parking du poste de police.

Une nouvelle fournée de filles arrêtées sur la voie publique après minuit était parquée dans le hall. Gonnard parcourut le tableau de service. Il n'y avait pas d'instruction pour lui. Il monta dans son bureau. Le sergent de garde le croisa au milieu des marches et lui dit:

-Inspecteur, il y a une gamine qui prétend qu'elle sortait d'une audition et qu'elle attendait un taxi appelé du studio.

-C'est peut-être vrai.

Le sergent afficha une moue dubitative.

-De quelle compagnie parle-t-elle?

-C'est le plus fort. Elle ne se souvient pas, ni du nom du type qui lui aurait fait faire son bout d'essai.

Gonnard descendit trois marches en réfléchissant.

-Mais bon, reprit le sergent conciliant, elle était complètement paniquée quand les gars l'ont fait monter de force dans leur voiture et les autres filles ne la traitent pas comme si elle était des leurs.

-Qu'elle âge a-t-elle?

-Elle dit vingt, je dis dix-huit à peine.

Gonnard se gratta le crâne.

-Laissez-la partir, je la crois. J'essaierai de savoir dans quel studio elle a passé la soirée et je téléphonerai à l'Agence du Casting pour voir si ils l'ont dans leurs fichiers.

-Comme vous voulez, inspecteur, voici le nom de la fille. Je voulais simplement vous prévenir parce qu'on en a déjà ramassé qu'était peut-être actrice mais qui était plus souvent couchée sur un lit que sur la pellicule.

Gonnard fit signe qu'il comprenait et monta au premier étage. Reeves l'attendait au bout du couloir avec la gueule d'une stèle funéraire.

-Will! cria-t-il. Qu'est-ce que c'est que ces conneries?

-Quoi? répondit Gonnard trois tons plus bas en s'approchant.

-Ces merdes débitées sur Frank.

Le capitaine agitait le mémo rédigé la veille.

-Boyd est dingue, Hal. Et dangereux... pour moi.

-Si les Feds tombaient là-dessus, ils auraient l'idée d'ajouter "mouchard" dans ton CV.

Gonnard tressaillit. Il devisagea Reeves, le mettant au défi de l'insulter une seconde fois. Le capitaine chiffonna le feuillet au creux de sa paume, poing serré.

-J'ai bien envie de te l'envoyer dans la gueule, grinça-t-il en se détournant de lui.

La violente réaction de Reeves s'expliquait par sa volonté de protéger la réputation des flics sous sa responsabilité et de bloquer toute suspicion sur la Brigade.

Gonnard alla au lavabo, se rasa sans croiser son propre regard dans la glace et se frotta énergiquement le visage et sous les aisselles. Il se dit qu'il puait.

Des messages l'attendaient sur son bureau. Un employé du service des immatriculations avait fait du zèle en gratifiant sa demande d'information d'un URGENT péremptoire. Deuxième malchance, le flic chargé de découvrir l'identité du propriétaire du 2627 Cerro Crest avait bousillé le travail. Dans une note manuscrite, il expliquait qu'il était allé tout naturellement à l'adresse indiquée, avait sonné et avait demandé qui habitait là: Mr Vincent Van Ustrecht. Il ajoutait fièrement que le portier avait demandé pourquoi il se renseignait mais qu'il avait refusé de révéler le but de sa mission, qu'il ignorait d'ailleurs.

Ainsi, Van Ustrecht savait maintenant que son visiteur avait été suivi. Gonnard avait perdu plus d'une longueur d'avance grâce à ce jeune flic inexpérimenté. Furieux, il envoya son fauteuil contre le mur avec un violent coup de pied. La journée commençait par un désastre total.

Il appela quand même le registre des immatriculations, en allumant une cigarette au mégot de la précédente. Il déclina son nom et l'objet de sa demande. L'opérateur le fit patienter quelques secondes, le temps de remettre la main sur ses informations.

-On s'en est occupé immédiatement, inspecteur, déclara triomphalement l'employé.

-Ouais, c'était urgent, s'obligea à dire Gonnard.

-On avait votre info depuis hier après...

-Alors, crachez-là!

Un silence lui répondit.

-Qu'est ce que ça dit? Reprit-il plus doucement.

-Le véhicule immatriculé BY250 appartient à un dénommé Milton Cowall, C. O. W. A. deux L, habitant North Hollywood.

-C'est tout? Pas d'infraction?

-Non, rien.

-Merci.

Il raccrochait quand l'autre cria dans le micro:

-Hé! Une minute! Vous voulez le numéro du permis de conduire?

-Non...

-... parce que le service d'immigration a un dossier sur lui. Vous devriez les appeler si vous voulez en savoir plus sur votre chauffard.

Gonnard récapitula rapidement ces nouvelles informations. Cowall avait à faire avec l'Immigration. Il se rappela ce que Cohn avait dit: ce n'était pas son vrai nom. Mais avait-il vraiment envie "d'en savoir un peu plus"?

-OK. Ce n'était pas un chauffard, seulement un témoin dans une affaire dont je m'occupe, compris?

Il raccrocha avant que l'opérateur ait pu répondre. Il ne savait pas pourquoi il avait eu besoin de disculper Cowall.

Il téléphona au service en charge de délivrer les autorisations de séjour aux immigrés, et de surveiller officieusement les détenteurs des dites autorisations.

Il attendit un peu plus longtemps avant qu'une femme daigne lui répondre.

-Milton, pas de deuxième prénom, Cowall, pseudonyme choisi à son arrivée sur le territoire américain, le 13 janvier 1932.

-Quel est son vrai nom?

-Kowalski, K. O. W. A. L. S. K. I., Micha, né à Dantzig, Pologne, le 27 janvier 1906.

Gonnard écrivait à toute allure.

-Installé à Boston jusqu'en 1941. Vous voulez l'adresse?

-Non.

-Nouveau domicile: 625 Serita Road, North Hollywood.

-Rien d'autre?

La femme reprit, imperturbable:

-Kowalski, K. O. W. A. L. S. K. I., Zofia...

-Qu'est-ce que c'est que ça? dit Gonnard.

-Sa sœur. Arrivée le 20 octobre 1933, résidant toujours à Boston.

Il raccrocha après avoir tout noté puis il appela immédiatement le même numéro.

-Est-ce que vous avez quelque chose sur Van Ustrecht, Vincent.

-V. A. N. espace U. S. T. ...

-Oui, oui.

-Une minute.

Cela en prit au moins dix.

-Aucun pseudonyme de ce nom, inspecteur. Avez-vous le nom d'origine?

-C'est le nom d'origine!

Dix autres minutes et résultat: inconnu des registres.

Gonnard reprit ses notes. Cowall n'avait pas la nationalité américaine, ce qui le rendait presque incapable de commettre un délit ou alors c'était l'expulsion vers sa Pologne natale.

En ces temps de guerre, il pouvait redouter le retour au bercail. Il avait écrit dans un journal de Boston et parlait l'américain sans un soupçon d'accent étranger. Il souhaitait sans doute devenir à terme un citoyen des Etats-Unis. Au lieu d'assembler les pièces du puzzle, ce topo cassait en plusieurs morceaux les quelques unes que Gonnard possédait.

Le seul qui en savait un peu plus était Harry Cohn.

Il lui téléphona mais son secrétaire montra une mauvaise volonté butée et refusa de passer son appel. Le patron de la Columbia devait être à l'origine de ce barrage.

-Dites-lui que je le rappelle dans dix minutes.

Avec dix minutes devant lui, il avait juste le temps de foncer jusqu'à Gower Street et intercepter Cohn au moment où il s'éclipserait de son bureau pour échapper à son appel.

Il atteignit les studios de la Columbia pied au plancher mais Cohn l'avait devancé d'à peine une minute. Son bureau était vide. Gonnard ne prit pas la peine de vérifier car l'antichambre

était vide. Personne n'attendait d'être reçu par le patron, ce qui était impensable sauf quand il n'était effectivement pas là. Il échangea un regard de défi avec l'assistant qu'il avait roulé et sortit de quelques pas seulement. Il entendit derrière la porte le secrétaire exiger qu'on lui passe le plateau 8.

Il s'y précipita. Ignorant le voyant rouge au-dessus de la porte extérieure, il pénétra sur le plateau de prise de vue. Un technicien du son gueula contre son entrée intempestive et il se glissa derrière le décor avant qu'un assistant furibard ne mette la main sur lui.

On tournait ce jour-là une scène d'un nouvel épisode de *Blondie* et la présence du grand patron en personne rendait l'atmosphère électrique. Les techniciens et les acteurs de cette série bon marché n'avaient pas l'habitude d'être surveillés. Le réalisateur, un obscur directeur d'acteurs du *staff* de la Columbia, tournait en rond, très nerveux. Une actrice à l'annonçait son texte pour le son, dont l'ingénieur ne décollerait pas contre son assistant qui avait placé les micros, les électriciens qui cassaient ses câbles en roulant les projecteurs dessus, l'acoustique calamiteuse du studio, et à voix plus basse, les conditions de travail en général et celles au sein de la Columbia en particulier.

Gonnard se déplaça vers sa gauche, sous la passerelle supportant le key-light, dans le dos de l'opérateur rivié au caisson insonorisé de la caméra.

Les *Blondies* étaient produits à la chaîne en très peu de jours, sans grand soin ni dépense d'argent, pour fabriquer des produits de complément toujours populaires. Ce genre de film, Cohn y tenait beaucoup sans que personne ne sache exactement pourquoi mais il n'avait jamais déboulé sur un plateau entre deux scènes. La raison devait en être aussi importante que celle qui avait provoqué en représailles divines la grande épidémie de Peste Noire.

Gonnard ne voyait pas Cohn pourtant il était là, quelque part, tétanisant de peur ses employés. Le réalisateur retrouva un peu de courage.

-Bon, on y va, dit-il en jetant des regards par-dessus son épaule. Lydie, tu te places là et tu récites ton texte.

-Comme aux répétitions? dit timidement la jeune femme.

-On ne répète pas, on tourne! cria-t-il. Gordon, tu ne bouges surtout pas la caméra, ça perd du temps. C'est bon?

-Pas bon pour le son, dit l'ingénieur.

-Qu'est ce qui ne vas pas?

L'ingénieur désigna du doigt l'actrice.

-Et si Peggy disait la réplique à sa place?

-Peg dans cette scène et Lydie dans toutes les autres? demanda le preneur de son stupéfait.

-Ze peut dire mon texte, protesta l'actrice.

-Pas ze. Je, corrigea le réalisateur.

-Zi vous changez le texte, il faudrait me prévenir.

Alors, un figurant prit une pose façon Douglas Fairbank Jr et dit:

-Ma chérie, si on changeait votre texte, vous seriez la dernière à vous en apercevoir.

Des éclats de rire fusèrent et les applaudissements furent vite étouffés. Le figurant salua puis regagna sa place au fin fond du décor.

-Ze veux me repoudrez, décida l'actrice d'un air buté.

-Impossible! Impossible! On tourne.

Gonnard profita que tous les regards étaient tournés dans l'axe de la caméra pour gagner les loges attenantes. Une maquilleuse était assise sur un tabouret, le dos appuyé contre une porte et ses pinces et ses brosses à ses pieds.

-C'est lui que je veux voir, dit Gonnard.

-Personne n'entre dans les loges, répondit la jeune femme.

Il la repoussa d'une main, ouvrit la porte de l'autre et entra dans la loge de maquillage. Cohn se tenait devant une glace, un tampon poudreur à la main, mimant de se l'appliquer sur le visage et chantonnant un air à la mode. Quand il vit le reflet de Gonnard, il laissa échapper le poudreur qui fit une tache orange sur son costume sombre et se précipita sur lui, les yeux exorbités.

-Qu'est ce que vous avez à me poursuivre comme ça! aboya t-il.

-Du calme, Harry. Je croyais que je me démenais pour vous mais vous me fuyez comme si j'avais la gale. Je peux laisser tomber. Deux ou trois trucs que je sais déjà devraient vous intéresser. D'un autre côté, je les garde pour moi et vous continuez à vous planquer dans les toilettes des dames et à vous maquiller en cachette, c'est pas moi qui irais cracher le morceau, seulement on pourrait penser que vous en pincez pour Max Factor et c'est justement ce genre d'allusion que je voulais éviter.

Calmé et honteux, Cohn alla s'asseoir sur une chaise.

-Ça m'arrive de dételer de temps en temps, putain d'espion.

-Je veux savoir...

-Balancer d'abord vos deux ou trois trucs, après on verra.

-D'accord. Cowall est un Polonais et il s'appelle Kowalski. Il vit avec une femme mais il n'est pas marié. Il craint de ne jamais retrouver de boulot et alors, retour à Dantzig-chez-les-Nazis.

-C'est tout? Nom de Dieu, bravo!

-Comment avez-vous recruté Cowall, Harry? Ce n'était qu'un obscur journaliste d'un petit journal de la côte est et pourtant vous l'avez acheté. Ou alors, qui l'a acheté pour vous?

Cohn plissa les yeux, signe qu'il était prêt à bondir et à mordre en un éclair.

-Où est-ce que vous voulez en venir?

-Il a su pour le cabinet de toilette parce que quelqu'un l'a affranchi. Un de ceux qui en connaissent l'existence et ils sont rares. Et à qui faites-vous confiance pour engager des auteurs?

-Mais vous êtes dingue! Ces types qui bossent pour moi, ils me donneraient leurs chemises, s'exclama Cohn ébranlé par l'accusation de Gonnard. Vous pensez réellement que Cahane, Briskin, Arnou ou Fier raconteraient des saloperies sur mon dos?

-Et à New York?

-Je leur fais gagner assez de fric pour qu'ils épargnent l'oe aux œufs d'or.

Gonnard réfléchit. L'attaque avait pris le patron de la Columbia au dépourvu. Soit il faisait fausse route, soit il avait mis en plein milieu de la cible et Cohn lui jouait la comédie en essayant de camoufler ses propres soupçons. Il essaya une autre tactique au hasard.

-Vincent Van Ustrecht, qui c'est?

-Un salaud.

-Vous le connaissez? s'étonna Gonnard.

-Non, mais je sais qui il est. Un type plein aux as, enfin il arrive toujours à tirer du fric à des amis riches. Il voulait investir dans un film il y a dix ans, je crois, à condition qu'on change ci, qu'on change ça, et ça, je suis le seul à décider. En plus, c'était un foutu partisan d'Hitler, déjà à l'époque. Le genre qui s'attend à ce que tous les juifs s'écrient "Mazeltov! Mazeltov!" à longueur de journée. Finalement, ça s'est pas fait. Quel rapport avec le Polonais?

-Cowall semble le connaître mieux que vous.

Cohn se leva en regardant son reflet dans la glace. Il songea un court moment aux implications de leur conversation, frotta la tache de poudre sur sa veste et prononça:

-Et bien alors la merde s'attire. Je croyais pourtant qu'une vache ne chiait jamais deux fois au même endroit.

Il sortit de la loge. Instantanément, il adopta une attitude concentrée, l'œil aux aguets pour repérer le moindre relâchement dans l'application au travail de ses employés.

La scène avec l'actrice avait été bouclée depuis et toutes les autres avec elle en même temps en les rayant du scénario. Le figurant avait gagné le droit de figurer en gros plan après son coup d'éclat. Mais, comme il avait emprunté cette réplique sur un précédent tournage, il se révéla être au naturel un acteur affligeant.

-Le travail avance bien, lança le metteur en scène obséquieux à son patron.

-Je ne vous ai rien demandé, répliqua Cohn.

Il tourna ostensiblement le dos au réalisateur et s'adressa à l'opérateur.

-Qu'est-ce qui se passe ici?

-L'actrice est nulle et son remplaçant est plus nul encore, Harry. Ils valent tous les deux de la merde.

Cohn acquiesça d'un air grave. Gonnard se dit qu'il allait leur resservir sa tirade bovine.

-Moi, commença-t-il, j'aime les bons films. On ne peut jamais prédire si un film sera bon. Mais pour en sortir un seul, un seul! il faut en tourner cinq ou six qui rapportent et qui font vivre tout un tas de personnes, vous et moi. Je veux sortir UN bon film par an et vous ne travaillez peut-être pas sur celui-là.

Il sortit du plateau dans un silence respectueux.

-DéTECTIVE Gonnard, dit-il dehors, est-ce que je dois prendre au sérieux ce que vous m'avez raconté tout à l'heure.

-Franchement, je n'en sais rien.

Cohn serra les poings jusqu'à ce que ses jointures deviennent blanches. Lui, l'homme qui avait tout pouvoir, était impuissant.

-Je suppose que vous me l'avez dit uniquement pour que je vous ordonne de continuer de fouiller.

Gonnard attendit puis il rompit le silence le premier:

-Venez, je vous accompagne dans votre bureau.

-Non. Je vais voir si le preneur de son a enregistré ce que j'ai dit sur le plateau. Je vous ferai signe.

Il repartit en trotinant vers le studio 8, récupérer la bande où était inscrite la bonne parole d'Harry Cohn.

9.

Trois jours passèrent. Cohn ne se manifesta pas.

Au poste de police, Frank Boyd évitait de le rencontrer. Reeves avait peut-être mangé le morceau mais c'était douteux. En tout cas, il le laissait tranquille.

Gonnard apprit qu'Ollis Owen, lui, n'avait rien avoué de sa culpabilité ou complicité dans l'assassinat dont le procureur Jarnin faisait son cheval de bataille. Il avait résisté aux arguments frappants de Nichols. Schildkraut avait hurlé contre le lieutenant et l'avait accusé d'avoir passé "une heure romantique avec le nègre". C'était trop pour le flic qui lui répliqua de retourner sous le bureau de son patron. Les deux hommes s'étaient quittés sur des menaces de mort non dissimulées. Dans ces conditions, Schildkraut s'était adjoint les services du FBI

en échange de bons procédés, c'est-à-dire, en promettant d'obtenir l'inculpation de n'importe quel suspect conduit devant lui par les preuves faiblantes du Bureau. Alors, Gonnard passait le plus de temps possible loin de Hollywood Centre.

Il démenagea ses dossiers un soir, les entassant dans le coffre et les rapporta chez lui. Son attitude pouvait sembler suspecte mais il n'avait pas le choix et Reeves était d'accord. Conserver la plus grande distance entre les agents gouvernementaux et lui. Ne jamais croiser leurs regards comme s'il s'agissait de serpents venimeux. Se terrer et attendre.

Il poursuivait la piste de la femme assassin avec le peu d'éléments qu'il possédait. Il avait enquêté auprès des œuvres charitables qui hébergeaient les couples démunis. Il obtint dix noms, presque le double en réalité car peu de ces compagnons de misère n'étaient mariés devant la loi, et il les rencontra tous, les interrogea et aucun ne se souvenait avoir rencontré une femme de leur milieu, veuve récente d'un vagabond. En élargissant sa recherche, il questionna les tenanciers d'hôtels misérables dans l'est de Los Angeles qui acceptaient de louer des chambres à des couples non-mariés. Il aurait obtenu un bon millier de nom, des pseudos, s'il n'avait pas abandonné le lendemain.

Il tenta sa chance auprès des hôpitaux et des dispensaires de soins gratuits. Il cherchait une femme de cinquante ans environ blessée par balle le 7 novembre. John Doe s'était peut-être défendu, avait tiré puis on l'avait soulagé de son arme. Le petit ou le gros calibre? Au General Hospital il n'y avait rien dans le registre des entrées qui correspondait à sa description. Trois femmes avaient été admises au Saint Vincent depuis cinq jours. L'une était morte d'une balle dans le dos tirée par son mari qui s'était ensuite suicidé. L'autre, une prostituée, avait été abattue par le tir croisé des deux souteneurs qui se disputaient sa propriété. La dernière, Lou-Ann MacChristie était toujours en observation. Son bordereau d'admission indiquait qu'elle n'avait pu expliquer les causes de la blessure à sa main droite dont il manquait désormais deux doigts. La Brigade des Mineurs chargée de l'enquête avait remis son interrogatoire à plus tard le temps que la jeune fille se rétablisse du choc de l'amputation.

Gonnard remercia l'infirmière qui lui avait permis de consulter les dossiers et s'éloigna vers la sortie. Juste avant la porte, il emboîta le pas d'un couple de visiteurs qu'il suivit dans les étages de l'hôpital jusqu'à une chambre, tout en leur souriant d'un air bienveillant. Ils lui rendirent son sourire quand il s'éloigna d'eux et repéra la chambre de Lou-Ann inscrite dans son dossier.

Un homme et une femme étaient au chevet de la jeune fille, une fragile gamine pâle et fatiguée. Ses parents se levèrent ensemble. Gonnard se présenta comme un inspecteur de la Brigade des Mineurs en charge de l'affaire de leur fille, il souleva sa veste du côté droit pour indiquer qu'il ne portait pas d'arme et déclara qu'il n'était présent que pour apporter son aide à Lou-Ann.

Réticents, les MacChristie acceptèrent malgré tout qu'il lui pose quelques questions. Il s'assit près d'elle, lui prit la main valide dans la sienne. Pour n'importe qui d'autre, et aux yeux des parents, c'était un geste affectueux destiné à mettre en confiance la jeune fille mais pour elle, encore paniquée par son épreuve, c'était comme une menace de lui massacrer son unique main intacte. Gonnard le devina et il resserra son emprise autour des doigts fragiles. Elle se mit à pleurer, incapable de répondre à ses questions. Gonnard pria les parents de sortir et il reprit son interrogatoire. Elle lui raconta la véritable histoire de sa blessure et il sut en lisant dans ses yeux terrifiés qu'elle ne mentait pas.

Il se leva et dit:

-Quand un autre inspecteur viendra t'interroger, il vaudra mieux lui dire la vérité, Lou-Ann. Tes parents devront le savoir un jour où l'autre.

-Un autre inspecteur? pleurmicha t-elle.

Il sortit de la chambre et traversa le couloir au pas de charge, en laissant la famille MacChristie régler cette affaire entre eux.

Lou-Ann avait suivi son petit ami majeur dans une virée nocturne. Entre deux baisers, il lui avait demandé de toucher son sexe et elle avait accepté mais au lieu de le branler, elle avait trouvé un flingue dans son caleçon. Il avait éclaté de rire, elle avait ri aussi, il lui avait dit de le caresser et le coup était parti, arrachant deux doigts de la main de Lou-Ann. Le type s'en était sorti avec une trouille bleue et quelques brûlures superficielles.

Gonnard marcha longtemps et vite. La sueur imprégnait sa chemise. Quand il s'arrêta, l'air froid le transit. Il sentait encore au creux de sa main les doigts fins de la jeune fille, délicats et blancs. Il sursauta quand il surprit son reflet du coin de l'œil dans une glace et s'en détourna. Il leva le regard, vit que le hasard avait mis sur sa route une affiche de cinéma. Il entra dans la salle en exhibant son badge de police et coupant court aux protestations de l'ouvreuse avec un geste énergique.

Il resta toute la séance et le début de la suivante pour voir le début de *Le Défunt Récalcitrant* qu'il avait manqué.

Le troisième jour, à la Mission Catholique qui occupait un local provisoire sur La Brea, une religieuse lui apprit qu'elle adressait les blessés les plus graves à un certain docteur Antonian mais qu'elle alertait la Police dans le cas de blessures par balle. Depuis au moins un mois, elle n'avait pas eu à le faire.

Il se rendit quand même chez Antonian, au premier étage d'un immeuble à l'angle de La Brea et de la Troisième Avenue. Le rez-de-chaussée était occupé par une boutique de prêteur sur gage. Avant de pénétrer dans le cabinet, Gonnard sut qu'il avait à faire avec un arracheur de dent en or, un boucher qui ne travaillait pas pour rien malgré la bénédiction de la Mission Catholique. Il y avait assez de diplômés au mur de la pièce pour que Antonian ait passé toute sa vie depuis sa naissance pour les obtenir. Le docteur lui parla entre son cabinet et le couloir où il faisait patienter ses clients. Il n'avait opéré personne avec une balle dans la peau. D'ailleurs, il ne soignait que les blessures au couteau, à la rigueur. Il écarta le battant de la porte et Gonnard vit un homme appuyé contre le mur, visiblement un ivrogne, une large plaie ouverte sur l'abdomen, une bouteille de whisky à la main et l'aiguille que le docteur avait abandonné pour discuter dans l'autre. Gonnard ne possédait pas un seul dollar pour vérifier ces déclarations et il dut se contenter de cette version.

Autre piste. Il s'acharnait à dessiner le portrait de la femme qui collait avec John Doe, vagabond, cinquante ans, alcoolique. Mais si au contraire, elle était différente. Riche, jeune, en pleine santé. Comme Lou-Ann. Quel rapport entre eux? Comment s'étaient-ils rencontrés? Que lui avait-il fait pour mériter sa vengeance?

Un témoin sur Santa Monica lui avait dit que la victime n'avait pas trouvé refuge dans le terrain vague, il l'aurait remarquée. Donc, John Doe s'y était rendu une fois, pour mourir. Et elle l'avait suivi, une heure trop tard pour le tuer mais pas pour se venger.

Il reprit sa voiture et s'engagea sur le boulevard pendant trois kilomètres avant de réaliser qu'il s'éloignait de chez lui et fasse demi-tour.

Suivre avec une heure de retard ne rimait à rien. Elle l'avait suivi d'assez près pour savoir où il allait. Elle était présente quand le premier coup de feu avait été tiré. Elle avait vu le meurtrier. Elle savait.

Et Gonnard savait maintenant qu'elle était sa seule chance de trouver l'assassin.

Nouveau virage sur les chapeaux de roue au milieu du boulevard dans un concert de klaxons et de crissements de frein. Une voiture pie venant en sens inverse fit mugir sa sirène en opérant la même manœuvre périlleuse. Gonnard se rangea sur le bas-côté.

L'uniforme au volant de la voiture de police sortit le premier et se glissa le long de la portière. L'autre se porta à la hauteur de Gonnard et dit:

-Merde, inspecteur.

Hamberden fit signe à Morson d'arrêter l'intervention. Morson aboya un ordre dans la radio.

-On vous cherchait, reprit le flic. Ils ont dit à la radio que vous nous cherchiez vous aussi mais vous êtes jamais dans votre bureau.

-Je voulais vous voir il y a au moins trois jours, maugréa Gonnard.

-A propos du type dans Santa Monica?

-Ouais. Est-ce que vous avez recueilli des témoignages, avant et après que j'arrive?

Les deux uniformes se regardèrent.

-Bah, question témoignage spontané, c'était zéro, répondit Morson.

-Mais j'ai pris l'adresse de ceux qui habitent en face, avec vue sur le terrain vague et qui étaient chez eux ce soir-là, quoique rien vu, rien entendu.

Hamberden souriait en tendant une page de son calepin où il avait relevé ses informations.

Son œil au beurre noir était estompé mais il ressemblait toujours à un bouledogue.

-Ceux d'en bas de la liste, z'étaient pas là quand je suis allé voir.

-Merci. Autre question. Pourquoi avez-vous changé de patrouille le lendemain? J'aurai pu avoir ça plus tôt.

Ils se regardèrent encore une fois.

-Capitaine Reeves, dit simplement Hamberden en haussant les épaules.

-Vous n'aviez pas l'air pressé.

Gonnard enfouit la liste des adresses dans sa poche en restant parfaitement impassible.

-OK. C'est tout.

Morson dit à Hamberden:

-Deke, file lui les papiers qu'on n'ait plus à les balader.

Gonnard se mit sur la défensive.

-Quels papiers?

-Je sais pas. Comme on devait vous voir, on a pris ça dans votre bureau avec ordre de vous le donner.

Il saisit une grande enveloppe que lui tendait Hamberden. Un coup d'œil à l'intérieur: AVIS DE RECH...

-Rien d'autre?

-Peut-être depuis hier. Faudrait aller y voir.

-Faites ça pour moi, Morson. On reste en contact.

Gonnard démarra le premier et perdit la voiture-pie dans le trafic. L'enveloppe lui brûlait les doigts. Il la posa sur le siège à côté de lui.

L'envie de passer au poste était grande mais il y résista et conduisit jusqu'à chez lui en-dessous de la limitation de vitesse.

10.

Les avis de recherche élargis à tout l'état étaient disposés à plat sur son lit et donnaient ce qui suit: douze disparitions avaient été signalées dans l'état depuis le début du mois. Gonnard les étudia en détails. Il rejeta cinq avis concernant des femmes. Parmi les hommes, deux de race noire et un abandon de domicile. Restait quatre de race blanche. Un de soixante-dix ans, trop

vieux. Il ne put écarter aucun des trois derniers. Un homme de quarante-cinq ans. Un de trente-deux. Un de vingt-sept. Il les rangea à part en se promettant d'y revenir avant la fin de la journée.

Le téléphone sonna. Il hésita. La sonnerie retentit une dizaine de fois. Qui? Reeves, Morson, les Feds? Ou Harry Cohn? Finalement, la sonnerie le chassa de son appartement et il repartit en maraude. Central Avenue vers le nord, puis Temple à gauche et Vermont jusqu'à Santa Monica. L'aiguille de la jauge d'essence titillait le zéro absolu. Au point où il en était, il devait faire le point avec Reeves. Là encore, il repoussa l'inévitable.

A gauche sur le boulevard, il roula jusqu'au lieu du crime. Il se gara en face, devant l'immeuble visité par Hamberden. La liste du flic était froissée au fond de sa poche.

Il attaqua la première porte du rez-de-chaussée à coups de poing. Pas de réponse. Seconde porte, même résultat. Dernière porte sur le palier, un jeune type vint lui ouvrir. Il était d'une maigreur effrayante et portait pour seul vêtement une salopette deux fois trop grande pour lui. Ses cheveux blonds et raides comme de la paille tombaient sur son visage osseux qui exprimait une peur mêlée d'incompréhension.

-Oui?

-Inspecteur Will Gonnard.

-De la Police?

-Oui, de la Police. Je peux entrer?

-Vous voulez entrer... hé bien, oui, je crois que vous pouvez entrer.

Il pénétra dans un appartement méticuleusement rangé. Bibelots posés sur des napperons en dentelle. Canapé recouvert d'une couverture en patchwork coloré. Poste de radio gainé de velours vert avec des pompons traînant au sol. Une nappe de plastique sur la table. Un petit cactus du désert sur le rebord d'une fenêtre, piqué de flamboyantes fleurs artificielles.

Tout le contraire du gamin habitant dans ce décor sauf le léger linceul de poussière grise qui s'était déposé sur lui aussi.

Après un rapide tour d'horizon, le regard de Gonnard revint se poser sur lui.

-Vous habitez seul ici?

-Oui, avec Mère.

Le jeune homme d'une vingtaine d'années ne savait pas dire non. Gonnard décida d'en profiter.

-Un meurtre a été commis en face de chez vous. Vous savez quelque chose là-dessus?

L'autre hésita un long moment.

-Oui?

-Quoi?

-Dans le journal, ils l'ont dit.

Gonnard n'avait pas lu la presse depuis une semaine. Il ne savait pas si c'était vrai.

-Bon. Ce qui m'intéresse, c'est ce que vous avez vu et entendu le 7 novembre, dans la nuit.

-Le 7...

Il faisait un effort démesuré pour se souvenir mais rien ne venait. Les bras ballants le long de son corps décharné, les traits du visage creusés par l'effort, sa cervelle tournait à vide.

-Non, rien, désolé.

-Rien quoi? Vous ne vous souvenez plus ou vous n'avez rien entendu? C'était il y a huit jours très exactement.

-Mère devrait se souvenir, dit le gamin soulagé d'avoir trouvé la réponse adéquate.

Gonnard fit un signe d'encouragement.

-C'est bien, je lui demanderai. Votre nom, c'est Krueger?

-Niels...

-Niels, nota Gonnard, et votre mère?

-Frieda.

Il frissonna. Était-ce un coup de chance ou la fatalité?

-Quand puis-je parler à votre mère, Niels?

-Elle revient tous les soirs à sept heures.

Fausse alerte. Il essaya une dernière question:

-Dites-moi où elle travaille...

Il fut incapable de répondre.

Gonnard abandonna l'appartement trop bien rangé et le gamin prisonnier à l'intérieur. Il avait déjà rencontré des êtres bizarres mais celui-ci avait sa place dans une institution. Les limites de son intelligence ne dépassaient pas le pas de la porte.

Au premier étage, deux portes restèrent fermées. La troisième s'ouvrit devant lui. Hamberden avait déjà interrogé le locataire, un représentant en Bibles traduites par ses soins. Il prétendait avoir découvert un palimpseste original à l'endroit même où il avait vu le jour quatre-vingts ans auparavant, El Paso, Nouveau-Mexique, là où le Christ avait été réellement enterré. Il avait passé sa vie à sillonner le pays et à fourguer son livre à des Croyants de la Vraie Foi.

Gonnard n'écoula que d'une oreille son récit illuminé et se demanda pourquoi le bouledogue n'avait pas rencontré Niels Krueger.

Il se retrouva de nouveau sur le boulevard avec rien, moins que rien de nouveau. Un travail de flic caricatural et une perte de temps.

Une borne de téléphone public. Il coinça le combiné contre son épaule et joignit l'opératrice puis le poste en donnant son numéro de matricule.

-Will! cria le capitaine Reeves. Tout va bien?

-Et là-bas?

-Ça grouille de Feds comme prévu. Enfin, ils ne sont que deux mais ils remuent du vent comme douze. Jarnin est sur le dos de Schildkraut et lui, il campe dans mon bureau. Duane a sévèrement dérouillé Ollis Owen mais le nègre n'a rien lâché et Schildkraut est vert de rage.

-Je sais, interrompit Gonnard. Quelque chose pour moi?

-La Balistique rapport à ton macchabée. Le gros calibre, c'est du 11.43. L'autre, ils ne savent pas. Un flingue non-répertorié. Tu y crois, toi? C'est un règlement de compte entre gangsters, pour moi. Tu en es où?

-Je suis sur la piste de la femme, répondit Gonnard sans réfléchir.

-Une femme? Quelle femme? Merde, tu avances alors.

-Peut-être, je ne sais pas trop.

-OK, j'ai compris.

Reeves pensait qu'il noyait le poisson.

-Un conseil, mon gars, reprit le capitaine. Ne remets pas les pieds ici avant une semaine ou deux. Robinson signe à ta place et je me passe très bien de voir ta gueule au bureau.

-D'accord.

-Ouais. Hornet me bombarde de coups de fil. Il veut que je te cloue sur la Croix pour lui avoir fait ça.

-Ce n'est pas moi.

-Je sais. C'est un salaud prétentieux. C'est tout.

-Salut.

Gonnard raccrocha. Un tramway passa en faisant trembler la chaussée.

11.

Il songeait sérieusement à quitter la ville et rouler aussi loin que lui permettrait sa jauge d'essence. John Doe n'avait aucune importance, personne pour pleurer sa disparition et prier pour le repos de son âme. Et Harry Cohn avait essayé de régler le problème Cowall lui-même. Santa Monica Boulevard prolongeait sa piste d'asphalte jusqu'à l'autre bout du monde en ligne droite. Direct vers l'oubli. Mais le FBI pouvait lancer un mandat fédéral à ses trousses et il traînerait ça derrière lui où qu'il soit. Le ton bienveillant de Reeves camouflait à peine sa détermination à l'abandonner en pâture aux Feds si lui ou la Brigade des Homicides étaient salis par l'affaire Willie Bioff. C'était le prix à payer des erreurs commises, les scories de son passé, la corde raide au-dessus d'un gouffre sans fond. Il marchait au bord de ce gouffre depuis trop longtemps. Son numéro au Centre Médical Saint Vincent était la preuve qu'il pouvait basculer. Lou-Ann avait l'âge de Norma et lui ressemblait un peu. Ses doigts fragiles qu'il aurait pu briser en serrant un peu plus. Sa peur panique de perdre sa beauté qui lui avait fait plaisir. Il n'éprouvait plus de compassion envers autrui. Il porta la main sous son holster pour s'assurer que son cœur battait encore, qu'il était flic et qu'il vivait toujours.

-Hé! Ca va?

Gonnard se retourna en sursautant. Il répondit à une silhouette que ça allait et s'enfuit. Il croisa d'autres silhouettes floues qui s'écartèrent sur son passage. Et puis un voile blanc dansa devant ses yeux. Il s'appuya à un mur, reprit son souffle, plié en deux par une crampe d'estomac. Quand il se releva, son vertige était passé mais son ventre restait douloureux. Il se dit qu'en réalité, il lui restait peu de temps.

Tout en conduisant, il grilla la dernière cigarette de son paquet qu'il jeta par la vitre ouverte. Le froid le maintenait dans un état de nervosité inconfortable. Il respirait par petites bouffées entre deux inhalations de fumée chaude et âcre, la poitrine et le ventre en feu et le visage et les jointures des doigts serrés sur le volant engourdis par le vent glacé s'engouffrant dans la Pontiac. Il ressentait depuis plusieurs semaines cette même sensation: une moitié de son corps souffrait tandis que l'autre était totalement insensible aux agressions et son esprit se fermait de plus en plus à ce genre de sensations contradictoires.

Le bâtiment de la Morgue du Comté de Los Angeles se profila derrière le pare-brise. Il ressemblait au caveau d'un géant dont le cadavre aurait été découpé en morceaux pour que les petits insectes en blouse blanche puissent faire leur travail de nécrophage.

A l'intérieur, Gonnard regretta de n'avoir plus l'odeur du tabac pour combattre les effluves morbides qui stagnaient à longueur d'année dans les couloirs et les salles de dissection. Alcool conservateur, sang séché, putréfaction, parfums bon marché vaporisés dans certains bureaux.

Des corps attendaient le fil du scalpel sur des tables dans la grande salle d'examen, des étiquettes attachées à leurs gros orteils, leurs peaux de cire ornées de leurs multiples blessures rougeâtres. Un infirmier déambulait lentement entre les tables, en parlant à voix basse à ses interlocuteurs qui ne le contredisaient jamais, puis il prononça un retentissant "Amen" et se dirigea vers le couloir. Il bouscula Gonnard debout derrière la vitre grillagée qui le séparait de la salle.

-Vous cherchez quelqu'un? dit-il d'un ton soupçonneux.

-Docteur Hornet.

-Suivez-moi.

L'infirmier le précéda dans une succession de couloirs mal éclairés en se retournant fréquemment pour s'assurer que Gonnard le suivait à la trace et ne s'attardait pas pour reluquer d'autres cadavres.

-Vous priez pour eux? ne put-il s'empêcher de demander.
-Pour moi, répondit le type portant une blouse maculée par de vieilles taches sombres. Il n'est dit nulle part dans la Bible que ce que nous leur faisons subir est OK pour le Seigneur. Le docteur Hornet est là.
L'infirmier retourna à son travail en laissant Gonnard se demander quelle aurait été sa réaction si Jésus avait eu à résoudre une affaire criminelle.
Hornet était plongé dans un rapport d'autopsie. Il griffonnait des notes rageuses en marge du texte dactylographié, corrigeant les erreurs de jugement d'un de ses subordonnés tout en engouffrant son repas dans une assiette en carton, un plat d'entrecôte noyée sous une couche orange de haricots en sauce. Il leva le regard, aperçut Gonnard et se figea, les yeux écarquillés.
-Inspecteur Gonnard, prononça-t-il en tordant la bouche comme s'il mâchait de la merde.
-Laissez tomber, Doc. Votre numéro au téléphone a été enregistré et j'ai les bandes. On vous entend me menacer de mort et promettre de faire obstruction à une affaire dont je m'occupe. Je crève d'envie de les faire écouter au procureur général auquel vous devrez quelques explications...
Hornet éclata de rire, un rire bruyant et vulgaire, sortant de ses lèvres barbouillées de sauce.
-Vous n'êtes qu'un petit salaud, inspecteur, crevant plutôt de trouille que je raconte à Jarnin ce qui s'est passé réellement.
-Qu'est-ce qui s'est passé, docteur?
Hornet reprit un ton plus bas, un ton glacial, en se penchant vers de Gonnard comme s'il allait pratiquer une autopsie sur son cadavre encore chaud.
-Vous avez braqué mon assistant!
-Pas moi.
-Vous jouez au plus malin.
-Frank Boyd ne fait pas partie de la Brigade et il n'est pas sur mon affaire. Je n'ai aucune idée de la raison pour laquelle il a agi de cette façon.
-Mon Dieu, voyez-vous ça, on dirait un enfant de chœur. Vous voulez me dire...?
-... que je n'étais au courant de rien avant votre coup de fil.
-Conneries! hurla Hornet hors de lui. Je ne me laisserai pas faire. Je suis le patron ici. Ce n'est pas un petit merdeux qui m'obligera à faire quoique ce soit.
-Schildkraut attend ces résultats.
-J'emmerde Schildkraut! Je ne traite qu'avec le grand patron. Jarnin me mange dans la main. Il m'en doit. Et je ne me fais pas d'illusion sur ce politicien.
-Il pourrait vous faire sortir de ce trou à rats sauf s'il a barre sur vous.
Hornet reçut le jugement de Gonnard sur sa situation miteuse au sein de la Morgue comme un crochet en pleine mâchoire. Il blêmit, resta quelques instants sans parler.
-Vos enregistrements, c'est de la foutaise, dit-il en le foudroyant du regard.
-Adieu retraite anticipée et pension de complaisance versée par la Ville, répondit simplement Gonnard.
Il sortit de sa poche la liste de Hamberden, la déplia et la relut les yeux baissés. Il n'avait aucun mal à se rappeler les paroles du légiste, le souvenir des insultes était toujours aussi vif. Il fit semblant de lire à haute voix:
-"Voix du docteur Hornet, médecin chef de la Morgue de L.A., identifiée par l'inspecteur Will Gonnard. Hornet: Espèce de fils de pute. Je vais vous ouvrir le ventre, moi. Je balancerai tout au procureur. Il saura quelle espèce de salaud vous êtes. Gonnard: Calmez vous, docteur, et dites-moi ce qui se passe. Hornet: Ce qui se passe. Mais Nom de Dieu, vous êtes con ou quoi. Vous regretterez ce que vous avez fait, je le jure devant la Croix. Gonnard: Qu'est-ce

que j'ai fait, Bon Dieu? Hornet: Je ne serai content que quand j'aurai votre cadavre sur une de mes tables pour moi tout seul. Fin de la transcription."
Gonnard observa un long silence et enfouit le bout de papier bien au fond de sa poche.
-Nous pouvons considérer ceci comme des menaces de mort explicites à l'encontre d'un officier de police.
-Nous? demanda Hornet, le regard en coin.
-Le procureur général Jarnin et moi-même.
-C'est du bidon!
-Il y a aussi le message de votre propre écriture avec les balles. "J'espère que quelqu'un te réserve la même chose" ou quelque chose comme ça. Je peux vous identifier sur les deux pièces à conviction. Je suis sûr que votre assistant ne pourra pas m'identifier, pas plus qu'il ne reconnaîtrait Boyd tellement il devait trembler de trouille. Jarnin va vous abandonner comme un déchet humain. Il ne veut pas d'un type comme vous dans son équipe, un dingue prêt à flinguer un flic parce qu'on lui a marché sur les pieds.
Hornet accablé s'écroula doucement de toute sa hauteur sur son fauteuil, comme au ralenti.
-Espèce de salaud, souffla-t-il.
Gonnard se contenta d'hausser les épaules. Il attrapa l'assiette qu'Hornet avait délaissée et mangea le reste de la viande saignante et les haricots dans leur jus orange. Sa crampe d'estomac s'engourdit. C'était le premier vrai repas qu'il avait depuis trois jours. Sans doute à tort, il se sentit presque instantanément plus fort et plus lucide. Le légiste le regardait avec un dégoût non feint.
-Je veux mon rapport tout de suite, reprit Gonnard en s'essuyant la bouche. Je sais que vous avez extrait vous-même la balle du cœur de mon macchabée. Alors je veux vos conclusions.
Hornet obéit malgré lui. Knock-out debout, il extirpa un dossier sous une pile d'archives et le tendit à Gonnard.
-Lisez -e moi, dit-il.
La haine flamboyait dans le regard du médecin, puis une seconde plus tard, la servitude de l'ambition assombrit cet éclair.
Il lut son propre rapport dans les grandes lignes, d'une voix soumise.
-Le foie de ce type était si dur qu'il devait le faire souffrir du matin jusqu'au soir. C'était un alcoolique fini, je dirai certainement mort avant la fin de l'année prochaine.
Gonnard remarqua que lors de son premier examen du corps de la victime, il n'avait pas noté l'embonpoint caractéristique des personnes dépendantes de l'alcool.
-Il ne mangeait pratiquement rien. Son estomac était atrophié.
Hornet continua la litanie de la description clinique: nombreuses contusions anciennes sur le crâne et les mains (chutes pendant les états éthyliques), des escarres sur les fesses et le dos (longues périodes d'immobilisation en position allongée), dentition en mauvais état extrême, six côtes fêlées ou cassées et ressoudées, prémisses évidents d'arthrite articulaire, infection des voies respiratoires, le tout à moins de trente ans.
Gonnard se redressa, alerté.
-Hé, docteur! Vous ne me ferez pas croire que ce type avait seulement trente ans. Je l'ai vu et c'était un vieillard.
-Faites vous-même l'autopsie. C'est le frigo 31.
Il n'avait qu'une envie, se tirer de la Morgue en vitesse avant qu'Hornet ne redevienne hargneux.
-Non. Si vous essayez de m'arnaquer, vous en paierez les conséquences.
Le légiste se tassa sur son siège en fulminant mais ne répondit pas.

Gonnard se débarrassa de l'assiette en carton et récupéra le rapport. Il comportait cinq feuillets d'une écriture serrée, avec un luxe de détails et une conscience professionnelle qui était destinée à impressionner Jarnin.

-Vous êtes content? maugréa le docteur.

-Vous m'avez forcé à faire ça, expliqua Gonnard calmement. Boyd a merdé mais je n'y suis pour rien. Je vous promets une chose. J'essayerai de crever en dehors de votre circonscription. Couloirs silencieux après couloirs, à travers une salle d'attente vide et le long des chambres froides, il suivit approximativement le chemin que l'infirmier avait emprunté jusqu'au bureau d'Hornet. Il trouva la porte d'entrée à deux battants derrière laquelle le soleil brillait sans produire plus de chaleur qu'à l'intérieur du bâtiment. Deux patrouilles de flic de la Ville parlaient et fumaient en bas des marches après avoir conduit leurs chargements de viande froide aux assistants du légiste. Il grilla une cigarette en leur compagnie, discuta un moment en forçant sa bonne humeur quand l'un des uniformes se lança dans une série de blagues triviales mais il ne leur dit pas les raisons de sa présence à la Morgue et camoufla le rapport sous sa veste.

Il les quitta avec un geste de la main en précisant qu'il se rendait directement au poste si quelqu'un cherchait à le joindre.

12.

Direction South Central Avenue. Il se gara deux rues plus loin et revint à pied en surveillant les voitures arrêtées. Personne ne planquait sa propre piaule, apparemment. Il entra chez lui et verrouilla la porte.

Il reprit l'étude des avis de recherche en essayant de mémoriser le maximum de détails concordant avec ce qu'il savait déjà. Il écarta un par un, méthodiquement, ceux concernant les femmes et qui ne cadraient pas avec l'image de celle qui tenait le petit revolver.

Puis il apprit par cœur le court dossier du premier disparu, le plus prometteur.

Francis David Grayson, 47 ans, South Point, Malibu, célibataire, inconnu des registres de Police mais inscrit à la West City Bank de L.A. comme employé modèle et client, disparu depuis le vendredi après-midi.

Le baratin qui suivait était celui du chef du personnel de la banque qui avait signalé l'absence de Grayson à son poste le mardi matin.

Gonnard composa le numéro de téléphone du Poste de Malibu et obtint des informations complémentaires par le flic qui avait transcrit la déposition. Grayson était propriétaire de sa maison, possédait une Buick modèle 41, n'avait pas d'antécédent criminel et semblait filer droit dans la vie comme au travail. Le flic, comme Gonnard, pensait qu'il y avait une faille derrière cet aspect propre et poli du personnage mais il n'avait pas eu le temps de fouiller dans la vie de Grayson. Gonnard demanda le numéro de la banque et raccrocha. Il joignit le chef du personnel après l'heure de fermeture de la banque. Même topo ou presque. Grayson avait quitté son travail après avoir comptabilisé la caisse de son guichet. Son bordereau en poche, il avait salué ses collègues et avait pris sa voiture neuve. Il avait raccompagné une jeune femme préposée aux dépôts en espèces chez elle, entre L.A. et Malibu puis était rentré chez lui. On déplorait la disparition d'un homme si simple et courtois et on espérait vivement qu'il ne lui soit rien arrivé. Gonnard remercia et téléphona à la collègue de Grayson. Elle était

toujours bouleversée, cinq jours après, et ne se fit pas prier pour raconter tout ce qu'elle savait sur lui. Bien qu'elle fut elle aussi célibataire, il n'avait jamais essayé de se rapprocher d'elle et leurs trajets quotidiens en voiture étaient sans ambiguïté. C'était un homme charmant mais réservé, qui ne parlait pas beaucoup. Gonnard insinua qu'il cachait quelque chose. La femme hésita longuement et répondit négativement. Ce qui signifiait probablement oui. Peut-être l'alcool, insista-t-il. Dénégations farouches. Il attendit en silence, le temps que la femme trouve un vice moins honteux mais tout aussi mystérieux à dénoncer.

-Je crois qu'il avait de l'argent, dit-elle, mais Francis prétendait qu'il avait économisé toute sa vie pour s'offrir les choses qu'un employé de banque ne peut pas avoir.

Propriétaire de sa maison et de sa voiture. Grayson ne ressemblait en rien à John Doe. Gonnard le voyait mal se pointer à son travail de guichetier avec son costume de vagabond. Il aurait dû abandonner la piste dès maintenant pourtant la dernière phrase prononcée par la femme tournait en rond dans sa mémoire.

-Vous disiez qu'il aimait se payer des trucs plutôt chers? reprit-il.

-Oh, il ne dépensait pas s'en compter, je n'ai pas dit ça. Il avait l'habitude de nous offrir des petits cadeaux à chaque Noël.

-Qui ça, nous?

-Les jeunes femmes qui travaillaient avec lui.

Il commençait à comprendre mais à l'autre bout de la ligne, des sanglots le dissuadèrent de poser d'autres questions. Il bredouilla un au revoir et raccrocha.

Après avoir camouflé tous ses dossiers dans une déchirure du linoléum sur le sol, il partit sur la piste de l'employé modèle qui avait un affreux petit secret caché dans sa vie bien réglée. Il en avait la certitude, Grayson jouait son argent et celui de la banque puisé dans le coffre la veille du week-end afin que personne ne découvre son emprunt. Il jouait et gagnait parfois assez pour se payer une voiture flambant neuve et épater sa collègue amoureuse par des cadeaux en toc mais la combine avait coïncé.

Il était peut-être déjà mort, victime de ses dettes, une balle dans le cœur pour solde de tous comptes.

Gonnard conduisait au jugé dans le centre d'Hollywood qui tentait de nier la nuit obscure par ses illuminations agressives, son agitation frénétique et la bande-son cacophonique sortant des clubs sur les boulevards. Entraîné par ce rythme, il plongea au milieu de la faune nocturne, les rapaces et les proies, dans le jeu de la vie au prix du dollar. Deux heures à fouiller, à interroger, à chercher Grayson en vain dans les salles de paris clandestins plus ou moins tolérées par la police, au son de la musique nègre martelant ses tempes. Minuit sonna au carillon de la chapelle du Hollywood Memorial Cemetery. Il entra au Jee's Bar sur Vine Street.

Un molosse surgit de derrière un palmier en pot au moment où il tournait la poignée en argent chromé de la porte d'entrée. Le type le toisa de son regard de chien fou en posant une main sur la poitrine de Gonnard à hauteur de son holster.

-Nous sommes des hommes libres, prononça-t-il avec un lourd accent irlandais. Donnez-moi votre joujou.

Gonnard s'écarta, regarda l'enseigne lumineuse clignotant en rouge et bleu puis les yeux sombres du portier enfoncés sous des arcades sourcilières proéminentes.

-Je cherche Francis Grayson.

-Jamais entendu parler.

-Demandez à J.J.

-Il n'en a jamais entendu parler.

Gonnard s'éloigna sur le trottoir puis retourna à pied à l'angle de La Brea et la Troisième Avenue. La boutique du prêteur sur gage prétendait être ouverte aux bonnes affaires 24 heures sur 24. Il échangea sa montre contre une dizaine de dollars et deux de plus en abandonnant son portefeuille en cuir.

Le portier du Jee's répéta son numéro d'intimidation. Gonnard retrouva sa veste sur son holster vide avec la liasse glissée dedans. L'homme empocha les billets et lui permit d'entrer, son flingue planqué entre sa ceinture et ses reins.

Le bar offrait aux clients un décor somptueux que Gonnard avait vendu à J.J. Feinstein contre un gros paquet en lui ouvrant les portes d'un plateau MGM après la fin du tournage de *Grand Hotel* et juste avant sa destruction. Le majestueux hall Arts déco signé du grand Cedric Gibbons. Un large comptoir en cercle derrière lequel officiaient des serveurs en livrée noire et blanche. Des fauteuils sur lesquels s'étaient assis Garbo, Crawford, Beery, John et Lionel Barrymore. Des ornements en stuc aux murs et les luminaires en métal brossé au plafond. Un décor de cinéma pour de vrai. J.J. s'était offert ce rêve en pillant le magasin d'accessoires du studio. Louis B. Mayer avait fermé les yeux en échange des services rendus par Gonnard dans l'affaire George Cukor en 1936.

Traiter avec Feinstein, c'était comme essayer d'embrasser la langue d'un coyote sans se faire mordre. Les pas de Gonnard ne l'avaient pas mené ici par hasard. Tous les amateurs de grosses parties de poker à cent dollars la mise d'ouverture, fréquentaient l'arrière salle du Jee's mais personne n'en sortait sans s'acquitter de ses dettes.

Il s'avança sur le faux marbre du sol. J.J. l'aperçut du fond de la salle et l'accueillit en tendant ses bras courts vers le ciel et criant hystériquement le plaisir qu'il avait à le voir.

-Will, mon ami! Un verre pour mon ami!

J.J. le serra sur son cœur et son gros ventre. Il lui remplit une coupe de champagne à raz bord de whisky.

-Qu'est ce que je peux faire pour la police de la ville? Est ce que je peux être agréable à l'un de ses fiers représentants?

Avant que Gonnard ait pu répondre, le patron du Jee's enchaîna:

-Sais-tu qu'Anton Grot est venu ici l'autre soir et il m'a dit qu'il voulait s'inspirer de mon modeste établissement pour son prochain décor?

Il s'esclaffa, retenant ses tripes comprimées dans son smoking tendu à craquer. Il entraîna Gonnard par le bras, avec ses manières de truand efféminé. Zigzaguant entre les tables, ils allèrent vers la dernière inoccupée entre les battants immobilisés de la porte à tambour du décor. Ils s'assirent à l'abri des oreilles indiscretes mais au vu de tous les autres clients, place réservée d'habitude aux hôtes prestigieux de J.J. qui quittaient les plateaux de cinéma pour s'abrutir de mondanités au milieu de la reproduction du chic hollywoodien. J.J. attira à lui une vendeuse de cigarettes vêtue d'un uniforme de groom réduit à sa plus simple expression, avec son étal en osier contre sa hanche. Il déroba un paquet, le donna à Gonnard et craqua une allumette au grattoir que la vendeuse avait agrafé entre ses seins. Gonnard fuma en silence. J.J. agitait les mains en direction d'un couple qui venait de pénétrer dans le bar. Il envoya des baisers à une jeune beauté lumineuse accompagnée de quatre prétendants pratiquement identiques, en soufflant sur sa paume.

-Je suis venu payer des dettes, dit Gonnard.

L'attitude de Feinstein ne se modifia pas en apparence. D'un côté, il restait le patron exubérant de l'ex-*speakeasy* travesti avec les haillons de la MGM en *café* le plus huppé de la Ville, mais de l'autre, il redevint le bookmaker intraitable de ses débuts au royaume des gangsters.

-Tes dettes, Willy? demanda-t-il sans détourner ses yeux qui couvaient affectueusement les clients.

-Un ami t'en doit plus qu'il ne peut se le permettre. Je suis venu régler cette affaire.

-Comment s'appelle "notre" ami?

-Francis Grayson.

Gonnard alluma une seconde cigarette. J.J. garda le silence, une mimique impassible affichée sur le visage comme un comédien du muet.

-Je ne me rappelle pas avoir jamais entendu le nom de ce monsieur... Grayson.

-Bien sûr, J.J..

Il se tourna doucement sur son siège, dégagea le revolver de sa ceinture et le rangea dans le holster, sans que sa main ne sorte de sous sa veste. Le geste n'échappa pas au patron du bar qui le surveillait du coin de l'œil.

-Mon Dieu, Will! dit J.J. d'une voix plaintive. Tu veux briser notre amitié en me menaçant? Tu n'as plus confiance en moi? Fais-moi penser à égorger ce fils de pute irlandaise à l'entrée.

-Je suis le seul qui puisse régler le problème de notre ami. Je veux t'aider.

-Je jure que je ne connais personne de ce nom-là.

-Je te crois. Un homme qui a autant de goût que toi est incapable de mentir.

J.J. gloussa de plaisir. Il retrouva ses sourires factices et les distribua à la cantonade.

-Tu essayes d'acheter les sentiments que j'ai pour toi.

-Je ne ferai jamais ça, assura Gonnard.

Le gros homme se leva en frottant ses mains l'une contre l'autre. Il souriait de toutes ses dents, ses lèvres charnues retroussées, comme un lutteur au moment d'infliger une prise douloureuse à son adversaire.

-Promets-moi au moins que tu ne lui feras aucun mal, dit-il doucement.

Gonnard regarda la salle, pour toute réponse.

J.J. quitta la table d'un pas de danseuse et accabla de compliments ses clients d'un soir qui passaient à sa portée. Quelques minutes plus tard, Gonnard sortit du bar sans payer sa consommation.

Il attendit trois heures supplémentaires, jusqu'à la fermeture du Jee's. Garé dans la cour derrière l'établissement, il avait vue sur la porte de service. Les musiciens de l'orchestre s'éclipsèrent en trimbalant leurs instruments. Les barmen et les serveuses sortirent peu après et s'évanouirent dans l'obscurité. Les cuisiniers et les balayeurs passèrent la porte en dernier. Gonnard attendit encore.

La rumeur sur le boulevard s'amplifiait peu à peu. Le trottoir qu'il voyait au bout de la voie étroite menant à la cour s'encombra de silhouettes pressées par l'aube d'une nouvelle journée de travail. Enfin, la porte s'ouvrit et le molosse de l'entrée apparut, soutenant une silhouette effondrée sur son épaule. Gonnard s'approcha. L'Irlandais portait une cicatrice sanglante pratiquée par un tesson de bouteille sur le côté de la gorge. Il le défia du regard où brillait l'envie de lui faire subir le même sort. Il laissa tomber son fardeau au sol et disparut sans prononcer un mot.

Gonnard retourna l'homme gisant à terre. Il saignait du nez et de la bouche, sa main droite était recroquevillée, les os brisés. Le saisissant par la veste, il le hissa sur la banquette de la Pontiac sans prêter attention à ses gémissements de douleur. Puis il démarra et prit sa place dans le trafic, direction Malibu. L'employé de banque grogna, au seuil de l'inconscience quand Gonnard prit la route le long du Pacifique couleur ardoise.

Il y avait désormais une barrière infranchissable entre le patron du bar et lui mais qui ne le mettait pas à l'abri de sa vengeance. Au contraire. Sans compter le gros bras irlandais dont il

s'était fait un ennemi mortel. Il avait défié Feinstein dans son repaire et lui avait arraché Grayson.

Ce n'était pas la première fois qu'il marchandait avec des truands. Toutes les forces de police de la Ville entretenaient un rapport trouble avec le crime qu'aucun film de gangster n'osait représenter sous la lumière crue de la réalité. La seule façon d'arranger le coup était de remettre Grayson entre les griffes de l'amateur de *Grand Hotel* quand il en aurait fini avec lui.

Trente minutes plus tard, il le transporta à l'intérieur de sa maison et l'abandonna sur un divan. Il chercha et trouva le bar, se servit un whisky avec des glaçons et un autre pour Grayson qui fut incapable de l'avalier. Dans la cuisine, il fouilla le frigo. Il mangea un demi poulet sauce chinoise, des pommes de terre cuites et froides, un gâteau de riz au lait, fit passer le tout avec un soda éventé et une cigarette offerte par J.J.. Puis il regarda le soleil se lever sur l'océan à travers la fenêtre.

-Jetez vos cendres dans l'évier, s'il vous plaît, je ne fume pas, dit Grayson appuyé contre le chambranle de la porte de la cuisine, tête basse et sa main brisée repliée contre sa poitrine.

Gonnard rapprocha le verre d'alcool et cette fois, Grayson le but en grimaçant.

-J'ai cru que j'allais crever. J'ai bien cru que ça allait arriver. Quand il m'a cassé la main, je l'ai même espéré.

Il s'effondra sur une chaise, saoul de whisky et de douleur.

-Vous les avez payé?

-Non.

Il fondit en sanglots et Gonnard quitta la cuisine. Grayson se traîna derrière lui.

-Qu'est-ce que vous voulez? Prenez tout mais ne me faites plus mal, gémit-il suppliant.

-Je veux savoir comment vous avez réussi à écrémer la banque sans qu'ils s'en aperçoivent, dit Gonnard.

-Je ne suis qu'un salaud...

-Francis.

-... je mérite tout ce qu'ils m'ont fait...

-Francis!

Grayson sursauta et essaya d'écarter son bras mutilé hors de portée de Gonnard mais la douleur le plia en deux et sa tête retomba entre ses genoux.

-Racontez-moi seulement la combine. Et dites-moi d'abord combien vous en devez à J.J..

-Pas... pas à lui. A des types qu'il m'a fait rencontrer... J'avais jamais joué aussi gros. J'aurais du refuser, Mon Dieu! Ils ont failli me tuer.

-Combien?

-Cinq... cinq milles.

-Maintenant, la banque. Depuis quand vous touchez votre part?

-Dix ans. Je l'ai toujours fait.

-Combien?

-Quarante milles environ.

-Par an? s'exclama Gonnard stupéfait.

-Non. Depuis le début. Je ne le ferai plus.

-Le reste?

-Le jeu. J'ai toujours eu de la chance.

Il releva son regard avec l'air de croire qu'il était encore protégé par sa martingale. Gonnard ne voulut pas le contredire:

-J'écoute.

-Je prends ma part sur chaque somme déposée au guichet en rédigeant le double du bon pour la banque. Je change un 7 en 4, ou un 8 en 3. Ca passe toujours pour une erreur d'étourderie et jamais plus de cinquante cents à la fois... En 36 et 37, je me suis fait presque deux cents dollars par semaine et puis j'ai levé le pied quand je me suis aperçu que Mitchell avait aussi une combine. Il est tombé, moi pas. La chance.

-La nana des dépôts en espèces, elle est dans le coup?

Il ricana.

-Amy? Non.

Une arnaque si fragile, songea Gonnard, c'était un miracle que Grayson s'en soit sorti jusque là.

-Écoutez-moi bien, Francis, voilà ce que vous allez faire. Vous retournerez à la banque après vous être fait soigner la main, comme si de rien n'était. Tout le monde vous aime bien là-bas, on ne vous posera pas trop de question. Je veux la moitié des bénéfices que vous récupérez en passant à deux dollars par dépôt et...

-Vous êtes dingue! Ca se verra avant la fin de la semaine!

Gonnard lui intima l'ordre de se taire en lui saisissant le poignet juste au-dessus des os cassés.

-Dans une semaine ou un mois, le jeu est fini de toute façon. Faites-vous des économies le plus vite possible pour quitter la Ville et vous faire oublier. Je connais votre arnaque maintenant et je dis: vous êtes grillé! La moitié pour moi, l'autre pour J.J. et tirez-vous avant qu'ils se rendent compte que vous êtes un escroc. Si on vous arrête, vous avez intérêt à la fermer sinon J.J. saura que vous vous êtes fait du fric et quelque soit la prison où on vous enfermera, il s'arrangera pour vous briser autre chose que la main.

-Vous êtes l'un de ces salauds! cracha Grayson.

-Réfléchissez, Francis. Le Jee's ouvre dans une heure.

Pour la seconde fois, Grayson éclata en sanglots, recroquevillé sur le sol, gémissant des injures et des prières.

Gonnard alla dans la cuisine et ferma la porte. Il avait encore soif mais préféra vider la bouteille de lait. Le soleil entrainait à flots par les fenêtres, élevant la température de l'air à un niveau agréable pour la première fois depuis des semaines mais Gonnard avait encore plus froid.

Il se précipita dans le salon en enfonçant la porte qui sortit de ses gonds sur son passage. Il s'agenouilla près de la loque humaine en pleurs et lui enfonça le canon de son arme dans la bouche.

-Dis oui, espèce de larve! hurla-t-il.

Grayson hocha la tête frénétiquement.

-Voilà mon adresse, reprit Gonnard en lui tendant une de ses cartes de visite. N'oublie pas de l'oublier si ça tourne mal. T'es un homme mort si tu ne quittes pas la ville après avoir remboursé tes dettes.

Grayson retomba lourdement au sol. Gonnard fouilla sa veste, y trouva cinq dollars en monnaie qu'il empocha.

Il sortit de la petite maison si calme en bordure de l'océan.

Le pied à fond sur l'accélérateur, la trouille au ventre dans les virages serrés de la route en lacet, il tenta d'oublier qu'il venait de vendre son destin.

13.

Il dormit longtemps d'un sommeil lourd et se réveilla comme d'habitude au moment où il quittait la salle de cinéma en flammes dans son cauchemar.

Le crépuscule rougissait le ciel à l'extérieur.

Il prit une douche rapide, essuya sa peau humide avec la chemise qu'il venait de retirer car ses serviettes de bain sentaient le moisie sur l'unique radiateur en carafe de sa piaule et passa un costume à peu près propre en se demandant pour quelle occasion il s'habillait ainsi.

Il tira la couverture à plat sur son lit, y disposa l'ensemble de ses dossiers en piles irrégulières désignées mentalement par: impossible, probable et à vérifier. Restait deux avis de recherche à vérifier. Il retira celui de Grayson de la pile, le déchira page par page en petits morceaux et le fit disparaître dans la cuvette des toilettes. Puis il passa en revue une nouvelle fois ceux concernant les femmes et les abandonna tous encore une fois. Des noms disparus, des vies indifférentes évanouies, des histoires déjà oubliées dans le tourbillon d'Hollywood où l'on s'acharnait à anticiper toujours plus vite les promesses du futur.

Concentré, il n'entendit pas la porte grillagée du couloir s'ouvrir et des pas arpenter le sol jusque devant la porte de son appartement. Des coups frappés au battant le firent sursauter. Le sang pompé à toute pression dans ses veines. Son esprit explosant de signaux d'alerte. Il chercha son flingue dans son holster vide puis au fond de son lit où il avait passé la nuit à côté de lui. La crosse bien en prise au creux de sa paume, il avança vers la porte en silence, monta le canon de l'arme à hauteur du visage du visiteur et ouvrit à toute volée.

-Salut, Wilcox.

Le grand Errol Flynn se tenait sur le pas de la porte, souriant à moitié sans sembler craindre la menace du revolver qui le visait au milieu du front. Il exhalait une bouffée de fumée entre ses lèvres pincées par une moue légendaire, mi-séductrice, mi-provocante.

-Je ne savais pas que tu étais marié sinon j'aurais évité de baiser ta femme, dit-il.

Gonnard baissa le canon et fit jouer le cran de sûreté avec un "clic" sonore qui désarma à la fois son arme et sa peur.

-Désolé, Flynn. Je suis désolé.

-Ca ne fait rien, mon pote. J'ai cessé de croire que les armes que l'on pointait sur moi étaient vraies, que les méchants qui voulaient me tuer ne le faisaient pas pour leur salaire de figurants et que les femmes qui m'admiraient, hé bien, qu'elles éprouvaient réellement quelque chose pour moi. Je dois être devenu complètement dingue à force de jouer la comédie.

Gonnard jeta son revolver sur son lit et laissa entrer l'acteur.

-Toujours dans le même trou miteux, à ce que je vois, reprit-il. La façon dont on traite les représentants de la Justice est révoltante. Mais si je voulais verser mon salaire aux œuvres de la police, mon agent m'en empêcherait. Il prétendrait que je cherche à étouffer un scandale.

-Il n'aurait pas tort.

-Un type comme moi n'est plus un citoyen, Wilcox. Une vedette est un... le miroir de la Méchante Reine dans lequel le public voit ses propres grimaces sans s'en rendre compte. Walt m'a dit ça un jour. Très sérieusement.

Il éclata de rire et s'assit sur une chaise pour reprendre son souffle en faisant tourner sa cigarette à demi consommée entre ses doigts manucurés comme un prestidigitateur avant de la porter à sa bouche. Il avait cette élégance naturelle qui le mettait à l'aise dans tous ses rôles et dans la décoration ostentatoire de son yacht privé ou dans les milieux sordides où il commettait ses frasques.

-Tu es libre, ce soir?

Gonnard réserva sa réponse le temps de ranger ses affaires traînant au sol et d'empiler ses dossiers sur une étagère. Flynn eut la distinction de ne pas remarquer son manège. Il se leva

même, tournant le dos au flic, et fit quelques exercices d'assouplissement au milieu de la pièce de la façon la plus naturelle.

-Alors?

-La dernière fois, Flynn, tu...

-La dernière fois, mon pote, j'étais tellement peu fier de ma conduite que je l'ai complètement oubliée.

Il sourit de toutes ses dents, effaçant en une pirouette les réticences de Gonnard.

-Mouais. Il faut que j'emporte mon flingue?

-Sinon, j'aurai demandé à une nonne de m'accompagner.

-Où?

-Une soirée privée organisée par l'un de mes amis.

-Qui?

-Quelle importance? lâcha Flynn en écartant les bras. Un type dont je ne connais même pas le nom.

-A condition que tu ne dragues pas de la minette encore vierge.

-Mon pote, je ne me déplace jamais à une soirée si on ne m'a pas promis de la chair fraîche. J'ai ma réputation d'ogre sexuel à défendre.

Il s'esclaffa une seconde fois. Ses exercices étaient destinés à le préparer à des prouesses physiques.

-Une nonne n'aurait rien pu pour toi, dit Gonnard.

Ils rirent ensemble.

-OK, Flynn, mais je veux savoir pourquoi tu as besoin d'un garde du corps.

-Jack Warner a insisté pour que je t'appelle, répondit-il en soupirant, mortifié d'avoir à avouer qu'il exécutait les ordres de son patron. Il a cessé de croire qu'il pouvait me dire ce que je devais faire de ma vie privée mais il veut quelqu'un en qui il ait confiance pour m'accompagner. J'ai pensé que tu aimerais bien revoir mon visage.

-Je m'en passais bien jusqu'ici, dit Gonnard sans animosité.

-Tu n'es pas le seul, prononça l'acteur avec mélancolie.

Leur regard se croisa dans la glace au-dessus du lavabo où Flynn s'admirait un instant auparavant.

-Qu'est-ce que ça donnerait si je me rasais la moustache? demanda-t-il encore.

-Tu ressemblerais à un flic au bout du rouleau.

Ils ne se ressemblaient pas. Errol Flynn dominait Gonnard d'une dizaine de centimètres. Son nez fin était l'héritage aristocratique de ses ascendants anglais d'Australie. Ses cheveux bouclés décrivait des vagues blondes sur son crâne. Son corps sculpté par le sport était aussi impressionnant que vingt ans plus tôt. Le nez et le ventre de Gonnard grossissaient à vue d'œil quand il avalait l'alcool et la nourriture en excès. Il s'était fait une nouvelle coupe de cheveux uniquement pour modifier l'aspect de son visage. Impossible que Flynn mesura sa beauté à celle de Gonnard. Mais les acteurs jouaient constamment avec le miroir de la Méchante Reine.

-Si tu ne peux pas, je comprendrais, reprit Flynn un ton plus joyeux.

Il n'eut pas le temps de répondre. On frappa à la porte. Flynn y jeta un coup d'œil dénué d'intérêt mais Gonnard retomba instantanément dans la trouille morbide. Il réfléchit à toute vitesse. La présence de l'acteur pouvait le sauver d'un coup dur sauf si les types derrière la porte étaient venus avec l'intention de le faire plonger quoiqu'il arrive, Flynn serait entraîné dans sa descente aux Enfers.

Il se munit de son arme et regarda l'acteur qui lut sur le visage du flic la détermination de tuer ou d'être tué pendant un court instant et il perdit son assurance nonchalante. Un doigt sur les

lèvres, Gonnard lui intima l'ordre de se glisser derrière le paravent hawaïen, puis il déverrouilla le cran de sûreté, assourdissant le déclic en glissant le flingue sous son aisselle. Il s'approcha de la porte. Même position, l'arme prête à cracher six balles mortelles en deux secondes. Porte ouverte. L'homme devant lui n'eut pas la même réaction qu'Errol Flynn. Il laissa glisser une enveloppe de ses mains et tomba lui-même sur ses genoux. Gonnard le perdit de sa ligne de mire pendant un instant et braqua le canon cinquante centimètres plus bas. L'homme poussa un gémissement, se protégea le visage de ses bras et s'effondra à terre. Gonnard suivit le mouvement, le doigt crispé sur la détente à la limite de déclenchement de la gâchette.

-Nooooooooon! cria l'homme à terre.

Gonnard hurla:

-Fais voir tes mains!

Il les lui montra, vides. Il releva son visage pour supplier. Stupéfait, Gonnard s'immobilisa, se demandant comment il en était arrivé là. Il dégagea l'homme de son angle de tir et l'aïda à se relever.

-Qui vous a donné mon adresse? grogna-t-il en rengainant son flingue dans sa ceinture.

Le journaliste qui avait pris les clichés du terrain vague de Santa Monica tremblait de tous ses membres.

-Les photos. J'apporte les photos, bredouilla-t-il.

-Qui? insista Gonnard sur un ton menaçant.

-Au poste. Ils m'ont dit que je vous trouverai ici. Je n'ai pas voulu leur donner, à cause du fric.

Il ramassa l'enveloppe mais ne la lui tendit pas.

-Attendez.

Il referma la porte et contourna le paravent. Errol Flynn était tranquillement assis sur le rebord de la douche en train de tirer les dernières bouffées de sa cigarette.

-Flynn. J'ai besoin de vingt dollars et je suis à sec.

-Pas de problème, mon pote. Je ne voudrais pas que tu butes ce type et que tu fasses courir le bruit que je suis radin.

-Merci.

L'acteur extirpa une liasse de sa poche, compta cinquante dollars et les glissa à Gonnard qui en refusa trente.

Le journaliste faillit jaillir hors de ses chaussures quand la porte s'ouvrit à nouveau.

-Les épreuves, les négatifs et pas de double.

-Tout est là, je le jure!

-Il vaut mieux. Je suis chatouilleux sur la qualité du travail. Quand êtes-vous passé au poste?

-Hier et avant-hier déjà. Vous n'y étiez jamais.

-Quelqu'un a posé des questions?

Le photographe hésita:

-Non... enfin, non.

-Qui?

-Un flic surexcité comme vous et le capitaine Reeves. Il voulait savoir ce qu'il y avait sur les photos. Je lui ai montré et il m'a donné votre adresse. C'est tout.

Gonnard acquiesça. Ça se tenait et ce n'était pas dangereux pour lui.

-Dites, reprit le journaliste en plissant les yeux, vous deviez me tenir au courant si l'affaire est bien juteuse. Les vingt tickets, je vous les rends contre le nom de la victime et les photos en exclusivité de l'arrestation de celui qui a fait ça.

Il froissa entre ses doigts les billets verts à l'oreille de Gonnard. Pas de réaction.

-Plus dix pour vos faux frais.

Pas de réaction.

-Plus vingt pour m'excuser de vous avoir mis en colère.

-D'accord, répondit Gonnard. Mais je n'ai rien pour l'instant. Faudra patienter.

Une idée venait de traverser son esprit. Il pouvait balancer ce charognard dans la gueule de la bête féroce nommée Boyd en l'affranchissant sur l'affaire de l'Apache. Le journaliste n'en aurait pas eu fini avant longtemps avec les flics dingues de la gâchette. Il renonça.

-Le nom du macchab'? tenta son interlocuteur.

-Je n'en sais foutre rien, vraiment.

-Et merde, inspecteur! Rien qu'un petit tuyau.

-Joli Voyageur, dimanche prochain, dans la quatrième course à Santa Anita. D'accord?

Il ferma la porte sur le journaliste dépité.

Flynn sortit de la douche et essuya les semelles de ses chaussures sur la descente de lit.

-C'est une réplique que je resservirai, mon pote. J'aurais voulu voir la tête qu'il faisait quand il a entendu ça.

Il répéta la phrase sur plusieurs tons et la trouva terriblement drôle.

-Bon Dieu! Est-ce qu'ils te donnent quelque chose à boire dans ta cellule?

Il fouilla un peu à la recherche d'une bouteille, quelqu'en fut son contenu.

-On s'arrêtera sur la route pour vider des verres. Je déteste arriver à jeun quelque part, j'ai toujours envie de me tirer illico. Quelqu'un d'autre à braquer avant de partir?

-Non, mais il faut que je planque ça, répondit Gonnard.

Il regarda les photos issues de l'enveloppe. Dix clichés sur le cadavre de John Doe, certains cadrés gros plans sur le crâne en bouillie. Noir le sang, blanc le teint de la peau intacte du front et du cou. La disposition du corps sur les plans larges telle qu'il l'avait gravée dans sa mémoire. Serré sur la blessure de la poitrine. Serré sur les chaussures. Serré sur les mains décharnées. Large sur le terrain depuis le trottoir, pris à la volée malgré l'interdiction de Morson. Un dernier, lui-même.

Gonnard regarda la photo, approchant lentement son visage de celui reproduit sur le papier. Il cherchait un air familier, quelque chose qui le persuaderait que c'était bien lui. Image volée d'un homme qu'il ne reconnut pas immédiatement. Enfant, il apparaissait sur tous les clichés dont il avait le souvenir, grimaçant ou caricaturant la pose qu'un gosse modèle devait garder devant l'objectif, différent de ce qu'il était vraiment. Sauf sur une seule photo. Une expression frondeuse et mélancolique. La même qu'il observait maintenant et qui lui permit d'identifier le portrait.

Flynn fit semblant de ne pas voir son trouble et resta à l'écart sans prononcer une parole.

-Flynn? dit Gonnard à voix basse. Combien de photos ont été prises de toi?

-Des milliers, répondit l'acteur.

-Est-ce qu'elles sont toutes ressemblantes?

-J'aurais préféré qu'on ne me reconnaisse pas sur certaines, mon pote. Grâce à toi, j'ai pu récupérer celles où on ne voyait même pas mon visage avec celui de la fille.

Il prononça cela avec assez d'ironie pour arracher un sourire à Gonnard.

-N'en parlons plus, conclut-il.

Il reprit ses dossiers en y glissant les clichés et les camoufla sous le lino. Mais il ne put se résigner à y ajouter son portrait. Il chercha un endroit où le dissimuler, hésita, retourna une partie de la pièce et s'immobilisa au milieu, les bras ballants, le cliché dans une main.

La photo était dangereuse. Le Bureau ne possédait de lui qu'un cliché anthropomorphe datant de son entrée dans la Police. Aucune photo plus récente n'existait. Il ne voulait pas qu'il y en ait une. Les quinze années de service actif avaient usé les traits de son visage

jusqu'à le rendre méconnaissable. Un mandat orné de sa gueule de jeune bleusaille en photo, si les Feds décidaient enfin de le faire payer, n'avait aucune chance de coller avec celle qu'il trimbala à 41 ans.

Mais il ne pouvait pas non plus la détruire. Il la glissa derrière le réchaud électrique tout en sachant qu'elle serait découverte en premier lors d'une fouille en règle de son appartement.

Il passa son holster autour de son épaule, prit sa veste et entraîna l'acteur par le bras à l'extérieur, sous le ciel sombre de la nuit tombée.

14.

Errol Flynn conduisait et parlait en même temps du film *La Charge de la Brigade Légère* qu'il venait d'achever, de son instance de divorce d'avec Lili et de son fils Sean qui n'avait que quelques mois d'existence mais avait pris une place importante dans celle de son père.

Gonnard se contentait de réponses laconiques et l'acteur oublia sa promesse de s'arrêter dans un bar.

Vers dix heures, la voiture grimpa les pentes de Beverly Hills, s'engagea dans Cerro Crest et stoppa devant le 2627. Gonnard retenait son souffle depuis que son pressentiment était devenu certitude. Il regarda Flynn mais il dut se convaincre que l'acteur n'était pour rien dans cette coïncidence. Instinctivement, il resserra la sangle de cuir du holster autour de son épaule. Le contact de la crosse de l'arme contre ses côtes le rassura.

Flynn fit vrombir le moteur quand il dépassa les grilles de la propriété ouverte par un garde portant l'uniforme d'une société de gardiennage, émanation de l'agence Pinkerton.

La maison de Van Ustrech était l'une des plus immenses dans le style château européen, se dressant sur les flancs des collines au-dessus d'Hollywood. La lumière et la musique se déversa à l'extérieur par les baies vitrées de la façade. Un domestique gara la voiture sous une tonnelle soutenue par des colonnes ornementales décorées de vigne grimpante. Les deux hommes montèrent la volée de marches en marbre devant l'entrée principale.

-C'est tape-à-l'œil, jugea Flynn.

Un maître d'hôtel les accueillit respectueusement et les précéda dans un salon assez vaste pour contenir un court de tennis, en longueur et en hauteur. Une mezzanine courait tout autour de la grande pièce au niveau du premier étage, avec deux escaliers à chaque bout. Le décor donnait le vertige. Gonnard leva les yeux. Un lustre brillait de cent ampoules. Une fresque peinte au plafond représentait un bataillon de soldats vêtus d'uniformes indéterminés, sudistes, américains de la Première Guerre mondiale ou d'une quelconque milice privée, prenant d'assaut derrière le lustre une nuée de nymphettes dénudées agglutinées contre un piédestal supportant une allégorie de la liberté.

-C'est un plaisir pour les yeux, corrigea l'acteur qui regardait dans la même direction, un demi sourire aux lèvres.

-Bon Dieu! souffla Gonnard.

Un homme s'approcha de Flynn en lui tendant sa main ouverte.

-Je suis Vincent Van Ustrech, monsieur Flynn. Appelez-moi Vince, s'il vous plaît, comme tous mes amis.

L'acteur cabotin décida de jouer la distinction anglaise et s'inclina légèrement avant de lui serrer la main.

Van Ustrech n'était pas plus grand que Gonnard, mais plus mince et athlétique, il paraissait se hisser à la hauteur de Flynn. Il portait une moustache blanche soigneusement taillée et entretenue bien quelle fut tachée de nicotine sous les narines. Et malgré soixante ans passé, son visage énergique n'accusait aucune trace de décrépitude physique. Les yeux d'un bleu acier. La bouche d'un seul trait rose pâle. Les sourcils blancs comme ses cheveux. Le visage d'un ange qui aurait réussi à vieillir jusqu'à un âge respectable.

Il parlait avec un léger accent européen.

Flynn changea de tactique et passa à la provocation:

-Vince, dit-il, vous avez le lupanar le mieux décoré que j'ai jamais vu et pourtant, j'en ai fréquenté.

Van Ustrech éclata d'un rire bruyant et forcé.

-J'accepte vos compliments avec plaisir, monsieur Flynn. Mes goûts sont variés mais ils ont toujours pour but de ravir mes invités.

Gonnard se demanda s'il avait déjà entendu le mot "ravir" auparavant. L'hôte s'intéressa à lui.

-Je vous présente le frère Wilcox, le gardien de mon âme, déclara Flynn.

Van Ustrech le pénétra de son regard glacial.

-Craignez-vous que les recettes de vos films ne fussent pas à vous payer une place au Paradis?

A son tour, Flynn s'esclaffa en posant sa main sur l'épaule de Van Ustrech.

-Ah ça! C'est la meilleure! Tu as entendu, Will? Une place au paradis.

-Soyez le bienvenu chez nous, dit mystérieusement Van Ustrech.

-Merci, Vince.

Flynn s'était déjà éloigné. Gonnard et Van Ustrech restèrent un moment à se dévisager sans parler. Ils se jugèrent et s'accordèrent silencieusement un match nul.

-Si vous voulez bien me suivre...

Une douzaine d'hommes, tous plus jeunes que leur hôte, était rassemblée autour d'une vasque de cristal pleine d'un cocktail au rhum parfumé. Flynn avait trouvé sa place parmi eux avec une coupe d'alcool rose-orangé à la main. Il était l'attraction de la soirée et sans autre vedette de l'industrie cinématographique présente, il n'avait aucun mal à accaparer l'attention. Gonnard se mêla aux invités, accepta une coupe et regarda autour de lui. Il se sentait minable en faisant des efforts pour paraître à l'aise. Sa veste boutonnée jusqu'au col pour cacher son arme le faisait transpirer.

Van Ustrech entreprit de distraire ses invités. Il s'assit à un piano et plaqua les accords de "Hail to the Chief" sur un tempo martial et d'autres airs qu'il martyrisa de la même manière.

La soirée s'éternisa au-delà de minuit. Gonnard se détendit peu à peu, oubliant presque la tension qui avait noué ses tripes au moment de pénétrer chez Van Ustrech. Personne ne lui adressait directement la parole. Il repensa à Milton Cowall et se dit que sa présence ici cinq jours auparavant était encore plus déplacée que la sienne.

Trois nouvelles personnes s'étaient jointes à la fête depuis quelques minutes, des filles fraîches et souriantes et un jeune homme d'une beauté spectaculaire. Gonnard les cadra comme étant des prostituées et un gigolo. L'une des filles ressemblait de manière frappante à Joan Crawford avec ses cheveux longs et noirs et ses sourcils redessinés en accents circonflexes. Flynn se comporta comme s'il accueillait la vraie Crawford. L'autre était trop jeune pour jouer le rôle d'une vedette connue. Les prostituées égailèrent l'heure suivante en papillonnant d'invité en invité. L'attention de Gonnard retomba après cette entrée fracassante. Puis la plus jeune des filles eut envie de prendre un bain de nuit. Flynn fut le seul à trouver l'idée séduisante. Ils se déshabillèrent au bord de la piscine derrière la maison et plongèrent.

La fille hurla au contact de l'eau glacée tandis qu'il faisait des mouvements vigoureux, des allées et venues en crawl dans la longueur du bassin.

Quand les invités qui avaient renoncé à l'idée de se baigner retournèrent dans le grand salon, ils constatèrent la disparition de Crawford et du jeune homme derrière une porte des chambres du premier étage.

L'un d'eux entreprit de raconter une histoire tandis que Van Ustrecht distribuait des cigares.

-Une jeune débutante fait des essais avec un producteur qui lui trouve une diction parfaite. Il l'a recommandé à un autre producteur qui l'auditionne. Effectivement, sa diction est parfaite. Un troisième producteur lui trouve également une voix charmante. La réputation de la fille grandit, tous les producteurs veulent l'essayer et reconnaissent qu'elle a une diction digne des grandes stars. Puis elle fait un dernier essai avec un type de New York, un Irlandais et là, c'est la catastrophe, on ne comprend plus rien de ce qu'elle raconte. Le producteur dit: -Je ne comprends pas ce qui se passe. Et la jeune femme répond: -Moi, je sais. C'est la première fois que je travaille avec un non-circoncis.

Des hurlements de rire explosèrent. Van Ustrecht ramena le calme et commença à parler. Les hommes s'installèrent confortablement dans des fauteuils avec des attitudes de seigneurs, de Kane de la finance et de l'industrie qu'ils étaient, extrêmement riches dans leurs domaines respectifs, et affichèrent des gueules de conspirateurs. Pendant que Flynn s'ébattait dans l'eau froide à la poursuite de sa *bathing beauty*, les choses sérieuses commencèrent.

-Depuis deux ans, dit Van Ustrecht, j'investis votre argent dans les mécanismes d'Hollywood. Ici, le système est dominé par des hommes qui profitent du public et des valeurs qui ont édifié l'Amérique. La morale, la religion, l'éducation de nos chers enfants sont sous la coupe de ces hommes qui n'ont même pas été baptisés. Et le pire de ces hommes manigance dans son bureau où il a accroché le drapeau des communistes pour forcer nos fils à combattre là-bas, en Angleterre. Savez-vous pourquoi il risque d'y parvenir? Parce qu'il peut s'adresser au public grâce aux films que d'autres bolcheviks fabriquent pour lui. Ce qu'on voit sur les écrans est écœurant. Ces hommes sont passés maître dans l'art du mensonge et de la démoralisation. Nous remplacerons ces traitres, ces incapables et ces youpins. Je vous ai déjà démontré que cette industrie est florissante mais elle ne rapporte à l'Amérique qu'un goût de faillite morale et spirituelle. Nous savons ce qu'il manque à ce pays. Et nous savons parfaitement ce qu'il y a en trop, à la tête des studios juifs. Notre argent sert l'espoir d'être plus fort et plus fier à l'intérieur de nos frontières.

L'orateur s'essuya le front et les lèvres. Il s'était exalté, en pure perte. Les hommes qui l'écoutaient étaient plus pragmatiques.

-Vince, dit un homme, si Yooseveld -il déforma volontairement le nom du président- déclare la guerre à l'Axe, c'est une guerre civile qui se prépare.

-C'est vrai, malheureusement. Nous devons empêcher cela.

-Alors, quel parti prendrons-nous? Américain contre Américain ?

-Les vrais patriotes s'élèveront et se reconnaîtront.

Un autre homme se dressa.

-Je m'appelle Jackson Gillys et j'aime mon pays. Tu nous avais promis d'abord de nous faire gagner un putain de fric avec le cinéma, Vince. Les youpins sont aussi frileux en politique que les nègres. Y'en a pas un pour dire clairement ce qu'il pense mais ils ne tournent jamais le dos au vent qui leur apporte l'odeur de l'argent. Comment ça se fait qu'on ne soit pas déjà associé dans leurs foutus studios?

-Pour un million de dollars, je ne serrerais pas la main de ces youpins.

-Pour un million, j'ai essayé le cul de chacun de mes bœufs pour qu'ils soient plus beaux quand je voulais les revendre et ça, c'est les affaires.

-Jack, Hollywood est un matelas de fumier sur lequel je ne veux pas me coucher.

Un texan, Clint Murchinson, se présenta et se vanta de financer un journal fasciste et tous ses lecteurs, avant de répondre à Van Ustrecht:

-La question n'est pas là. Nous investissons et nous retirons des bénéfices, c'est ainsi que nous travaillons. Je veux savoir quand mon avocat me dira: "Monsieur Murchinson, vous venez de gagner cent milles dollars en produisant un film". Peu m'importe le nom qu'il y aura au générique.

Flynn revint dans la salle à ce moment-là. Il ne portait qu'une serviette de bain autour de la taille et il grelottait. Gonnard éprouva de la pitié pour lui, pour différentes raisons. Le Texan lui proposa de se réchauffer en avalant une bonne rasade de punch rose et Flynn répliqua:

-De la merde! Ce truc est aussi sucré qu'un doughnut et il n'y a pas une goutte d'alcool dedans. Je veux une vodka sans glace.

Son verre à la main, il s'assit sur un coin de table sans paraître gêné de sa nudité.

-Comme je l'ai dit, c'est ici que les films se tournent mais c'est à New York que les banques encaissent les profits, continua Van Ustrecht. Je serai sur la côte est la semaine prochaine. Pendant ce temps, plusieurs hommes que nous payons prennent place peu à peu dans les studios. Acheter une firme au bord de la faillite ne servirait à rien. Nous devons frapper celles qui contrôlent le marché et en prendre directement le pouvoir en chassant leurs dirigeants.

-Très bien! dit un homme nommé Taylor. Contrairement à toi, Clint, je n'aime pas que quelqu'un regarde dans mes affaires par-dessus mon épaule, surtout si c'est un juif.

-Ce n'est pas encore vos affaires, remarqua Flynn.

Taylor emboucha son cigare et exprima son impatience par un signe de tête énergique.

-Je peux vous révéler que nous avons un agent à chaque poste important et que nos prises de participation se feront bientôt. Encore une fois, laissez-moi vous expliquer. Nous deviendrons propriétaires des studios quand les producteurs actuels auront disparu. Certains seront en prison avant la fin de l'année, je vous le promets.

Il n'en dit pas plus mais la perspective de fêter le jour de l'an 1942 sous les "étoiles" dont ils allaient devenir propriétaires ranima l'enthousiasme des conspirateurs. L'hôte ne voulut pas clore cette réunion sans un dernier exposé politique. Il lut solennellement un discours aux relents antisémites de Joe Kennedy, l'un des leurs, ambassadeur en Grande-Bretagne, comme un manifeste de leur cause commune en faveur de la non-intervention des Etats-Unis dans la guerre.

Puis Murchinson fit passer son large chapeau de cowboy parmi les rangs et les hommes y déposèrent des chèques de quatre ou cinq zéros. Un trésor qui leur permettrait d'acheter Hollywood. Le chapeau atterrit en dernier entre les mains d'Errol Flynn. Il y disposa son unique vêtement, la serviette de bain, et s'éloigna vers la piscine pour se rhabiller.

Les invités de Van Ustrecht attendirent qu'il reparaisse et lui serrèrent la main avec une profusion de compliments admiratifs sur ses qualités de comédien et de patriote. Flynn supporta avec calme leur conversation fanatique puis leur tourna le dos et sortit. Van Ustrecht le rattrapa à l'extérieur.

-Monsieur Flynn, je suis sûr de pouvoir compter sur votre soutien.

-Vince, répliqua grossièrement l'acteur, je ne voudrais pas de vos amis même pour décorer la cellule d'une prison. A condition de ne jamais les revoir, alors oui, vous avez mon soutien.

Et il s'éloigna vers sa voiture. Gonnard l'attendait d'une humeur sombre dans le garage.

-Ne dis rien, mon pote, j'ai passé une abominable soirée.

Gonnard ne dit rien. Il réfléchissait au danger qui se profilait dans les coulisses des studios. Il venait d'assister au conseil de guerre des généraux d'une armée blanche, aussi dangereuse que l'Armée Rouge et la peste brune réunie et il se demandait quel rôle exact jouait Flynn dans ce

complot. Celui-ci affichait une mine butée et égarée à la fois en conduisant, l'expression des animaux sauvages pris au piège.

Les prostituées et le gigolo n'étaient qu'un leurre pour faire couleur locale, hollywoodienne. Seul Flynn avait pris ça pour argent comptant et il faisait la gueule car la jeune naïade lui avait claqué entre les doigts en repoussant ses avances. Il était d'autant plus en colère qu'il avait surmonté le handicap de l'eau glaciale. Et il n'était pas homme à avouer qu'il avait été trompé.

-Arrêtes de ruminer et dis-moi ce que tu en penses.

-Tu crois vraiment que Warner m'aurait demandé de venir s'il avait su que ce Belge allait vomir sur son nom? répondit Flynn sans quitter la route dans yeux.

-Sans doute pas. Mais à force de fréquenter des fascistes...

-Ce n'est pas toi qui va m'empêcher de voir qui je veux.

-Je croyais que j'étais là pour ça.

L'acteur garda le silence jusqu'au centre d'Hollywood et ralentit devant le Brown Derby.

-Allez. Un dernier verre pour oublier tout ça.

-Sans moi, dit Gonnard.

Ils roulèrent jusqu'à Downtown. Gonnard descendit et se retourna pour saluer son ami.

-Tiens-toi loin de ces connards, Flynn. Va plonger dans l'océan et ne remonte à la surface que lorsque je te le dirai. C'est seulement un conseil.

Flynn fit un vague geste de la main et s'éloigna en faisant crisser les pneus. Il prit le premier virage en dérapage puis disparut.

Gonnard entra chez lui mais il savait qu'il ne trouverait pas le sommeil.

Assis au bord de son lit, il se remémora la soirée. Van Ustrech le nazi. Ses riches bailleurs de fonds. Les prostituées, mâle et femelles. Errol Flynn. Le plan complètement dingue pour réduire Hollywood sous la botte fasciste comme s'il s'agissait d'un ridicule petit royaume des Balkans. Cowall qui trempait dans le complot. Et Harry Cohn.

Il consulta son réveil. Six heures et demie. Il téléphona chez Cohn.

Déjà levé depuis une demi-heure, le patron de la Columbia le prit au bout du fil une minute plus tard.

-Harry? J'ai rencontré Vincent Van Ustrech.

-C'est ce que tu voulais, non? grogna Cohn et il raccrocha.

15.

Les billets de Grayson lui avaient permis de mettre quelques gallons d'essence dans le réservoir. En route vers le domicile de Cowall, il réfléchissait à l'attitude de Cohn et il ne put en tirer aucune conclusion logique. Jusqu'à ce qu'il lui dise clairement de laisser tomber, Gonnard décida de traquer Van Ustrech.

La *casa* du scénariste semblait vide. Il frappa à la porte. Pas de réponse. Il cogna contre la fenêtre et brisa un carreau. Une voix paniquée s'éleva de l'intérieur.

-Arrêtez. J'appelle la Police.

Gonnard attribua la voix à la femme qu'il avait aperçue la fois précédente.

-Je cherche Milt, madame.

-Qui... qui êtes vous?

Il jeta un œil à l'intérieur mais la femme était invisible dans l'obscurité.

-Je suis de la Warner, madame. J'ai appris que Milt était libre d'engagement. On a un boulot urgent au studio, un script qu'il faudrait qu'il nous réécrive.

Le ton de la voix féminine baissa d'une octave.

-Il n'est pas là.

-Où...

-Je ne sais pas!

Gonnard maudit sa malchance.

-Bon. Dites-lui quand même de téléphoner à ses vieux copains de la Warner.

Il s'arrangea pour cacher son visage en rejoignant sa voiture et s'y engouffra.

Autant draguer le fond de l'océan en espérant repêcher l'épave de Cowall.

Il resta en planque. Cowall se montrerait bien un jour ou l'autre.

Il somnola une grande partie de la matinée, les paupières mi-closes, l'attention au niveau minimum. Il avait l'entrée de la maison plein cadre à travers le pare-brise. Cowall ne rentra pas de sa virée nocturne et rien ne bougea à l'intérieur.

Vers midi, il abandonna, convaincu qu'il ferait chou-blanc. Direction Beverly Hills, une heure plus tard, il se gara non loin de la grille d'entrée de la propriété de Van Ustrech et s'installa de nouveau pour une longue surveillance. A quatre heures, une Bentley pointa le museau chromé de son capot. Gonnard repéra le Belge assis à l'arrière. Il le fila jusqu'à l'aéroport de Glendale.

Van Ustrech était accompagné d'un homme, un secrétaire particulier qui lui trimbalait une valise. Gonnard leur emboîta le pas au milieu de la foule des voyageurs. Le hall de l'aéroport résonnait du vrombissement d'un avion de ligne côte à côte sur le départ. Il observa Van Ustrech monter dans l'avion et ne le quitta des yeux que lorsqu'il quitta la piste pour s'élever dans le crépuscule.

Il s'offrit une collation au bar de l'aéroport qui n'accueillait plus qu'une poignée de clients en attente d'une correspondance. Il lui semblait que l'armée blanche avançait ses pions de manière stratégique mais lui, il jouait en aveugle. Cowall était la seule pièce qui avait flanché. Van Ustrech s'était bien gardé d'en parler à ses associés. Le chantage raté était le seul atout majeur dans son propre jeu.

Il téléphona d'une cabine à un scénariste de la Fox qui occupait le poste envié de *script director*. Celui-ci n'avait jamais entendu parler d'un Milton Cowall. Il connaissait tous les auteurs qui avaient travaillé pour le studio depuis le temps du muet et jamais personne n'avait signé un scénario sous ce nom. Cowall pouvait avoir encore changé de pseudonyme pour briser l'anathème lancé par Cohn sur sa carrière.

Il appela ensuite Eddie Mannix à la MGM. Même réponse ou presque. La firme au lion embauchait des dizaines d'auteurs par mois et en renvoyait autant après une période plus ou moins longue de collaboration. Mais il était impossible qu'un scénariste ait pu émarger au budget de développement des scripts depuis cinq jours seulement.

Gonnard essaya la Warner. On lui donna la liste des embauches de la semaine passée au *story department*. Trois femmes et deux journalistes d'investigation spécialistes du milieu recrutés à prix d'or dans des journaux de Washington et de Chicago.

Un coup de fil à la Screen Writers Guild lui apprit que Cowall n'était pas inscrit comme membre.

En désespoir de cause, il abandonna l'idée de lancer ses filets troués dans les viviers de scénaristes des autres studios et appela l'ancien employeur de Cowall, Sam Briskin à la Columbia.

-Will! cria le bras droit de Cohn. T'es un peu gonflé de me téléphoner. Je risque ma place à te parler.

Le ton de la plaisanterie masquait mal un réel avertissement.

-Pourquoi?

-Tu n'es plus en odeur de sainteté, ici.

-Ici ou ailleurs. J'ai dû lui marcher sur les pieds sans le vouloir.

-Bon Dieu! Ton numéro sur le plateau a fait le tour du studio. Harry est à prendre avec des pincettes.

-Désolé pour son amour propre mais j'avais mes raisons et il les connaît. Dis-lui simplement que je disparaissais s'il me l'ordonne clairement.

-D'accord, répondit Briskin troublé, je lui passerai le message.

-Maintenant, est-ce que tu te rappelles de ce type avec son scénario merdique?

-Si je me rappelle! Harry l'a mis en pièce avec ses dents. Je parle du script, pas du scénariste. Avec lui, Harry a adopté le profil bas mais depuis, il nous mène la vie dure.

Gonnard laissa passer un long moment de silence, digérant l'information.

-Will? T'es toujours là.

-Ouais. Raconte moi un peu ça.

-Harry a déboulé dans le bâtiment des scénaristes. Bud et Maria étaient au milieu d'une partie de fléchettes. Il s'est mis à hurler comme s'il en avait reçu une dans l'œil puis il est allé discuter avec...

-... Milton Cowall.

-Oui. Maria m'a dit qu'elle ne l'avait jamais vu aussi pâle en ressortant. Un agneau. Après, Cowall s'est tiré avec un truc comme: "A bientôt".

-Qu'est-ce que tu en penses?

Briskin hésita:

-Tout ce que je sais, c'est qu'on continue de payer ce type mais il n'a pas remis les pieds au studio.

-Qu'est-ce que tu en penses, Sam?

-Rien, conclut le second homme le plus important de la Columbia.

Gonnard raccrocha. Cohn lui avait menti. Pire, il avait méprisé son dévouement comme s'il était l'un de ses simples employés.

-Qu'il aille se faire foutre, dit-il à mi-voix.

16.

Il rentra chez lui en ruminant sa rancune.

Le soleil venait de se coucher à l'horizon et il se promettait une nouvelle nuit à ressasser son cauchemar.

Il trouva la porte de son appartement entrebâillée, la lumière filtrant dans le couloir. Il dégaina, avança sur la pointe des pieds et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Karl Chief était assis au pied de son lit, immobile et silencieux, le menton tombant contre sa poitrine, endormi ou mort. Gonnard referma la porte derrière lui. Il eut beau écouter, il n'entendait pas la respiration de Chief. Celui-ci ressemblait déjà à son propre cadavre embaumé pour une veillée funèbre. Le cancer avait gagné la partie en moins d'une semaine. Mais le vieil homme frissonna soudain et ouvrit ses yeux. Il ne se leva pas, regarda Gonnard traverser la pièce et raccrocher son arme à une patère sur le mur.

-C'est à vous..., dit Chief d'une voix faible.

Gonnard se méprit sur le sens de la phrase. Son propriétaire tenait une grosse liasse de billets, au moins mille dollars, qu'il posa sur le lit.

-Non. Et pour tout dire, je n'ai jamais possédé autant d'argent.

-Si. C'est à vous. Un type est venu. Il voulait vous les donner. Il était pressé de s'en débarrasser.

Surpris, Gonnard décrivit Grayson en quelques mots.

-C'est lui, affirma Chief. Il avait le Diable aux trousses.

Gonnard regarda sa nouvelle fortune en billets verts, sales et froissés, répandus sur la couverture. Il empocha cinq tickets de dix.

-Gardez-le.

-Je ne peux pas. Il est trop tard.

-Je veux dire, gardez le pour moi. Me faire pincer par les Feds avec autant d'argent sur moi n'arrangerait pas mes affaires. Rapport à ma réputation d'honnêteté.

Chief le dévisagea d'étrange manière. L'intensité de son regard contrastait avec la résignation que son corps affichait devant la maladie. Il avait déjà franchi les trois quarts du Passage.

-Moins le loyer en retard et celui du mois prochain, prononça Chief. Vous viendrez récupérer le reste sur l'autre rive.

Gonnard fut frappé de stupeur. Lui et Chief avaient eu la même vision au même instant. Le vieil homme se leva péniblement et gagna la porte en traînant les pieds. Il n'était plus que l'ombre de lui-même, de son ancienne stature aristocratique. Les billets à la main, il salua Gonnard et s'éloigna dans le couloir sombre.

Gonnard s'allongea mais il ne put trouver le sommeil. Le fantôme de Chief hantait ses pensées. Il longeait depuis trop longtemps le grand fleuve des morts pour ne pas craindre d'y plonger un jour, corps et âme. En se tournant et se retournant encore, il ne pouvait chasser de son esprit l'image du masque mortuaire de Chief. La gangrène pouvait être aussi foudroyante qu'une balle.

Il se redressa en sueur, saisi d'une angoisse plus profonde que celle qui lui collait à la peau depuis toujours et lorgna vers son revolver.

Il n'eut pas le courage de se lever pour le prendre.

Le téléphone sonna.

-Oui?

-C'est Hal Reeves. Je te réveille?

-Non.

-Ah ouais? J'ai l'impression de parler à un condamné à...

-Merde, capitaine! Qu'est-ce qui se passe? cria Gonnard.

-Doucement, mon pote. Il faut que je te vois, au Poste. Tu ne peux pas rester à l'ombre plus longtemps. Schildkraut a des vues sur ton cadavre. Désolé mais je ne peux pas, lui, l'empêcher de faire son boulot. On a une série de crimes tout frais, une vraie marée de sang, et le bureau du procureur est en manque de criminels à assaisonner. Ils veulent se faire les dents, soit sur l'Apache, soit sur ton affaire.

-Et Ollis Owen?

-Ne m'en parle pas.

Impossible de retarder l'échéance, songea Gonnard. Il devait réapparaître à découvert sinon Reeves le lâcherait pour se protéger.

-A quelle heure dois-je me présenter?

-Disons deux heures, ça va?

-Qu'est-ce que je risque, Hal?

-Bon Dieu! s'écria le capitaine. Tu es flic! Ce n'est pas toi qu'ils veulent faire passer sur la chaise, seulement voir où tu en es et si il y a matière à une mise en accusation.

-Je n'ai rien.

-En plus, t'es un bon flic, Will. Tu trouveras bien un truc d'ici demain après-midi.

Le capitaine raccrocha, laissant bon nombre de questions sans réponse.

La piste Grayson ne devait jamais avoir existé. Il faudrait qu'il efface la trace de sa demande auprès du registre des disparitions. Il restait deux dossiers et pas assez de temps pour poursuivre deux pistes à la fois. Il exhuma celui d'un dénommé James F. Tormolio de la cachette sous le lino et l'éplucha en détails. Puis il songea à la femme dont il avait abandonné la trace. En faisant mousser cette partie de l'enquête, il pourrait sans doute garder l'avantage. Maquiller ses intuitions en éléments de preuve. Appâter Jarnin et son adjoint Schildkraut sur l'hypothèse d'une tueuse. Décorer cela avec sa théorie sur le crime passionnel et la vengeance. Et surtout, se rendre indispensable à la poursuite de l'investigation.

Il jeta des notes en vrac sur le papier, dessina le profil de la femme au flingue de petit calibre en tirant des conclusions par la bande, réécrivit les témoignages, ajouta le rapport du légiste auquel il fit dire ce qu'il voulait bien entendre et ramena ses faisceaux d'indices douteux à un petit tas de preuves concrètes. Un bidonnage en bonne et due forme. Du travail appliqué d'enquêteur. Inattaquable. Du moins, il l'espérait.

Il lâcha son rapport aux petites heures du matin. Pendant ce travail de fond, il avait noté pour lui-même quelques pistes à vérifier qu'il avait négligées auparavant sans le vouloir.

Si la femme avait suivi la victime jusqu'au terrain de Santa Monica, par quel moyen s'y était-elle rendue? Le flingue n'était pas répertorié. Quel était le type de cette arme mystérieuse? Pourquoi personne n'avait entendu sept coups de feu tirés en pleine nuit? Et il n'avait pas comparé les empreintes au fichier.

Il prit une douche, se rasa. Il réserva vingt dollars pour récupérer une partie de ses vêtements à la blanchisserie et sa montre chez le prêteur sur gage, et empocha le reste. Puis il s'assit sur une chaise, ouvrit le dossier de James Tormolio sur ses genoux et en reprit la lecture jusqu'à lever du soleil.

Il se gara dans Hoover entre Leeward et la Huitième Rue peu avant sept heures en espérant que l'épouse de Tormolio n'ait pas encore quitté son domicile. Il sonna et une femme d'une trentaine d'années lui ouvrit.

-Miss James Tormolio? Je voudrais vous parler au sujet de votre mari.

-Qu'est-ce qu'il a encore fait? demanda-t-elle en croisant les bras sur sa poitrine, d'un air agacé.

L'avis de disparition avait été déposé par Kayleen Tormolio, mariée à James Fabricio quinze ans plus tôt. Peu d'information à part qu'il ne travaillait pas ou occasionnellement dans la manufacture de chaussures de son frère d'où il avait également disparu. Ni le salaire régulier de sa femme, ni la générosité de son frère ne suffisait à lui assurer un grand train de vie et la description des vêtements qu'il portait la dernière fois qu'ils l'avaient vu pouvait correspondre avec ceux de John Doe après plusieurs jours à traîner dans le caniveau. Gonnard savait tout ça et aussi qu'il misait presque à coup sûr à côté de la plaque.

-J'enquête sur la disparition de votre mari.

-Ah bon? dit Miss Tormolio étonnée. Dans ce cas, entrez. J'ai du vrai café italien.

-Avec plaisir. Vous l'avez signalé à la Police le 2 novembre dernier.

-Moi, j'ai cru que vous l'aviez oublié. Ce bâtard ne s'en tirera pas comme ça. J'aurais dû le foutre à la porte.

-C'est que vous avez fait? demanda Gonnard qui ne comprenait pas où la femme voulait en venir.

-Je suis chrétienne, moi! Répondit-elle. Je crois aux liens sacrés du mariage. Pas comme lui. Vous lui poserez la question quand vous le verrez. Il va se lever alors que je serais déjà à trimer depuis des heures pour qu'il me vole tout mon argent.

-Il est ici? dit Gonnard calmement.

-Ce fainéant! siffla-t-elle avec mépris.

-Miss, vous voulez bien le réveiller? J'ai quelques questions à lui poser.

Comme il l'avait imaginé, la piste était un cul de sac. Il ne restait dans la maison des Tormolio que parce qu'il espérait boire une tasse de vrai café italien.

-Jimmy! hurla-t-elle. La Police est là!

Puis à Gonnard:

-Je vais être en retard.

-Pourquoi n'avoir pas prévenu que Jimmy n'avait pas disparu?

-Ce salaud pense qu'il peut découcher quand ça lui chante, hein? Qu'il peut baiser n'importe qui et revenir à la maison? J'espérais bien que la police le retrouve dans le lit d'une prostituée et lui en fasse baver.

James Tormolio déboula dans la pièce, vêtu d'un maillot de corps aussi fripé que son visage et d'un caleçon.

-La police?

-Maintenant, tout le monde sait que t'es qu'un salaud, Jimmy! lui lança sa femme.

-Kay! hurla-t-il en retour. Tu es folle ou quoi?

-Tu trompes ta femme devant Dieu. T'es bon à rien. Tu voles ton propre frère. Et tu n'es même pas capable de me faire des enfants.

- *Bambini* ? Qu'est ce que ça à voir avec la police?

-Je n'ai pas le temps. Explique où tu étais quand tu n'étais pas à la maison.

-Je cherchais du travail, Kay.

-Ils sont comme ça les Ritals, répliqua la femme. Ils partent chercher du travail et reviennent fauchés en puant l'alcool.

Les époux Tormolio se disputèrent dans la grande tradition *comedia dell'arte* en oubliant la présence de Gonnard qui ne put s'empêcher de sourire. Jimmy serra les poings et Kayleen trembla de peur en reculant. Gonnard s'arrangea pour lui faire admirer son flingue sous sa veste et le défia du regard de battre sa femme par une menace silencieuse.

Il quitta la maison, déchira l'avis de disparition et éclata de rire.

Des cris. Un bruit de vaisselle brisée. Il retourna sur ses pas, enfonça la porte d'un coup d'épaule. Il repéra Jimmy Tormolio dans la cuisine avec sa femme gémissante de douleur allongée à ses pieds dans une mare de café bouillant et se tenant le visage. Il avança au pas de charge sous le regard ahuri de l'Italien et lui balança un crochet de toutes ses forces dans la mâchoire qui craqua. Jimmy vola sur le dos à l'autre bout de la cuisine et ne se releva pas. La femme retenait la peau de son visage ébouillanté avec ses mains. Elle hurla. Elle hurlait encore quand Gonnard se tira dehors, bousculant sur son passage des voisins attirés par le vacarme.

-Appelez un médecin, lança-t-il.

Une femme entra dans la maison et se mit à hurler devant le spectacle d'horreur. Avec les cris de Kay Tormolio, ça faisait comme la sirène deux tons d'une ambulance, tandis qu'il s'éloignait au volant de sa voiture.

17.

Gonnard respira à fond le temps d'atteindre le centre d'Hollywood par Melrose Avenue. Son poing droit lui faisait mal. La décharge d'adrénaline utilisée pour étendre Tormolio le faisait encore trembler.

Six heures à attendre avant la réunion au sommet au poste. Il se paya un café et des œufs au bacon au comptoir d'un drugstore. Il lut le Los Angeles Times et les échos de la guerre en Europe, très loin au-delà de l'océan, puis l'Examiner et ses ragots de stars. L'Histoire en marche d'un côté, la chronique quotidienne hollywoodienne de l'autre.

Il sortit sur l'avenue, repéra le premier cinéma permanent et se paya le couple Lana Turner-Clark Gable dans *Honky Tonk* pour deux ou trois séances.

Ensuite, un détour de l'autre côté des Mountains par Serita Road au hasard. La vitre cassée bouchée par du papier journal. Pas de voiture garée devant. Aucun signe que Cowall ou la femme fussent présents. Il prit la direction d'Hollywood Centre.

Le poste bourdonnait d'une activité électrique. Les voitures-pie étaient sorties du parking, moteur tournant, prêtes à prendre la direction du lieu d'un nouveau coup dur toutes sirènes hurlantes. L'uniforme de garde à l'entrée lui fit un rapide topo sur la situation. Deux braquages simultanés à quelques rues de distance la nuit dernière. Une fusillade meurtrière derrière un club. Un suicide au couteau. Un type retrouvé éventré par une arme inconnue. Un braquage de banque perpétré dans l'ouest de la ville qui s'était terminé mortellement sur le Strip. Reeves avait raison, une marée de sang.

Gonnard monta dans son bureau. Il y trouva des papiers éparpillés, un autre fauteuil sur lequel s'entassaient des dossiers et son casier métallique avec les tiroirs ouverts. Quelqu'un avait fouillé à la recherche de ses secrets. Il sentit l'envie de s'enfuir, de semer ceux qui avaient mis à sac sa paperasse. Mais quand il se retourna, il était pris au piège. Duane Nichols lui barrait le chemin.

-Salut Will.

-Salut Duane.

Les deux flics se mesurèrent du regard.

-Schildkraut a réquisitionné mon bureau. Je me suis installé ici en attendant, dit Nichols.

-Pourquoi?

-Les Feds se méfient de nous comme je me méfie d'eux. Et comme tu n'étais pas vraiment là ces derniers temps...

-J'étais sur le terrain.

-OK pour moi. Et ça a l'air OK pour le capitaine.

Gonnard se détendit et serra la main que le lieutenant lui tendait.

-Tu es sur quoi?

-Les braquages. Une pluie de pruneaux et trois victimes innocentes sur le carreau. On pense que c'est la même bande qui a organisé les deux coups.

Nichols dessina dans l'air un geste vague, signe qu'il n'en savait pas plus pour l'instant. Gonnard se remémora sa dernière conversation avec Reeves.

-Et le nègre Owen? demanda-t-il.

Le visage du détective s'assombrit.

-C'est un coriace et il n'a rien lâché. Pourtant, il aurait chanté "I'm a simple white man from old south" si je lui avais demandé. Mais le pire, c'est que je me suis abîmé les phalanges pour rien. Les preuves accumulées contre lui par Schildkraut n'ont pas tenu devant une commission d'enquête décidée par le gouverneur, qui voulait régler cette affaire encore plus rapidement que Jarnin. Du travail d'amateur et c'est le bureau du procureur qui se retrouve

dans la ligne de mire et moi qui te parle, ils veulent me foutre sur le dos une accusation de violence policière. Après qu'on ait causé, quelqu'un a soufflé à Owen qu'il avait droit à un avocat, putain!

Comme le capitaine l'avait dit, Jarnin et Schildkraut voulaient une autre affaire bien sanglante pour se refaire une virginité à la première page des journaux.

-Depuis ce matin, ils ont l'embarras du choix, reprit Nichols. J'ai entendu dire que tu t'occuperais des suicides.

L'allusion du lieutenant était à peine voilée mais Gonnard ne lui révéla pas ce que lui valait ce traitement de faveur loin des feux de la rampe.

Kelly s'encadra dans le chambranle de la porte.

-Duane! Une victime du braquage sur Van Ness est décédée à l'hôpital. Salut Will.

-Quatre, murmura Nichols.

-Ouais. Quatre pauvres types et une bande armée jusqu'aux dents. Je crois que t'as gagné le triple-Sept, dit Kelly en s'esclaffant.

Nichols regarda son collègue d'un air sombre. Si c'était vrai, il était loin de s'être débarrassé de l'adjoint du procureur.

-Moi, je file au club après cette putain de réunion, reprit Kelly. Content de te revoir, Will.

Il sortit et son rire retentit encore dans le couloir.

-Franky est dans le coin? demanda Gonnard.

Nichols balaya la question d'un geste énervé.

-Si il est là, je préfère ne pas le savoir.

Gonnard partit à sa recherche. Il le trouva en train d'engueuler deux uniformes dans les vestiaires. Les flics regardaient le plafond en attendant que Boyd finisse sa crise. Le ton de sa voix s'éleva dans les aigus, proche de l'hystérie. Tout ce que Gonnard put saisir était une nouvelle fois le nom de Frieda et celui de l'Apache. Boyd s'interrompit en l'apercevant et les flics en profitèrent pour se tirer en vitesse. Il voulut quitter le vestiaire par la porte de derrière mais Gonnard le retint par le bras et l'obligea à le regarder dans les yeux malgré sa répugnance.

-Calme toi, Franky. Je veux juste te parler.

-Personne ne s'intéresse à cette pauvre môme, glapit Boyd. Une gentille fille se fait décapiter et il n'y a que moi pour me casser le train à retrouver celui qui a fait ça.

-Du calme, ordonna Gonnard. Garde ton calme, bon sang! Écoute moi. Tu veux vraiment coincer l'Apache? Tu veux vraiment tous les hommes disponibles pour ta cause?

-Oui! répondit Boyd captivé.

-Tu veux pouvoir ratisser la Ville rue par rue et piéger ce salaud? Le procureur général est à la recherche d'une affaire brûlante pour son bureau. Si tu arrives à lui vendre le meurtre de Frieda, tu auras la moitié des forces de police de l'état pour elle toute seule. Les journaux adoreront son histoire, il suffit de la remettre à l'actualité et Jarnin fera griller cette ordure avec plaisir.

Gonnard tenait Boyd par le col, presque visage contre visage. L'idée faisait son chemin dans l'esprit obsédé du flic, il le voyait à ses yeux fous roulant dans leurs orbites. Il le lâcha, maté. Boyd réfléchissait, essayait de réfléchir au moyen de poursuivre son enquête à la tête d'une escouade devenue aussi cinglée que lui par l'odeur du sang de Frieda.

-Mais avec la vague de crimes de cette nuit, reprit Gonnard de sa voix la plus persuasive, il faut que le bureau pense la même chose que toi. T'as encore une heure pour écrire un truc qui les fasse baver d'envie.

Si ça marchait, si Boyd arrivait à se contrôler en exposant les faits à Schildkraut, Gonnard ne doutait pas du succès de son plan. Loin de l'attention de ses supérieurs, il pourrait continuer à

se planquer tranquillement durant quelques semaines supplémentaires en laissant Boyd attirer l'adjoint du procureur et de son patron dans son affaire foireuse.

Le flic s'échappa de son emprise et courut s'enfermer dans son bureau pour préparer son discours.

Gonnard respira plus calmement sans éprouver le moindre remords.

Reeves accueillit les flics des différentes brigades par de simples grognements et le silence se fit dans son bureau. Tous les hommes sentaient la tension orageuse qui régnait dans la pièce.

A deux heures précises, Schildkraut fit son apparition.

-Messieurs, prononça-t-il d'une voix stupidement solennelle, nous venons de vivre une nuit atroce. Les journaux de la Ville sont pleins de détails sanglants et pas une ligne n'est écrite sur le travail de la police. Pourquoi? Parce que les flics ont déserté Los Angeles, semble-t-il.

Reeves se dressa, poings serrés contre son bureau, son visage furieux en avant.

-Ca suffit, Jack! Si vous n'avez rien d'autre à dire, sortez maintenant!

-Oh si, j'ai des choses à dire et personne ne m'empêchera de dire ce que je pense. Je pense que quand je rentre dans un tribunal pour faire mon boulot, les vrais criminels, ceux qui volent et qui tuent, sont encore dehors et se foutent de nous. Le bureau n'a pas obtenu une seule condamnation depuis quinze jours parce que les preuves recueillies avaient été écrites sur du vent.

-Gardez vos effets pour vos plaidoiries, menaça une seconde fois Reeves. Le vent ne tourne pas toujours dans la direction que l'on croit. Vous le savez très bien.

Schildkraut fit une grimace haineuse à l'adresse du capitaine mais il préféra céder du terrain sur ce sujet.

-Monsieur Jarmin veut une accusation sans faille d'ici une semaine pour effacer les graves échecs que nous avons essuyés. Il sera temps, plus tard, de désigner les responsables de ces échecs.

En disant cela, il abandonna l'affrontement direct avec le capitaine et se tourna ostensiblement vers Nichols qui serra les mâchoires. Reeves désamorça lui aussi la crise en donnant la parole à Morris Loraine, responsable de l'enquête sur le meurtre sur le Strip.

Loraine exposa brièvement les faits, un cadavre ramassé tôt le matin en rapport avec le hold-up d'une banque la veille, en évitant de lever les yeux de son dossier.

-Quel rapport exact avec la banque? demanda Reeves.

-Le type refroidi bossait comme employé et il a rancardé les gangsters apparemment.

-Pas de blessé? dit Schildkraut qui reniflait l'affaire sans importance pour son bureau.

-Non. A part le type, bien sûr. Une femme frappée avec la crosse d'un fusil au bas-ventre. Rien de grave. Le braquage, c'est pas nos oignons. La banque est en dehors de notre district.

-Quel nom? demanda le capitaine en conclusion.

-West City Bank, répondit Loraine.

L'esprit de Gonnard explosa comme un coup de feu. Extérieurement, il ne laissa rien paraître. Grayson était dans le coup et il lui avait remis une partie du butin. Les feuillets de son propre dossier se mirent à trembler dans sa main. Il saisit son poignet avec son autre main et maîtrisa sa trouille. Grayson avait fait le mauvais choix. L'idée de vendre sa maison sur le front de mer et sa Buick toute neuve, le début d'une nouvelle vie honnête, ne semblait pas lui avoir effleuré l'esprit. Il se demanda s'il avait choisi d'associer J.J. dans le braquage pour s'acquitter de ses dettes. Dans ce cas, le danger de remonter jusqu'à lui persistait malgré la mort de Grayson. Il lui faudrait surveiller Loraine ou traiter avec le patron du Jee's lui-même. Après quelques instants de réflexion, Schildkraut jugea que l'affaire ne méritait pas que la brigade des Homicides perde son temps et ordonna de passer la main au service du Comté.

Kelly donna ensuite ses premières observations sur la fusillade du club de billard. Derrière Las Palmas, quatre ou six tireurs avaient ouvert le feu sur des clients sortant par la porte de service après une bagarre à l'intérieur du club. Règlement de compte entre bande de gangsters, deux partout étendus raides morts. Il n'était pas difficile de comprendre que l'embuscade n'avait pas été préméditée d'où le résultat nul. Kelly prédit que les chefs respectifs de ces porte-flingues excités allaient régler leur différend à l'amiable autour d'un verre. Il haussa les épaules en signifiant que l'affaire était déjà pratiquement oubliée.

-Est-on sûr qu'aucun brave citoyen n'a été touché? demanda Schildkraut.

-Les cadavres portaient plus de ferraille que nous tous réunis, monsieur, ricana Kelly. Ça fait longtemps que ce n'était plus d'honnêtes citoyens. Curtis, Perkins, Lombardini et Careveghia ont fait leur classe ensemble à Folsom.

-Alors pourquoi se sont ils entre-tués?

-Bah! Ils tirent plus vite qu'ils ne réfléchissent.

-Tiens les journalistes à distance, Pat, dit le capitaine. La presse adore titrer sur une nouvelle guerre des gangs.

L'adjoint du procureur se tira le lobe de l'oreille.

-On n'a pas besoin de ça.

Kelly sourit. Il avait l'assurance d'avoir les coudées franches.

-Oui, monsieur.

On passa au gros morceau. Nichols prit une longue respiration, conscient qu'il jouait serré.

-Sur Van Ness, à environ minuit moins le quart, cinq types ont fait irruption dans une bijouterie qui fait l'angle avec la Troisième Avenue. Un sixième est resté dehors au volant d'une conduite intérieure de marque inconnue. Ils ont raflé tout ce qu'il y avait en vitrine et dans le coffre fort ouvert. Le propriétaire faisait l'inventaire. Puis ils sont sortis en flinguant tout ce qui bougeait pour protéger leur fuite. La fille du patron a pris une balle dans le dos. Elle est morte depuis. Environ dix minutes plus tard et trois rues plus loin, ils ont attaqué une armurerie. Le vendeur avait un fusil de chasse chargé planqué sous le comptoir. Il a tiré deux fois, s'est retrouvé à sec et s'est fait refroidir. Ses deux employés ont écopé dans la fusillade. Pas de matériel volé. Ils n'ont pas eu le temps. Ils se sont enfuis aussi vite mais une patrouille appelée sur le premier braquage les a bloqués à la sortie. Les six types ont ouvert le feu avant de s'échapper. Seule une voiture garée contre l'établissement a souffert en servant de rempart aux assaillants. Pas de trace de sang. Aucun blessé signalé. Une multitude de témoins à interroger. En pure perte, ajouta le lieutenant.

Schildkraut n'attendait qu'un faux pas de Nichols. Il se dressa, cramoisi de colère.

-Des salauds de tueurs exécutent quatre pauvres victimes et vous croyez travailler en pure perte? hurla-t-il.

-Monsieur... bredouilla Nichols.

L'adjoint du procureur adorait les termes "braves citoyens", "pauvres victimes", une habitude de prétoire. Une autre méthode consistait à feindre l'indignation à outrance avec de grands effets mélodramatiques. Peu de témoins ou d'avocats de la défense y résistaient dans un tribunal.

-Qu'est-ce qu'il vous faut de plus? Des aveux spontanés? Une lettre d'excuses? Qu'est-ce que je disais tout à l'heure? Des braves gens n'osent plus sortir dans les rues de leur propre ville de peur d'être pris dans un feu croisé! Capitaine!

Reeves lança un regard furibond à Nichols puis défia Schildkraut.

-Ce que le lieutenant Nichols essaye de dire, prononça-t-il lentement, c'est que les tueurs ont quitté les limites de la ville une heure après le braquage de l'armurerie et ils ont traversé le désert sans ralentir. A cette heure-ci, ils se sont séparés, chacun avec une part du butin.

Nichols a oublié de préciser qu'ils portaient des sacs de papier sur la tête. La seule description que nous avons d'eux ressemble à cinq sacs d'épicerie avec des trous à la place des yeux. Sans oublier que les flics qui ont tenté de les arrêter ont risqué leur vie. Si vous voulez mobiliser la brigade sur cette affaire, très bien! Duane consacra les dix prochaines années de sa vie à s'en occuper.

Silence.

Schildkraut écarquillait les yeux.

-Vous allez laisser faire?

-Putain que non, je ne vais pas laisser faire! Mais je ne laisserais pas n'importe qui critiquer la façon dont j'emploie mes hommes pour faire ce que je dois faire.

Les deux hommes se retrouvaient dans une impasse, yeux dans les yeux, couteaux dégainés et prêts à s'en servir dans un duel à mort, comme deux bras de la justice cherchant à s'amputer l'un l'autre. Le procureur comprit qu'il perdrait encore cette bataille, exsangue, s'il insistait.

-Je n'oublierai pas, menaçait-il. Je n'oublierai pas cette histoire.

Reeves s'assit.

-Moi non plus, monsieur l'adjoint.

Puis il dit:

-Gonnard!

Gonnard sursauta et se tortilla sur sa chaise, mal à l'aise. Hypnotisé par l'affrontement des deux hommes, il mit quelques instants pour se remémorer les contrevérités de son propre dossier. Il commença par les affaires courantes.

-Un suicide...

Il laissa planer un silence. Schildkraut resta de marbre, signe qu'il s'en désintéressait.

-Un homme blessé au ventre par une arme inconnue. Peut-être un second suicide. On attend l'avis du coroner.

Au même instant, il songea qu'il lui faudrait retourner à la Morgue et affronter Hornet, et il fit une vilaine grimace.

-Bon, murmura le procureur d'un air apathique.

-Rien d'autre? demanda Reeves.

Gonnard se tourna vers le capitaine et se demanda s'il lui tendait un piège.

-Quoi?

-Le cadavre mutilé sur Santa Monica.

-J'y travaille, répondit-il prudemment.

Trop tard. Schildkraut était ferré.

-Vous deviez m'envoyer un rapport préliminaire, Gonnard.

-Oui, monsieur.

-Alors?

Il avança sur le fil du rasoir. Faire croire que l'enquête méritait toute l'attention qu'il y portait et rester maître du jeu.

-Un cadavre sans nom, blessures multiples, rien qu'un clochard, commença-t-il. Des indices m'ont conduit à penser qu'une femme avait fait le coup, une affaire sordide de vengeance.

Pas un mot sur les tueurs différents et le double mobile, et l'arme inconnue.

Donne leur en un peu plus, se dit-il.

-Voilà comment ça s'est passé. Le type crèche dans le terrain vague parce que c'est un vagabond. Il rencontre une poule, lui fait son affaire mais il est fauché alors la fille lui fait sauter le caisson, de façon assez dégoûtante, il faut l'admettre. Mais bon, si elle était dans le même état que lui avant, c'est à dire complètement saoul, y'a des chances qu'elle ne se rappelle même pas cette nuit-là.

Il avait choisi soigneusement ses mots. Pas de "braves" et "d'honnêtes" gens dans son histoire.

-Je vous ferai signe quand je l'aurai coincée.

Schildkraut le devisageait d'une étrange manière mais en fait, il essayait de se souvenir de la tête que ça lui faisait quand il portait encore sa moustache. Il soupira avec lassitude.

Frank Boyd restait le dernier. Gonnard se cala bien au fond de son fauteuil et attendit le grand numéro.

La voix rauque, tremblant d'excitation, le flic s'adressa directement à Schildkraut. Plus rien n'existait pour lui et rapidement, il entraîna le procureur dans son délire. Sa description du meurtre de Frieda avait de quoi faire tourner de l'œil. Schildkraut se régala. L'Apache courait toujours, disait Boyd la bave aux lèvres et on se serait cru revenu à la grande époque du Far West. Il mima les coups de machette qui avaient scalpé la jeune victime. Emporté dans son élan, il raconta tout ce qu'il avait fait, même les coups illégaux, pour traquer une piste. Au bout d'un quart d'heure de folie totale, il avait gagné la partie. Il fut bombardé chef enquêteur à la recherche de l'Apache, priorité absolue sur toutes les autres affaires en cours, ordre donné à toutes les forces de police de lui apporter leur concours. Une curée invraisemblable dont le gibier n'existait que dans l'esprit tordu du flic.

Kelly, Loraine et Nichols affichèrent des mines d'enterrement. Pour la forme, Gonnard pointa un pouce victorieux vers Boyd qui ne le remarqua pas. Le capitaine Reeves semblait satisfait d'avoir trouvé un os à ronger pour Schildkraut. Il décida que la réunion continuait mais avec pour nouvel objectif, la mise en place d'un plan pour arrêter l'Apache.

Boyd balança des ordres de mission incohérents aux autres détectives, les envoyant aux quatre coins de la Ville sur des pistes invérifiables. Le procureur promit d'alerter la presse et de faire diffuser un appel à témoins.

Même Reeves avait perdu son contrôle. Il donnait son assentiment à chaque ordre contradictoire de Boyd-le-cinglé.

Bardés de recommandations fumeuses et de menaces si ils échouaient dans leurs missions, les détectives quittèrent le bureau, l'air sonné comme des adversaires du champion Jack Dempsey après dix rounds. Reeves, Schildkraut, Boyd et Gonnard restèrent dans le calme relatif après la tempête. Les quatre hommes s'entre-regardèrent en silence.

Boyd dit:

-Will, je veux un rapport détaillé sur la façon dont ta tueuse a procédé.

-Drôle façon de me remercier, murmura Gonnard entre ses dents.

-Je suis sûr qu'il existe des similitudes avec le meurtre de Frieda, reprit Boyd à l'attention du procureur.

Celui-ci porta son attention sur Gonnard qui sentit les mâchoires du piège se refermer sur lui avec un claquement sec. Il tenta d'obtenir le soutien du capitaine et se tourna vers lui.

-Ça n'a rien à voir, j'en suis persuadé, Hal. On a assez de boulot comme ça pour ne pas perdre son temps en hypothèses vaseuses.

-C'est moi qui décide! hurla Boyd, fou de rage et de ressentiment.

Reeves se replia sans rien dire derrière son impartialité de circonstance et lui adressa un signe discret de la main: "Du calme".

-Aucune piste n'est à négliger, prononça Schildkraut.

-Monsieur, je suis prêt à travailler en heures doubles le temps qu'il faudra pour épingler l'Apache. Mais j'ai déjà comparé mes notes avec celles du détective Boyd et rien ne colle. Alors donnez-moi n'importe quoi de nouveau et je fonce. Écoute, Franky, je fais partie de l'équipe. Laisse-moi une chance de t'aider pour de bon.

-Tu n'as jamais lu le dossier, dit Boyd calmé mais toujours empli de rancœur.

-C'est vrai mais je bosse pour toi maintenant.
-Vous pouvez lui faire confiance, Frank, ajouta le procureur.
Gonnard le remercia d'un mouvement de tête reconnaissant décoré d'un sourire servile. Boyd lui tendit un énorme dossier de plusieurs centaines de pages.
-D'accord. Lis ça attentivement. Fais en un condensé qu'on puisse servir à Jarnin.
L'humeur de Schildkraut s'assombrit en réalisant que Boyd se passait déjà de lui pour traiter directement avec le procureur général. Il ouvrit la bouche pour protester.
Toujours aussi servilement, Gonnard attrapa le dossier et entreprit de le consulter séance tenante sans montrer le moindre signe de répugnance à ce travail de bleusaille. Il lut la première ligne et décrocha le gros lot aussi sec.
"Homicide. 10/9/41. Frieda Samuels née Krueger..."
-Nom de Dieu! s'exclama t-il.
Il se dressa, faisant tomber le dossier qui s'éparpilla au sol et brandit le premier feuillet.
-Krueger! Krueger! Nom de Dieu! Je connais son fils!
Tétanisé, Boyd le regarda sans comprendre. Reeves et Schildkraut affichèrent la même expression.
-J'ai interrogé un Niels Krueger à son domicile sur Santa Monica.
-Quand? glapit Boyd qui respirait à peine.
Gonnard réfléchit, gagné lui aussi par l'excitation.
-Un, deux, trois jours. Le 15 ou le 16. Attendez, ce gamin ne tournait pas rond. Il m'a dit que sa mère rentrait à six heures.
-Qu'est ce que tu en penses? demanda le capitaine.
-Hé bien, j'ai eu l'impression que l'appartement était vide, même avec le gamin à l'intérieur et je me suis dit que sa mère n'y avait pas mis les pieds depuis un bout. Et Niels Krueger, vraiment, quelque chose clochait dans son crâne... Ouais, il y avait comme un truc de pas normal. Mortel, ajouta-t-il d'une voix grave et mélodramatique.
Boyd et Schildkraut se battirent presque pour avaler l'appât et l'hameçon. Un rictus effrayant déformait le visage du flic.
-On le tient, souffla-t-il.
-On le tient! exulta le procureur. Capitaine, je veux une descente avec tous les hommes dont vous disposez immédiatement.
-Vous les avez, lança Reeves.
-Je veux que l'arrestation de l'Apache fasse la Une du soir.
-J'arrange ça.
Ils sortirent en se bousculant dans l'encadrement de la porte. Puis Reeves éclata de rire qui le laissa pantelant au bout de longues minutes.
-Bravo, Will! Quel numéro! parvint-il à dire.
-Quoi?
Le capitaine adopta une voix plaintive:
-S'il te plaît, Franky. Laisse-moi une chance de t'aider, Franky.
-Et merde, Hal. Ils vont finir par l'avoir, ce salaud. C'est ce qui compte, non?
-Tu crois vraiment que c'est l'Apache?
-Non...
-Alors attention à toi. Tu vas être en première ligne pour mener la meute. Quand ils s'apercevront qu'ils n'ont coincé qu'un figurant peau-rouge, ils vont te faire la danse de la torture.
-Je sais. On aura gagné quelques jours.
Reeves acquiesça sérieusement.

-Tu te rends compte que Boyd n'a même pas pu mettre la main sur le fiston de Frieda. Je crois que tu avais raison.
Gonnard opina à son tour.
-On laisse passer leur dinguerie pendant quelques jours, reprit le capitaine. Après, tu recommences à filer doux.
Puis il baissa la voix:
-Je t'appelle ce soir.
Gonnard questionna du regard mais le capitaine n'ajouta rien d'autre.

18.

Par radio, le poste avait rappelé toutes les équipes disponibles sur Santa Monica. Les voitures-pie filaient à travers Hollywood en faisant hurler leurs sirènes. Le boulevard ressembla bientôt à une gigantesque guirlande bleue et rouge clignotante.
Les unes après les autres, les voitures prirent position autour de l'immeuble en face du terrain vague dans des crissements de pneus. Les flics dégainèrent leurs armes et braquèrent inutilement la façade.
Gonnard colla aux talons de Boyd, de peur que le gamin mélancolique devienne la cible du délire du flic. Ils dépassèrent une escouade de flics qui planquait dans le hall de l'immeuble et s'avancèrent devant la porte de Niels et Frieda Krueger. Boyd leva une main, cinq doigts tendus. Il replia le pouce, l'index puis les autres doigts. Son poing fermé fut le signal de l'assaut. Il défonça la porte d'un coup de pied et ils s'engouffrèrent dans l'appartement.
-Chargez! hurla Boyd comme le général Custer fondant sur Wounded Knee.
D'un seul regard, Gonnard comprit que personne n'avait pénétré dans le salon depuis sa visite précédente. Les meubles étaient recouverts d'un voile gris plus dense et un nuage de poussière soulevée par l'irruption des flics voletait dans la lumière. Boyd se précipita en explorant les autres pièces. Gonnard le suivit au plus près. La cuisine, vide. Les toilettes, vides. La chambre, celle de Frieda, vide. Boyd braqua le couloir quand la silhouette d'un flic qui progressait par l'arrière-cour se dessina dans la lucarne au fond. Dernière porte. Gonnard posa la main sur la poignée, tourna, ouvrit en repoussant le battant du coude.
-Ne bouge pas! ordonna Boyd en visant Niels Krueger allongé sur le lit.
Gonnard se dégagea à gauche, croisant son angle de tir. Il aligna le visage de Krueger qui ne bougea pas, ni même battit des paupières. Il était mort.
Boyd ne le remarqua pas, ne voulut pas y croire. Il planta le canon de son flingue dans la joue du gamin et lui passa les menottes en faisant craquer les os des poignets quand il resserra. Le cadavre ne protesta pas.
Gonnard rengaina en faisant la gueule. Son plan de diversion tombait à l'eau.
Boyd réalisait peu à peu la situation. Il se pencha au-dessus de Krueger et essaya de croiser son regard vide.
-Tu es mort, dit-il d'une voix désespérée.
-Il le sait déjà, répondit Gonnard.
Il quitta la pièce, traversa le couloir en repoussant les uniformes qui l'encombraient et sortit dans le hall. Il vit au loin Schildkraut se précipiter vers l'immeuble. Il se faufila derrière la porte d'entrée, laissa le procureur s'engouffrer avec deux journalistes dans son sillage puis s'éloigna sur le trottoir.

Il s'attendait à une déroute mais pas à un foirage complet aussi rapidement. Avant que Boyd lui demande des comptes, il devait se mettre à l'abri. Il repéra Morris Loraine assis dans sa voiture en train de fumer une cigarette. Il était arrivé en retard et n'avait pas participé à l'assaut.

-Comment c'est à l'intérieur? demanda-t-il.

-Le merdier. Le fils de Frieda était froid comme la mort.

-C'était lui?

Gonnard haussa les épaules.

-Schildkraut décidera.

-Ça veut dire qu'on en a fini avec les conneries de Boyd.

-En tous cas, on se tire d'ici le plus loin possible des emmerdes.

Lorraine était du même avis. Il démarra aussi vite qu'il le put avec Gonnard à côté de lui.

Ils se rangèrent devant la Morgue une demi-heure plus tard. Gonnard voulait officiellement faire connaissance avec les deux suicidés dont il était chargé et surtout identifier le cadavre de Grayson sans l'avouer à Lorraine. Ils évitèrent Hornet qui venait d'être convoqué d'urgence sur Santa Monica. L'assistant du légiste ne fit pas de difficulté pour leur montrer les corps.

Grayson était étendu nu sur une table d'examen, la poitrine criblée de balles. Sa main droite sans bandage était gonflée et tuméfiée. Son visage semblait apaisé. Gonnard ne l'avait jamais vu autrement que grimaçant de douleur ou déformé par la peur. Il écouta le rapide topo de l'assistant: des papiers d'assurance et un permis de conduire mais pas d'argent dans les poches, des objets personnels. Rien sur Gonnard lui-même.

Il s'éloigna soulagé, à la recherche de ses clients. Le premier s'était tranché les veines avec assez de détermination pour entailler le cubitus gauche à la pointe de son couteau. Aucune chance même si un toubib s'était penché à temps sur ses blessures.

L'autre était un cas plus bizarre. Une énorme plaie barrait son ventre, de l'aîne droite jusque sous le sein gauche. Une blessure horrible fermée par une couture grossière pour contenir les viscères à l'intérieur de l'abdomen. Gonnard repéra une profonde éraflure sur les genoux et l'aspect translucide de la peau indiquait que l'homme s'était vidé de son sang. Il avait des cheveux noirs mi-longs. Son visage était de type hispanique. Gonnard fronça les sourcils. Il se fit passer le dossier et l'étudia. Lorenzo Bravilia, citoyen espagnol muni de ses papiers d'immigration en règle, avait été découvert abandonné sur les marches de l'hôpital municipal, agonisant. Il avait succombé à sa blessure moins de cinq minutes plus tard.

-Il n'était pas encore mort avec une décoration pareille? s'exclama Gonnard à haute voix.

L'infirmier qui l'accompagnait fit une grimace significative.

-D'où il venait?

-Sais pas.

-Il est arrivé sur ses pieds?

-Vous rigolez.

-Le docteur pense que c'est un suicide, pas vrai?

-Les Japonais font des trucs comme ça, des fois, répondit l'homme en blouse blanche et il éclata de rire.

Gonnard replongea dans le dossier. A mesure qu'il lisait les notes, son appréhension grandissait et il nota l'adresse habituelle de Bravilia à San Pedro.

Il leva les yeux, regarda Lorraine essayant de négocier le délai de l'autopsie de Grayson avec l'assistant de Hornet qui refusait de promettre quoique ce soit avant le retour de son patron, puis le cadavre aux poignets mutilés et enfin, il reposa son regard sur l'ancien amant de Marlène Dietrich.

-Le docteur Hornet a combien de clients aujourd'hui?

L'infirmier leva les bras au ciel.

-Au moins douze.

Gonnard calcula qu'après l'urgence de cet après-midi et les cadavres des "braves gens" des braquages de Van Ness sur lesquels Schildkraut allait se rabattre comme un vampire, il ne pouvait espérer avoir des nouvelles de Lorenzo Bravilia avant un mois.

Il rendit le dossier et dit:

-Souhaitez bon courage à cet enfant de salaud.

-Et je dois lui dire de la part de qui? demanda l'infirmier interloqué.

-Seulement que je lui souhaite bien du plaisir.

Il s'éloigna en direction de Lorraine qui perdait patience devant les dénégations butées de l'assistant. Il lui expliqua son rapide calcul et l'inspecteur laissa tomber à regret.

Ils firent la route en sens inverse, chacun plongé dans leurs propres réflexions. Gonnard récupéra discrètement sa voiture près de l'immeuble de Krueger où siégeait encore une armada de flics et s'éloigna sur Santa Monica.

Il s'efforça de ne pas penser au gamin retrouvé mort dans l'appartement. Cette découverte ne lui vaudrait que des ennuis et il avait hâte de se mettre à couvert. Schildkraut et surtout Boyd devaient lui en vouloir à mort pour le tuyau crevé. Le procureur s'en tirerait avec les honneurs devant la presse, c'était un singe agile dans ce genre de gesticulations mais le flic ne lui pardonnerait jamais de l'avoir privé de l'arrestation de l'Apache ou du moins, d'avoir brouillé une piste si fragile en perdant du temps. Malgré lui, il se demanda de quoi était mort Niels Krueger. Son visage émacié, sa maigreur cadavérique, encore pire que la fois où il lui avait parlé et le vide qui remplissait son esprit laissaient penser qu'il s'était laissé mourir de faim, lentement, sans comprendre que sa mère ne rentrerait plus et l'avait précédé dans la mort. Pauvre oisillon qui avait crevé le bec ouvert. Seconde victime de l'Apache qui ne serait même pas évoquée lors du procès. Car Gonnard était persuadé qu'il n'était pas le meurtrier de sa mère. Il pouvait l'avoir tuée sans se rendre compte de son acte mais il était incapable de la mutiler dans sa simplicité.

Il roulait vite. Il baissa la vitre pour chasser ces réflexions de l'intérieur de la voiture. Il ne voulait pas y penser, ce n'était pas son enquête et il y pensa encore. Il aurait pu faire quelque chose mais se demanda quoi. Le gamin s'était éteint en un ou deux jours à peine, comme une fleur de cactus.

Il rata l'embranchement pour rentrer chez lui. L'éclat crépusculaire du soleil l'avait ébloui à travers le pare-brise. Avant de tourner au prochain carrefour, il s'aperçut qu'il était plus près de l'adresse de Lorenzo Bravilia que de son domicile. Il continua tout droit.

Le ressac de l'océan se faisait entendre. Il se gara approximativement à la même place où il avait attendu Dietrich toute la nuit. Il repéra la maison au bout de la rue et s'en approcha à pied. Il frappa à la porte délabrée qu'il croyait être la bonne. Une vieille indienne pueblo entrouvrit le battant. Gonnard fouilla dans sa mémoire pour dénicher une phrase en espagnol.

-*Que pasà ?*

En essayant son visage ruisselant de larmes, la vieille le laissa entrer dans la maison. A droite dans l'unique pièce, un matelas à même le sol était jonché de fleurs. Au-dessus, une photo de journal représentait le visage de Bravilia souriant avec un sous-titre en espagnol où Gonnard releva le mot *campeon*. La Mexicaine s'assit sur un tabouret en bois à gauche et psalmodia des prières. Sur le mur opposé, un habit de matador était accroché à un simple cintre en ferraille, entouré de bougies à la flamme tremblotante. L'habit était déchiré de la ceinture à l'épaule, imbibé du sang de Bravilia.

-*Que pasó, madre ?* répéta Gonnard.

La femme le lui dit en espagnol. En saisissant quelques mots au vol, il reconstitua l'histoire. Lorenzo Bravilia était un authentique matador espagnol immigré aux Etats-Unis et au Mexique où il se produisait dans des corridas professionnelles. Un taureau l'avait attrapé avec l'une de ses cornes. Des *peones* mexicains l'avaient ramené par la route depuis Ensenada et l'avaient laissé à l'entrée de l'hôpital. La plus longue agonie, en heures et en kilomètres, dont Gonnard avait jamais entendu parler. Il fouilla dans ses poches, trouva deux dollars et les posa sur l'amoncellement de fleurs.

19.

Chez lui, il rassembla les papiers épars traînant sur son lit et au sol et détruisit l'avis de recherche concernant Jimmy Tormolio. Il glissa le reste sous le lino, ne gardant à portée de main que le dossier du dernier disparu de la liste.

Karl Chief avait de nouveau pénétré dans son appartement pendant son absence mais il avait laissé en évidence une bouteille de whisky et des boîtes de corned-beef, ainsi qu'un sachet d'épicerie contenant des fruits. Gonnard se prépara à passer la soirée tranquillement, goûtant avec satisfaction ces attentions amicales. Il se déchaussa, enleva sa veste et son holster, se versa un verre, mit une boîte sur le réchaud. L'odeur appétissante se répandit dans la pièce et aiguïsa son appétit. Des souvenirs nostalgiques envahirent sa mémoire quand, n'étant encore qu'un gosse, il attendait que la voix de sa mère l'appelle à table aux côtés de son père dans la cuisine qui sentait la promesse d'un repas heureux après une journée à se bagarrer à l'école et à rêver du cinéma du samedi après-midi.

Le téléphone sonna. Il voulut décrocher. La sonnerie couvrit le bruit de la serrure crochétée et il fut totalement surpris lorsque la porte s'ouvrit en claquant contre le mur et qu'un homme jaillissant sur lui l'étendit d'un coup de pied dans le ventre à la volée. Plié en deux, il reçut une série de crochets rapides, tempe droite, tempe gauche, et sombra dans l'inconscience.

Il se réveilla une minute ou une heure plus tard, la joue contre l'émail froid du fond de la douche et l'eau froide ruisselant sur son crâne. Il essaya de se lever mais en fut incapable. Ses bras et ses jambes ne lui obéissaient plus. Il suffoquait. Il se noyait, la bouche près de la bonde où s'échappait la flotte en tourbillonnant. Une force invisible le redressa sans ménagement. Assis sur une chaise, pieds et poings liés au dossier, il regarda ses agresseurs. Deux hommes. Celui qui l'avait frappé faisait craquer les os de sa main. Le second, derrière lui, lui adressa la parole.

-Toutes nos excuses, mon gars. On n'était pas sûr que tu voudrais nous parler.

Son crâne battait au rythme des pulsations de son cœur comme un tambour. L'homme contourna la chaise et vint se placer devant lui en déboutonnant la veste de son costume croisé gris clair. Gonnard vit la crosse de son propre flingue dépasser de sa ceinture juste à côté d'un second holster garni.

-Ca t'ennuie si on mange un morceau?

-Et ton whisky? dit le frappeur.

Gonnard haussa les épaules.

-Moi d'abord, répondit-il.

-Pas de problème. Cette nuit, on partage tout, toi et nous autres.

La main du frappeur était ornée d'une énorme bague dorée, celle qui lui avait fait des trous dans les tempes. Il lui fit boire une grande gorgée d'alcool au goulot de la bouteille.

-FBI?

-En mission officielle. Tout ce qu'il y a de plus régulier.

Le whisky coula sur le menton tremblant de Gonnard. Le copain du frappeur s'assit sur le lit en mangeant le contenu de la boîte de corned-beef.

-Agent spécial Pete Pitchess. Et l'agent ...

-Tt-tt-tt, l'interrompit l'autre en secouant sa grosse tête de boxeur.

Pitchess et le frappeur avaient mis au point leur numéro du gentil et du méchant. Celui qui posait les questions et celui qui extorquait les réponses. Gonnard joua le jeu et s'adressa à Pitchess:

-Qu'est-ce que vous voulez que je dise et que J. Edgar ne sache pas déjà?

Le frappeur éclata de rire:

-Ah-ah-ah! Il est futé ce petit flic poseur de bombes.

Gonnard tressaillit. Il banda les muscles de ses bras en essayant de rompre les liens qui lui entravaient les poignets. Il voulait enfoncer cette accusation dans la gorge de l'agent fédéral.

-Tout doux, mon gars, reprit le frappeur, ou je passe aux choses sérieuses.

-Je n'avouerai jamais avoir fait sauter la maison de ce type tout simplement parce que je ne l'ai pas fait. Vous avez déjà votre coupable. Earl Kynette.

-Bien sûr qu'on l'a coincé, ce salopard. Même que c'était ton patron et que vous étiez copain-copain.

-Non.

-Si. C'est toi qui l'a recruté en douce aux frais de l'IATSE parce que lui, il t'avait aidé à être des Escouades Rouges.

Ils savaient, se dit Gonnard, ils savaient presque tout.

-Non! hurla-t-il.

-Reprenons depuis le début, dit Pitchess en calmant son collègue. Wilcox Beveridge Gonnard, grand nettoyeur dans l'Escouade Rouge sous les ordres du capitaine Red Hynes et de Kynette, passeur à tabac de syndicalistes cocos, briseur de grèves, lécheur de bottes des pontes de l'industrie. On sait en plus que t'es copain avec les patrons des Majors.

-Tu veux devenir acteur, Wilcox? dit le frappeur

-Tu as fait l'informateur et tu as tabassé des témoins du Grand Jury. Tu as trimbalé les valises de dollars que s'échangeaient les directeurs des studios et les patrons corrompus du syndicat officiel George Browne et Willie Bioff, en te poivrant au passage.

-A l'époque, c'était le FBI qui faisait ce boulot, cracha Gonnard.

Le frappeur lui décocha un lourd crochet qui l'envoya valdinguer contre le mur.

-Vaut mieux l'ouvrir seulement quand on te le demande, mon gars.

-Merde! Vous n'avez rien pour me faire plonger.

-On en a toute une liste sur toi, reprit Pitchess calmement. Racket, intimidation, voie de fait. Quand les choses ont commencé à mal tourner, vous avez tenté de faire sauter la maison de Clifford Clinton et la voiture du privé qui bossait pour lui. Deux coups vraiment foireux.

-C'est vrai, murmura Gonnard.

-Bien! rugit le frappeur en le relevant. Tu deviens raisonnable.

-Écoutez-moi, G-Men. Je n'ai jamais fait partie des Escouades Rouges. Je n'ai jamais touché un cent des magouilles de Bioff. Il peut pourrir en prison jusqu'à la fin de sa vie, j'en ai rien à foutre. Je n'ai jamais tenté de tuer Clinton. Si vous aviez la moindre chose contre moi, vous m'auriez demandé de témoigner officiellement.

Sa déclaration désespérée étonna ses tortionnaires. Ils se regardèrent en silence.

-Pour que tu mentes comme tu le fais maintenant en jurant sur la Constitution?
-Bon Dieu, Gonnard! Tu nous prends pour des cons? Tous les flics d'Hollywood sont mouillés jusqu'au cou. Du chef de la police jusqu'à la vermine comme toi.
-Pete! Laisse-moi cinq minutes seul à seul avec ce connard.
-Du calme. Ce qui nous intéresse particulièrement, ce sont tes relations privilégiées avec les pontes des studios. Tu leur lèches tellement le cul qu'ils l'ont rose de plaisir quand ils te voient arriver. Explique-moi ça.
-Il n'y a rien à expliquer, répondit Gonnard.
Le frappeur changea de technique. Il le saisit par le cou, pressant les jugulaires par une poigne de fer. Gonnard suffoqua, ouvrit les yeux comme un noyé puis il sombra dans le noir complet. Il se réveilla un peu plus tard et suffoqua encore, dans son propre sang. Il avait le nez cassé par un coup de pied qu'il n'avait heureusement pas senti. Pitchess s'agenouilla près de lui.
-Encore une fois, Gonnard, une dernière fois, dis-nous ce que tu sais.
Dans un univers de souvenirs flous et sanglants, il essaya de trouver un moyen de s'échapper.
-Ils me font confiance parce qu'ils savaient que je ne serai jamais impliqué dans ces affaires merdiques, murmura-t-il.
C'était faux mais le silence qui suivit lui apprit que les Fédéraux avaient envisagé cette possibilité. Il enfonça le clou.
-Bioff et Browne traitaient directement avec les patrons depuis Chicago. Je le savais mais je n'ai rien fait pour eux. Hynes ne faisait confiance qu'à Kynette et Kynette exécutait les ordres seul.
-Tu mens comme tu respire, grogna le frappeur menaçant.
-J'arrive à peine à respirer, abruti.
Double coup de pied, dans la poitrine et le bras. Il hurla. Pitchess lui tira les cheveux en arrière.
-Alors qu'est-ce que tu fais pour eux, pour qu'ils t'aient autant à la bonne?
Dans cette position, sa gorge endolorie et gonflée bloqua sa respiration. Il se débattit. Le cauchemar surgit de sa mémoire. Le cinéma. Les flammes. La fumée bloquant ses poumons. Il voulait crier mais ne pouvait pas. Pitchess le relâcha.
-... protège..., haleta-t-il.
-Qui protège qui? cria le frappeur.
-Moi... je les protège.
-De qui? Pourquoi?
Gonnard ouvrit les yeux et le petit garçon innocent qui se sentait en sécurité dans une salle de cinéma, même trente ans après l'horrible incendie, disparut de son esprit. Il vit le bout ferré de la chaussure du frappeur à deux doigts de son visage. Il balança sa dernière carte, sa dernière chance.
-Un homme nommé Van Ustrecht.
-Van Ustrecht! s'exclama Pitchess abasourdi.
D'un signe, il ordonna au frappeur de le relever. L'agent fédéral était étonné, non parce qu'il entendait ce nom pour la première fois mais parce qu'il devait faire partie des secrets les mieux gardés du FBI. La cause de Van Ustrecht était à peine plus à droite des idées de J.E. Hoover et de la philosophie inculquée à tous les agents du Bureau. Les groupes fascisants ne les inquiétaient pas autant que les organisations syndicales et communistes.
-Alors...? demanda Pitchess avec méfiance.
-Alors j'ai oublié le reste, risqua Gonnard.
Il serra les mâchoires et se prépara à recevoir une volée de coups mais le frappeur resta les bras ballants, stoppé net par un geste préemptoire de Pitchess.

-Mon ami perd patience, reprit-il sur un ton conciliant, et je ne pourrai pas le retenir plus longtemps.
-Donnant-donnant.
Coup de poing sur le front. Son crâne rebondit sur le dossier de la chaise et son cerveau explosa de douleur.
-Arrête! hurla Pitchess.
Le frappeur gagna lentement un angle de la pièce, comme un boxeur rejoignant son coin sur le ring, prêt à se précipiter sur lui au prochain coup de gong.
-Tu donnes quoi?
Gonnard releva la tête, face à la gueule grimaçante de l'agent.
-Tout ce que je sais sur Van Ustrecht. Je témoignerai devant la commission des activités anti-américaines s'il le faut, murmura-t-il.
Pitchess devint pâle comme la mort. Gonnard lui servait la croisade personnelle de Hoover sur un plateau. Chaque agent spécial sur le terrain bavait d'envie de se distinguer aux yeux du grand patron en crucifiant les ennemis de la Patrie.
-Dis-moi tout ce que tu sais, sinon... grinça-t-il entre ses dents.
-Va te faire foutre, Pete.
L'agent trembla et se redressa. Gonnard le regarda à travers les gouttes de sang qui perlaient de ses arcades sourcilières.
-J'irai cracher le morceau devant J. Edgar lui-même. Je veux que vous oubliiez les conneries et les menaces, je veux votre putain de dossier bidon sur moi et l'IATSE! Je me ferai un plaisir d'aller directement à Washington en prenant vos gueules de rats comme marchepied et alors, vous deux, vous pourrez continuer à traquer les crimes fédéraux en Alaska jusqu'à ce que vous pourriez d'ennui!
Il s'interrompit, à bout de souffle.
Le frappeur bouillait de haine mais Pitchess réfléchissait.
-Tout ça, c'est des conneries, Pete, s'exclama le frappeur.
-La ferme!
Gonnard lui fit signe d'approcher. Son sang dégouлина sur le col de chemise de l'agent quand il pencha son oreille tout contre son visage. Il murmura:
-Je vous tuerais si ce n'est pas Hoover qui le fait avant moi.
Pitchess recula lentement. Il regarda autour de lui, les taches de sang sombre sur le lino, les meubles renversés et le frappeur lui renvoyant un regard de tueur fou. Il abandonna Gonnard et ouvrit la porte.
-Donnant-donnant, espèce de salopard. C'est un marché.
Puis à son collègue:
-Vas-y.
Le frappeur se déchaîna. Gonnard encaissa, hurla et s'évanouit.

20.

Dans un état douloureux de semi conscience, il vit plusieurs fois le visage fantomatique de Karl Chief penché au-dessus de lui. Il était incapable de faire un geste ou de parler. Chief glissait comme une ombre autour de son lit, en silence, puis s'effaçait et réapparaissait un peu plus tard pour lui faire avaler un bol de soupe allongée de whisky.

Gonnard se réveilla pour de bon alors qu'il venait de mouiller les draps. Il se traîna sous la douche, laissa couler l'eau sur son corps couvert de plaies et de sang séché qui se dilua dans le petit tourbillon s'engouffrant dans la bonde. Chief le retrouva prostré, nu et trempé, à côté du paravent hawaïen.

-Vous avez une sale blessure sur le crâne, dit-il. J'ai appelé un médecin qui va vous recoudre ça vite fait.

Gonnard sursauta, écarquilla ses yeux tuméfiés et tenta de se remettre debout. Chief le soutint avant qu'il ne s'effondre.

-Derrière le réchaud, gémit Gonnard.

-Quoi derrière le réchaud? Votre flingue?

-N-non.

-Attendez. Je vais voir.

Chief tira de toutes ses maigres forces et décolla l'engin du mur. En passant la main derrière, il dénicha le portrait de Gonnard et lui rapporta.

-On en aura besoin pour savoir à quoi vous ressembliez avant, ricana-t-il. Ces salauds ont eu la manière de vous arranger.

-Vous les avez vus? demanda Gonnard en essayant de s'accrocher à Chief.

-Bien sûr. Je les ai entendus vous tabasser et j'ai attendu qu'ils finissent proprement avant de venir voir le massacre. J'ai cru qu'ils vous avaient tué.

-Non.

-Ouais. En tout cas, vous les avez mis méchamment en colère.

On frappa à la porte.

-Du calme, reprit Chief. C'est le toubib et c'est vous qui le payez.

Il ouvrit la porte et laissa entrer un petit homme qui donnait l'impression d'être traqué. Le médecin déposa sa trousse sur le lit en regardant Gonnard de travers.

-Vous m'aviez dit qu'il était endormi, dit-il sur un ton de reproche.

-Vous n'avez pas de valium?

-Si mais c'est plus cher.

-Pas de problème, murmura Gonnard.

-C'est vrai, assura Chief. Un peu pour lui et beaucoup pour moi.

Le médecin lui fit une piqûre et Gonnard partit dans les vapes.

Second réveil. Les douleurs engourdis laissent le champ libre à une cogitation délirante. Il se voyait comme Niels Krueger, mort avec l'apparence trompeuse de la vie. Il repensa aux paroles de Chief et imaginait son visage comme une plaie béante de chairs sanguinolentes. Il passa la main dans ses cheveux et sentit les fils drus de la suture à l'arrière de son crâne. Il vit l'Apache lever sa machette sur lui, il vit le visage du tueur, son vrai visage, et l'oublia l'instant d'après.

Il s'endormit. Se réveilla. Il se sentait en meilleure forme. La lampe était allumée à côté de son lit.

-Bonjour, dit Chief.

Il était assis à l'écart dans l'ombre en tétant une bouteille de whisky.

-Je crois que vous en êtes sorti. Le téléphone a sonné quelque fois mais personne n'est venu vous voir. Je vais préparer à manger.

Il s'approcha à petits pas du lit. Gonnard le voyait pour la première fois avec lucidité. Courbé, torturé par le cancer, en sursis.

-Merci. Je suis désolé.

Chief haussa les épaules avec fatalité. Gonnard ne trouva rien d'autre à dire. Il serra sa main osseuse et sans force. Les yeux à demi-morts du vieil homme croisèrent son regard et il baissa les siens avec gêne.

Il revint une heure plus tard en apportant deux assiettes de saucisses avec des pommes de terre. Gonnard s'était habillé avec des vêtements récupérés chez le teinturier et entreposés dans un coin. Il dévora son plat et le reste de celui de Chief qui n'avait pas d'appétit mais se soignait à l'alcool.

Puis il sortit dans la nuit sans savoir à quel jour elle succédait. Il s'installa tant bien que mal derrière le volant de sa voiture, démarra et mis le cap sur le centre d'Hollywood.

Sunset brillait de tous ses feux. Les étoiles étaient éclipsées au-dessus du boulevard. Son esprit tournait à fond sans embrayer sur une seule idée cohérente. Il carburait à l'adrénaline malgré la plupart de ses muscles et ses os douloureux. La trouille aussi, d'avoir perdu plusieurs jours assommé par les coups et le valium. Un cocktail détonnant dans son cerveau. Il se laissa aller, entraîné par le courant des voitures et ébloui par les néons multicolores. Il se gara devant le poste, étonné d'avoir atteint cette destination.

Le flic de garde fit semblant de ne pas remarquer son nez tuméfié, ses yeux pochés, le côté de son visage gonflé et son expression de camé.

-Bonsoir, inspecteur.

-Bonsoir, sergent. Le capitaine est dans les parages?

-Non. Parti depuis deux heures. Mais j'ai un truc pour vous. La fille, elle a recommencé.

-Quelle fille?

-Celle qui tapinait en prétendant sortir d'une audition. Cette fois, comme vous aviez promis de vous en occuper, on ne l'a pas embarquée.

Gonnard avait négligé cette histoire et s'en excusa. Un court instant, l'image de la femme du terrain vague recommença à l'obséder.

-Des nouvelles de l'Apache? demanda-t-il.

-Vous ne savez pas? Vous avez raté le meilleur. Boyd l'a coincé chez lui et l'a flingué, il y a deux jours. Le fils de la victime. Il n'y a pas de journaux là où vous étiez?

Il répondit non et défia le sergent de chercher des explications. Schildkraut et Boyd s'étaient surpassés. Le pauvre gamin Krueger ne méritait pas ça, même après sa mort.

-Et les braquages de Van Ness?

-L'un des tueurs s'est fait arrêter à Palm Springs en fourguant des bijoux.

-Bien.

Il grimpa l'escalier vers son bureau. Le sergent l'interpella:

-Qu'est-ce que vous allez faire pour la fille, inspecteur?

Il ne répondit pas. Dans son bureau envahi par les dossiers de Nichols qui avait maintenant sur les bras l'affaire la plus urgente de la brigade, il débarrassa un petit coin de table pour écrire ses propres rapports.

La note sur le suicidé numéro 1 ne compte que quelques lignes: après l'avis du médecin légiste qui confirmera l'hypothèse du suicide, classer l'affaire.

Puis il décrivit plus longuement l'histoire de Bravilia encorné par un taureau dans une corrida mexicaine. Il recommanda de rendre rapidement le corps à la vieille Mexicaine qui semblait être sa seule relation connue et d'autoriser le rapatriement du matador espagnol sur sa terre natale.

Il prit un troisième feuillet et y rédigea une demande de mise en disponibilité pour une durée indéterminée à l'attention de Hal Reeves. Il était persuadé que le capitaine s'était assuré qu'il tomberait entre les mains des agents du FBI. Il réglerait ses comptes quand il aurait retrouvé les forces de l'affronter.

Enfin, il fouilla dans le bureau et retrouva le nom de l'apprentie actrice ramassée une semaine auparavant et l'empocha.

Il quitta le poste après avoir déposé ses rapports sur le bureau du capitaine.

Jusqu'à peu après minuit, il marauda sans but, se glissant rapidement dans le trafic et tournant à gauche à chaque coin du carré magique et invisible contenant le cœur illuminé d'Hollywood: Beverly, Vine, Hollywood et Fairfax.

Il stationna devant un téléphone public et attendit cinq longues minutes qu'un joueur passe ses ordres à un book, à voix basse et la main contre sa bouche. Gonnard glissa une pièce dans la fente. Il demanda le numéro d'Errol Flynn sans préciser son nom. Personne ne répondit chez l'acteur. Peut-être avait-il suivi son conseil et il voguait au large de la Californie, partageant son temps entre un plongeon dans la mer et dans une bouteille de vodka.

Il téléphona à Karl Chief. Le vieil homme lui répondit de sa voix lasse:

-Gonnard? Ça va?

-Ouais. Je vais prendre la tangente, le temps de me refaire un visage humain.

-Bonne idée.

-J'ai besoin de quelques affaires propres et de tout ce qui m'appartient.

-Mm-mm...

-Je passerai les prendre un de ces jours.

-Tardez pas trop. Il se pourrait que je sois mort avant de boucler votre valise.

-J'ai pris un peu d'avance sur vous, dit Gonnard en forçant son rire. Il y a autre chose, sous le lino, près de la fenêtre. Et aussi, la... la photo.

-Elle y sera.

Il raccrocha. Gonnard regarda le combiné, immobile et tendu.

Il appela ensuite l'actrice Norma Shearer. Le téléphone sonna longuement puis la voix ensommeillée de Norma lui parvint par l'écouteur.

-Allo?

-Norma? C'est Will.

-Willy!

Elle laissa passer quelques secondes de surprise silencieuse puis reprit:

-Quelle heure est-il?

-Assez tard. Je suis désolé. J'ai besoin d'un endroit où dormir. Ce soir.

-Bien sûr. Vous avez des ennuis?

-Un peu. Pas trop.

-Je vous attends.

-J'arrive.

Il conduisit d'une traite au domicile d'Irving Thalberg et Norma Shearer à Beverly Hills, 9419 Sunset. La femme de son meilleur ami l'attendait sur le pas de sa belle maison. Elle avait passé un peignoir de satin blanc, ses cheveux sombres se répandaient sur ses épaules et son visage hâlé sans maquillage resplendissait de beauté. Elle referma la porte derrière Gonnard avec des airs de conspiratrice, un sourire ironique aux lèvres.

-C'est Louis qui vous envoie m'espionner? Il sait que vous êtes le seul homme à qui je me présenterai comme ça au milieu de la nuit.

-Il sait que je n'ai rien à craindre de vous.

-Et moi, et moi! s'écria-t-elle. C'est moi la faible femme et vous l'homme le plus affreux que j'ai jamais vu.

Ils interrompirent leur échange de répliques complices et Norma afficha une mine soucieuse, incapable de dissimuler plus longtemps son inquiétude. D'un geste très doux, elle effleura les blessures du visage de Gonnard.

-Ce n'est pas si grave, dit-il.

-Je suppose que vous ne me direz pas comment cela est arrivé. Bon. J'ai fait préparer la chambre d'ami, celle qu'occupait Irving quand il était malade.

-Je ne resterai qu'un jour ou deux, Norma.

L'actrice haussa les épaules et le prit par le bras pour l'accompagner jusqu'à la chambre.

-Le plus étrange, c'est que nous avons parlé de vous hier soir. Louis et Margaret sont venus dîner et il m'a demandé si vous m'aviez appelée. Sur le moment, je n'ai pas compris. Mais maintenant...

-Pourquoi aurais-je dû vous appeler?

-Eh bien, pour ça, répondit Norma hésitante avec un geste de la main devant son visage.

-Non. Je ne crois pas.

Il réfléchissait. Mayer avait peu de chance d'être au courant de son passage à tabac, à moins que le FBI fut passé l'interroger sur Van Ustrecht.

-Je lui parlerai demain.

-De toute façon, il est beaucoup trop tard.

Norma lui caressa sa joue intacte et lui sourit avec bienveillance.

-Dormez bien. A demain.

-A demain.

Il la regarda s'éloigner dans le couloir. Une émotion bloqua le fond de sa gorge. Il se rappela qu'un jour, il avait mis son existence en jeu pour protéger le couple Thalberg-Shearer mais le destin avait voulu que Norma devienne veuve trois années plus tard et Gonnard, orphelin une seconde fois en quelque sorte. Le destin encore, en ricanant, avait donné le même prénom aux deux femmes encore vivantes auxquelles il tenait le plus au monde.

Il garda les yeux ouverts, allongé sur le lit dans cette chambre nouvelle. Il les ferma en chantonnant un air de piano venu du passé. Le cauchemar ne vint pas cette nuit-là ou il ne s'en souvint pas.

Il s'éveilla au matin avec une forme physique acceptable. Quand il descendit à la cuisine, Norma était déjà sortie mais elle lui avait fait préparer un petit déjeuner et avait écrit un mot glissé sous l'assiette:

"Soyez prudent. S'il vous plaît. En souvenir de vous. N."

Il sourit. Les œufs disposés au-dessus de la tranche de bacon pouvaient donner un aperçu assez réaliste de son propre visage. Ils étaient tièdes mais il les avala avec appétit.

Dehors, le soleil brillait dans un ciel d'hiver débarrassé du moindre nuage. Gonnard baissa son front le bord du chapeau trouvé dans le cabinet de toilette. Il démarra et prit la direction de Culver City.

21.

Il se gara à l'angle d'Overland et Culver et continua à pied vers le Thalberg Building. Sur la gauche de la route, des accessoiristes fourbissaient des fusils et les distribuaient aux occupants d'une diligence. Un figurant indien s'exerçait à lancer son tomahawk en caoutchouc à l'intérieur par la portière ouverte. Les quatre chevaux harnachés piaffaient d'impatience, leurs pattes antérieures entravées et leurs yeux bandés. Une voiture traveling avec la caméra solidement attachée dessus vint se ranger à côté de l'attelage. La réplique exacte de l'assaillant peau-rouge en chiffons était ficelée sur le capot et elle serait jetée sous les roues

du chariot à la fin du plan. Ainsi constituée, la caravane d'une nouvelle ruée vers l'ouest s'ébranla sur la route en direction du décor en plein air où serait tournée la séquence.

Un peu plus loin, des assistants, le doigt humecté en l'air, attendaient que le vent tourne pour mettre le feu aux décombres d'un quartier de Londres après un bombardement. Le Tower Bridge de deux mètres de long enjambait un méandre de la rivière de la MGM qui figurait la Tamise dans le fond, avant de se transformer trente mètres en aval en marécage africain où aimait plonger Tarzan.

De l'autre côté d'Overland, le regard survolait l'histoire et la géographie: le clocher d'une église autrichienne, un monastère chinois, la paroi d'un mont himalayen ou d'une *mesa* mexicaine, dans l'enfilade de Western Street et Bowery, une plage vénitienne en regard d'un iceberg en carton-plâtre, l'immense plateau 27 dont une batterie de projecteurs incandescents illuminait l'entrée décorée façon forteresse moyenâgeuse pour une production Selznick. Des oriflammes flottaient au vent et le pont-levis sonnait faux sous le pas des chevaux. Un barrissement retentit du lot 4 où était installé le zoo. Un orage venait d'être déclenché par les sorciers de la pluie, les pompiers du studio, sur le plateau le plus au sud près de Jefferson. D'où il était, Gonnard aperçut un arc en ciel auréoler le décor mais les opérateurs du technicolor ne parviendraient sans doute pas à fixer sur la pellicule ses couleurs diaphanes. Du boulot pour les techniciens des effets optiques. Un homme harassé sur le bord de la route, transportant une luxuriante plante verte dans un pot, faisait de l'autostop et implorait qu'on l'emmène à l'autre bout de l'immense site où s'étendaient les vingt-trois studios de tournage. Une voiture stoppa à sa hauteur. Le grouillot se précipita mais le conducteur le rabroua d'un geste vif et interpella Gonnard.

-Hé! Will! cria-t-il.

Gonnard reconnut Eddie Mannix. Il laissa passer un camion déguisé en wagon de train et traversa la chaussée.

-C'est toi que je voulais voir, Eddie.

-Ça tombe bien. Un garde m'a prévenu qu'un traîne-savate rôdait dans le coin. On est plutôt nerveux ces temps-ci vis-à-vis des étrangers.

Gonnard regarda autour de lui, surpris.

-Un de tes hommes me surveille?

-Ouais. Un type que j'ai déguisé en cowboy pour passer inaperçu, rigola-t-il. Grimpe, on va discuter.

Gonnard monta à bord de la voiture mais Mannix resta au point mort.

-Ben voulait te voir. Même à moi, il n'a rien dit mais j'ai entendu des trucs.

-Quels genres?

-Dis, t'es passé au maquillage?

-Non mais c'est une idée.

Mannix le dévisagea fixement. Gonnard posa le chapeau sur ses genoux.

-Ma parole, on dirait que tu t'es fait rouler dessus!

-Quels genres de trucs, Eddie? répéta Gonnard.

Mannix jeta un coup d'œil dans le rétroviseur et ferma la vitre de sa portière. Depuis plusieurs années, il comptait parmi les hommes les mieux informés d'Hollywood. Il avait la réputation de renifler les idées dans le vent et d'entendre les rumeurs avant qu'elles naissent.

-Comme quoi quelque chose se trame contre nous, dit-il d'un air sombre. On ne sait pas sur quel pied danser. On a fait photographier toutes nos vedettes en uniforme mais ça n'a pas calmé mes bourdonnements d'oreilles. Alors Ben a promis du bout des lèvres de freiner sur les sujets qui démangent nos clients européens mais en même temps, on a un film en tournage. Ça ne vient pas non plus du comité Breen.

Il haussa les épaules puis reprit:

-Et toi, tu voulais me parler?

Gonnard réfléchit. Il préférait tâter le terrain sous les pieds de Mayer avant de dire ce qu'il savait.

-Notre ami espagnol est mort il y a trois jours.

Mannix en eut le souffle coupé. Sa stupéfaction était presque risible.

-Ne fais pas un drame, Eddie. Il a été encorné par un taureau. D'ailleurs, Miss D. s'en foutait.

-Nom de Dieu! Qui sait ça?

-Juste moi et le taureau.

-C'est pas drôle. Et elle?

-Pas encore.

Mannix fronça les sourcils et posa très sérieusement la question:

-T'y étais?

-Non, pourquoi?

-A cause de tes blessures. T'aurais pu réchapper au taureau.

Mannix descendit et téléphona d'un poste le long d'un studio couvert.

Gonnard pensa à Van Ustrecht et se dit que le Belge avait plusieurs longueurs d'avance dans l'organisation de son complot. Jusqu'où avait-il avancé ses pions? Les G. Men en faisaient-ils partie?

-OK. Ben veut te voir, dit Mannix en regagnant son siège.

Ils montèrent directement au troisième étage du bâtiment de la direction par l'ascenseur privé. Mayer et Benjamin Thau les attendaient dans le vaste bureau blanc ton sur ton. Mayer mâchonnait un cigare éteint. Il cracha des brins de tabac dans son poing et s'en débarrassa dans une corbeille.

-Bonjour, Will. Ça va?

-Bonjour, monsieur. Bonjour, Ben.

Thau fit le tour du bureau circulaire et lui serra la main.

-Je ne vous aurais pas reconnu sans votre moustache, dit l'homme de confiance de Mayer en lui clignant de l'œil.

Gonnard sourit, appréciant la discrétion de Thau.

-Oui, bon, maugréa Mayer, assez parlé de vous. Eddie, vous lui avez dit?

-Qu'on ne savait rien? Oui, je lui ai tout raconté.

Le patron de la MGM gesticula sur son fauteuil en faisant de grands gestes exaspérés.

-Quand vous aurez fini votre numéro de pitres, tous les deux... L'information vient de New York. C'est louche, très louche. Bizarre. Quand ce n'est pas Schenck qui me bombarde de télégrammes en m'ordonnant la prudence, c'est le Président en personne qui m'appelle sans cesse pour me demander pourquoi je le laisse tomber. On a perdu 70% du marché européen pour coller à sa politique et je ne fais PAS de politique.

-Le Président a téléphoné une fois, rectifia Ben Thau en murmurant. Quand Louis l'a rappelé, il a refusé de le prendre.

-Et le bruit court que je travestis les valeurs américaines.

Mayer prononça le mot travestir en tordant la bouche. Toutes perversions, réelles ou imaginaires, lui étaient insupportables.

-D'où viennent ces rumeurs? demanda Gonnard.

-Nous espérions que vous le sauriez, répondit Thau.

Ainsi, cela avait commencé, songea-t-il. Il dit à voix basse:

-Peut-être.

Dans le silence qui suivit, ils entendirent craquer l'enveloppe du cigare de Mayer entre ses doigts crispés.

-Qu'en pensent les membres du MPPDA?

Mayer, Thau et Mannix le dévisagèrent sans comprendre.

-Vous croyez..., bredouilla Mayer.

-Ce que je crois n'a pas d'importance. Vous sentez les prémices d'un nouveau tremblement de terre et les présidents de compagnies devraient s'allier contre cette menace.

-Qui? Pourquoi? demanda Mannix.

Gonnard regarda à travers la fenêtre, au-dessus du toit d'une aile du Thalberg Building et vit des colonnes de fumée grise qui annonçaient que le bombardement de Londres avait commencé.

-Vous connaissez la réponse, répondit-il sombrement. Reste à savoir ce que vous ferez.

-Et vous, Will? prononça Ben Thau.

Gonnard se tourna vers lui.

-Chez Musso & Frank's, demain. Howard Strickling trouvera un prétexte.

Il remit le chapeau et salua les trois hommes.

En quittant les studios de la MGM, il savait que la bataille était engagée et qu'il avait moins de vingt-quatre heures pour composer un plan de contre-attaque. A l'angle de Jefferson et Overland, il téléphona d'un poste public planté de travers sur le côté de la chaussée. L'appareil factice tomba au sol et se brisa. Gonnard subit les récriminations hystériques d'un accessoiriste et il s'éloigna à la recherche d'un vrai téléphone. Il appela chez Cowall en n'obtenant aucune réponse. Il fonça chez lui.

North Hollywood. Il planqua une heure puis il s'approcha de la maison. La vitre brisée avait été remplacée par une feuille de journal. Il déchira le papier, passa son bras, ouvrit le battant de la fenêtre et pénétra à l'intérieur.

L'ornement chrétien était toujours cloué au mur. Gonnard tendit l'oreille. Silence. Plus personne n'habitait ici. Une fouille méticuleuse des deux pièces, de la cuisine et des toilettes ne lui apprit rien de plus. Une machine à écrire traînait sous le lit dans la chambre, abandonnée, inutile, comme les ambitions littéraires de l'immigré polonais.

Il dénicha le téléphone et appela Hal Wallis de la Warner qui lui promit de le rappeler rapidement au numéro de Cowall après avoir écouté ses questions. Dix minutes. Une seconde cigarette allumée au mégot de la première. La sonnerie retentit.

-Tu avais à moitié raison, déclara Wallis. Milton Cowall a appelé Jerry Wald mais on n'avait jamais entendu parlé de lui auparavant. Cowall a insisté, il disait qu'il était dans la dèche et Jerry lui a finalement dit d'aller se faire voir.

-Il n'a pas laissé d'adresse au cas où Jerry changerait d'avis ?

-Non.

-Il n'a pas dit d'où il appelait?

-Non plus.

-Merci.

Cowall et sa maîtresse étaient en relation. Elle l'avait prévenu qu'un émissaire de la Warner était passé lui proposer un travail et il était tombé dans le piège mais sans laisser de traces pour retrouver l'endroit où il se cachait.

Gonnard imagina une autre tactique. Il sortit discrètement de la maison en tirant la fenêtre, reprit le volant et roula rapidement à la recherche d'une voiture de police. Il en repéra une en patrouille sur Franklin Avenue. Les deux flics en uniforme à l'intérieur obtempérèrent à ses ordres et lancèrent un avis de recherche à toutes les unités sur la Chevrolet de Cowall,

immatriculation BY250. De mauvaise grâce, ils attendirent jusqu'au-delà de leur dernière heure de service. Gonnard allait les laisser repartir prendre leur relève quand l'information grésilla sur les ondes radio. La voiture était repérée dans la Septième Rue, Wilshire District.

Il repartit en chasse. La Chevy noire était garée devant un hôtel meublé à la semaine. Il apprit le numéro de la chambre à la réception grâce à la description qu'il fit de la maîtresse de Cowall. Avec cinq dollars glissés dans la poche du concierge, il acquit le droit de visiter l'endroit seul. Il attendit que le couloir et le palier soient vides et silencieux pour appuyer son épaule contre le battant de la porte 23. Le bois craqua, la serrure céda d'un coup avec un bruit sec.

Un lit en face d'une petite table ornée d'une glace et d'un lavabo blanc. Des vêtements féminins étaient jetés en vrac près d'une valise ouverte. Une seule valise.

Déçu et persuadé que Cowall n'avait jamais mis les pieds dans cette chambre, Gonnard redescendit à la réception et consulta pour cinq dollars supplémentaires le registre des appels téléphoniques facturés à l'occupante de la chambre 23. Il n'y dénicha que deux numéros identiques qu'il composa immédiatement sous l'œil farouchement réprobateur du concierge.

-Mettez-le sur la facture, lui dit Gonnard en lui tournant le dos.

Au loin, la sonnerie retentit puis une voix répondit:

-Résidence de monsieur Van Ustrecht.

Il reposa le combiné.

Cowall était caché à Beverly Hills et sa maîtresse logeait à l'hôtel. Il décida de l'y attendre.

En pure perte de temps. A minuit, il s'en alla.

22.

Retour par Sunset chez Norma Shearer.

Elle l'attendait debout près du foyer de la cheminée en écoutant un programme musical à la radio bien qu'elle fut épuisée par une journée de tournage. Gonnard lui embrassa le bout de doigts et elle joua si bien son rôle de jeune fille amoureuse, en rougissant et baissant ses beaux yeux, qu'il éclata de rire.

-Tu parais fatiguée, dit-il en la dévisageant.

-Pourquoi viens-tu me voir seulement quand tu t'es fais passer à tabac? répliqua Norma.

Elle baissa le son de la radio, garda la main de Gonnard dans la sienne et se pencha vers lui. Ils se confièrent l'un à l'autre à voix basse comme un frère et une sœur. Elle s'ennuyait à mourir, lui-dit elle, et envisageait de plus en plus sérieusement d'abandonner sa carrière. Il avoua l'échec amer de ses recherches.

-Eddie Mannix a appelé, reprit Norma.

Il se redressa, alarmé.

-Il sait que je suis ici!

Elle haussa les épaules d'un air insouciant.

-Et alors! Si c'est à ma réputation que tu penses...

Sa voix essaya d'adopter les intonations viriles de Clark Gable en dégringolant de deux octaves:

-Mon cher, je m'en fiche comme d'une guigne!

Elle se mit à rire et entraîna Gonnard dans une bourrasque de gaîté. Ils retrouvèrent leur souffle peu après, les larmes aux yeux et les doigts de leurs mains toujours entrelacés.

-Je dois aller me coucher, dit-elle. J'ai dit à Eddie que je ne savais pas où tu étais et c'était vrai. Essaie de dormir, toi aussi.

Elle se leva, posa sur lui un regard tour à tour inquiet et réconfortant en l'espace d'une seconde puis lui envoya un baiser amical du bout des lèvres et s'éloigna. Une sortie digne d'une star MGM.

Gonnard resta seul encore un moment et sentit la fatigue l'envahir, engourdir peu à peu les douleurs de son corps. Il céda à la sensation d'apaisement en fermant les yeux. Les braises rougeoyantes s'effondrèrent dans l'âtre et la musique jouait en sourdine. Derrière ses paupières closes, il se vit petit garçon accompagnant ses parents dans la salle obscure d'un cinéma.

Le matin, un domestique le réveilla en lui tendant le combiné d'un téléphone. Gonnard occulta le micro.

-Miss Shearer est partie?

-Oui monsieur, répondit le domestique. Son chauffeur est venu la chercher à sept heures.

Il remercia d'un signe et consulta sa montre.

-Gonnard.

-C'est Eddie. Une heure chez Musso's, ça va?

-Oui. Rends-moi un service, mon vieux. Je veux une liste du personnel que tu as embauché depuis le début de l'année et qui travaille encore au studio, ceux qui ont un pouvoir quelconque dans l'élaboration d'un projet de film. Laisse tomber les techniciens et les extra.

-Merci.

-Pas de quoi. Autre chose: je t'ai déjà parlé d'un type nommé Milton Cowall, un scénariste. Cherche et trouve moi quelque chose sur lui.

-Je cherche quoi? glapit Mannix exaspéré.

-Je ne sais pas, mais je le veux pour la réunion de cet après-midi.

Mannix jura grossièrement. Gonnard écarta l'écouteur de son oreille. Une intuition prenait forme dans son esprit, un lien fragile qu'il essaya d'identifier en se concentrant. Il ferma les yeux, se gratta le sommet du crâne et sentit le sang de la plaie à l'arrière couler entre ses cheveux. Il plongea sa main dans la poche de sa veste à la recherche d'un mouchoir et en sortit un bout de papier avec un nom griffonné dessus. L'idée s'évanouit aussi rapidement qu'elle lui était venue. Il jura lui aussi ce qui coupa court aux protestations de Mannix.

-J'ai le nom d'une jeune actrice. Regarde si elle a fait un bout d'essai pour le studio.

-Quel nom? grogna Mannix.

-Louise Borxman.

-OK. On l'a sous contrat?

-Non.

-Salut. Chez Musso's.

Il interrompit la communication.

Il restait moins de quatre heures pour préparer ce qu'il allait servir aux représentants des studios. Gonnard espérait en fait en apprendre plus que ce qu'il savait déjà. En l'absence d'explication au rôle exact joué dans cette partie par un obscur journaliste devenu auteur de script à deux cents billets la semaine dans le studio de Cohn, le déjeuner chez Musso's risquait d'être un fiasco complet. Pourtant, après que Cowall se soit réfugié sous la protection de son puissant ami et ses alliés millionnaires en pétrole sitôt son imposture découverte, il avait la certitude d'avoir trouvé dans la personnalité du scénariste à la fois la carte principale dans le jeu de Van Ustrech et le maillon le plus faible du complot.

Il récupéra sa voiture dans le garage à côté de la maison et conduisit tout droit jusqu'à chez lui.

Karl Chief répondit aux coups discrets qu'il frappa à sa fenêtre.

-Faites le tour et entrez, dit le vieil homme.

Dans l'appartement de Chief, il se déshabilla et enfila une chemise et un costume propre qui flottait un peu sur son corps amaigri.

-Les deux types ont rôdé un peu par ici et une patrouille est passée voir. Ils m'ont posé des questions.

-Les flics? Qu'est-ce qu'ils voulaient savoir?

-Peut-être bien si vous étiez mort.

Gonnard ouvrit l'enveloppe que lui tendait Chief et en sortit environ sept cents dollars. Il fit deux parts.

-Je me suis déjà payé, protesta Chief.

Mais Gonnard laissa la moitié de l'argent sur la table.

Il repartit une minute plus tard en jetant sa valise sur la banquette arrière. Karl Chief lui adressa un signe de la main, plutôt un geste de reconnaissance de la part d'un homme condamné. Gonnard détourna les yeux du rétroviseur.

Il se dirigea vers le restaurant Musso & Frank's en faisant un détour par la Septième Rue. Sans ralentir, il repéra l'emplacement vide le long du trottoir où était garée la voiture de Cowall. Il consulta sa montre, accéléra et arriva devant la propriété de Van Ustrech après une demi heure de conduite nerveuse dans le trafic dense de la fin de matinée. Il s'approcha à pied des grilles, glissa un œil entre les barreaux. Sous la tonnelle couverte de vigne grimpante, il reconnut la Chevrolet à l'arrêt.

Eddie Mannix faisait le pied de grue devant le restaurant sur Hollywood Bd. D'un œil, il aperçut Gonnard approcher et de l'autre, il surveillait l'arrivée indésirable de journalistes attirés par la réunion pourtant discrète des patrons de l'industrie. Il exhiba sa montre d'un air outragé devant le visage de Gonnard qui leva les mains en signe d'excuse.

-Où sont-ils? demanda-t-il.

-A l'arrière.

Ils entrèrent à l'intérieur du restaurant, les deux rangées de banquettes cloisonnées de la salle à manger étaient occupées par des clients avides et bruyants, puis passèrent la porte du fond et rejoignirent une douzaine d'hommes accoudés au comptoir boisé dans l'arrière-salle exigüe. Mannix avait prié les habitués, piliers de bar et piliers de la profession dans la dèche, d'aller voir ailleurs si le whisky avait meilleur goût. Il avait aussi réquisitionné quelques tabourets pour y installer ceux dont la présence n'était pas fortuite: autour de Benjamin Thau et Howard Strickling, chef de la publicité à la Metro, des hommes de confiance, de loi et de paille des compagnies. Warner, Paramount, RKO, Fox, Columbia, Universal, Artistes Associés, Disney, Republic, Monogram et PRC.

Tous les *moguls* s'étaient fait représenter mais aucun n'avait voulu faire le déplacement. Gonnard en éprouva un vif ressentiment. Après tout ce qu'il avait fait pour eux, pour chaque studio et les affaires scabreuses dont il avait pris seul la responsabilité, ils ne lui faisaient pas assez confiance pour le croire quand il leur promettait l'Apocalypse. A moins que, sentant le réel danger, ils préféreraient déléguer leurs oreilles et leurs voix aux hommes tout aussi importants qu'eux mais moins connus du grand public et des journalistes. Leurs regards convergèrent vers Gonnard et les conversations moururent peu à peu.

Il retira son chapeau et les stigmates de son visage impressionnèrent plus ses interlocuteurs qu'un long discours.

-Je sais..., commença-t-il puis il laissa planer un long silence. Je sais que vous avez reçu des menaces, alors jouons cartes sur tables, voulez-vous? Pas de pudibonderie vertueuse et d'échappatoire, il est trop tard. Chaque studio est menacé par un seul et même homme, Vincent Van Ustrecht.

-Je ne connais personne de ce nom, affirma l'avocat de la RKO.

-Nous savons tous de qui il s'agit, répliqua fermement celui de Universal. Sinon, nous ne serions pas venus.

-Je jure que...

-Tu peux jurer tout ce que tu veux, Philip. Continuez, Will.

-Merci. Van Ustrecht veut faire main basse sur les firmes, toutes les firmes, et diriger la production cinématographique toute entière. Il ne se contentera pas d'un studio indépendant ou d'acheter un réseau de salles. Il veut produire et chasser hors de Californie vos patrons et il utilisera tous les moyens.

-Pourquoi? demanda George Chetrie-Paramount.

-Lui et ses amis ne veulent pas de la guerre, ils ne veulent pas de juifs à la tête des grandes compagnies, ils ne veulent pas des communistes, ils ne veulent pas de Roosevelt à la présidence des Etats-Unis, ils ne veulent pas de gangsters, de putains, de bagnards, d'ivrognes, de flics corrompus, d'étrangers, de bandes interventionnistes, de critiques contre Hitler sur les écrans américains.

Les hommes de l'oligarchie hollywoodienne s'entre-regardèrent, abasourdis.

-Il est malade! murmura l'un d'eux.

-Ce qu'il voudrait que nous fassions, c'est de la propagande, déclara un autre avec des accents de répulsion.

Tous les autres approuvèrent, sombrement.

-S'il admire tellement Adolf, pourquoi ne va-t-il pas rejoindre le grand Reich?

-Il croit que c'est facile de produire des films que le public veut payer pour voir.

-Bon Dieu, Gonnard! C'est sérieux? demanda le représentant des U.A..

-C'est ce que je veux savoir. Harry Cohn a été victime d'un chantage. Van Ustrecht s'est attaqué à la Loew's à New York, pas vrai, Ben? Il a placé des hommes à lui aux côtés de chacun de vous. Il n'attend que le bon moment pour attaquer.

-Nous tous ensemble? Tu crois vraiment? demanda Briskin.

Le bras droit de Cohn transpirait, mal à l'aise.

-Oui.

-En admettant que cela soit vrai, dit Chetrie, comment peut-il s'y prendre?

Gonnard le regarda droit dans les yeux.

-Dites-le moi, répondit-il.

Tous baissèrent les yeux en observant un silence gêné. Debbins-Warner Bros. prit la parole d'une voix mal assurée:

-Il y a deux mois, nos labos ont donné l'alerte. Les bains de tirage avaient été trafiqués. On aurait perdu un million au bas mot si les techniciens n'avaient pas vérifié.

-Chez nous, reprit Nunnaly Johnson, un producteur de la Fox, les agents font le siège de mon bureau avec des crocs grands comme ça qui leur sortent des gencives. Ils sont tous devenus fous furieux en même temps.

-Tout ça, c'est des conneries! déclara Chetrie en se levant. Les acteurs ont toujours voulu être mieux payés, comme les scénaristes qui se prennent en plus pour des auteurs dramatiques, comme les réalisateurs qui se prennent pour des artistes. S'il voulait nous museler, Van Ustrecht s'attaquerait au Code.

-C'est ce qu'on entend dire justement.

-Nous l'avons créé pour préserver notre réputation et personne ne le modifiera sans notre accord. Je n'y crois pas.

George Chetrie écarta les bras en réclamant le silence:

-Nous sommes tous inquiets. Notre position est plus délicate que nous ne voulons bien l'avouer. Nous survivrions difficilement à une année supplémentaire sans de nouveaux bénéfices et je n'ose imaginer la situation si l'Amérique se précipitait dans la guerre.

-Ce n'est pas notre intérêt.

-Nous faisons seulement ce que veut le public.

-Gonnard ne nous a pas convaincu, reprit l'avocat de la RKO en cherchant une approbation sur les visages de ses interlocuteurs. Allons, Will, il existe tellement de rumeurs à Hollywood que je combats parfois celles que notre propre service de publicité a inventées. Ce Van Ustrecht aurait des espions dans nos bureaux, capables de nous manipuler sans que nous nous en rendions compte? Qui? Quelqu'un parmi nous, peut-être. Un homme dont on serre la main tous les matins au studio et à qui on confie nos productions les plus importantes. Je n'y crois pas, conclut-il avec conviction.

Gonnard hésitait. Il perdait ses forces à convaincre ces hommes sûrs de leur puissance pourtant il avait vu et entendu Van Ustrecht persuadé lui aussi de pouvoir les atteindre.

Il se leva, découragé et confus, et ramassa son chapeau. En se coiffant, il dit:

-Il veut prendre ce que vous avez fondé.

Puis il quitta l'arrière-salle du restaurant en laissant la porte ouverte. Mannix se précipita pour la refermer et lui emboîta le pas.

-Tu m'aurais dit ce que tu voulais faire, je t'aurais conseillé de la fermer.

-Ils sont prévenus, qu'ils me croient ou pas, répondit Gonnard.

-Reconnais que c'est pas croyable. Louis va être furieux si on pense que l'idée de la réunion vient de lui.

Gonnard haussa les épaules avec fatalité.

-Tu as les renseignements que je t'ai demandés ?

-Merde, Will! Je viens de te dire de laisser tomber.

Mannix le regarda s'éloigner de la devanture de Musso & Frank's puis il le perdit de vue dans la foule.

Gonnard remonta dans sa voiture, l'esprit vide de tous projets. Il démarra, prit Hollywood Boulevard vers l'ouest sans se préoccuper si l'essence qui restait dans le réservoir lui permettrait d'atteindre l'océan. Il roula et sortit de la ville. A cet instant, il aurait préféré ne jamais avoir lu son nom sur une carte longtemps auparavant.

23.

Des gouttes de pluies s'écrasèrent contre le pare-brise. Bientôt, des trombes d'eau glacée s'abattirent, si violentes qu'elles assombrirent le ciel comme un fondu au noir. Le sol durci refusait d'absorber l'orage, condition idéale pour qu'une nouvelle inondation accable Los Angeles mais rien ne ferait disparaître la Ville.

Norma-Jeane. Sa Norma. Elle habitait quelque part dans le quartier qu'il traversait en direction du Pacifique. Il sentait sa présence bien qu'elle ne le connût même pas. Depuis que Gladys l'avait abandonnée, c'était au moins sa dixième adresse provisoire. Parfois, il aimait s'imaginer avec elle ou il l'épiait, de loin, l'observait lorsqu'elle sortait de la Emerson Junior

High School avec un groupe d'adolescents l'accompagnant et la reluquant. Norma était une jeune fille si jolie.

L'eau rejoignit la mer, en se salissant sur la chaussée et dans les égouts. A Butte, après l'enterrement de ses parents, il avait été confié à une tante. Cette femme ne l'aimait pas, prétendant qu'un tel drame ne serait jamais arrivé dans une église, le doigt vengeur du Seigneur s'était pointé sur la salle de cinéma, lieu de débauche, et autres stupidités qui le rendaient fou furieux, jusqu'à ce qu'un représentant du réseau Publix vienne le trouver pour lui remettre un chèque de compensation avec une mine contrite de circonstance. Cet argent lui avait permis de faire des études jusqu'au lycée puis il était parti vers la côte. Là, il avait perdu tout espoir de revenir dans le Montana. Gladys était si désirable et lui, trop jeune pour être celui qu'elle imaginait qu'il soit. Il ne l'avait pas rendu folle, elle l'était déjà. Aussi belle et facile, et tellement malade. La photo. Son portrait. Il regrettait de ne pas l'avoir emporté. Il aurait pu le donner à Norma pour qu'elle fasse sa connaissance et écrire derrière qu'il regrettait de ne pas être son père. Ou qu'il l'était peut-être. La pluie avait cessé. Il était devenu flic. A l'époque, on cherchait des costauds pour repousser les immigrés chicanos à la frontière de la Californie en abattant à tour de bras de longs bâtons souples sur leurs dos déjà brisés par la misère. Il ne côtoyait que la misère, les âmes blessées, l'envers du décor. A Hollywood. Il n'ouvrait les yeux qu'après que le malheur ait frappé. Le sable sur la plage était détrempe, collait à ses semelles, il était marron, boueux. Il s'assit, à la limite du ressac de la marée descendante et attendit.

Il revint deux jours plus tard chez Norma Shearer qui l'attendait avec une inquiétude de plus en plus grande.

-Au moins, personne ne t'a tapé dessus cette fois, dit-elle en l'accueillant.

Il était rentré à pied après avoir abandonné la Pontiac sur le bord de la route entre Santa Monica et Beverly Hills. Une cabane de pêcheur délabrée l'avait abrité et il y avait presque été enseveli lorsque des déferlantes s'étaient précipitées sur la plage. L'actrice ne posa pas de question sur sa conduite étrange, questions auxquelles il aurait été incapable de répondre. Elle lui fit couler un bain, lui donna un costume et jeta celui qui puait l'humidité salée.

Rasé de frais, il ressemblait presque à l'homme que Norma et Irving avaient rencontré dix ans plus tôt. Elle l'admira, sans fausse pudeur.

-Est-ce que tu fais ça pour que je tombe amoureuse de toi?

Elle le mena par la main dans le salon, devant le feu qui crépitait dans la cheminée puis elle attendit de longues secondes, indécise, avant de lui adresser de nouveau la parole:

-Tu te mettrais en colère si je te disais que Louis te cherchait?

-Bien sûr que non.

-Il est même venu ici en me menaçant de son cigare pour me faire avouer où je te cachais. Il espérait te rencontrer en secret.

-Je suis désolé de te mêler à tout ça, dit-il sincèrement.

-Me mêler à quoi?

S'il y avait le moindre risque que le complot de Van Ustrech réussisse, les victimes de cette bataille seraient les hommes et les femmes qui incarnaient le rêve révolu de l'Amérique à travers l'écran. La peur afflua dans l'esprit de Gonnard avec la même force qu'une houle de tempête, la même peur du vide et de la solitude quand il avait marché pendant des heures sur la plage lisse de sable mouillé de Santa Monica. Il regarda Norma avec tristesse.

-Que feras-tu quand tu arrêteras ta carrière? Où iras-tu?

Surprise, l'actrice haussa les épaules et fit une grimace signifiant qu'elle espérait que sa vie ne s'arrêterait pas pour autant. Il s'efforça de lui rendre son sourire confiant et s'éloigna téléphoner.

Sans donner les raisons de ce revirement, ni dire ce qui nécessitait l'urgence, Mayer fixa rendez-vous pour le soir même de sa voix abrupte mais laissa Gonnard choisir le lieu. Il décela dans le ton de Mayer une appréhension inhabituelle, tout en réfléchissant à l'endroit discret approprié.

-Alors? grogna Mayer.

-Pourquoi pas chez Norma? répondit Gonnard. Vous y passez la moitié de votre temps libre, paraît-il.

-Qui dit ça? cria Mayer. C'est une insinuation? Qu'est ce que ça veut dire?

Gonnard entendit Norma rire dans son dos par-dessus les hurlements de l'écouteur.

-C'est simplement une invitation, monsieur.

-Mouais. Je passerai en vitesse.

Le fracas du combiné blanc ivoire heurtant son support dans le bureau de Mayer assourdit Gonnard à l'autre bout du fil. Il se retourna, croisa le regard étincelant de Norma et elle éclata d'un rire bruyant.

-Moi avec Louis! s'exclama-t-elle en hoquetant. Est-ce ma réputation ou la sienne qui est en danger?

Vers neuf heures, le domestique introduisit Mayer et sa femme Margaret auprès de Norma. Elle portait un négligé de soie rose pâle dessiné par Adrian, brillant et vaporeux et des sandales à talons haut. Après les civilités d'usage, les Mayer lui offrirent un bouquet de fleurs exotiques et la félicitèrent de sa beauté, à quoi elle répondit par un remerciement murmuré. Gonnard resta en retrait, attendant que Norma le présente à Margaret mais les deux femmes s'éclipsèrent aussitôt. Sans prendre la peine de retirer son manteau et son chapeau, le patron de la MGM attaqua:

-Peu importe ce que pensent les autres, je veux savoir ce qu'on risque vraiment. Van Ustrech est un serpent et il peut jurer qu'il ne me mordra pas, je me méfie de lui.

-Vous lui avez parlé? s'étonna Gonnard.

-Hier. Le couplet sur la morale, tel que vous l'avez décrit.

Mayer secoua sa figure ronde et plissa ses yeux derrière ses lunettes.

-Alors? demanda Gonnard.

-Alors! explosa Mayer, j'ai subi des sermons mais jamais on ne m'a obligé d'y croire...

Il s'interrompit comme si une idée venait subitement de traverser son esprit. Gonnard ne fut pas dupe mais Mayer avait besoin de jouer la comédie quand il énonçait une contrevérité pour s'en convaincre lui-même.

-Pourquoi ne pas lui proposer de devenir producteur associé? Il apporte ses propres fonds car il ne veut pas dépendre de moi ou d'un autre studio mais il a besoin d'opérateurs et d'acteurs, et de décors, et d'un script à filmer. Nous lui fournissons tout cela...

-Nous?

Mayer balaya la question du revers de la main et poursuivit sa réflexion à haute voix:

-... et il se collettera le public avec son film. S'il pense pouvoir réussir mieux que nous, et bien, il verra.

-Attendez une minute, objecta Gonnard. Si vous le laissez faire exactement ce qu'il veut, il se méfiera. Van Ustrech n'est pas idiot.

-Non... non... évidemment pas. Je ne le suis pas non plus. Il doit penser que nous ne le laisserons pas faire... facilement. Nous devons le convaincre de nous combattre sur notre propre terrain.

-Nous? répéta Gonnard mal à l'aise.

-Vous le connaissez mieux que moi. Vous l'avez rencontré, non? Et je ne veux pas savoir dans quelles circonstances.

Gonnard avait du mal à croire ce qu'il entendait. Mayer se leva, mettant un terme à leur conversation.

Attirées par le silence qui s'était installé entre les deux hommes, Norma et Margaret réapparurent dans le salon. L'actrice tenait à bout de bras les fleurs exotiques savamment exposées dans une vase de cristal.

-Ne sont-elles pas superbes! s'exclama-t-elle.

Mayer entraîna sa femme vers la porte d'entrée.

-Moins que vous, ma chère, répliqua-t-il d'un ton suave, un sourire en coin.

-Louis, vous êtes un charmeur.

Il rougit comme un étudiant, sans feindre, et Norma éclata de rire.

Au moment de sortir, Mayer attira Gonnard près de lui par un geste. Les deux femmes s'éloignèrent vers le chauffeur qui maintenait la portière ouverte.

-Eddie a fait des recherches pour vous. Qu'est-ce que cette fille vient faire dans cette histoire? Gonnard haussa les épaules.

-Après tout, c'est votre affaire, reprit-il. Elle a tourné un essai costume pour Myrna Loy mais Goetz à la Fox possède une bande d'essai sonore. Voilà son adresse.

Mayer souleva son chapeau en s'engouffrant dans sa voiture. A travers la vitre, il fit un signe d'adieu à Norma et Gonnard qui observèrent sans bouger les faisceaux des phares décrire des arabesques dans la nuit en descendant des collines.

-Will? demanda enfin Norma.

Il frissonna, un peu de peur et de froid, en entendant son nom prononcé par une voix amie qui ne le menaçait pas, ni ne lui donnait des ordres qu'il redoutait d'exécuter.

-Va te coucher, Norma, dit-il doucement.

-Soit prudent, répondit-elle en lui effleurant la main quand elle le croisa.

Il passa une partie de la nuit à observer l'obscurité et écouter le silence, une fois que Norma se fut endormie dans sa chambre à l'autre bout de la grande maison vide, en réfléchissant à la proposition de Mayer. Celui-ci ne voulait rien entendre, rien savoir de la façon dont Gonnard s'y prendrait pour attirer Van Ustrecht et ses amis à la mentalité douteuse dans le gouffre de la production cinématographique. Ce ne serait pas le premier millionnaire à flamber et être réduit en cendres à Hollywood. Les sommes colossales qu'il devrait investir pour tenir le rang devant les chefs de l'industrie qu'il méprisait précipiteraient sa chute. Le coup monté était tordu mais comme il le soupçonnait, déjà préparé point par point dans l'esprit aiguë de Mayer. Son rôle à lui était d'entraîner Van Ustrecht dans le piège. Il songea que la stratégie de Mayer était sans doute la meilleure: connaître ses ennemis et les combattre face à face plutôt que de les fuir sans cesse.

24.

Avant les premières lueurs de l'aube, il se fit conduire près de Santa Monica avec un bidon d'essence de cinq gallons puis renvoya le chauffeur chercher Norma. Il parcourut la route en sens inverse vers les hauteurs de Beverly Hills et se gara devant la maison de Van Ustrecht. Le gardien à l'entrée lui apprit qu'il n'était pas chez lui. Gonnard camoufla sa satisfaction et tourna rapidement les talons: son maître absent, Cowall n'avait qu'un endroit où se cacher et il devenait facile à traquer. Le scénariste lui permettrait d'atteindre la vraie proie de cette chasse à l'homme, à condition de le sacrifier et Cowall faisait partie de cette race qui se comptait en milliers d'individus à Hollywood, dont le destin semblait être d'atteindre l'Eldorado pour y mourir plus rapidement.

Il repéra la Chevrolet parquée près de l'hôtel de la Septième Rue. Il fit le tour par derrière, évitant le concierge, grimpa au second étage et s'approcha sur la pointe des pieds de la chambre numéro 23. La porte portait les marques de son effraction et était maintenue fermée par une cale en bois dont le bout dépassait sous le battant.

Gonnard frappa et dit:

-Je viens réparer la serrure, m'sieur!

Il entendit des pas à l'intérieur et le bruit de la cale délogée d'un coup de pied. Il poussa de toutes ses forces. Cowall prit le bord du montant dans le visage et s'écrouta à la renverse. Il leva les bras pour parer les coups à venir mais Gonnard écarta les siens en signe d'apaisement.

-Hello, Milt. Content de te revoir.

Cowall l'observa de son regard peureux et fuyant, une main sur son nez tuméfié.

-Où est Vince?

Second regard, plus étonné et encore plus faux. Le décor de la chambre n'avait pas changé. Des vêtements féminins traînaient toujours au sol, des bouteilles vides les y avaient rejoint. Le lit était défait et un second couchage était installé sous la fenêtre. Le couple devait boire ensemble et faire lit séparé. Le miroir au-dessus du lavabo était tellement sale que Gonnard n'y aperçu qu'un vague reflet gris. Au pied du lit, posée à plat sur la valise fermée, la machine à écrire avait été rapportée et une feuille était glissée sous le rouleau. Gonnard s'en approcha, stoppant net d'un seul regard un geste de défense de Cowall. Il lut sur la page un bout de scène de roman puis il releva les yeux et s'assit sur le lit.

-Désolé pour ça, dit-il en touchant son propre nez.

-C'est pas des façons, répliqua Cowall d'un air comiquement indigné en se relevant.

Gonnard tira une cigarette de son paquet et en offrit une à Cowall qui refusa.

-Un vice à la fois, c'est plus sûr.

Le scénariste baissa la tête, honteux.

-Ceux qui boivent pas un peu, continua Gonnard, ne réussissent pas dans cette ville de dingues.

Allusion à Van Ustrecht. Cowall esquissa un sourire.

-Je connais un agent, un type de mes amis, qui fourgue les bonnes histoires aux studios. Il fait soixante pour cent pour l'auteur, vingt pour lui et vingt pour les à cotés.

-Pourquoi? demanda Cowall en fronçant les sourcils.

-Eh bien, quand on connaît le système, vingt pour cent, ce n'est pas lourd...

-Non. Pourquoi moi? Pourquoi vous me proposez ça?

-Je peux gagner un peu de fric, sans taper sur les gens.

-Et je toucherai mon argent dans combien de temps?

-Dès que mon ami aura lu ton histoire.

-En fait, j'écrivais pour Vince, dit Cowall en récupérant sa machine à écrire et la serrant contre sa poitrine.

-Ouais. *L'eau de rose* ou des romans édifiants pour l'éducation des jeunes filles de la Légion Catholique. Mon ami cherche plutôt des histoires dures-de-dures. C'est ce que veulent les studios.

-C'est ce que je veux faire, gémit Cowall, mais Vince n'aime pas les choses sales et dégradantes. S'il voyait où je vis, il comprendrait que je ne peux pas écrire autre chose. C'est la vie, rien que la vie à Los Angeles. La pire ville des Etats-Unis.

Pourquoi ne l'a quittait-il pas? se demanda Gonnard. Pourquoi ne retournait-il pas à Boston rejoindre sa sœur? Mais pourquoi cette ville n'attirait-elle que les personnes qui la détestaient profondément, comme lui-même? Et pourquoi coupait-elle irrémédiablement les ailes des anges qui s'y posaient?

Cowall sembla lire dans ses pensées car il remua les lèvres sans prononcer un son, incapable d'apporter une réponse à ces questions par des mots.

-Bon, reprit Gonnard. Alors c'est d'accord. Vince n'en saura rien.

Cowall desserra son étreinte autour de la machine à écrire et arracha le feuillet dactylographié qu'il froissa dans sa main avec une détermination rageuse.

-Ouais. Ils vont en avoir pour leur compte, ricana-t-il. Je vais mettre le feu à cette putain de ville.

Gonnard se leva, glissa un billet de cinq dans le goulot d'une bouteille vide sur la table de nuit.

-Pour l'inspiration.

Cowall étira sa bouche en un sourire mauvais. Gonnard vit cette grimace et fut persuadé que l'écrivain minable savait lui aussi qu'il écrirait une œuvre destructrice.

Avec quelques dollars supplémentaires, il s'assura la complicité du concierge: les déplacements, les visites, les numéros de téléphone de l'occupant de la chambre 23. Il viendrait prendre les renseignements plus tard et régulièrement. L'homme accepta comme si la mission d'espionner les clients constituait le quotidien de son travail.

Gonnard sortit de l'hôtel et hésita sur la direction à prendre. Il vit de l'autre côté de la chaussée deux palmiers qui avaient poussé de travers et emmêlaient leurs feuillages desséchés. Une banderole malmenée par le vent froid tendue entre les troncs proclamait la victoire des réformistes utopistes de l'EPIC aux élections municipales tel un fanion oublié sur le champ d'une bataille perdue depuis de nombreuses années. Gonnard s'étonna que la police, dont la corruption était l'une des cibles favorites de la campagne d'Upton Sinclair, ne l'ait jamais décrochée. La preuve que le temps ne suffisait pas à effacer les traces du passé.

Il rejoignit sa voiture, s'installa derrière le volant, mit le moteur en marche.

Il se demanda où aller. Retourner chez Norma lui parut impossible, trop dangereux pour elle. Il en avait promis aux deux cogneurs du FBI mais il n'avait rien à leur donner. Pas encore. Reeves ne lui accorderait plus longtemps sa mise en disponibilité du service.

Un peu plus loin sur la rue, il but un café épais et amer dans l'échoppe miteuse d'un grand Turc puis commanda une bière qui était mexicaine pour se rincer la gorge. La boutique puait l'huile d'olive qui semblait suinter des murs et de la peau brune du patron, un homme gros et velu sur toutes les parties du corps dépassant de sa chemise.

Maintenant que Cowall tissait sur sa machine à écrire la première maille du filet avec lequel il espérait piéger Van Ustrech, il devait s'assurer que le scénariste accomplirait jusqu'au bout sa part de travail. Il n'avait jamais vu tout au long de sa carrière une victime que l'instinct de survie ne poussait pas à modifier son sort inéluctable en dernier recours.

Le café le fit transpirer et la bière frissonner de froid. Il se sentait mal. Il sortit presque en courant après avoir jeté de la monnaie dans la grosse patte du Turc. Les deux ou trois clients rivés sur leurs chaises se moquèrent de lui dans leur langue maternelle.

Il fit quelques pas sur le trottoir. Une femme accrocha son bras, s'excusa et lui envoya une œillade appuyée. Il lui tourna le dos.

Il s'arrêta à un poste de téléphone public, glissa une pièce dans la fente et appela Eddie Mannix. En attendant sa communication, il pensa qu'après sa conversation avec Mayer, le chef du personnel de la MGM serait mieux disposé à lui fournir les renseignements dont il avait besoin. Il voulait le convaincre qu'il se trompait, que la menace venait aussi de l'intérieur du système, que le paternalisme dont Mayer accablait ses employés ne serait pas toujours payé en retour d'un dévouement aveugle.

Deux *hoboes* d'allure misérable marchaient à sa rencontre en se disputant et s'injuriant. Il s'écarta sur le côté comme les autres passants. Un des vagabonds lui arracha le combiné des mains et menaça l'autre de le frapper avec. Gonnard recula de deux pas.

La foule mi-apeurée, mi-rigolarde fit un cercle qui débordait sur la chaussée autour des clochards. Une voiture-pie se gara avec un crissement de pneus et deux uniformes en jaillirent, en agitant leurs matraques pour séparer les deux hommes aveuglés par leur dispute d'ivrogne. Un flic dévisagea méchamment Gonnard qui se trouvait au premier rang des spectateurs. Il recula encore, fendit la masse compacte d'hommes et de femmes devant lui et s'éloigna à pied vers le centre d'Hollywood.

La pire ville des Etats-Unis.

Derrière lui, l'attroupement se dispersa peu à peu et des cris retentirent. Il mit plusieurs secondes à comprendre qu'on l'appelait par son nom. Il se retourna malgré lui.

Le flic pointait sa matraque vers sa poitrine tandis que l'autre parlait dans le micro de la radio en le dévisageant.

-Inspecteur Gonnard?

Il ne répondit pas, s'attendant presque à ce que l'uniforme lui assène un coup de matraque sur le crâne. Celui-ci se contenta de porter sa main à la visière de sa casquette.

-Il me semblait bien vous avoir reconnu, inspecteur. Qu'est ce qu'on fait de ces deux-là? dit-il en désignant les *hoboes* d'un mouvement du menton.

Gonnard réfléchit à toute allure. Inutile de mentir et espérer que les flics oublient qu'ils l'avaient vu, surtout avec son visage qui ressemblait à la bannière étoilée.

-Trop tôt pour les accuser de tapage nocturne, pas vrai?

Le flic rigola franchement.

-Vous avez raison et j'ai pas envie de les charger dans la voiture. On laisse aller.

-Alors bonne journée, les gars.

-Bonne journée à vous, inspecteur.

L'autre flic l'interpella de loin, en brandissant la pièce de monnaie:

-C'est à vous!? cria-t-il

Gonnard hésita puis hocha la tête.

Au lieu de lui rendre, le flic la glissa dans le téléphone et composa un numéro puis dit:

-Pour vous. Le capitaine.

Gonnard revint sur ses pas sous les regards croisés et impassibles des policiers.

-Merci.

-Au plaisir, inspecteur.

Les uniformes remontèrent en voiture en échangeant un coup d'œil indéchiffrable. Le moteur tournant, la voiture-pie ne démarra pas.

Gonnard monta le combiné à sa bouche et prononça:

-Allo?

La voiture se dégagea du trottoir et disparut rapidement dans le trafic. La voix de Reeves s'échappait de l'écouteur.

-Will? Will?

-Ouais.

Long soupir de soulagement. Le capitaine reprit:

-Comment ça va? Qu'est-ce qui t'es arrivé?

Il avait dû avoir une description rapide par le flic à la radio.

-Je me suis cogné à une porte qui était tenue par deux cinglés du Bureau.

-Merde... Il faut qu'on parle.

-Je serai au poste demain matin. J'ai quelques affaires à régler auparavant.

-D'accord, mon gars.

Il venait de se décider sans trop savoir pourquoi il prenait le risque d'abandonner sa cavale. Reeves raccrocha le premier. Il regarda stupidement le téléphone muet puis il mit une seconde pièce et rappela Eddie Mannix.

-C'est Gonnard.

-De retour dans la course, s'écria Mannix.

Gonnard adopta le même ton enjoué que son interlocuteur:

-En favori, mon vieux. Et le départ vient d'être donné. Le bourrin qui tient la corde pour l'instant est un tocard mais c'est seulement pour que Van Ustrecht mette son fric sur la table.

-Qui?

-Milt Cowall. Je vais lui attacher Doogan aux basques comme une chaîne de bagnard.

-Pour un tocard... Quelle est l'arnaque?

Gonnard lui expliqua dans les grandes lignes. Mannix écouta en gloussant de plaisir à plusieurs reprises.

-Et la poule, tu crois qu'elle marchera?

-Peut-être. Encore une chose. Je veux connaître les noms que tu as sur ta liste.

Mannix laissa passer un long silence.

-Aucun, dit-il, et n'y revient pas. Louis est indigné à l'idée de dresser une liste sur les opinions politiques des gens qui bossent pour lui. Désolé mais ça ne sortira pas de mon crâne.

Gonnard s'y attendait et n'insista pas. Il était seul à craindre qu'Hollywood s'effondrerait un jour ou l'autre sur elle-même pour d'autres raisons que celles de 1933.

25.

Muni de l'adresse que Mannix s'était procuré, il démarra vers Los Angeles Downtown.

Il était environ midi quand il s'engagea dans la Trentième Rue Ouest en misant sur la probabilité que Louise Borxman n'avait pas assez d'argent pour s'offrir de déjeuner hors de son domicile. Il repéra le bungalow préfabriqué parmi les autres identiques grâce à la plaque du numéro scellée dans la bordure du trottoir. La maison était assez grande mais séparée en deux par une limite invisible et Gonnard ne savait dans quelle partie logeait l'actrice. Au hasard, il frappa à la porte de gauche. Un mouvement imperceptible derrière le rideau lui apprit qu'on l'observait. Il détourna légèrement son visage vers la rue.

-Oui?

-Miss Borxman? demanda-t-il à la voix féminine.

-Qui êtes-vous?

Il réfléchit et opta pour la franchise.

-Police. Will Gonnard du poste d'Hollywood.

-Alors allez voir à Hollywood. Je leur dirai que vous êtes passé.

Il ne bougea pas d'un pouce, bien en face de la porte pendant deux longues minutes. La porte s'ouvrit finalement.

-Miss Borxman.

La jeune femme avait resserré son peignoir en soie sur sa poitrine nue mais la peau blanche de sa cuisse dépassait entre les pans ourlés de paillettes. Elle était plutôt jolie, une figure un peu trop ronde pour rivaliser avec les canons de la beauté cinématographique et des cheveux noirs de jais plaqués contre son crâne par une crème brillante. Quelque chose entre Pola Negri et la It Girl. Ses sourcils dessinés au trait noir se froncèrent et ses lèvres rouges s'arrondirent quand elle parla:

-Vous voulez encore me poser des questions?

Elle jouait déjà le rôle de la fille tentée par on ne savait trop quoi dans le physique de Gonnard. Il lui sourit.

-Rapport aux arrestations. J'ai vérifié auprès des studios et ils m'ont confirmé que vous travailliez les soirs où on vous a embarquée.

Elle fit disparaître sa cuisse et croisa les bras sur sa poitrine.

-Alors vous avez raté votre coup, répondit-elle.

-J'ai une proposition à vous faire.

Elle se méprit sur le sens de la phrase mais semblait s'y attendre. Elle desserra les bras et le peignoir s'entrouvrit sur sa gorge. Elle se retourna. La soie glissant sur ses fesses au rythme de ses pas prit des reflets moirés avec la lumière qui entrait par la porte ouverte.

-Ne restez pas là. C'est vous qui m'avez fait libérer? Will Gonnard.

-Oui.

Il entra et referma la porte, attiré comme un poisson par la mouche chatoyante d'un hameçon. Elle s'assit au pied de son lit, bras tendus derrière elle ce qui faisait saillir ses seins, jambes croisées et son pied nu battait le rythme d'une musique inaudible.

-Je n'aurais pas aimé me retrouver en prison avec ces femmes, dit-elle. Merci de m'avoir tiré de ce mauvais pas. Je suis actrice et comment pourrai-je attirer le regard d'un réalisateur si je me déguisais en prostituée? Tenez, prenez un livre dans la bibliothèque, lisez-moi un passage et je vous donnerai la réplique.

Gonnard s'exécuta, amusé. Il choisit un volume au hasard sur le rayon d'un meuble en bois qui comportait plus d'ouvrages qu'il n'en avait jamais lus au cours de sa vie. Des auteurs européens surtout et quelques romans américains. Il commença la lecture au milieu d'une page:

-"Oui. Eh bien! Et après? Qu'est-ce que cela peut faire?"

Louise éclata de rire.

-C'est un hussard qui parle!

Il lut les lignes suivantes et haussa les épaules.

-Ca ne fait rien, reprit-elle. "Ecoute, dis la vérité à un camarade... Vraiment, je t'aime. Dis la vérité si tu as perdu l'argent du Trésor, je te tirerai d'affaire; autrement ce sera trop tard... Tu avais l'argent du Trésor?"

Sa voix jouait sur les sonorités et l'accent grave du russe, tel que le parlaient les Russes faussement authentiques exilés à Hollywood. Gonnard chercha une réplique mieux adaptée à sa grâce féminine. Elle le devança:

-Anna Féodorovna: "Ah! mes aïeux! Ah! Mon chéri! Danilo, cours vite lui dire que madame l'invite chez elle! Lisanka, Oustuchka! Il faut préparer ta chambre, Lisa. Tu t'installeras chez l'oncle; et vous petit frère... vous passerez la nuit dans le salon, pour une nuit ce n'est rien".

Elle lui lança un regard qui n'avait rien de fraternel. Il reposa le livre de Tolstoï et en tira un autre. Il lut le début d'un chapitre. La comtesse russe fit place à une grande bourgeoise française.

-"Mon dieu, comme je suis chagrin d'avoir brisé l'ombrelle de Madame Arnew."

Louise sauta sur ses pieds, fit une révérence en écartant les pans de son peignoir.

-Est ce que Garbo peut prendre autre chose que l'accent suédois? Non! Alors que moi, je suis de Brooklyn.

Elle fit un vague signe de la main qui évoquait toutes les difficultés à surmonter ce handicap.

-Voulez-vous déjeuner avec moi? demanda Gonnard.

Sa proposition fit éclater l'accès de mélancolie de l'actrice comme une bulle de savon.

-Pourquoi pas? Si nous allions au cinéma d'abord?

-D'accord.

-Il faut que je m'habille.

Elle tira sur la ceinture de son peignoir. Il détourna les yeux et dit:

-Je vous attends dans la voiture.

Dix minutes plus tard, elle surgissait du bungalow vêtue d'une robe courte au -dessus des genoux et d'un *sweet* de mohair rose. Son chapeau épinglé sur ses cheveux renforçait son air désuet de *flapper*. En dehors de la maison, le silence qui s'installa entre eux ne comportait pas de sous-entendu. Elle prit une cigarette dans le paquet de Gonnard et lui alluma en aspirant longuement la première bouffée comme une petite fille qui s'essayait à son premier interdit. Le long de Sunset, ils se mirent d'accord sur le film qu'ils désiraient voir tous les deux en choisissant le visage de Claudette Colbert sur l'affiche de *Adieu Jeunesse*.

Quand le sigle de la Fox apparut sur l'écran, après la bande d'actualité alarmiste sur les événements en Europe, Louise cessa de mâcher son pop-corn et pleura dès les premières images montrant Colbert grimpée en vieille dame nostalgique.

Elle disserta longuement pendant le trajet de retour sur les qualités du film qu'elle jugeait au-dessus de la moyenne. Dans un tel rôle, déclara-t-elle, elle aurait été merveilleuse car elle avait fréquenté pendant de nombreuses années les classes de Hollywood High. Tandis qu'elle posait une main sur son bras pour attirer son attention, Gonnard n'écoutait que d'une oreille le flot de paroles qui s'écoulaient de ses lèvres humides de glace qu'elle avalait à petites gorgées, en songeant qu'il aurait été moins difficile de lui parler en adoptant son attitude de flic dur à cuire au début de l'après-midi. Maintenant, il hésitait devant la jeunesse et la naïveté de Louise.

-J'ai un fiancé, dit-elle quand il la raccompagna à la porte, mais il accepte que je sorte avec un autre homme de temps en temps.

Elle saisit la clé camouflée au-dessus du chambranle de la porte et déverrouilla la serrure. Là, devant le battant ouvert, elle attendit qu'il prononce un mot.

-Je dois m'en aller, maintenant, miss Borxman.

Elle le dévisagea d'un air calculateur.

-La proposition, c'était juste le cinéma et le sorbet au citron à la sortie?

-Non.

-Allez. Déballez avant que je ne prenne froid.

-Je connais un producteur, commença-t-il, et... et une jeune actrice pourrait avoir sa chance si elle lui tapait dans l'œil.

Un imperceptible changement se produisit. Avait-elle cru qu'il la désirait? Sans doute et plus encore quand il s'était refusé à elle quelques heures plus tôt. Un voile de tristesse assombrissait son sourire figé, parce qu'il avait utilisé une expression grossière bien qu'elle s'attendait à l'entendre. Chacun dans son rôle, songea-t-il: le rabatteur de chair fraîche pour des pontes de l'industrie et la figurante qui tapinait à l'occasion pour se payer des rêves d'actrice en soie et mohair.

-Pigé.

Elle le regarda, pas les vilaines blessures sur son visage mais comme elle l'observait dans l'obscurité de la salle de cinéma et lui, il pensait à Norma, aux deux Norma qu'il aimait sans falsification.

-J'ai passé une après-midi très agréable, Gonnard.

-Au revoir, miss Borxman.

Il retourna à sa voiture, glissa un coup d'œil par-dessus son épaule. Elle lui envoya un baiser du bout des lèvres.

En roulant, il se débarrassa du gobelet en carton de glace par la vitre ouverte et de son parfum obsédant en fumant cigarette sur cigarette.

Le soir tombait, l'obligeant à se concentrer sur sa conduite quand il traversa les quartiers privés d'éclairage public en remontant vers Hollywood. Il décida de rôder dans le centre-ville jusqu'à ce qu'il ait mis la main sur Max Doogan avant de retourner à Beverly Hills et faire ses adieux à Norma.

Il ne connaissait qu'un seul agent littéraire qui travaillait pour Knopf de temps en temps et avait placé certaines de ses propres nouvelles sous un pseudonyme dans le magazine Mercury. Sauf que Maximilian Doogan traînait éternellement dans les salles d'entraînement et autour des rings de l'Olympic ou derrière le Brown Derby sur Vine Street. Il pariait sur de jeunes poulains qu'il avait repérés, gagnait parfois, perdait le double et essayait de se refaire en faisant écrire aux gagnants de la classe de Joe Louis ou James J. Braddock leurs souvenirs de champions. Il avait échoué, autant à vendre son idée à des éditeurs qu'à extirper du cerveau en confiture de ces boxeurs la moindre anecdote qui valait le coup d'être imprimée. Mais il s'obstinait à glisser sa carte dans les gants des anciens grands combattants qu'il parvenait à approcher et invariablement, les mémoires qu'ils lui soumettaient étaient aussi intéressantes qu'un vestiaire vide.

Gonnard chercha et dénicha Doogan au bord du ring de l'American Legion. Il supervisait le combat d'un jeune champion aussi frêle qu'une plume de poussin. Le gamin peinait à monter les gants énormes devant son visage. A la fin du premier round, les crochets de son adversaire avaient franchi ce fragile rempart une dizaine de fois. Doogan éventa le poids plume revenu dans son coin et lui cria des recommandations. Le boxeur acquiesçait farouchement à tel point que sa tête menaçait de se détacher de son buste étroit. Le gong retentit et il reçut une cruelle correction sans rendre un seul coup. Cramponné aux cordes, Doogan gardait la serviette serrée dans son poing car s'il la jetait au milieu du ring, il perdait en même temps une bonne poignée de dollars.

Gonnard s'approcha de lui et lui tapa sur l'épaule.

-Vous voulez parier sur le champion? cria-t-il sans se retourner.

-Sur le gars en short noir, répliqua Gonnard.

Doogan le foudroya du regard. Le boxeur en short noir était l'adversaire.

-Reste vingt secondes, Will, et je te parie qu'il va au bout du second round.

Son protégé tint curieusement la distance en encaissant autant de coups qu'il restait de secondes avant le gong. C'est une loque qui vint s'effondrer sur le tabouret. La vision du

visage du jeune boxeur lui rappela un souvenir fulgurant et il nota dans un coin de son esprit de demander à Doogan s'il connaissait le nom du frappeur qui l'avait passé à tabac.

-Qu'est ce que tu veux? demanda Doogan.

-Après le combat.

Doogan haussa les épaules, signifiant: parle maintenant.

Mais la cloche rappela les adversaires. Un direct et le poids plume s'effondra pour de bon.

-Merde! Un coup vicieux.

Il abandonna son poulain aux mains d'un soigneur dans un vestiaire et entraîna Gonnard à l'extérieur. Le public sifflait copieusement un nègre monté sur le ring qui levait déjà les bras en l'air en signe de victoire avant le début de son combat.

Gonnard expliqua en peu de mot ce qu'il attendait du manager-agent littéraire: rencontrer Cowall, lui extirper une histoire de quelques pages et attendre ses vingt pour cent qui lui permettraient de parier sur des graines de champion.

-Tu es sûr qu'ils paieront? demanda-t-il.

-Certain. C'est joué d'avance. Il faut un truc à la Jim Cain ou à la W. R. Burnett mais laisse tomber les histoires de boxe. Des filles, des truands, des idées tordues pour Cagney.

-Cagney?

-S'il avait été un pervers.

-T'es devenu fou. Personne n'achètera ça.

-Personne n'aurait pu convaincre ce gamin de se faire tabasser ce soir.

-Bon. Mais j'ai l'habitude de trouver une valeur littéraire dans un tas de bouse, pas l'inverse.

-Peu importe.

-Je te tiens au courant. Une avance sur mon pourcentage?

-Combien?

-Dix.

-D'accord. Ça peut faire vingt fois mieux si tout ce passe comme il faut.

Doogan en laissa tomber sa mâchoire sur sa poitrine.

-Tu rigoles?

-Non.

-Je vais le presser ton auteur. Il va nous écrire le best-seller de l'année.

Doogan s'éloigna gaiement, les dix billets dans la main, pressé de les jouer sur le premier donné-perdant-d'avance qu'il repèrerait de son œil infaillible.

Il s'étonna presque de ne pas trouver Norma attendant patiemment son retour dans le salon. Elle n'était pas là et la maison était vide. Il empaqueta ses affaires et ses dossiers, les jeta dans le coffre de la Pontiac puis remonta et pénétra dans la chambre de l'actrice. Il s'installa à son secrétaire et écrivit une courte lettre, persuadé que Norma saurait lire entre les lignes et même qu'elle s'était absentée ce soir pour lui permettre de partir plus facilement.

26.

Gonnard se gara devant chez lui. Une autre voiture démarra au même moment à l'autre bout de la rue en allumant ses phares, passa à quelques pas de lui et accéléra au carrefour.

Il essaya de calmer les battements de son cœur. Il avait monté automatiquement sa main sous son aisselle à l'endroit où il portait son flingue mais ses doigts s'étaient crispés sur le vide. Son geste n'était pas passé inaperçu. La sueur perlait sur son front, qu'il essuya en baissant puis remontant son chapeau d'un geste vif. Il attendit encore plusieurs minutes dans l'ombre

de la nuit, surveillant la route déserte et silencieuse. Enfin, il parvint à retrouver une respiration régulière.

Il remonta la courte allée devant l'ensemble des appartements quand une seule note de sirène de police retentit pour attirer son attention. Il distingua peu à peu les portières noires et blanches et le gyrophare sur le toit d'une voiture-pie qui se rangea au ralenti le long du trottoir. Une figure connue s'encadra dans la vitre.

-'Soir, inspecteur.

Hamberden le regardait de travers, parce que son œil droit était orné d'une nouvelle ecchymose, comme Gonnard.

-Ça vous dirait de faire un petit tour avec nous? reprit-il.

-Maintenant?

-Yep! Mo' et moi, on s'est dit que ça vous intéresserait

Il attendit sans répondre mais Hamberden ne crachait pas le morceau.

-Quand on a entendu ça à la radio, on a pensé à votre type sur Santa Monica, dit Morson.

-OK. Donnez-moi cinq minutes, les gars.

Dans son appartement, toutes traces du passage des Feds avaient été effacées, nettoyées par Karl Chief en son absence. Il ne trouva nulle part son arme de service.

Il remonta le couloir, frappa à la porte du propriétaire. Pas de réponse. Il insista, épiant le silence. Le battant du 2B s'entrouvrit et la figure soupçonneuse du locataire apparut.

-Monsieur Gonnard?

-Oui.

-Chief est à l'hôpital, dit-il d'un air définitif.

Gonnard s'approcha de l'homme.

-Depuis quand?

-Ils sont venu le chercher la semaine dernière. Sa sœur était venue le voir mais elle n'avait pas la force de le traîner avec elle alors elle a appelé une ambulance. Il vous a laissé quelque chose et elle a cherché à savoir où vous étiez. J'ai dit que je n'en savais rien.

Gonnard songea qu'il ne reverrait sans doute plus jamais sa part du fric de Grayson, son flingue qui avait disparu et le visage de Chief. Pour au moins deux de ces choses, il s'en foutait.

Gonnard installé à l'arrière, Hamberden prit la direction de Griffith Park en faisant hurler sa sirène. Ils rejoignirent une seconde patrouille garée à proximité d'un endroit cerné par le halo des torches lumineuses, à la limite ouest du parc.

Morson fit les présentations et les deux autres flics parurent soulagés d'avoir à faire avec Gonnard. Il s'empara d'une lampe électrique et grimpa le talus envahi de broussailles, les quatre uniformes sur ses talons.

-Un peu à droite, dit l'un des flics.

Gonnard obliqua dans la direction indiquée et ordonna d'un geste de suivre sa piste. Morson et Hamberden obéirent tandis que les deux autres continuèrent à battre le terrain aux alentours. Une torche était coincée dans la fourche des branches basses d'un arbre et éclairait un périmètre de terre fraîchement retournée. L'autre, posée dans l'herbe, illuminait dans son faisceau croisé une main surgissant du sol. Les cinq hommes observèrent la macabre découverte en silence. Gonnard orienta sa propre torche et découvrit la poitrine du cadavre affleurant le sol, une poitrine sans tête.

-Putain! C'est un sale boulot, dit un flic.

Gonnard essayait de réfléchir. L'enterrement avait été visiblement bâclé, la moitié du corps était visible à dix mètres à la ronde mais un amoncellement de terre au-dessus de la poitrine indiquait que la tête avait été plus proprement ensevelie. Il refréna l'envie de dégager le monticule et d'examiner le crâne. Il se força à procéder méthodiquement. Il recula de deux pas et éclaira les visages des flics.

-Comment vous appelez-vous?

-Butcher.

-Dan Rostwick, inspecteur.

-Vous n'avez touché à rien?

Morson et Hamberden échangèrent un regard. Butcher et Rostwick firent non avec un ensemble parfait.

-On tenait à l'œil la bande de gamins avec qui traînait ce gars-là. Ils avaient l'habitude de se réunir dans le coin.

-Pour quoi faire?

-Passer une partie de la nuit ensemble, répondit Rostwick en haussant les épaules, boire un peu d'alcool, fumer des cigarettes. Rien de bien grave en attendant de franchir le pas et devenir de vrais voyous.

Gonnard voyait l'haleine blanche du policier s'échapper de ses lèvres en volutes blanches dans le faisceau lumineux de sa lampe.

-Qu'est-ce qu'ils faisaient dehors, ce soir, avec ce froid? Il ne porte même pas de veste.

Leurs regards convergèrent sur la poitrine du cadavre. Une simple chemise blanche recouvrait sa peau.

-Je ne sais pas.

-L'assassin la lui a enlevée, proposa Butcher.

-Non. Il n'a aucune raison de le faire. Vous connaissez son nom?

Nouveaux signes de tête.

-Dites, c'est pas nous qu'il faut interroger, c'est ses copains.

-L'autre patrouille qu'était avec nous, ils sont partis voir si ils trouvaient ces types, expliqua Rostwick.

-Ils étaient combien?

-Cinq. Dix. Ça dépend des soirs.

-Ce soir?

-Je ne les ai pas vus. Ce n'était pas notre itinéraire de ronde. Mais si on arrive à les trouver, c'est qu'ils ne sont pas dans le coup, non?

Gonnard pensait que c'était sans doute la vérité mais il se garda de le dire.

Il avait encore une question:

-Expliquez-moi: vous ne deviez pas vous trouver ici parce que vous ne surveillez pas tous les soirs les allées et venues de ces gamins. Exact? Leur bande compte une dizaine de membres ou plus et vous êtes sûrs qu'il s'agit de l'un d'eux. Bien que vous tremblez de froid tous les deux, vous trouvez un cadavre déshabillé et vous ne cherchez pas où se trouve le reste de ses affaires. De mieux en mieux: je ne vois qu'un cadavre sans visage que je ne peux identifier et vous, vous me dites qu'il s'agit d'un gosse. D'abord, quel âge a-t-il?

Hamberden esquissa un sourire un coin sur sa face de bouledogue, trop content d'échapper au feu roulant des questions de Gonnard.

-Dans le genre qui va au lycée de temps en temps, répondit Butcher à voix basse, mais pas assez vieux pour aller moisir dans la prison des durs si on arrive à le coincer pour ses conneries... Dans les quinze ans.

Pas de pitié dans la voix du flic, songea Gonnard, juste la crainte de dire plus qu'il n'en fallait.

-Que...?

-Attendez une minute, l'interrompit son équipier. On nous a recommandé de ne parler à personne, de monter la garde autour du corps et de la fermer en attendant l'officier de la Brigade des Homicides.

-Pas de problème. Je vous demanderai donc de me rédiger un mémo et tout ce que je pourrais découvrir par moi-même et qui ne figurera pas dans votre rapport fera l'objet d'une enquête supplémentaire sur vos agissements entre le moment où vous êtes arrivés sur les lieux et maintenant.

A ce moment, Morson et Hamberden s'éloignèrent ostensiblement de leurs collègues et du halo lumineux des torches.

Butcher regardait le bout de ses chaussures et cherchait un endroit dans le sol où s'enterrer. Rostwick affronta le regard menaçant de Gonnard. Il répondit:

-Ça va. On est passé ici en fin d'après-midi, peut-être même à cet endroit, je ne sais plus et il faisait encore jour. On cherchait ces gamins. Ils se sont amusés à démolir des poubelles dans le quartier à coups de batte. On a fait un tour d'une heure dans le parc puis on est rentré sans les trouver. Après, on a fait notre ronde habituelle, jusqu'à huit heures. Et en sortant de déjeuner sur Normandie, on a trouvé un papier coincé contre le pare-brise. Mike l'a lu et me l'a fait lire. On a cru à une blague. Ça expliquait qu'il y avait un macchabée enterré dans le parc.

-Le meurtrier vous a prévenu, répéta Gonnard.

Rostwick haussa les épaules.

-Ou un témoin, inspecteur. Faut aussi penser à un témoin.

-A quelle distance du parc c'était?

-Cinq kilomètres, répondit Butcher. Il était environ huit heures trente. On a continué notre patrouille mais Dan, ça le démangeait cette histoire alors on est retourné à toutes pompes au parc avant le prochain appel radio. On a un peu cherché, moi j'étais sûr qu'on s'était fait avoir. Et puis quand je l'ai eu sous le nez, là, je rigolais plus.

Gonnard s'était rapproché de Butcher pendant la fin de son discours et le flic pouvait voir le blanc de ses yeux.

-Le papier, tapé à la machine ou écrit à la main?

-Non, c'était tapé à la machine.

Gonnard laissa planer un long silence. Il devait poser la question mais il connaissait déjà la réponse.

-Vous pouvez me le donner?

-A vrai dire, inspecteur, répondit Rostwick en déglutissant, je l'ai jeté. C'est après que ça m'a paru peut-être important.

-Savez-vous où il peut être?

-Bon Dieu, non! On l'a lu et retu et puis je l'ai foutu par terre.

Gonnard s'empara du carnet de Butcher et lui lança entre les mains.

-Écrivez mot pour mot ce qu'il y avait sur ce papier.

Les deux flics se penchèrent sur le carnet en se concertant. Rostwick écrivit, ratura, changea de page quand la première devint illisible.

Gonnard se retourna, éccœuré, et se pencha sur la main pétrifiée au-dessus du sol. Elle était assez fine pour appartenir à un homme pré-pubère. Peu de poils sur la peau au-dessus des poignets dépassant de la manche de chemise et aucun sur le dessus des doigts. Les ongles étaient courts, éraflés, propres. La victime était soit morte avant d'être enterrée, soit elle

n'avait pas tenté de se dégager. La peau était blanche mais dans la lumière de la lampe électrique, il était difficile de discerner sa vraie couleur.

Rostwick lui tapa sur l'épaule.

-C'était ça.

Gonnard se releva et récupéra le carnet.

-"J'ai enterré un homme jeune dans Griffith Park. Vous trouverez le cadavre si vous vous donnez la peine de chercher." lut-il à haute voix.

Les flics acquiescèrent.

-Pas de signature...

-Non, inspecteur.

-Pas de signe ou de symbole? C'était exactement ce qu'il y avait écrit? "Un homme jeune", pas "un jeune homme"? "Vous trouverez le cadavre", pas "son cadavre"? "...donnez la peine de chercher", pas "de le chercher"?"

Non. Non. Non. Non.

-En fait, reprit Rostwick, c'est ce qui m'a intrigué, la manière d'écrire. Un truc qu'on comprend pas à la première lecture, on croit avoir oublié quelque chose. Par contre, "un homme jeune dans Griffith Park", on a tout de suite pensé à cette bande de gamins.

Gonnard aussi trouvait étrange ce texte de deux lignes qui se voulait à double sens, volontairement ou inconsciemment. Rostwick avait raison sur un point. La première phrase avait pour but de révéler l'identité de la victime. Quant au reste, en imaginant le pire, il donnait froid dans le dos. Le tueur avait choisi un "homme" plutôt qu'une femme et sa jeunesse était un critère important à ses yeux. Ensuite, "le cadavre" au lieu de "son" cadavre ou "son corps" pouvait indiquer que le tueur avait enterré un homme vivant et que la police ne retrouverait qu'un mort. Enfin, la fin de la seconde phrase les mettait au défi de chercher et de trouver, pas le corps mais l'assassin lui-même. Il semblait assez sûr de lui et de sa provocation. Avait-il déjà échappé à la police?

-Il a déjà tué... murmura Gonnard pour lui-même.

En un instant, il se retrouva propulsé 17 jours plus tôt, agenouillé près du premier cadavre de la série, celui de John Doe.

-Je pense la même chose que vous, inspecteur, dit Morson qui s'était approché dans son dos. Pouvez hurler "bingo!" tant que vous y êtes. Mais rappelez vous une chose: sur ce coup, je vous ai juste servi de taxi pour que vous soyez pas à la traîne comme la dernière fois.

-J'apprécie le coup de main, Morson. Dites à Butcher et Rostwick de fouiller les broussailles tout autour jusqu'à ce qu'ils aient trouvé ses vêtements, où la pelle qui a servi à creuser le trou, ou n'importe quoi d'autre. Hamberden peut rester dans la voiture à attendre. Vous ferez le relais avec lui de temps en temps. Pour le moment, éclairez-moi.

-Merci, m'sieur.

Les deux flics de patrouille se séparèrent dans l'obscurité en grognant, armés de leurs torches et de leurs matraques. Morson orienta la lumière sur le corps. Tout en recueillant les détails de son observation, Gonnard comparait les similitudes avec le meurtre de Santa Monica. Un vagabond sans attache et un jeune laissé pour compte. Un terrain vague, la partie la moins fréquentée du parc. Deux meurtres sans motif. Il craignait de devoir constater les mêmes mutilations post-mortem. Il nota avec satisfaction que le meurtre avait eu lieu moins de cinq heures auparavant. La rigidité cadavérique n'avait pas atteint l'articulation du poignet. Quelque chose l'intriguait. Il s'était persuadé que John Doe était mort par hasard, sans préméditation, excepté le sort réservé à son visage. Une femme.

Là, sous ses yeux, la terre avait été retournée assez profondément pour y ensevelir la moitié d'un homme. Un travail pénible car le sol était encore durci par le froid. La position du corps

était étrange, le dos cambré, les jambes et les épaules sous terre mais Gonnard put passer sa main sous les reins. Du bout de la matraque empruntée à Morson, il sonda la terre meuble autour des jambes de la victime. Le bâton s'enfonça de presque toute sa longueur avant de rencontrer une surface dure. Gonnard remua vivement et en conclut qu'il venait de toucher le genou ou le tibia. Il mesura le périmètre de terre retournée, à peine cinquante centimètres de long, et renouvela l'opération près de la tête. Il ne put y enfoncer la matraque plus profondément que la surface du sol. Il se releva, frissonnant, osant à peine y croire.

-Il a creusé ici, énonça-t-il à haute voix, et y a enterré les jambes pour qu'il ne puisse plus bouger. Ensuite, il l'a tué et a simplement jeté quelques pelletées de terre sur le visage.

Devant l'évidence de ce supplice, Morson perdit de son assurance. Son haleine blanche de givre disparut pendant de longues secondes.

-Mère de Dieu! murmura-t-il dans un souffle.

Il s'éloigna en laissant la torche à Gonnard.

-Deke va me remplacer, dit-il par-dessus son épaule.

Ça ne cadrait plus du tout avec le dossier John Doe. Il devait en avoir le cœur net. Il s'agenouilla et commença à fouiller la terre avec son paquet de cigarettes. Peu à peu, le col de chemise fermé sur le cou par un bouton en nacre brillant apparut, puis la gorge et le dessous du menton imberbe. Il souffla à fond et réalisa qu'il avait une irrésistible envie de fumer. Il se redressa, prit le temps de griller une cigarette. Hamberden ne venait toujours pas. Après avoir enfoui le mégot éteint dans sa poche, il recommença à gratter. Il eut un haut-le-cœur quand il crut découvrir un trou à la place du visage. Il continua pourtant. Les joues étaient intactes mais la bouche grande ouverte était remplie de terre. Il remonta, dégageant la terre sur les côtés. Le nez court et les narines obstruées de sang. Les yeux vitreux, deux fentes sombres à cause des paupières bridées. Le front. Et soudain, le haut du crâne béant dans lequel s'effondra le dernier pan du petit monticule de terre. Cet infime mouvement le fit sursauter. Il regarda la matière flasque du cerveau à découvert et chercha inutilement dans le faisceau de la lampe l'os pariétal et les cheveux manquants.

Retour en plein cauchemar.

Dans son dos, il entendit Hamberden revenir au petit trot en haletant. Gonnard ramena la terre précipitamment sur le visage de la victime et la tassa avec le plat de la main puis il se redressa. Hamberden surgit à ses côtés.

-Ils sont arrivés, inspecteur! souffla-t-il. Boyd et les agents fédéraux.

Gonnard réagit au quart de tour.

-On se tire. Rappelez Butcher et Rostwick. Dites-leur de la fermer pour de bon.

-Compris.

L'uniforme repartit au galop en direction du halo des torches des flics. Gonnard jeta un dernier coup d'œil au cadavre comme si celui-ci pouvait se redresser et tendre l'index de sa main inerte vers lui en l'accusant. Il détala en faisant un crochet autour des trois silhouettes qui s'approchaient péniblement de l'endroit. Il retrouva Morson au volant de la voiture-pie, très nerveux en attendant qu'Hamberden réapparaisse. Le bouledogue surgit des broussailles, courbé en deux, et se faufila le long de la carrosserie. Il se glissa sur la banquette arrière sans claquer la portière. Morson desserra le frein, les roues commencèrent à tourner silencieusement. Cinquante mètres plus loin, il démarra le moteur et ils s'éloignèrent du parc au plus vite.

Gonnard questionna Hamberden du regard qui répondit d'un air catégorique. Les flics sur place ne parleraient pas tant que Boyd ne leur poserait pas les bonnes questions. Morson appela le poste par radio et donna une position à l'autre bout de la ville puis il se dépêcha de s'y rendre en fonçant pied au plancher. Gonnard distribua une cigarette à chacun des flics. En

fumant, il envisageait mille possibilités et une seule restait sans réponse catégorique. Pourquoi les fédéraux s'étaient-ils associés à Boyd sur ce meurtre?

-Le photographe sur Santa Monica, vous savez son nom? demanda-t-il à Morson.

-Non mais je sais où travaille ce rat d'égout, à l'Examiner.

-Bien.

Morson stoppa brutalement devant l'ensemble d'appartements de Gonnard. Il descendit sur la chaussée, Hamberden prit sa place à l'avant et la voiture disparut aussi sec.

Gonnard consulta sa montre et décida de tenter sa chance.

Après un coup de fil au quotidien où on lui fournit sans trop de difficultés le numéro du photographe, il appela chez lui. Trois sonneries et une voix ensommeillée lui répondit:

-Jack Connor.

-Will Gonnard. Connor?

-Ouais. Qui? Merde! Qu'est-ce que vous voulez?

-Encore des photos. Discrètement. Mêmes conditions que la dernière fois. Les tirages et les négatifs pour moi et moi seul mais si l'affaire vaut le coup, vous aurez le droit de les utiliser.

-Un truc bien sanglant? glapit le journaliste excité.

-Du pur jus d'hémoglobine. Un corps a été découvert dans Griffith Park. Trois flics sont sur les lieux, je veux leurs portraits...

-Et le macchab'?

-Je ne veux pas que vous approchiez avant d'être sûr d'avoir leurs gueules sur pellicule et en sécurité.

-D'accord, patron.

-Pas un mot dans le journal avant que je vous dise de le faire.

A l'autre bout du fil, Connor réfléchissait au moyen d'accrocher la Une malgré tout.

-Écoutez Connor, reprit Gonnard en baissant sa voix d'un octave, si quelque chose foire, vous avez intérêt à prendre des clichés de votre propre corps dès maintenant.

Il raccrocha puis il regarda l'horizon blanchi derrière le centre d'Hollywood par la lucarne au-dessus de son lit. Il n'avait pas encore sommeil alors il ressortit en empruntant cette fois sa propre voiture.

Il fit un détour par la boutique d'un prêteur sur gage sur Martel entre Beverly et la 3e avenue. Avec les derniers cent dollars qui lui restaient, il acheta un flingue au double de son prix et acquit le droit de l'emporter sans montrer de permis de port d'arme.

27.

Il atteignit le poste de police aux aurores, une heure au moins avant le changement de patrouille nuit/jour. Il grimpa à l'étage, pénétra dans son bureau et attendit.

Il refréna l'envie d'appeler Norma au téléphone puis songea à Louise Borxman, au violent désir qu'elle provoquait sans retenue mais aussi sans sentiment. Leurs visages, les gestes, leurs voix, leurs contacts physiques étaient trop présents. Ils l'aveuglaient, l'effrayaient. Il avait besoin de l'indifférence dont il se paraît quand il enquêtait sur une affaire, pour ne pas se heurter à ses propres émotions. Était-ce Norma ou Louise qui l'avait poussé à reprendre du service? Laquelle de ces deux femmes avait brisé sa solitude?

Il ouvrit le dossier rapporté de sa piaule sur l'assassinat de John Doe et le relut avec application. Quand il eut fini, il s'aperçut qu'il n'avait retenu aucun détail.

Il appela le bureau du capitaine Reeves qui lui ordonna de passer le voir sur le champ.

Le capitaine l'accueillit en baissant le front.

-Inutile de prétendre que rien ne s'est passé, attaqua-t-il. Tu veux des excuses? Je suis prêt à te les présenter. Je risquais mon poste alors j'ai sauvé ma peau en attendant de savoir comment je pourrais me débarrasser de ces deux merdeux du FBI. Je te le jure. Qu'est-ce que je peux dire? Content qu'ils ne t'aient pas refroidi, c'est tout.

A la fin de son discours, Reeves tendit sa main ouverte par-dessus son bureau. Gonnard la serra sans réticence apparente et le capitaine soupira de soulagement.

-Très bien. J'avais mis deux agents pour te surveiller mais ils ont perdu ta trace, ces connards. Ou est-ce que tu te planquais?

-Quelque part dans le coin...

Avant qu'il n'ajoute un mot, on frappa à la porte. Duane Nichols entra.

-Hé, Will!

-Salut, Duane.

Le lieutenant s'assit en le dévisageant.

-T'as appris pour l'Apache? demanda-t-il.

-Non.

-Il a remis ça.

Il attendit patiemment que l'information fasse son chemin dans l'esprit de Gonnard qui simula la stupéfaction.

-Même topo, continua le capitaine. Un gamin jaune, cette fois. Un gosse des rues qui portait les cheveux longs d'après ses copains. Un petit dur mais qui ne méritait pas ça.

-Donne-lui l'enquête sur l'Apache, Hal, dit Nichols

-Non! C'est non! répondit froidement Gonnard.

Ils se fixèrent droit dans les yeux et le lieutenant céda le premier.

-Bon Dieu! Pourquoi faire?! explosa Gonnard.

-Tu as réclamé cette affaire longtemps avant que Frank ne foire l'enquête, reprit Reeves. Tu es le seul à avoir trouvé un début de piste et tu reprendrais tout à zéro. On doit faire vite pendant que le cadavre du gamin a encore quelque chose à nous dire.

-Ils ne me laisseront pas faire. C'est la chasse gardée de Boyd-le-cinglé avec le FBI maintenant. De toute façon, Schildkraut a étouffé l'affaire. La presse a déjà enterré l'Apache et Boyd est incontrôlable. Même ces salopards du FBI ont peur de lui. *Deuzio*, le gamin est un Nisei.

Et personne n'a envie de lever le petit doigt pour trouver celui qui lui a fait ça, songeait-il. Les Japonais, même nés sur le sol américain, étaient suspectés de trahison alors que le conflit européen menaçait de s'étendre dans le Pacifique.

-*Tertio*, Boyd et le bureau du procureur général me rendent responsable du foirage avec Niels Krueger.

-Ça non plus, la presse n'en a rien su, dit Nichols en essayant de calmer le jeu.

-Heureusement, non.

-C'est pourquoi l'Apache s'est senti capable de recommencer, ajouta Reeves rouge de colère en foudroyant Gonnard du regard, parce qu'il pouvait le faire sans être surveillé et il tuera encore si on ne lui fait pas un peu de publicité.

-Je vois ça d'ici, ricana Nichols. La police s'est trompée de tueur! Le massacre de l'Apache continue! Deux douzaines d'agents spéciaux du gouvernement vont rappliquer dare-dare sur le terrain pour nous apprendre à travailler. On sera bon à dire "oui, m'sieur" chaque qu'ils

nous ordonneront de nous botter le cul nous-même. Sans compter qu'une fois installés, on se débarrassera plus difficilement de ces types que d'une verrue sur la joue. Laissons Boyd devenir cinglé pour de bon avec cette histoire.

Gonnard garda le silence. Le capitaine se calma, enfonça ses mains dans ses poches, se dirigea lentement vers la porte et l'ouvrit.

-Va au Diable, Will, tu y retrouveras l'Apache un jour ou l'autre. Fiches-moi le camp d'ici.

Gonnard s'éloigna dans le couloir tandis que la porte claquait avec fracas sur ses talons. Des flics en uniforme se retournèrent sur son passage et échangèrent des propos à voix basse. Il les dévisagea et ils se turent.

Un peu plus tard, Nichols le retrouva dans son propre bureau. Il s'assit à califourchon sur une chaise. Il souriait et désigna le visage de Gonnard.

-T'as oublié la bonne vieille méthode, on dirait.

Il se leva et mimait le coup favori des cogneurs enragés de l'Escouade Rouge, en soufflant par le nez: gauche-droite rapide, poings serrés hérissés de pointes en fer, en direction du crâne d'un syndicaliste coco. Puis il rit en souvenir des dégâts infligés par son double crochet.

-J'ai pas pu dégainer à temps, répliqua Gonnard.

Nichols fut pris d'une crise de fou rire comme si Gonnard avait débité la meilleure vanne de l'année.

-Ah-ah-ah! Ils ont au moins réussi à te mettre en colère, à ce que je vois.

Il fit encore des moulinets dans le vide avec son poing serré en cherchant une faille dans la défense de son adversaire invisible.

-Pourquoi me menacer avec la vieille méthode de l'Escouade, lieutenant? demanda Gonnard d'une voix blanche.

Le mouvement de Nichols se figea. Ses deux bras retombèrent le long de son corps et il se redressa.

-On en a traversé de dures tous les deux, prononça-t-il d'un ton qui ne cachait pas son animosité, mais si tu te retrouvais entre moi et la meilleure façon de me tirer de ce merdier, je n'hésiterais pas une seconde.

Gonnard comprit que Pitchess et le frappeur avaient passé toute la brigade sur le grill pendant son absence. Grâce au marché qu'il avait passé avec eux, les Feds cherchaient une autre victime pour leur tableau de chasse. Nichols, l'impassible exécuteur d'ordre du chef Red Hynes, encore plus impitoyable que Kynette, avait peur.

-As-tu craché le morceau en échange de ton immunité? reprit-il.

-C'est Pitchess qui fait courir ce bruit?... Je ne suis pas un témoin à charge. Ce n'est pas moi...

-Je sais. Boyd leur donnera nos noms s'il pense pouvoir obtenir l'aide du Bureau pour coincer l'Apache.

Gonnard acquiesça. C'était l'éventualité la plus plausible.

Ils n'avaient pas besoin de plus de mots pour se comprendre. C'était eux, ou les deux agents du gouvernement, ou Boyd. Nichols fit mine de déverrouiller discrètement le cran de sécurité de son arme avant de le ranger dans son holster puis il sortit.

Ou Pitchess et son équipier. Ou Boyd.

28.

Il tenta de chasser de son esprit les images du gamin torturé dans Griffith Park. En vain. Il descendit au bureau de réception. Son affectation n'avait pas été changée. Toujours sur le meurtre de Santa Monica. Le sergent en uniforme lui en fit la remarque en s'étonnant que cette affaire n'ait pas été classée puisque John Doe avait été enterré aux frais de la Ville quelques jours plus tôt.

-Où ça? demanda Gonnard après un moment de stupéfaction.

Le sergent n'en savait rien et montra qu'il s'en moquait en haussant les épaules.

Gonnard appela le bureau du coroner. Il apprit que le permis d'inhumation avait été signé par le médecin légiste et un sous-fifre du bureau du procureur. Il ressentit une brusque colère en balayant d'un geste les feuillets du dossier disposés devant lui et en même temps un sentiment de pitié mêlé de culpabilité. Il n'avait jamais éprouvé cela, ni son contraire, la fierté, quand il résolvait une affaire criminelle mais le cas de John Doe l'avait intrigué depuis le début et chaque homme pouvait prétendre à un peu de justice même après sa mort dans la cité des anges. Son enquête pouvait servir à ça. Reeves le tenait toujours éloigné des affaires brûlantes. Il n'avait rien d'autre s'il laissait tomber.

Il commença par se rendre au cimetière de Long Beach. Un employé lui indiqua où trouver la tombe sans cesser de piocher avec vigueur la terre dure d'une autre sépulture pour indigent. Plus vite il creusait, prétendit-il, plus vite il pouvait remplir le trou. Et Gonnard songea qu'il avait fait très exactement l'inverse.

Une croix en fer forgé surmontait une plaque de plâtre posée sur le monticule de terre aplati. Le représentant de la congrégation religieuse qui avait bien voulu se charger de l'office avait inscrit une mystérieuse sentence en latin: *Felix qui Potuit Rerum Cognoscere Causas*. Gonnard la lut deux ou trois fois sans en saisir le sens puis il quitta le cimetière d'un pas pressé. Le fossoyeur qui avait fini son ouvrage lui adressa un signe joyeux.

Il revint au Poste bien déterminé à trouver l'assassin avant que la sépulture provisoire en plâtre ne s'effondre sur elle-même dès la prochaine pluie.

Une douzaine de jeunes voyous avait été raflée dans les quartiers est de la ville pendant la matinée. Certains semblaient apathiques, terrorisés par les uniformes, d'autres hurlaient des insanités aux flics qui les toisaient d'un œil noir. Il y en avait au moins six qui étaient de type asiatique et deux d'entre eux portaient les cheveux longs. Gonnard repéra Rostwick, matraque à la main, le visage marqué par la fatigue mais les traits tendus par la haine que lui inspiraient ces gamins. Il traversa le hall, grimpa à l'étage et s'enferma dans son bureau.

Il consulta ses notes dont il n'avait tiré aucune conclusion catégorique et déchira le rapport destiné au procureur, plein d'invéraisemblances et de contrevérités. Puis il récupéra le dernier avis de recherche qu'il n'avait pas écarté et se força à le lire plusieurs fois. Peu à peu, les éléments se mettaient en place, les souvenirs affluaient et son intuition s'aiguïsa en classant et reclassant ses notes et en les comparant avec les informations de l'avis de recherche. Quand il réalisa qu'il retardait inutilement le moment de vérifier cette piste, au risque de l'abandonner définitivement et de se retrouver avec moins que rien pour redémarrer l'enquête, il décrocha le téléphone et demanda à l'opératrice le département de police de San Francisco.

Harvey S. Wright (S pour Samuel), âgé de 27 ans. Pas de signe particulier. Pas de pseudonyme. Pas de seconde adresse. Pas de relation connue. Pas de dossier médical. Il avait disparu de son domicile de Frisco dont le loyer accusait trois mois de retard en octobre de l'année 1941. Sa logeuse avait porté plainte et la police avait lancé un avis de recherche dans tout l'état car il possédait une voiture et avait un casier long comme le bras. Tapage nocturne, alcoolisme sur la voie publique, vols mineurs. Nombreuses plaintes déposées par sa logeuse et

ses voisins. Et plusieurs délits de vagabondage avant que la police ne s'aperçoive qu'il dormait dans la rue à moins de cent mètres de son appartement. Gonnard passa à la seconde page: même litanie de plaintes en relation avec la bouteille et de mises en accusation par les services du procureur de la ville. Le troisième et dernier feuillet comportait une description anthropométrique assez vague pour cadrer avec la moitié de la population masculine de Californie. Taille moyenne. Cheveux sombres. Soixante-dix kilos environ. Rien ne collait à part le vice que partageaient John Doe et Harvey Wright. Gonnard ferma les yeux en attendant toujours que l'opératrice le mette en contact avec San Francisco. Quand il les rouvrit, il réalisa ce qui manquait dans ce rapport comme si c'était effectivement écrit en caractères gras noirs sur blanc. Wright n'avait jamais été condamné. Le procureur devait avoir un dossier sur lui assez épais pour s'asseoir dessus et on ne lui avait envoyé que trois feuillets imprécis. Au même moment, une voix lointaine grésilla dans l'écouteur:

-Capitaine McInroy, j'écoute.

-Inspecteur Will Gonnard, d'Hollywood Centre.

-Quel temps fait-il sur la côte? hurla McInroy.

-On casse la glace à la dynamite sur les plages, comme chez vous, je suppose.

Le flic de San Francisco explosa de rire et Gonnard écarta le combiné de son oreille.

-Qu'est-ce que je peux faire pour vous, partenaire? reprit McInroy jovial.

-J'enquête sur un meurtre. M.A.A. Pas d'identification. Mais j'ai un avis de recherche de vos services sur un type nommé Wright...

-Wright, Harvey. Continuez, prononça McInroy redevenu sérieux d'un coup.

Gonnard se pencha sur le dossier.

-Oui, Harvey Wright. La description pourrait coller.

A l'autre bout de la ligne, le capitaine observa un silence puis:

-Wright, c'est votre assassin?

-Non, répondit Gonnard sans prendre la peine de préciser qu'il s'agissait de la victime.

-Bon. Vous avez des empreintes. Envoyez-les moi et je vous tiendrai au courant.

-Vous avez ses empreintes dans vos fichiers? s'étonna Gonnard. J'aurais perdu moins de temps si vous me les aviez adressées avec l'avis de recherche.

Second silence. Il tendit l'oreille et perçut la respiration de son interlocuteur.

-Écoutez... Will, c'est ça? C'est moi qui viendrait vous voir, d'accord? Je dois passer voir ma femme et mes filles à L.A.. Une fois l'an, c'est pas de trop, non? On comparera avec ce que j'ai. Qu'est-ce que vous dites de mercredi prochain?

-Oui, répondit Gonnard à toutes les questions.

-Bon. C'est du beau boulot, partenaire, conclut le flic de Frisco avant de couper la communication.

McInroy avait-il raison? se demanda Gonnard. L'inconnu enterré sous la sépulture anonyme avait-il un nom, une vie passée, une histoire enfin à raconter? Mercredi était dans quatre jours. Il relut une dernière fois ces notes et espéra que McInroy serait plus bavard qu'au téléphone.

Il sortit du poste. Un flot ininterrompu de voitures sillonnait le boulevard. Les trottoirs étaient encombrés de passants quittant leur travail en cette fin d'après-midi et qui se précipitaient chez eux pour profiter de leur jour de congé. Les files d'attente à l'entrée des cinémas s'allongeaient à vue d'œil. Il se promena en jetant des regards autour de lui au milieu de la foule qui louvoyait entre les camelots poussant leurs étals jusque sur la chaussée. Cireurs de chaussures, vendeurs de cosmétiques, de beignets, de hot-dogs, de clichés couleurs de stars et d'encarts publicitaires, aboyeurs de l'Eglise d'Aimée Semple McPherson ou des Scientistes, bonimenteurs et argumenteurs politiques.

Aucune femme ne portait les cheveux courts, encore moins gominés. La mode était aux cheveux mi-longs, bouclés à la base du cou. D'abord ramenés en chignon pendant les heures de bureau, ils étaient libérés des épingles qui les retenaient et voletaient autour des épaules.

Le charme de Louise ne serait pas passé inaperçu. A cet instant, il avait envie de sentir son bras contre le sien et aurait voulu l'accompagner au bout du boulevard jusqu'à ce que la foule se fasse moins dense puis revenir sur ses pas sur le trottoir d'en face. Faire la même chose avec Norma était impossible. La promenade aurait tourné à l'émeute.

Un peu plus loin, des éclats de voix attiraient l'attention des badauds agglutinés autour d'un bus garé sur le côté de la chaussée. Un homme était juché sur le marchepied et les haranguait. Dans un charabia à peine compréhensible, il proposait d'emmener qui voulait bien tenter l'aventure jusqu'à la plage de Venice pour cinquante cents seulement. Là, la formidable invention d'un milliardaire philanthrope permettait de réchauffer l'eau de l'océan à la température de celle des Caraïbes. Les Angelenos pouvaient s'y baigner sans craindre d'attraper une pneumonie. A côté du bonimenteur, une jeune fille outrageusement fardée entonnait *Somewhere over the Rainbow* d'une voix inspirée sans prêter attention aux quolibets que s'attrait son interprétation. L'homme reprit son explication à l'aide d'arguments mystico-techniques en élevant le ton. Il était évident que le bus déglingué n'emmenait personne au-delà du bout du boulevard mais quelques passants parurent intéressés. Ils fouillèrent dans leurs poches et donnèrent un demi-dollar. L'homme encaissa le prix de leur billet vers le Paradis tropical en faisant rouler ses gros yeux dans ses orbites et il éclata de rire. Il se frotta les mains, déclara qu'il restait des places libres mais les gogos se faisaient rares. La fille recommença à chanter le succès de Judy Garland. L'homme se boucha les oreilles et continuait inlassablement à attirer le client.

Gonnard s'écarta, le sourire aux lèvres. Il avait reconnu Groucho Marx malgré son déguisement et le postiche blanc qui recouvrait sa moustache. La blague tournerait court à un moment ou un autre et Groucho s'en tirerait en faisant payer au département des accessoires du studio l'emprunt du bus et les dédommagements aux victimes de l'arnaque.

Gonnard ne put deviner qui était la femme qui l'accompagnait. Après quelques instants de réflexion, il fut persuadé que ce n'était pas une femme du tout. Il ne se retourna pas pour vérifier mais cette idée le troubla et tout en marchant sans but sur le trottoir, il se convainquit peu à peu que la femme impliquée dans le meurtre de John Doe n'existait pas. Ce n'était qu'une intuition hasardeuse. Une piste créée de toutes pièces malgré lui, une hypothèse qui rendait l'affaire plus étrange qu'elle ne l'était en réalité et qui lui avait permis de faire traîner les choses en longueur. En abandonnant ce faux-semblant, il pouvait à nouveau se concentrer sur les éléments concrets du dossier. McInroy les lui donnerait, avec un peu de chance.

Un nouvel attroupement l'arrêta dans sa progression le long du boulevard. Il leva les yeux, aperçut l'affiche de *La Proie du Mort* et décida d'attendre avec les autres personnes le moment d'acheter son billet.

Dans la salle, il se faufila au milieu d'une rangée de fauteuils et se sentit de nouveau apaisé quand les lumières s'éteignirent. Le film de première partie fut projeté sans attirer son attention. Il s'endormit. La bande sonore retentissante des actualités filmées de la MGM le réveilla en sursaut. Il vit Paris désert pendant la menace d'un bombardement dans un reportage et Berlin grouillant d'une foule fanatisée dans un autre. Puis le film commença. Robert Montgomery tenait le rôle d'un psychopathe maquillant son propre suicide en meurtre pour faire accuser son rival. Les relations entre l'acteur et le réalisateur W.S. Van Dyke avaient défrayé la chronique au début de l'année. La jeune Ingrid Bergman était avec Robert contre Woodie. Mais rien de ces rivalités ne transparaissait à l'écran. L'histoire était captivante et la machination semblait piéger ses proies inéluctablement. Seul un ultime coup

de théâtre permit à Georges Sanders de s'en sortir. Un rebondissement comme il n'en arrivait jamais dans la réalité mais Mayer s'en moquait tant que le public adhérait au *happy end*.

Il s'endormit à nouveau pendant la première partie de la séance suivante et regarda le film une seconde fois. Il se sentait proche du rôle de Sanders, celui de la victime manipulée. Il ne pouvait s'empêcher de penser qu'il était dans la même situation. L'hôtesse qui vendait du pop-corn à l'entrée le poussa dehors à la troisième projection.

Il était huit heures environ. Le soleil était bas sur l'horizon et le vent venant du désert le glaça. Il avait faim mais il ne possédait plus un dollar pour calmer son appétit alors il se coinça une cigarette entre les lèvres, l'alluma et la fuma lentement en regagnant sa voiture.

29.

La lumière filtrait au travers des rideaux de l'appartement de Chief. Gonnard grimpa silencieusement les trois marches devant l'entrée et tendit l'oreille. Des bruits provenaient de l'intérieur. De la musique en sourdine. Et une voix chantonnant *mezzo forte*. D'une main, il fit glisser son arme illégale derrière son dos et de l'autre, il frappa à la porte du 1A. Une femme d'une cinquantaine d'années, maigre, plus grande que lui, ouvrit le battant et l'observa un moment de son regard bovin, ni surprise, ni accueillante. Elle était de la même taille que Chief mais sans son allure aristocratique

-Miss Chief? demanda-t-il.

-C'est exact. Et vous, vous êtes le 5B, d'après ce que m'a dit mon frère.

-Will Gonnard.

-Je ne suis pas vraiment Miss Chief, reprit-elle en reculant. Je me suis mariée il y a longtemps. Je m'appelle Billie. J'ai mis un mot sous votre porte. Karl voulait vous donner ça. Elle fouilla dans une petite valise et en sortit un sac en papier. Elle lui tendit. Gonnard sut qu'elle avait regardé à l'intérieur. Il prit le sac, le roula serré pour qu'il prenne le moins de place possible et l'empocha. Il avait senti entre ses doigts la forme de son flingue de service et aussi sans doute la liasse de billets qui lui revenait.

-Merci... Avez-vous besoin de quelque chose? Dans quel hôpital est-il?

-Quelle importance, répondit-elle en haussant les épaules. Il a été seul toutes ces années. Je repartirai dès que ce sera fini.

La musique emplît le silence qui suivit. L'air était gai, rapide, à la mode et elle se remit à chanter.

Il se retira sur la pointe des pieds en fermant la porte derrière lui.

La sœur de Chief était entrée dans sa chambre et avait déposé sur la table près du réchaud tous les aliments en conserve dont son frère n'avait plus besoin et quatre bouteilles de scotch de qualité supérieure. De quoi organiser une veillée funèbre, songea-t-il. Il mangea d'abord une boîte de thon sauce pimentée qu'il fit descendre avec une longue rasade. Il se déshabilla pour se coucher. Sa veste lui échappa des mains et tomba lourdement au sol avec un bruit métallique. Il sortit son arme du sac et la glissa dans son holster, cacha l'autre sous le matelas, puis compta sa fortune. Environ trois cents dollars. Une courte lettre était glissée dans le sac.

-"Will, lut-il à mi-voix. J'ai demandé à ma chère sœur Billie de vous prévenir si j'y passais avant que je ne vous revoie en meilleure forme. Dans ce cas, sachez que je vais faire de vous le propriétaire de votre appartement. Prenez contact avec l'avocat de Billie. Vous serez même le gérant de l'immeuble. Vous verserez l'argent à ma chère sœur moins votre part. Si l'un des

locataires vous fait des ennuis, foutez le dehors, lui et sa famille et ses affaires, sinon vous serez rapidement propriétaire de rien du tout. Votre ami, je crois. Karl."

Il glissa la lettre sous la lampe de chevet et éteignit la lumière. La musique lui parvenait encore par bribes à peine audibles. Au moment de s'endormir, il eut l'impression d'entendre plus distinctement la voix amicale de Karl Chief murmurer à son oreille.

Il ne sortit pas de chez lui le jour suivant et le jour d'après. D'abord, il dormit jusqu'à la mi-journée pour rattraper sa nuit de retard. Il se leva, mangea et descendit la bouteille. Il entendait Billie sortir le matin et revenir le soir de l'hôpital. Le téléphone sonna à trois reprises. Il ne décrocha pas. Une quatrième fois, la sonnerie résonna inlassablement au début de la soirée. Il tituba jusqu'au téléphone et répondit, espérant presque entendre la voix grésillant de McInroy. C'était Bill Thomas qui réclamait ses services, un producteur de films B, spécialiste du western mexicain, c'est-à-dire filmé dans les alentours de Los Angeles mais écrit, dirigé et joué sous l'influence de la tequila. Aux rushes, même le cheval du cowboy semblait abruti par une gueule de bois. Dans un film Paramount dont il supervisait le tournage, le cascadeur à cheval qui jouait aussi le premier rôle pour réduire les frais, avait pris sa partenaire en grippe et la menaçait chaque jour de tournage de lui faire subir les pires outrages si elle refusait de coucher avec lui. Ceux qui avaient eu le malheur de prendre la défense de l'actrice étaient maintenant en arrêt maladie.

-Soit elle couche avec Ricky, soit il couche avec elle, c'est bien ça? demanda Gonnard.

-Oui, mais ce n'est pas la même chose, qu'elle veuille ou pas! glapit le producteur.

Gonnard répondit qu'il comprenait parfaitement mais qu'il n'avait pas envie de se mesurer au cascadeur.

-Je connais bien Ricky. Ce n'est pas un mauvais garçon. Si cette fille tournait autour de son cheval, cela a dû lui monter à la tête.

-Faites quelque chose, je vous en supplie, monsieur Gonnard.

Il téléphona au ranch dont Ricky Lane était propriétaire avec cinq autres cascadeurs et acteurs ex-cowboys et l'invita à se saouler chez lui. Ricky accepta avec enthousiasme. Une heure plus tard, il gara sa bêtaillère devant les palmiers nains. C'était l'un de ces hommes qui convoyaient les vaches à travers les plaines du centre du pays à peine une dizaine d'années plus tôt comme au début du siècle précédent. Débarqué à Hollywood après une beuverie comme seuls les cowboys pouvaient en concevoir, il s'était aussitôt fait engager comme extra dans les films de western, chaussant indifféremment les bottes et les éperons ou les mocassins des Indiens. Il était grand, osseux et fort comme un taureau. Et il n'avait jamais compris à quoi servait une caméra et toute l'équipe technique qui s'agitait derrière. Du moins, il faisait semblant de ne pas savoir. Gonnard et lui s'étaient déjà battus mais l'un à côté de l'autre. Pas en adversaire. Il essaya de lui expliquer les griefs du producteur tout en débouchant la bouteille de scotch promise. Ricky pensait à autre chose. Il avait vu Billie en arrivant et la trouvait assez à son goût. Gonnard raconta les circonstances de sa présence dans l'appartement de son frère et le cascadeur se calma un peu.

-Elle est drôlement bien foutue quand même, dit-il.

Une heure plus tard, ils étaient trop saouls pour suivre une conversation cohérente.

Le lendemain après-midi, ils réembouchèrent les goulots de leurs bouteilles respectives. Gonnard se disait qu'une journée d'absence du cascadeur sur le tournage permettrait au producteur de faire entendre raison à l'actrice.

Le matin suivant, Ricky Lane soigna sa gueule de bois en dévorant toutes les provisions que la sœur de Chief avait apportées. Gonnard lui promit de l'appeler dès qu'il entendrait parler d'un film où il y aurait un tas de chevaux et de filles à monter. Ricky s'en alla après avoir frappé à la porte de Billie pour lui présenter ses condoléances.

Gonnard prit une douche bien froide, se rasa en zigzaguant entre les plaies de son visage et passa un costume propre.

Direction le poste d'Hollywood Centre. La veille de son rendez-vous avec McInroy.

30.

Il régnait une atmosphère de crise. Gonnard le sentit avant même de pénétrer à l'intérieur du bâtiment de la police. La presse avait eu vent des arrestations des jeunes voyous de Griffith Park. Des gardes armés empêchaient les journalistes d'investir le poste. Il se fraya un passage en exhibant sa plaque et repoussant de la main les appareils photos dont les flashes crépitaient devant ses yeux.

Les gamins étaient bouclés depuis plus de deux jours en violation de leurs droits civiques que Boyd comme la plupart des autres flics méprisaient. Des avocats vociféraient au risque de se faire expulser après avoir épuisé la patience de leurs interlocuteurs. Le scandale était contenu à grand peine et la bataille rangée justice-police menaçait d'éclater.

Gonnard repéra un assistant du bureau de Schildkraut qui enregistrerait les récriminations des avocats et niait sans grand talent les accusations d'arrestations racistes de la part des services de police. Reeves était dans le jus lui aussi. Cravate défaite et chemise froissée après s'être empoigné avec un représentant de la défense. Le vacarme était insupportable.

Il se faufila en douce vers l'escalier et grimpa les marches quatre à quatre. Un uniforme le rattrapa par le bras et lui fit faire volte-face.

-Z'êtes qui? demanda-t-il hargneusement.

Puis, le reconnaissant, il le laissa aller avec un vague signe d'excuse.

A l'étage, un calme relatif assourdissait la fureur d'en bas. Il glissa un œil dans son bureau, vide, puis dans celui de Nichols, également désert. Boyd, Pitchess et son collègue le frappeur n'étaient pas là.

Il s'installa derrière son bureau et téléphona à San Francisco. McInroy était aussi absent. Il laissa un message à son adjoint en proposant de rencontrer le capitaine en terrain neutre. Chez Oblath's sur Marathon, un café-drugstore en face la Bronson Gate, l'entrée des studios Paramount. L'adjoint nota l'adresse et ajouta que McInroy s'y rendrait en fin de matinée.

Il reposait le combiné sur son support quand la porte s'ouvrit à la volée et Boyd fit son entrée. Rostwick se dévissait le cou derrière l'épaule du détective pour apercevoir Gonnard puis il dit:

-Ouais, c'est lui.

Boyd ferma la porte d'un coup de talon. Gonnard ne se leva pas mais pivota sur son fauteuil pour se mettre de profil et faire saillir la crosse de son arme coincée dans son holster.

-Tu as vu le cadavre..., prononça Boyd.

Gonnard n'avait plus de raison de nier.

-Quelques minutes avant que tu ne débarques avec les deux charognards du FBI. C'est ton affaire et j'ai refusé de m'en mêler.

L'inspecteur ricana mais son visage resta impassible.

-Ça ne t'a pas suffi de me ridiculiser avec le gosse de Frieda Krueger?

-Au contraire, Frank, j'ai eu plus que mon compte.

-Les agents sont partis cueillir les parents du gamin, des Japonais qui vivent à San Fernando Valley. Il s'appelait Johnny Nakashima. Quinze ans. Il refusait de se couper les cheveux comme deux ou trois de ses copains. L'Apache, ça lui a plu. Facile à arracher.

Il bougea une nouvelle fois, mal à l'aise. Il ne comprenait pas pourquoi Boyd lui racontait cela.

-Qu'est-ce que donnent les interrogatoires? demanda-t-il et il regretta immédiatement sa question en se mordant la lèvre.

-Rien, bien entendu. Ils sont tous remontés contre nous, les flics du quartier leur en font baver. Personne n'a vu l'Apache approcher Nakashima.

-Alors, attends le rapport du légiste. Peut-être...

-Non! explosa Boyd qui changea brutalement d'attitude. Cette fois, je n'attends plus, haleta-t-il. Tu aurais mieux fait que moi, sans doute. Tout le monde me prend pour un cinglé. Tu aurais déjà trouvé une piste. Tu aurais déjà vengé Frieda! Alors fais-le, Bon Dieu! Fais-le! Fais-le! Fais-le!

Frappé de stupeur par les gestes et le discours de Boyd allant crescendo jusqu'à folie, il n'eut pas le temps de réagir quand le flic dégaina son revolver et le pointa sur lui, à hauteur du front.

-Frank, parvint-il à articuler en avalant péniblement sa salive. Je t'aiderais si je le pouvais. Calme-toi. Si tu m'abats, comment pourrais-je t'aider? Réfléchis une minute. Range ce flingue.

Il se leva lentement, toujours dans la ligne de mire de Boyd, silencieux et tremblant. Il avait des fourmis dans la main droite. Il savait qu'il donnait l'apparence d'être maître de lui. Il ne regardait pas le bout du canon braqué sur lui comme le faisaient les victimes mais il fixait les yeux de son adversaire et retardait ainsi l'instant où Boyd appuierait sur la détente.

Le détective reprit le fil hasardeux de sa pensée:

-Ils m'ont tout dit sur toi. Ils m'ont tout dit...

Gonnard ne savait pas si Boyd parlait des fantômes qui hantaient son obsession ou des Fédéraux.

-... tu ne vaux pas mieux que lui, en vérité. Tu le connais... je suis sûr que tu le connais mieux que personne.

-Je ne peux pas t'aider à cause..., commença Gonnard en élevant la voix.

-... d'eux! Oui, je sais. Ils ne me sont pas utiles non plus mais ils m'ont tout dit sur toi. Je peux t'obliger à travailler pour moi et tu coïnceras l'Apache pour moi.

Il sentit une vague de haine déferler dans son crâne. Pitchess l'avait balancé à Boyd-le-cinglé, rapport à ses activités illégales dans les Escouades Rouges. Il serra les mâchoires. La trouille se mêla à la colère. Il était piégé. Mais Boyd éclata de rire en baissant son arme puis il la lâcha et elle tomba au sol. Maintenant, il pleurait.

Gonnard respira longuement, front baissé. Les sanglots étaient encore plus insupportables que les menaces. Il fit le tour du bureau, empoigna Boyd par le col et colla son visage tout contre le sien.

-Ecoute bien, espèce de salopard! La prochaine fois que tu me vises, va jusqu'au bout sinon c'est moi qui te trouerait la peau, compris?

L'autre pleurnichait et n'osait plus le regarder en face.

-C'est vrai, reprit-il d'une voix haineuse, tu n'es qu'un minable incapable de mener une enquête. Je t'aiderais, moi? Je préfère plutôt te voir enfermé dans un asile. Tu sais? Chez les dingues de ton espèce.

Gonnard le lâcha, frémissant de rage et de dégoût. Il se forçait pourtant à réfléchir. La gueule du frappeur lui revint en gros plan et il sursauta comme si il avait reçu un coup. Boyd essayait ses larmes.

Voilà pourquoi les Fédéraux avaient accepté de travailler avec lui. L'Apache, ils s'en foutaient mais ils pouvaient manipuler Boyd comme un pantin. Que savait-il au juste? Sans doute rien. Ils l'avaient persuadé qu'en le menaçant, Gonnard ferait un faux pas tôt ou tard.

Un uniforme entra dans la pièce mais ses paroles restèrent coincées dans sa gorge devant le spectacle. Boyd, à demi fou, pleurnichant, son arme abandonnée sur le sol entre ses jambes. Gonnard, les yeux injectés de sang, une grimace mauvaise déformant son visage tuméfié.

-Quoi? grogna-t-il.

Le flic récupéra à peu près son sang froid et dit:

-L'un des gamins a parlé, inspecteur. Il a balancé l'adresse de la piaule où se planquait le jeune Jap.

Boyd se leva, ramassa son revolver et se traîna hors du bureau.

-Il me faut une équipe, grinça-t-il en titubant dans le couloir. Je vais sur place.

Resté seul, Gonnard fit quelques mouvements d'assouplissement pour dégourdir ses bras tétanisés par la poussée d'adrénaline. Puis il stoppa net ses gestes. Il avait failli oublier qu'il avait le moyen de contrôler les magouilles des Feds.

Il se précipita au rez-de-chaussée. L'affrontement était monté d'un ton. Un groupe du mouvement des citoyens pour les droits civiques s'était joint à la foule. Les journalistes avaient été expulsés du poste et c'était maintenant à travers la porte que s'échangeaient les invectives. Gonnard joua des coudes et se retrouva dehors, face au public. Des reporters de la radio l'assaillirent comme une nuée de mouches. Il les repoussa sans ménagement en essayant d'apercevoir Connor. Le photographe devait se trouver dans le coin, forcément attiré par la curée.

-Gonnard!

Il se retourna à l'appel de son nom. Connor lui faisait signe, juché sur le toit d'une voiture de reportage. Il jura. Son nom lancé en pâture aux journalistes s'inscrivait déjà dans leurs carnets et sur les bandes magnétiques. Il froissa quelques côtes en se forçant un passage vers la voiture au travers de la meute. Connor dégringola au sol et Gonnard l'alpaga au vol.

-Sale connard! brailla t-il. Je ne suis pas sur cette affaire de merde.

-D'accord! D'accord! Fallait bien que j'attire votre attention.

-Passons par derrière.

Il entraîna le journaliste dans le parking où un invraisemblable embouteillage de véhicules empêchait les voitures-pie d'entrer et de sortir. Heureusement, les autres journalistes se désintéressèrent du sort de leur collègue. Gonnard et Connor se firent face et parlèrent à voix basse.

-Les photos.

Connor les sortit de sa poche. Boyd, Pitchess et le frappeur, bien reconnaissables, penchés au-dessus du cadavre de Nakashima. Gros plan, plan moyen, pas de truquage. Bonne qualité malgré le peu de lumière. Boyd tout seul. Avec Pitchess. Les deux Feds séparément ou avec le flic des Narcotiques. La preuve que des agents du FBI travaillaient sans mandat sur un meurtre qui ne regardait que le LAPD. Le visage de Pitchess reflétait un profond ennui. Le frappeur, figé et inexpressif. Celui de Boyd ressemblait au masque grotesque d'un épouvantail en chiffon. Gonnard compta une vingtaine de clichés et la pellicule négative.

-Ils ne vous ont pas vu?

-Jamais de la vie. J'étais trop bien planqué.

Le photographe arborait un sourire suffisant.

-Et vous avez des photos du cadavre?

-Oui, répondit-il en hésitant.

-Ce n'est pas mon affaire. Ils vous ont vraiment laissé approcher?

-Quand ces deux types se sont tirés, je suis allé trouver celui-là et il était d'accord.

-Elles sont parues?

-Bien sûr. En première page, hier.

Gonnard était en train de cuver avec Ricky Lane. Les événements se précipitaient quand il ne s'en occupait pas. Il haussa les épaules. Ça expliquait le déchaînement de violence aujourd'hui.

-C'est combien?

-C'est moi qui vous en doit, répondit le photographe. J'étais le seul sur le coup de Griffith Park.

-Faites publier celle-ci.

Gonnard avait choisi le moins bon des clichés: des silhouettes difficilement identifiables sauf Boyd. Seuls les agents fédéraux présents sur la photo pouvaient se reconnaître. L'œil professionnel de Connor cilla et il protesta avec véhémence.

-Je vous rendrai les autres dans quelques jours et vous pourrez les mettre à la Une. Avec les noms qui vont sur les visages. Vous serez surpris d'apprendre qui s'intéresse à ce cadavre. Pas un mot en attendant.

Il laissa le photographe en plan et retourna à l'entrée du poste.

Surprise. Jarnin lui-même accaparait les micros et les objectifs. Il lisait une déclaration rédigée sur un bout de papier.

-... des témoins de l'affaire. La police procède à leurs auditions. Il n'y a pas lieu de se confondre en vaines hypothèses dans cette affaire. Ce meurtre sans précédent sera élucidée dans les plus brefs délais et le meurtrier sera traduit devant la Justice. Aucune autre considération n'interférera dans le travail de mes services. Messieurs.

Il salua d'un bref mouvement de tête et retourna à l'abri derrière les portes closes du poste. Pas un mot sur l'Apache. Des mensonges entiers.

Gonnard renonça à affronter une nouvelle fois la foule de journalistes. Il recula de quelques pas et revint vers le parking.

A force de coups de sifflet et de mouvements menaçants de leurs matraques, des uniformes créaient un étroit passage pour une voiture banalisée. Quand elle fut sur le point de s'engager sur le boulevard, Gonnard vit Boyd s'y engouffrer et elle démarra en faisant crisser ses pneus. Il se précipita sur sa propre voiture, profita que le parking était momentanément dégagé pour se glisser à l'extérieur, tourna sur la chaussée et prit la direction opposée.

Chez lui, il tira le verrou, camoufla les clichés sous le lino, s'allongea sur le lit et attendit sans bouger.

Plusieurs heures plus tard, il entendit Billie entrer dans l'appartement de Chief puis la musique en sourdine. Il s'endormit.

31.

Gonnard entra chez Oblath's vers dix heures. Il s'assit au bout du comptoir en zinc, avec vue sur l'entrée du drugstore. Un café, une part de tarte, et l'attente commença à raison d'une cigarette toutes les dix minutes. Une serveuse lui remplissait sa tasse à mesure qu'il la vidait.

Le sang se mit à battre douloureusement dans ses tempes. Il demanda un cachet et consulta sa montre. Midi. Le drugstore était envahi des employés de la Paramount qui avalaient précipitamment leurs doses d'alcool interdites à la cantine du studio. Enfin, un homme s'encadra derrière la porte vitrée de la boutique. Gonnard leva la main et l'homme s'approcha de lui.

-Gonnard?

-Bonjour, capitaine.

McInroy jucha son grand corps sur un tabouret à côté de lui. Il portait les cheveux courts coupés en brosse sur un crâne qui avait la forme d'un ballon de basket. Sa main paraissait immense quand elle se referma autour de celle de Gonnard. Un géant. Sa voix d'une jovialité forcée était la même qu'au téléphone.

-Un whisky pour moi. Vous m'accompagnez?

Gonnard n'en avait pas envie mais il était inutile de brusquer McInroy. Le capitaine siffla son verre et émit un soupir de satisfaction.

-Mes filles m'ont à peine reconnu, dit-il avec mélancolie. Ce sont presque deux jeunes femmes maintenant. Mais leur mère est toujours la même garce. Vous êtes marié?

-Non.

-Bon pour vous parce que le salaire d'un flic suffit à peine pour entretenir une famille.

Il prit un air navré. Gonnard aurait dû trouver une formule polie pour compatir mais son cerveau était bloqué sur ses questions à propos de Harvey Wright. Au moins, McInroy avait eu une vie de famille. Puis le capitaine balaya ce qu'il venait de dire du revers de la main et attaqua au cœur du sujet:

-Wright est mort, non?

-Le 7 novembre environ.

-Comment?

-Sept balles à bout pourtant.

Gonnard passa sur les détails de la mutilation. McInroy semblait affecté par la nouvelle.

-Moche. Vous avez les empreintes, partenaire? Simple routine.

Gonnard sortit les prises d'empreintes à l'encre noire et le capitaine posa à plat sur le comptoir le double d'une fiche d'identification réalisé par les services de police de San Francisco. Les deux hommes se penchèrent sur les documents à l'aide d'une loupe que McInroy avait fait apparaître de sa poche. Après cinq minutes silencieuses d'étude comparative, ils se redressèrent.

-Pas besoin d'être un spécialiste pour comprendre que c'est votre gars. J'espérais presque que vous vous trompiez.

-Vous pourriez m'expliquer, capitaine, commença Gonnard prudemment, pourquoi ce type n'a jamais été condamné à Frisco ni ailleurs?

McInroy soupira et commanda un autre whisky.

-Rapport à ses états de service. C'était...

... un flic! s'exclama Gonnard.

Il frappa du poing contre le comptoir. Il le savait depuis le premier soir. Les chaussures. Les chaussures du cadavre, usées mais encore solides, étaient des godillots de police comme ceux dont sont dotés tous les flics de l'Etat avec leurs uniformes et leurs flingues. McInroy le regarda avec intérêt.

-Il ne l'était plus depuis 1934. C'était un bon, il travaillait sous mes ordres, mais il a descendu la pente. J'ai bloqué les mises en accusation du procureur pendant toutes ces années après sa mise à pied, en souvenir du bon vieux temps.

-Il buvait?

-C'était un truc de famille, je crois. Il n'a jamais pu résister à la bouteille. Un vrai malheur que cette habitude-là. Après, il traînait un peu autour du poste. Il a décroché quelques boulots de sécurité privée mais personne ne pouvait lui faire confiance. J'ai fini par plus le voir. La vie continue.

Il commanda et avala un troisième verre. Gonnard refusa l'invitation.

-Fallait qu'il finisse comme cela, conclut McInroy.

Était-ce tout? McInroy en gardait pour lui.

-A vous, partenaire. Voyons ce que vous avez, reprit-il en s'essuyant les lèvres de sa grosse main.

-Wright, puisqu'il faut l'appeler ainsi désormais, s'est fait descendre dans un terrain vague au centre d'Hollywood. Une balle dans le cœur et six balles dans le visage. Il est enterré dans le carré des anonymes de Long Beach, si vous voulez y faire un tour. Et je n'ai pas le début d'une piste pour mettre la main sur son assassin.

-Nom de Dieu! souffla McInroy. Il lui a bousillé la figure.

-Oui. Le médecin légiste a été incapable de me dire à quoi il ressemblait avant sa mort. C'est pourquoi j'ai perdu tout ce temps pour l'identifier.

-Ah ça! Si vous aviez su...

-Quoi? demanda Gonnard en tentant de maîtriser sa voix.

-Hé bien, une vieille histoire du temps où il créchait encore à Frisco. Personnellement, je ne l'ai pas revu après ce truc affreux. Mais j'en ai entendu parler et Harvey devait vraiment avoir perdu les pédales. Ma femme m'a viré de chez moi, enfin, je suis parti à cause des gamines, parce que je buvais un verre ou deux après le travail. Vous savez? Histoire de noyer le fiel qu'on a dans le ventre quand on rentre à la maison. Harvey, il buvait du soir au matin. Il a foiré deux-trois coups et le chef de la Police l'a fait sauter. Alors, il a plongé encore plus. Bref, un jour, j'ai entendu parler de cette histoire. Il devait être raide défoncé et fauché. Les plaintes de sa logeuse commençaient à pleuvoir à cette époque. Quelque part dans un bar, il a parié avec des types qu'il arrêterait une balle de revolver avec les dents. Ouais. C'est la vérité. Il a parié pour une bouteille. Il a glissé un flingue dans sa bouche et a tiré avant que les autres aient pu se jeter sur lui pour l'en empêcher. Il s'est arraché une partie de la mâchoire, la joue et le côté gauche du visage et il n'en est même pas mort. Ils l'ont sévré à l'hôpital mais une fois dehors, il a replongé dans l'alcool. Paraît qu'il se trimbalait depuis avec une gueule affreuse à faire peur. Il avait le cerveau complètement imbibé, c'est sûr.

McInroy s'abîma dans le silence, le regard fixé sur ses souvenirs. Gonnard digéra les informations en vidant le fond de son verre d'un trait.

-Vous voulez dire qu'il était défiguré?

-Bon pour la galerie des horreurs. Ça explique peut-être qu'on lui ait tiré dans la figure. Pour pas qu'on le reconnaisse.

Gonnard songea au docteur Hornet qui n'avait même pas été capable de découvrir ces terribles blessures *ante mortem*. Puis il pensa à autre chose:

-L'avis de recherche précisait: pas de signe distinctif.

-Nous avons lancé l'avis pour la forme, répondit McInroy en haussant les épaules. On ne pensait pas qu'il irait se perdre en dehors de la ville. Pour retrouver sa trace... Il y a combien de bars à Los Angeles?

McInroy écarta ses deux grosses mains.

-Alors bon courage, partenaire, reprit-il. J'apprécie ce que vous faites pour Harvey.

-Merci.

Gonnard accepta un second whisky et McInroy se frotta les mains en voyant approcher son quatrième verre.

Il quitta le drugstore peu après, laissant le grand flic écluser seul après une dernière poignée de main. Il tourna à gauche puis à droite sur Gower. Il remonta la rue à pied jusqu'à Santa Monica. Sur le boulevard long de plusieurs kilomètres, il entra dans la première boutique de vente d'alcool qui dressait sa vitrine sur le trottoir et commença à poser ses questions. Avec le nom de Harvey Wright à inscrire dans le dossier, il avait le sentiment de commencer une nouvelle enquête.

32.

Gonnard écuma les bars pendant deux longues journées.

L'odeur amère de la bière renversée avant et après que les clients l'aient avalée. La pénombre pour remplir le vide entre les tables. Le silence des conversations suspendues à son arrivée.

Il ne récolta que des réponses négatives. Personne ne se souvenait d'un homme défiguré répondant au nom de Harvey Wright. Parmi les types dans la débîne, habitués des salles sombres où ils noyaient leur solitude, certains avaient même du mal à se rappeler leur propre nom. D'autres pouvaient jurer l'avoir vu à condition que Gonnard leur paye un autre verre.

McInroy avait entrepris des recherches de son côté. Gonnard attendait les résultats de l'enquête que le flic de San Francisco menait officieusement. Depuis son départ de la ville de la Californie du nord, la voiture de Wright était introuvable. Soit il l'avait vendue pour payer son passage jusqu'à Los Angeles, et dans ce cas, il devait vérifier auprès des compagnies de car et de train, soit il avait fait le trajet en la conduisant et il existait une infime chance que la police de la route l'ait repérée.

En rentrant chez lui après avoir visité en vain le dernier débit de boisson le plus proche du terrain vague de Santa Monica, Gonnard se demandait quand McInroy lui donnerait signe de vie. Le téléphone sonna au moment où il raccrochait le holster de son arme au chevet de son lit. Il laissa la sonnerie retentir le temps de juger de l'obstination de son interlocuteur puis décrocha:

-Oui?

-C'est moi, dit Nichols. On a du nouveau sur l'Apache. Tu veux l'entendre?

Gonnard hésita et décida que non.

-Je m'y attendais, reprit-il. Tu l'apprendras demain dans les journaux de toute façon.

Nichols avait raison. Toute la presse de la Ville avait titré le lendemain de la déclaration de Jarnin: "Le Massacre de l'Apache continue" réduisant à néant les efforts du procureur général pour masquer les similitudes entre les meurtres de Frieda Krueger et Johnny Nakashima. Tous les détails sanglants s'étaient en première page. Le public était tenu au courant de l'incapacité de la police à trouver une piste. La fouille du réduit où logeait la victime près du parc et les interrogatoires des témoins n'avaient rien donné de concluant. Seul le message de l'Apache se vantant d'avoir exécuté Nakashima était demeuré secret et Gonnard en déduisit que la nouveauté provenait de cela. Nichols ne voulait donc pas le mettre au parfum, seulement garder le contact avec lui et s'assurer qu'ils jouaient toujours ensemble la même partie contre les Feds. Gonnard lui raconta la photo parue en page intérieure de l'Examiner qui avait dû mettre la pression sur les agents du Bureau et le numéro de Boyd dans son bureau. Le lieutenant émit un sifflement sarcastique.

-Je serai au bureau demain matin, dit Gonnard. Je dois parler à Reeves.

-A propos de quoi?

-Du calme, Duane. Ma propre affaire. J'ai mis un nom sur le cadavre de Santa Monica mais j'ai besoin d'hommes pour ratisser la ville sur ses traces.

-Nous sommes tous sur le coup de Griffith Park et tu le sais. Tu veux continuer tout seul? demanda Nichols soupçonneux.

-Exact mais je dois protéger mes arrières.

-Très bien. Le capitaine refusera et après? Combien de temps peux-tu encore faire traîner cette affaire avant qu'il ne t'oblige à la classer?

Gonnard n'en savait rien. Son accord avec Reeves toucherait bientôt à sa fin tout simplement parce que l'Apache échapperait encore longtemps à Boyd. L'heure d'affronter Pitchess et le frappeur face à face approchait inexorablement. Il ressentit des picotements le long de la moelle épinière.

-Je tiendrai jusqu'au bout, Duane.

Il imagina Nichols à l'autre bout du fil dans son bureau du Poste de Police, affichant la même expression résolue sur le visage. Le silence se prolongea. Ils écoutaient leurs respirations réciproques. Nichols adopta un autre ton de voix:

-Il y a eu deux messages pour toi, aujourd'hui.

McInroy, songea Gonnard.

-J'écoute, dit-il excité.

-Max Doogan. Il a dit que tu saurais où le trouver. Place un pari pour moi sur l'adversaire de son favori. Et puis une certaine Louise Borxman. Pas de numéro.

-Compris. Salut.

Le nom de Louise atténua la déception de ne pas avoir de nouvelles de San Francisco. Il pouvait l'appeler maintenant et la rejoindre pour la soirée. Il alluma une cigarette mais c'est le goût de la glace au citron qui lui revint sur les lèvres. Il jeta un coup d'œil à sa montre et décida d'honorer auparavant son rendez-vous avec Doogan. En traversant la ville, il passait devant la salle d'entraînement.

La salle sentait la sueur et l'onguent que les boxeurs étalaient sur les cicatrices boursoufflées de leurs visages. Un grand costaud à la peau mat cognait dur contre un sac en cuir, en soufflant par le nez. Son punch faisait trembler les cinquante kilos de sciure emprisonnée dans le ballon pendu au plafond mais ses pieds étaient comme deux blocs d'argile fixés au plancher. Il échangea un regard avec Gonnard et le crochet qu'il décocha ensuite fit grincer la poutrelle métallique soutenant le sac.

Deux adversaires s'affrontaient sur un ring. Des vedettes de cinéma dont Wallace Beery, étaient venues ici faire quelques rounds d'essai et un film y avait même été tourné. La salle était depuis retombée dans l'anonymat.

Gonnard s'approcha du combat. L'un des boxeurs était assez âgé pour raccrocher ses gants usés. Il évitait les coups plus qu'il n'en rendait. L'autre n'avait aucune technique et s'épuisait à cogner dans le vide. Il était vêtu d'un maillot de corps et d'un caleçon. Ses affaires étaient pendues aux cordes du ring. Le gong retentit et Doogan jaillit dans la lumière.

-Parfait, champion! Du bon boulot. Essaie de viser plus haut, la prochaine fois.

Il prit les gants du boxeur novice et mimait les coups directs à la mâchoire.

-Tu vois? Ce qu'il te faut, c'est un bon combat pour t'améliorer.

L'adversaire quitta le ring en secouant la tête.

-Cognerait même pas un mur si il en avait un devant lui, glissa-t-il à Gonnard en enjambant les cordes.

Doogan frictionna la poitrine de son nouveau champion puis il l'aperçut.

-Hé, Will!

-Tu m'as téléphoné, Max.

-J'arrive.

Doogan expliqua encore à son poulain comment nouer sa serviette autour de son cou pour paraître professionnel à son prochain combat et ne pas faire fuir les parieurs avant le début du premier round puis il descendit à côté de Gonnard.

-J'ai le script de Cowall dans le vestiaire. Suis-moi.

Gonnard s'attendait au pire. Cowall ne s'y était attelé que depuis une semaine et le résultat ne devait pas être bon.

-C'est affreux, confirma Doogan sans cacher son dégoût. Honnêtement, c'est la pire chose que j'ai jamais lue. Mais il a la tête dure comme un gant plombé et j'avais peur qu'il abandonne chaque fois que je lui disais ce que je pensais de son travail. Alors, j'ai laissé faire. Tu ne vas pas être déçu.

Il lui tendit une centaine de pages agrafées et souillées de taches sombres, du sang délavé ou du whisky. Gonnard saisit le manuscrit et effeuilla les pages entre ses doigts.

-Parfait. De quoi ça parle?

-Une pauvre fille perdue, ricana Doogan. Elle vole et elle se fait prendre sur le fait par la police. Elle est envoyée au bagne. Au bagne! Pendant une révolte des prisonnières, elle s'évade avec trois d'entre elles. Mais les filles meurent une par une. Alors la dernière, elle prend l'identité de ses copines pour refaire sa vie et échapper aux recherches. Attends une minute. Après... Ah oui! Donc, elle devient comme la première fille. Une prostituée. Mais la police la retrouve alors elle s'enfuit. Elle prend l'identité de l'autre, la seconde, une brave fille et se fiance avec un type honnête. La police arrive alors elle fiche le camp. Elle va dans la famille de la troisième, très riche mais qui ne voulait plus entendre parler de leur gosse parce qu'elle avait fait de la prison. Après... Ah oui! La police débarque une dernière fois et elle se laisse prendre car elle en a assez de courir à travers tout le pays. Elle a compris tout un tas de trucs pendant ce temps. Elle doit purger sa peine mais elle est aussi jugée pour tapinage, son fiancé la quitte et la famille l'accuse d'avoir piqué de l'argent. A la fin, elle meurt en prison.

Il s'arrêta, essoufflé. Il observa Gonnard, un sourire en coin, épiait ses réactions.

-Parfait, répéta-t-il.

-Tu rigoles. Ça ne vaut pas le papier sur lequel c'est écrit. Personne ne voudra le lire au delà de la dixième page.

-C'est ce qui se passe généralement quand les studios achètent un scénario.

-Tu veux dire que personne ne le lit vraiment?

-Pas ceux qui nous feront gagner un tas d'argent en tout cas. Ensuite, ça m'étonnerait qu'on voit cette histoire sur un écran.

-Je me disais aussi..., reprit Doogan en se frottant le menton.

Gonnard roula le script et l'enfouit dans sa poche puis traversa la salle en faisant un signe d'adieu.

-Tu ne veux pas mettre un peu d'argent dans l'organisation d'un combat? cria celui-ci. Tu peux te faire aussi un bon paquet avec mon nouveau champion.

-Apprends-lui d'abord à enfiler ses gants à l'endroit, répliqua Gonnard.

Il remonta la rue à pied jusqu'à un bar ouvert tard dans la soirée. Il avisa un téléphone dans un coin mais le patron derrière le comptoir prétendit qu'il était hors d'usage. Gonnard commanda une bière et l'appareil se remit magiquement à fonctionner. Il appela Eddie Mannix à son domicile.

-Content de t'entendre, bourdonna la voix de Mannix dans l'écouteur. Qu'est-ce qui se passe?

-Tu te rappelles du plan dont je t'ai parlé?

-Ouais. C'est une idée de toi ou de Louis?

-De Louis. Je ne m'occupe que d'appâter le poisson. Avant de produire un film, il faut un scénario.

-Oui, et ensuite? répondit Mannix pas convaincu.

-Le protégé de Van Ustrecht, Milton Cowall, vient d'en écrire un. Il est tellement bon que tu vas prendre une option d'achat de 25 000 dollars...

-Quoi?! Mais on n'a jamais payé ça, même au meilleur de nos...

-... payable à son agent moins une commission pour moi qui servira à mes frais jusqu'à ce que Van Ustrecht soit ferré. Arrange-toi pour que les autres studios augmentent le prix et fais courir le bruit.

-T'es devenu complètement dingue.

-Demande à Ben d'organiser une réunion de publicité demain, reprit Gonnard sans laisser le temps à Mannix de reprendre ses esprits. Je veux lui présenter une jeune actrice. C'est elle qui tiendra le rôle principal. J'irai récupérer son bout d'essai à Westwood. Enfin, je veux voir le MPPDA au grand complet avant de commencer le cirque. Et pas de coup fourré cette fois.

Son interlocuteur garda le silence. Il réfléchissait. Gonnard lui en laissa le temps et il alla chercher sa bière sur le comptoir. Quand il revint se saisir du téléphone, Mannix ne parlait toujours pas mais il n'avait pas raccroché.

-Je crois que j'ai compris, Will. Tu crois réellement que Van Ustrecht va surenchérir sur nos offres?

-Ça dépend de moi.

-Et cette fille, qui est-ce?

-Louise Borxman.

-Tu veux que la MGM lui signe un contrat mais qu'on soit prêt à la céder après négociations.

-Exact.

-Bon. Tu as vraiment besoin de l'accord du comité pour boucler cette affaire. Et d'abord, quel est le titre du scénario?

Gonnard n'en savait rien. Il déplia le manuscrit.

-"Je ne l'ai fait qu'une fois".

-Bon, répéta Mannix. C'est noté. Est-ce qu'on ne peut pas commencer les enchères à 5000 dollars?

-Non. C'est ce que gagne un scénariste miteux en réécrivant un succès de l'année dernière. D'ailleurs, le script aura besoin d'être révisé une bonne douzaine de fois.

-Pigé. Si tu me promets que tout cet argent ne sortira pas de nos caisses, je veux bien faire ce que tu me demandes.

-Merci, Eddie, mais rappelle-toi une chose. Sitôt que la machine se mettra en marche, je serai en dehors du coup. Quand Van Ustrecht sera sous les projecteurs, je me cacherai dans l'ombre.

Mannix grogna un assentiment. Le coup n'était pas aussi huilé que semblait le prétendre Gonnard et il se méfiait à nouveau.

-D'accord, finit-il par dire. Bonne chance.

C'était la seconde fois qu'on l'encourageait ainsi. Et il en avait besoin. Avant de rejoindre le comptoir, il réfléchit aux problèmes qu'il avait encore à résoudre. Convaincre Van Ustrecht de plonger corps et âme dans le piège. Éloigner Cowall pour ne pas devoir le sacrifier. Et le plus difficile lui paraissait être de tout expliquer à Louise en affrontant son regard.

Il alluma une cigarette et reposa son verre vide. Il ne se sentit pas le courage de l'appeler ce soir.

-Vous voulez autre chose? demanda le barman.
-Oui, répondit Gonnard en s'extirpant de ses sombres pensées. Je cherche un type. Il a eu la moitié du visage emportée par un coup de feu.
L'homme non plus ne se souvenait pas d'Harvey Wright.

33.

Le lendemain, il partit à l'aube vers les studios de la Century Fox. Il s'était annoncé par un coup de téléphone avant de quitter son appartement.

A l'entrée du studio sur Pico, un homme nommé Backrin l'attendait. Il avait pris son service depuis déjà une heure dans la salle de projection. Les réalisateurs et surtout les producteurs pouvaient à tous moments exiger une projection de rushes d'un film en tournage pour juger sur l'écran de la qualité du travail, ou visionner la bande d'une compagnie concurrente. En général, une séance si matinale augurait mal de l'avenir des images projetées et du réalisateur qui les avait tournées. Les pires crises de production et les critiques tombant comme des couperets avaient toujours lieu le matin avant la reprise d'une nouvelle journée de tournage. Backrin se dandinait d'un pied sur l'autre en accueillant Gonnard. L'ordre de charger une bobine de pellicule avait été relayé par le bureau de William Goetz. Encore plus étrange, le choix de ce bout d'essai avait été ébruité et avait attiré dans la salle quelques autres projectionnistes ainsi que des ouvriers du labo et des sous-fifres du bureau de production. Gonnard s'assit dans un fauteuil entre une poignée de spectateurs qui s'échangeaient des réflexions à haute voix sur le ton de la plaisanterie.

-C'est Quasimodo.

-Ils veulent revoir l'essai de Quasimodo, reprit un autre dans l'obscurité en s'esclaffant.

L'écran s'illumina et les hauts-parleurs grésillèrent. La caméra cadrerait en gros plan un clap où était inscrit à la craie: Essai sonore. 1/2/41. N/B. Bob. 1/5. Louise Borxman.

Le machiniste fit s'entrechoquer les deux parties du clap puis la caméra panota lentement vers le haut tandis qu'une voix ordonnait à Louise de dire son texte. Gonnard ne reconnut pas son visage immédiatement, ni sa voix. Il mit plusieurs secondes à comprendre ce qui se passait. L'actrice portait une robe bon marché dont elle étreignait le tissu avec des gestes timides de gamine effarouchée. Avant même que quoique ce soit de risible n'apparaisse sur l'écran, les éclats de rire nerveux reprirent dans la salle.

Ce n'était pas Louise qui ànonnait son texte avec difficulté, ce n'était pas sa voix dans les hauts-parleur, le visage ordinaire n'était pas le sien. Pourtant, il lui était familier et cela le troubla et le poussa à ne pas interrompre la projection.

L'actrice hésita puis se tut, yeux baissés, les joues rougies de honte. La voix du réalisateur retentit, l'encourageant à reprendre. Coupure. Clap. Louise Borxman. 2/5. Elle avait pris une position mélodramatique pour son deuxième essai et braillait son texte. Les mains jointes sur sa poitrine et les yeux levés au ciel comme si elle cherchait à apercevoir sa voix trop haute perchée. Gonnard ne put s'empêcher de sourire à cette parodie de jeu dramatique. Les autres spectateurs commençaient à manquer de souffle. A la troisième bobine, le trac avait ruiné les derniers efforts de l'actrice pour en paraître une. Sa voix reprenait peu à peu les accents vulgaires de son origine populaire, ses épaules s'affaissèrent et sa bouche se tordit avec un rictus désagréable à regarder.

-Quasimodo se transforme! cria un homme et les autres enchaînèrent sur son rire.

La bobine numéro 4 montrait la femme près du désespoir, les cheveux défaits après qu'elle eut arraché le chapeau qui les coiffait, le visage hagard, les lèvres tremblantes d'où s'échappait un filet de voix rauque et finalement un juron. Le réalisateur s'était visiblement amusé à la torturer jusqu'au dernier mètre de pellicule. L'essai s'interrompit sans la cinquième bobine. Les lumières furent allumées et Gonnard croisa le regard des spectateurs qui se demandaient pourquoi il avait tenu à voir cet essai calamiteux.

-C'est tout, dit le projectionniste depuis sa cabine.

Gonnard remercia d'un signe de tête. Maintenant, il savait où il avait déjà vu ce visage et cette expression de bête traquée: dans la maison de Serita Road, la maîtresse de Cowall.

Quel rapport avec Louise? se demanda-t-il. Cowall la connaissait-il? Et qui était cette femme qui surgissait par surprise comme un affreux spectre au moment où il s'y attendait le moins.

Backrin descendit jusqu'à lui avec la bobine sous le bras et la bande son synchronisée.

-Vous l'emportez avec vous? demanda-t-il.

Gonnard refusa puis se ravisa et prit les deux boîtes métalliques.

-Y a-t-il une fiche de renseignements sur la femme qui a fait cet essai?

Le projectionniste écarta les bras d'un air entendu. Cette fiche n'existait plus ou n'avait jamais été remplie.

-Peut-être au bureau des extra mais j'en doute. Qui voudrait savoir quelque chose sur elle? répondit-il.

-Mieux vaudrait qu'elle n'habite pas Hollywood, lança un assistant-producteur en quittant sa place. On n'en voudrait pas dans un groupe de figurants pour *La Monstrueuse Parade*.

Nouveaux éclats de rire.

Gonnard regagna sa voiture dans le parking de la Fox, les bras chargés de la pellicule image et son. Il les jeta sur la banquette arrière et démarra puis ralentit dès qu'il sortit de l'enceinte du studio. Sur Pico, il prit une voie en terre battue à gauche et stoppa derrière un bosquet de cyprès. A l'abri des regards, il déchargea les boîtes, enflamma un bout de la pellicule avec son briquet et dévida la bobine aussi vite qu'il le put sans se brûler les doigts. La cellulose flamba comme une mèche de dynamite. Même chose avec la bande son. Il laissa tomber les résidus brûlants sur l'étiquette de la boîte jusqu'à ce que les indications portées dessus soient noircies et indéchiffrables.

Il mit presque deux heures pour traverser la ville. Il était à cinq minutes de Beverly Hills mais il devait d'abord parler à Louise. Tout le plan risquait d'échouer si Van Ustrecht connaissait cette femme bien qu'elle ne cadrât absolument pas avec l'univers raffiné du Belge millionnaire. Mais son association avec Cowall prouvait qu'il pouvait commettre des mésalliances.

Il se gara dans la Trentième Rue devant le bungalow dont les fenêtres entrebâillées de l'appartement de gauche laissaient échapper les accords d'une chanson à la mode, *Moonlight Becomes You*. Il sonna et frappa à la porte en même temps pour couvrir la musique.

-Qui est-ce? cria Louise.

-Will Gonnard.

Il entendit le bras du phonographe quitter le sillon avec un craquement dans le haut-parleur et Louise prononcer: "Oh, mince!"

Elle ouvrit la porte et il vit un sourire joyeux sur ses lèvres. Elle était habillée d'une blouse de cuisine, un chiffon noué dans ses cheveux les protégeait de la poussière ou de la fumée grasse de l'huile qu'il sentait frire. Elle n'attendait pas Gonnard, ni son hypothétique fiancé qui lui laissait la bride sur le cou, ni un autre homme de passage. Et elle était bien mieux en ménagère qu'en doublure de *whoo-who girl* brune.

-Bonjour, miss Borxman.
-Gonnard, dit-elle en fronçant les sourcils. N'est-ce pas vous qui m'avez emmené un jour au cinéma en me promettant une carrière d'actrice?
Il pouvait répondre oui à la première question et certainement non à la seconde. Il ne savait pas si Louise était sérieuse.
-Heu, miss..., bafouilla-t-il.
Elle ne brida pas longtemps son apparente bonne humeur et retourna dans la cuisine en le plantant sur le pas de la porte.
-Je fais des beignets de poissons. Vous en voulez? cria-t-elle.
-Bien sûr.
-Alors installez-vous. C'est presque prêt.
Quand elle revint au salon, elle avait fait un détour dans sa chambre où elle avait abandonné sa blouse pour passer une robe seyante rose et blanche.
-Allez, allez, Gonnard. Pas de manière. Nous allons manger ensemble. Avez-vous apporté de la glace au citron? Dommage.
Elle disparut de nouveau. Il s'assit dans un fauteuil en écartant trois romans qui avaient chacun un marque-page glissé au milieu de leurs feuilles.
Elle disposa sur la table deux assiettes de beignets croustillants, deux bières sans verre et des serviettes. Ils attendirent en silence que la pâte dorée et ruisselante d'huile refroidisse puis ils croquèrent dedans. Le filet de poisson à l'intérieur était moelleux.
-Il faut que je vous tire les mots de la bouche, on dirait, reprit-elle en s'essayant le menton. Vous voulez me parler de ce type, le producteur. Est-ce que j'ai une chance avec lui?
Gonnard avala une gorgée de bière avant de répondre.
-Je lui ai montré le bout d'essai que vous avez fait pour la Fox au début de l'année et il a aimé.
Elle essaya de se souvenir puis haussa les épaules d'un air indifférent.
-J'étais bien?
-Vous vous rappelez?
Elle réfléchit encore.
-C'était pour un film d'époque. La révolution mexicaine. Mais je croyais que c'était pour la Warner.
Elle fit un geste signifiant qu'elle n'en avait plus jamais entendu parler.
-En vérité, je suis le seul à avoir vu cet essai. Il y avait votre nom sur la boîte mais ce n'était pas vous. Une femme, assez laide et terriblement mauvaise.
Louise cessa de mâcher.
-Hé! On fait toutes ça. Ce n'est pas un crime. Et quel rapport avec ce que vous me racontiez l'autre jour?
-Qui on? insista Gonnard.
-Les filles comme moi. Parfois, il y a plusieurs castings en même temps. Si on ne veut pas ne pas répondre à une convocation, on demande à une autre fille de nous remplacer.
-Un essai sonore pour William Goetz?
-Mince! Si j'avais su. Je devais être drôlement occupée à cette époque pour ne pas l'avoir fait celui-là.
Occupé à quoi? se demanda Gonnard. Flirter avec son fiancé ou traîner sur le boulevard. Il baissa les yeux, redoutant d'entendre Louise inventer un mensonge hasardeux.
-Au début de l'année, dit-elle à voix basse en réfléchissant. J'enregistrais peut-être cette publicité pour le dentifrice. Celle où je faisais tinter mes dents comme un xylophone.
-Comment s'appelait cette fille?

Nouveau froncement de sourcils perplexe. Elle semblait sincèrement vouloir répondre à la question.
-Dinah...
-Dinah comment?
-Bien sûr Dinah-comment, répondit-elle avec un accès de colère. Attendez donc une minute. Je ne suis pas un...
Elle se mordit la lèvre et se fut au tour de Gonnard de sourire.
-Café? demanda-t-elle en se levant. Je vais me souvenir.
Gonnard mangea les deux beignets restant en regrettant que ce soit les derniers. Louise chantonait dans la cuisine l'air interrompu à son arrivée. Il alluma une cigarette et se détendit. Il la croyait malgré tout.
Et il sentait naître peu à peu l'envie de rester auprès d'elle et de croire à tout ce qu'elle pourrait lui raconter.
-Vous me donnez une cigarette? demanda-t-elle.
-Vous fumez?
-Comme Bette Davis.
Elle tourna son visage de côté en gardant ses yeux rivés aux siens et souffla la fumée.
-Cornwallis! s'écria-t-elle en sursautant.
-Dinah Cornwallis.
-Oui. Mais c'était un nom d'actrice. Son vrai nom était polonais.
La mémoire de Gonnard fit un "bang" dans son crâne et il lâcha:
-Kowalski.
-C'est ça.
-Zofia.
-Encore gagné.
Elle applaudit silencieusement.
-Si vous la connaissez, pourquoi me posez-vous des questions sur elle?
-Juste une association d'idée. C'est la sœur d'un scénariste que j'ai rencontré. Je croyais que c'était sa maîtresse.
-Non. Je me rappelle maintenant. Dinah avait de la famille avec elle. J'ai dû la rencontrer à l'Agence Centrale et puis je ne l'ai jamais revue.
-Pourquoi?
-Après un autre bout d'essai, je crois.
-Quel studio?
-Le truc minable sur Gower Street, plaisanta-t-elle en minant un franc dégoût.
-La Columbia! s'écria Gonnard.
-Quelque chose comme ça.
Elle se leva et alla chercher le café. Une partie du puzzle se mettait en place. Milton Cowall avait écrit son scénario pour venger l'honneur de sa sœur qui avait passé un moment désagréable avec Harry Cohn. D'où les détails sordides de la scène dans le cabinet de toilette et la honte qui éteignait le regard de Dinah-Zofia Cornwallis-Kowalski. Et aussi la haine tenaillant le scénariste qui avait déclenché toute l'histoire. Si Van Ustrech était au courant, il ne faisait aucun doute que la tentative de chantage continuerait.
Louise revint avec la cafetière et les tasses.
-Vous paraissez inquiet, dit-elle.
-Non, mais ce bout d'essai est inutilisable pour notre affaire. Je vais m'arranger pour que vous en fassiez un autre demain, pour la MGM.
Ses yeux brillèrent d'excitation.

-Merci, murmura-t-elle.
-Ils vous donneront un contrat et le service de publicité s'arrangera avec votre biographie.
Il s'arrêta, à bout de promesse qu'il ne pourrait jamais tenir. Elle versa le café dans les tasses, s'excusa de ne pas avoir de lait et le regarda. Ni Gonnard ni elle ne se saisirent des tasses.
-Et ensuite? prononça t-elle.
Il sut qu'elle comprenait qu'il ne faisait pas ça pour elle mais pour autre chose qui dépassait sa compréhension.
-Je vous présenterai au producteur dont je vous ai parlé quand le moment sera venu, dit-il en baissant la voix. Puis la production commencera mais le film ne sera sans doute jamais tourné. Pas cette fois, conclut-il en sachant qu'il était idiot de le préciser.
Elle ne demanda pas pourquoi la chance cette fois encore lui échappait. Elle ne lui faisait pas de reproche.
-Je ne me retrouverai jamais en prison?
-C'est ça.
-Et après, je n'aurai plus de problèmes avec la police?
Question intelligente à double sens. Il fit un signe affirmatif.
-D'accord. Je suis curieuse de voir à quoi ressemble votre ami.
Elle porta la tasse à ses lèvres et grimaça.
-Vous pouvez m'emmener au cinéma?
-Pas aujourd'hui, miss Borxman. Je n'ai pas le temps. Je viendrai vous chercher demain pour vous conduire à Culver City.
-Je vous attendrai.
Elle desservit la table en lui clignant de l'œil. Le signe de deux associés complices qui préparaient un mauvais coup et Gonnard détesta cette œillade vulgaire. Elle remit le tourne-disque en marche. Il sortit de la maison sans qu'elle ne réapparaisse de la cuisine, sur les harmonies joyeuses et mélancoliques mélangées de sa voix.

34.

Direction Beverly Hills par Hollywood Centre. Le parking derrière le poste était désert. Toutes les voitures étaient de sortie, sur des missions officielles ou fictives. Reeves voulaient donner du bon grain à moulin à la presse qui n'avait pas cessé d'accuser la police de bafouer les droits des suspects et continuait à la traîner dans la boue au sujet de son incompétence évidente à trouver l'assassin de Griffith Park.
Le hall était vide mais le sergent de garde mordait nerveusement le bout d'un crayon à papier. Le téléphone n'arrêtait pas de sonner. Il décrochait dès la première sonnerie. Gonnard fit un signe de la main auquel le sergent ne répondit pas puis il grimpa l'escalier et jeta un coup d'œil sur le tableau de service. Son affectation n'était pas déterminée, la case était vide. Un sursis. Il se promit de consulter la main courante avant de partir par acquit de conscience au cas où personne n'aurait pris la peine de remplir le tableau ce matin.
Il n'y avait personne dans la Brigade des Homicides, à part une bleussaille en uniforme qui courait de bureau en bureau pour répondre au téléphone et noter les messages.
Gonnard s'assit à son propre bureau et sortit son carnet de sa poche. Il rapprocha une machine à écrire et tapa la longue liste des bars qu'il avait visités avec leurs adresses. Ensuite, il rédigea une courte note à l'attention de Reeves, sorte de conclusion préliminaire à l'enquête

qu'il espérait ne pas être définitive et l'agrémenta d'une demande de renfort officielle pour ratisser les autres bars de la Ville. Si le capitaine interprétait correctement son message, il obtiendrait une semaine supplémentaire pour faire seul le boulot destiné à cinq inspecteurs au moins. Moins d'une chance sur cent qu'il accepte mais c'était toujours à tenter.
Son propre téléphone sonna. Il ne bougea pas.
L'uniforme déboula dans son bureau au petit trot.
-Vous ne répondez pas?
-Non. Décrochez et prenez le message, répondit Gonnard sans relever les yeux de son carnet.
Le flic jura mais s'exécuta. Il ne prit pas la peine d'être aimable avec son interlocuteur.
-Bureau de l'inspecteur Gonnard. Parlez... Oui... oui. Il est encore absent... Oui.
Il raccrocha.
-Une certaine Billie Chief. Elle voulait vous parler.
Gonnard haussa les épaules.
-D'autres messages?
L'uniforme consulta une feuille sur une planchette en bois.
-Oui. Un homme vous prévenait que les membres de l'équipe de croquet se réunissaient ce soir à cinq heures au T. rose. C'est une blague?
-Évidemment.
-Ah bon. Le lieutenant Nichols avait besoin de vous pour appréhender un suspect. Il est parti avec l'inspecteur Kelly. Quelqu'un du FBI a dit qu'il rappellerait. Ça, c'était hier. Et le barman d'un établissement sur El Centro prétendait savoir quelque chose à propos de votre suspect.
Gonnard sentit son cœur ralentir. Des bonnes et des mauvaises nouvelles, dans le désordre. Pitchess qui se rapprochait. Une piste pour Harvey Wright. Nichols sur la trace de l'Apache.
-Rien de San Francisco?
-Non, inspecteur.
-C'est bon. Déposez ça sur le bureau du capitaine, dit-il en tendant son rapport à l'uniforme. Vous faites un boulot excellent et le capitaine devrait vous confier une activité dans vos capacités.
Le jeune flic arbora cette fois un sourire de toutes ses dents et se laissa déposséder de la feuille d'appel sans protester. Gonnard ne voulait pas que quelqu'un sache, à part lui et la bleussaille, que le FBI avait pris contact avec lui. Et le jeune flic l'aurait sans doute oublié après le prochain appel. Il enfouit la feuille dans sa poche et sortit du poste.
Dans le parking, avant de démarrer, il organisa mentalement un plan de bataille, des batailles qu'il menait sur deux tableaux. Demain, Reeves aurait refusé sa demande de renfort et il devrait réintégrer l'équipe de Boyd, de Nichols et des Feds. Ce qui ne lui laisserait plus que ses heures de libre pour poursuivre l'enquête sur Harvey Wright. Pitchess s'impatientait. Gonnard espérait encore repousser le règlement des comptes le plus longtemps possible. Donc, il devait mettre en marche les dernières pièces du piège autour de Van Ustrech avant de rencontrer les membres du MPPDA au Beverly Hills Hotel à cinq heures d'après le message de Mannix.
Il mit le cap sur les collines à l'ouest. Le scénario de Cowall reposait sur la banquette à côté de lui.
Il se gara devant la grille du 2627 Cerro Crest. Le garde se précipita sur lui avec des gestes véhéments. Gonnard baissa sa vitre et répliqua en coupant court aux protestations du cerbère:
-Monsieur Van Ustrech m'attend.
-Ah oui? Je n'ai pas reçu d'instructions.

-Demandez lui. Je viens de la part d'Errol Flynn.
Le garde secoua la tête surmontée d'une casquette noire à visière rouge.
-Monsieur ne reçoit personne. Il n'est pas présent.
-Ah oui? répéta Gonnard. J'ai vu sa Bentley dans le garage avec une autre voiture. Comment a-t-il pu vous donner des instructions s'il n'est pas là?
Maté, l'homme repoussa sa casquette pour se gratter le crâne.
-Monsieur Flynn, vous dites? demanda-t-il en hésitant.
-Non. Will Gonnard de la par de.
-Ah oui.
Il réintégra sa guérite où il appela à l'intérieur de la grande maison, puis il poussa les vantaux de la grille et fit signe à Gonnard d'avancer.
Il s'arrêta juste devant l'entrée. La tonnelle couverte de vigne vierge était occupée par trois voitures sans compter la Bentley grise.
-Quelques minutes s'il vous plaît, dit un majordome noir tenait la porte entrouverte et il l'invita à attendre dans un salon attenant au hall gigantesque et décoré.
Une cigarette puis deux. Il écrasa la seconde dans le cendrier entre quatre mégots de cigare. Van Ustrech ouvrit la porte et l'interpella:
-Monsieur Gonnard? Avez-vous des nouvelles de notre ami?
Le Belge ne s'approcha pas ni ne lui tendit la main. Dans son dos, un homme sombre, de type sud-américain, pénétra lui aussi dans la pièce.
-Errol va pour le mieux. Il vous envoie son bon souvenir d'où il se repose, quelque part entre les Caraïbes et son bar favori.
Pas un sourire. L'homme avec les cheveux noirs et luisants s'écarta un peu, croisa les mains dans son dos et s'apprêta à suivre toute leur conversation. Van Ustrech lissa sa moustache nerveusement.
-Fort bien. Voilà qui me ravit. Est-ce la raison pour laquelle vous désiriez me voir?
Gonnard jeta un coup d'œil au Sud-Américain. La précipitation avec laquelle Van Ustrech avait fait mention de leur relation commune était destinée aux oreilles du garde-chiourme. C'est-à-dire: inutile de rappeler votre présence à la soirée évoquée. Gonnard enregistra et s'appliqua à marquer d'autres points dans la confiance de son interlocuteur. Il exhiba le scénario.
-Une mine d'or pour quelques dollars seulement, beugla-t-il à la façon des représentants de commerce.
-Que voulez-vous dire?
-Un ami m'a chuchoté dans le creux de l'oreille que la MGM voulait payer 25 000 billets pour cette histoire. Cet ami pense qu'il peut en tirer un meilleur prix. Et moi, je me suis dit que ce qui fait baver d'envie la MGM vous intéresserait.
-Qui est-il?
-Max Doogan.
-Qui est-ce?
-Un agent.
Pour vingt pour cent du prix d'achat, Doogan pouvait partager quelques risques. Il vit un éclair de curiosité dans le regard du Belge, et de soulagement. Quant à l'homme sombre, son visage exprimait maintenant l'ennui.
-C'est une grosse somme, reprit Van Ustrech.
-Parce que c'est un chef-d'œuvre, rien de moins. Un contact au studio m'a avoué que le budget prévu pour un tel projet était de trois millions de dollars. Plus que pour *Autant en Emporte le Vent*.

Mal joué, se dit-il. L'attention de l'autre homme s'était réveillée en entendant le chiffre phénoménal. L'argent que Gonnard proposait de dépenser, c'était le privilège des riches d'en disposer. Les millionnaires étaient économes sur les petites dépenses mais ils avaient les moyens de vivre plus intensément que le commun des mortels en dispersant des fortunes. Van Ustrech caressa sa joue d'un geste songeur.
-Un tel projet pourrait bien aiguïser des appétits. Le mien, en particulier.
Gonnard sourit.
-Avez-vous d'autres informations à propos de ce scénario? reprit Van Ustrech.
-Ils renouvelleront le coup Vivien Leigh. Des castings vont être organisés dans tout le pays mais le rôle est déjà distribué. Ils veulent faire de la publicité avant de sortir de leur chapeau une jeune actrice. Et ce petit secret, je peux vous organiser un rendez-vous avec lui.
-Ont-ils déjà une star masculine?
-Pas que je sache. Difficile de trouver un acteur digne de ce nom aujourd'hui. Un bon Américain qui ne soit pas sur la sellette avec la presse.
Van Ustrech caressa sa moustache.
-Que me conseillez-vous? dit-il.
Gonnard baissa la voix, plus conspirateur que conspirateur.
-Ce sera votre première production et un chef-d'œuvre. Selznick n'a pas commencé aussi haut. Les autres studios viendront manger les miettes du gâteau dans votre main.
Il tendit le scénario au bout de son bras. Van Ustrech le saisit et lut la première page. Il camoufla parfaitement sa surprise, Gonnard ne nota aucune réaction à la lecture du nom de l'auteur. Le Belge s'assit, croisa les jambes et parcourut les pages suivantes en silence. Le Sud-Américain manifesta son impatience mais il l'ignora.
-Mon Dieu! murmura bientôt celui-ci.
Il avait dépassé le cap fatidique des dix premières pages. Son visage s'empourpra et il fit mine de déchirer le scénario.
-Du calme, ordonna Gonnard. Les meilleurs films sont ce qu'en font les producteurs, pas les auteurs. C'est une histoire pour le Prix du Livre de l'Année mais il ne passera jamais à travers les critiques du Code. Personne ne vous empêchera de le modifier.
-En effet. Il faudra le réécrire, répliqua Van Ustrech froidement.
-Je connais bon nombre de scénaristes qui s'acquitteraient de cette tâche sans problème. Laissez-moi passer quelques coups de fil, dit Gonnard d'un ton confiant.
Une nouvelle fois, le troisième homme fit savoir qu'il perdait patience. L'entretien avait trop duré et Van Ustrech se leva pour y mettre un terme.
-Quand doit-on conclure cette affaire? demanda-t-il.
-A mon avis, le plus rapidement possible.
Le Belge réserva sa réponse. D'une part, il était méfiant comme tout homme d'affaires. D'autre part, il brûlait d'envie de relever le défi pour impressionner le Sud-Américain, Gonnard le sentit à la manière dont il avait recouvert son assurance.
-Je vous téléphonerai.
-Non, répondit Gonnard. C'est moi qui vous appellerai demain.
Il prit le temps d'allumer une cigarette. En protégeant la flamme de sa main, il cacha son visage aux yeux de l'homme sombre et adressa un regard de connivence à Van Ustrech. Puis il salua et s'éloigna vers la porte.
-Au fait, dit-il en s'immobilisant, il vous faudra un endroit pour construire le décor du bain car l'administration pénitentiaire n'aime pas beaucoup la publicité créée autour des prisons de l'état. Je peux m'occuper de trouver le terrain.

-Le public en a assez de voir des personnages voleurs et assassins, prononça Van Ustrecht avec détermination. Il n'y aura pas de criminels dans mon film. Ce n'est pas la réalité en Amérique.

-Non. Bien sûr que non.

Gonnard traversa le hall, le majordome sur ses talons qui se précipita pour lui ouvrir la porte. Des éclats de voix retentirent du salon dans son dos. Celle du Belge parlant en allemand. Il attribua les accents exotiques de son interlocuteur au portugais.

35.

Au lieu de descendre des collines vers la Ville, il mit le cap sur le Beverly Hills Hotel qu'il atteignit moins de cinq minutes plus tard grâce à un trafic fluide sur Sunset. Il se gara devant l'hôtel construit en forme de T et la façade peinte d'un rose agressif sur laquelle les palmiers dessinaient des ombres mouvantes. Il avait une demi-heure de retard.

A la réception, il se fit accompagner par un liftier dans la suite du dernier étage. Il ouvrit la porte du *penthouse*, le cœur battant par l'exaltation de sentiments contradictoires.

Il vit d'abord Eddie Mannix qui lui adressa un geste amical. A côté, Louis B. Mayer avala le fond de son verre avec les glaçons qu'il suçait en le dévisageant. Barney Balaban esquissa un sourire. Darryl Zanuck et George Shaefer étaient penchés sur un journal et relevèrent les yeux en même temps. Jack Warner qui avait la parole se retourna vers lui, silencieux. Cliff Work attendit que Gonnard le regarde pour lui adresser un signe. Enfin, il repéra Harry Cohn tout au fond de la suite.

Il essaya de se remémorer s'il avait assisté à une telle rencontre auparavant et à quelle occasion tous les *nababs* des compagnies réunis de leurs fiefs new-yorkais et californiens par un Mayer vindicatif lui avaient déjà accordé leur entière confiance. Il reconnut en lui-même que cela n'avait jamais été le cas. Work à la tête de la Universal n'était en place que depuis deux ans. Shaefer faisait partie de la longue liste des présidents qui se succédaient à la RKO depuis sa création. Ces deux hommes répugnaient à solliciter ses services mais les producteurs qui travaillaient pour leurs firmes avaient eu moins de scrupules, certaines de leurs longues carrières en dépendaient. En revanche, à la Paramount, Barney Balaban ne déléguait aucune décision concernant son studio. Gonnard avait mené de nombreuses expéditions sur la face invisible de la montagne étoilée, exécutant les ordres directs de Balaban. Il connaissait aussi Darryl Zanuck depuis ses débuts de producteur jusqu'à la création de la Twentieth Century-Fox mais leurs relations s'étaient refroidies comme la glace sur laquelle patinait Sonja Henie. Jack Warner, tout puissant et brutal, contrôlait la destinée du studio familial d'une main de fer. Gonnard était parfois le gant de velours qu'il glissait à l'intérieur et parfois son bras armé. Quant à Louis Mayer, il l'aimait et le détestait à la fois comme un fils prodigue qui se serait égaré sur la voie du crime. A la Columbia, Harry Cohn accablait tous ses collaborateurs d'une méfiance paranoïaque et Gonnard n'y échappait pas.

Il était difficile de parler avec ces hommes de la beauté magique des éclairages réglés par un chef-opérateur de talent et des procédés complexes du Technicolor, la plupart n'y connaissait rien. Difficile de voir à travers leurs yeux un acteur comme un être de chair et surtout de sang. Pour eux, une vedette ou au pire un rôle de second plan était un investissement dont ils chérissaient les bénéfices. Leur appétit insatiable d'histoires pour assouvir celui du public les faisait ressembler à des ogres, ceux qui vivent dans la forêt sacrée des contes, dévorent leurs

enfants et élèvent des princes. Les scénaristes, les compositeurs, les réalisateurs, les techniciens de tous les départements, tous étaient leurs serviteurs.

Malgré tout, il savoura cet instant où il sentait presque les fantômes troubles de son passé s'effacer en leur présence. Il était aussi difficile de ne pas les admirer dans le contre-champ de leur immense pouvoir quand ils permettaient à des artistes de fabriquer l'illusion d'une vie joyeuse et éternelle sur des écrans de cinéma.

Il les regarda, immobile comme s'il sortait d'une salle obscure, aveuglé par le soleil.

Assis dans la pièce à le dévisager avec curiosité, ils ignoraient ses motivations réelles. Il ne les leur avait jamais avouées.

-Finissons-en, maugréa le directeur de la RKO en se levant.

Gonnard prit place dans un fauteuil à droite de Work et écouta Shaefer conclure cette réunion secrète des membres les plus importants du MPPDA. Il comprit qu'ils s'étaient déjà mis d'accord entre eux sur le plan dont Louis Mayer s'attribuait le mérite.

D'un simple hochement, ils donnèrent leur assentiment. Shaefer compta les votes pour: sept.

Gonnard pris la parole en maîtrisant sa voix:

-Il achètera le scénario que je lui ai montré. Ensuite, il sera trop tard pour revenir en arrière. Ses associés ne le comprendraient pas.

Il raconta son entrevue avec Van Ustrecht une heure plus tôt et la soirée où Errol Flynn et lui avaient rencontré le Belge pour la première fois tout en omettant prudemment de mentionner la présence de l'acteur pour ne pas détériorer encore plus ses relations avec Jack Warner. Les allusions antisémites et les accusations de collaboration avec les organisations bolcheviques renforcèrent la détermination des dirigeants de l'industrie cinématographique à agir pour le bien de l'Amérique toute entière à la veille d'une guerre menaçante.

Darryl Zanuck confirma avoir offert 30 000 dollars pour acquérir l'histoire de Cowall pour la Fox. Jack en avait proposé 10 000 de mieux. Les autres studios avaient fait des offres intermédiaires. Seule la Columbia n'avait pas surenchéri. La presse spécialisée avait été mise au courant par le département de publicité de la MGM.

-Parfait, dit Mayer. Je suppose que nous devons vous remercier, Will.

-Ce n'est pas la peine, répondit Gonnard. Eddie vous a parlé d'un service à me rendre.

-Amenez cette fille demain au studio. Nous lui ferons signer un contrat. Vous croyez qu'il la voudra elle aussi?

-Ce qu'il désire plus que tout, affirma-t-il sans hésitation, c'est être à votre place, posséder ce que vous possédez et devenir le producteur le plus puissant d'Hollywood.

-Une chose de réglée, ricana Balaban, puisque vous affirmez que le scénario ne vaut rien.

-Pas un cent.

Tous les hommes s'esclaffèrent bruyamment. Dans son coin, Cohn sourit nerveusement en crispant les mâchoires.

Zanuck se leva et réclama le silence. Il chercha ses mots quelques instants, son visage empreint de gravité

-La production d'un film est une entreprise périlleuse, commença-t-il, et la gestion d'un studio relève d'une acrobatie de haute voltige sans filet qui fait se précipiter les spectateurs dans les salles de cinéma chaque jour. Cet homme n'a pas à nous donner de leçon. Nous pouvons facilement l'exclure du circuit de distribution national mais ça ne suffit pas. Nous lui fournirons les armes avec lesquelles il se détruira, et ce n'est que la *business*. Aucun de nous présents aujourd'hui n'aurait laissé quelqu'un nous déposséder du pouvoir de veiller sur les stars, les films et les rêves américains!... Nous le savons, la démocratie mène toujours une concurrence déloyale à la liberté, ajouta-t-il après une pause.

Gonnard esquissa un sourire à son tour. Zanuck avait exprimé son propre sentiment mieux que lui-même. Il alluma une cigarette pour dissimuler son rictus.

-Il faut qu'on parle, lui glissa Mannix à l'oreille.

Les *moguls* s'échangèrent des poignées de main puis se séparèrent en quittant la suite les uns après les autres. Mannix téléphona à la réception pour s'assurer qu'aucun journaliste ne traînait au rez-de-chaussée de l'hôtel et dans le parking. Gonnard regarda par la fenêtre le ballet des voitures sur Sunset à travers le feuillage des palmiers.

-Qu'est ce que vous me cachez, Gonnard?

Il se retourna. Cohn tentait de se hisser sur la pointe des pieds pour croiser son regard.

-Rien du tout, Harry.

-Dans ce cas, vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que je jette un coup d'œil sur ce scénario?

-C'est un mauvais mélo.

-J'en ai lu des centaines et je n'ai pas l'estomac fragile.

Cohn s'approcha encore et baissa la voix bien qu'il n'y eut plus de témoins à leur conversation. Sa poitrine touchait presque celle de Gonnard.

-Vous m'avez laissé tomber quand j'avais besoin de vous, reprit-il hargneusement. Je vous ai demandé de régler son compte à cet enfant de salaud et vous l'avez laissé filer. Mieux, il va empocher une fortune pour un scénario qui me traîne peut-être encore dans la boue.

-Votre mauvaise fois vous honore, Harry, répliqua Gonnard. Quelqu'un m'a dit que Cowall continuait de vivre à vos crochets. Si vous cessez de payer son salaire, il aura une bonne raison pour quitter définitivement la ville. Deuxièmement, Van Ustrech est certainement au courant de ce chantage et de Dinah Cornwallis.

-Qui est-ce?

-La jeune femme sur le siège de barbier dans votre cabinet de toilette. Son vrai nom est Zofia Kowalski. La sœur de Milton Cowall.

Cohn écarquilla les yeux, le souffle coupé.

-Je n'ai pas..., bafouilla-t-il.

-Peu importe. Le scandale sera étouffé si Van Ustrech est réduit à l'impuissance.

-Bien. Bon. D'accord. Vous avez raison.

Cohn s'écarta en réfléchissant.

-Que comptez-vous faire?

-Moi? Rien à partir de maintenant. Je ne suis pas au courant des détails de votre décision.

-Je veux que vous vous occupiez de Cowall, siffla Cohn entre ses dents.

Gonnard fit semblant d'hésiter puis répondit:

-OK, Harry. Vous n'entendrez plus parler de lui.

Cohn se frotta vivement les mains comme s'il avait imposé sa volonté à un gamin récalcitrant. Il sortit de la suite au pas de charge, heurtant Mannix au passage.

-Il n'y a que toi pour mettre Harry Cohn dans cet état, ironisa-t-il.

Gonnard ignore la remarque en fixant la ligne d'horizon à travers la vitre.

Mannix ferma soigneusement la porte derrière lui.

-Tu n'es pas curieux de savoir ce qui se passe? reprit-il.

Il n'attendit pas la réponse de Gonnard et enchaîna:

-Van Ustrech s'est fait connaître en finançant quelques succès d'estime à Broadway et en tentant de produire leur adaptation cinématographique à Hollywood. Il essaie de s'établir ici depuis plusieurs années. En fait, tout le monde le connaissait et s'en méfiait comme de la vérole. L'occasion est trop belle de s'en débarrasser définitivement. La Warner va s'associer avec lui, uniquement pour la diffusion dans son réseau de salles. Van Ustrech devra assurer

seul le financement de la production. Jack lui proposera une liste de scénaristes-maison qu'il payera très cher pour surtout ne pas changer une ligne du scénario. Il devra aussi bâtir son propre studio de prise de vue. Le comité s'est mis d'accord pour ne pas lui louer un acre de terrain ou un coin de studio. Universal réalise des bénéfices depuis deux ans seulement. Blumberg a ordonné de vendre tous leurs acquis improductifs pour consolider sa nouvelle situation. La compagnie possède encore un terrain à l'ouest de Culver City et ils sont prêts à le lui vendre. Les géologues du comté affirment qu'il se retrouvera dix mètres sous le niveau de la mer si le sol se remet à trembler. Louis désignera des techniciens susceptibles de travailler pour lui pendant un temps, jusqu'à ce que le tournage, s'il commence, soit interrompu par une grève. Je pense qu'il voudra choisir le réalisateur lui-même. Dans ce cas, nous nous arrangerons pour lui couper l'herbe sous le pied.

-Qui s'occupera de saboter son affaire? l'interrompit Gonnard.

-Toi?

-Non.

-Je m'en doutais. Je leur ai dit. Reste un problème. Les acteurs. Et cette fille dont tu m'as parlé.

-C'est un risque à courir pour elle. Elle le sait.

Mannix n'osa pas demander d'explications.

-Pourquoi me racontes-tu ça, Eddie? Ils n'avaient pas l'air de vouloir partager leur décision avec moi.

Mannix haussa les épaules.

-D'accord, dit Gonnard. Après tout, je m'en moque tant que ce qui doit être fait est fait.

Il mentait à Mannix et il se mentait à lui-même. Il en voulait à Louis, à Jack, à Harry et aux autres de ne pas lui avoir exprimé leur gratitude et il en était blessé. Il regarda à l'extérieur. L'horizon crépusculaire se voilait de brumes s'élevant de la ville. Le soleil était presque entièrement dissimulé derrière les collines à l'ouest.

-Je te tiendrai au courant, dit Mannix.

Gonnard et lui se serrèrent la main puis il sortit de la suite.

Dehors, il récupéra sa voiture et s'éloigna vers Los Angeles qui commençait à scintiller d'un million de lumières dans la nuit tombante.

36.

L'appartement de Chief était silencieux. Il écouta au battant de la porte mais il ne put déceler la présence de Billie. Il repensa au message qu'elle lui avait laissé au poste. Était-ce pour lui annoncer la mort de son frère et son départ? Il arracha une page de son carnet, écrivit qu'elle le rappelle ou vienne le voir à n'importe quelle heure et glissa la feuille sous la porte. Il entra dans sa chambre, se déshabilla, s'allongea sur le lit, ferma les yeux. Il renonça à empêcher le cauchemar de le tourmenter dans son sommeil. Celui-ci avait commencé à le hanter pendant qu'il conduisait.

Il s'éveilla au moment où il s'échappait pour la millième fois du cinéma en flammes en ouvrant les yeux sur le plafond vide au-dessus de son lit.

Il prit une douche, se rasa, passa des sous-vêtements et un costume propre.

Dans le couloir, il s'arrêta devant la porte 1A. Toujours aucun bruit, ni musique. Un coin de la page du carnet dépassait sous le battant.

Direction Trentième Rue. Il frappa à la porte, s'attendant à recommencer quelques instants plus tard jusqu'à ce qu'il réussisse à la réveiller mais la voix de Louise lui répondit:

-Gonnard?

-Oui.

-Une minute.

Cette fois, elle le laissa patienter à l'extérieur. Elle ouvrit. Elle était prête, légèrement maquillée et vêtue d'une robe qui lui ceignait les seins et les hanches merveilleusement proportionnés. Avec des chaussures à talon, elle était de la même taille que lui, c'est-à-dire pas très grande. Son regard se posa sur lui, sans douceur ni animosité. Lui-aussi la regarda tandis qu'elle lui tournait le dos et faisait tourner la clé dans la serrure. Il n'eut même pas le temps de glisser un œil dans l'appartement et de respirer le parfum qui y flottait.

-Voilà, allons-y, dit-elle.

Il aurait aimé profiter d'elle pendant un moment d'intimité supplémentaire, échanger des phrases complices aux sous-entendus sexuels qu'elle ne redoutait pas, partager une tasse de café, voir le contour de son visage caressé par le soleil à travers les rideaux de la fenêtre, les traces de glace sur ses lèvres, ses doigts jouer avec le contour de sa robe contre ses jambes croisées. Tout cela, elle lui refusa en verrouillant la porte. Il la précéda, ouvrit la portière et elle se glissa sur la banquette.

En conduisant, il garda obstinément les yeux sur la route. La présence de Louise le faisait souffrir et il mena une bataille difficile en lui-même pour ne pas exprimer ses sentiments. Il était trop tard. Louise n'attendait plus rien de lui.

Après un quart d'heure de silence insupportable, elle prit la parole d'un ton détaché:

-Vous me regarderez pendant mon bout d'essai?

-Non, j'ai d'autres choses à faire.

-Combien de temps cela prendra-t-il?

-Je ne sais pas. Le temps de vous habiller, le maquillage et la prise de vue. Et puis, ils vous feront signer un contrat.

-Un contrat avec la MGM! s'exclama-t-elle.

-Cela fait partie du plan dont je vous ai parlé.

-Pour que l'autre producteur s'intéresse à moi.

-Oui.

Nouveau silence. Gonnard détesta cette froideur. Il se détestait. Il méprisait lui aussi l'homme assis à côté de Louise.

-Que direz-vous à Van Ustrecht au sujet de votre passé? demanda-t-il. Il faut que je puisse confirmer votre version si il m'interroge.

Un sourire apparut sur son joli visage. S'amusait-elle vraiment ou se moquait-elle de ses piteuses tentatives pour regagner sa confiance?

Elle lui raconta: sa mère était morte quand elle avait six ans. Son père n'avait existé que pour lui donner la vie, rien d'autre. Elle avait fait partie des wagons d'orphelins qui avaient quitté New York et avaient roulé à travers le pays jusqu'en Californie, pour disséminer ces graines de misère avec l'espoir de trouver une terre accueillante où ces enfants pourraient s'enraciner pour une nouvelle vie. Une famille d'ouvriers agricoles de la Vallée l'avait adoptée à l'essai. Dès que son apparence physique lui avait permis de mentir sur son âge, elle les avait quittés avec un représentant de commerce, puis un autre, comme si elle choisissait les hommes en fonction des kilomètres qu'ils lui permettaient de parcourir à leurs côtés pour s'éloigner de son enfance.

Gonnard lui expliqua que les publicitaires de la MGM ne garderaient de son histoire que le point de départ et d'arrivée de sa courte vie. Entre les deux, ils broderaient une biographie tel un patchwork haut en couleurs et débarrassé des taches du vice. Louise trouva l'idée amusante. Elle s'était passionnée pour l'histoire européenne à Hollywood High où son premier amour avait tenu à l'inscrire. Elle s'imaginait assez bien des origines françaises comme Claudette Colbert ou anglaises comme Vivien Leigh.

-*Bonjour. Je vous aime*, prononça-t-elle en français. *Parlez-vous français?*

Gonnard ne répondit pas, ignorant le sens de la phrase et si elle s'adressait à lui.

Ils n'échangèrent plus un mot jusqu'à Culver City et l'entrée des studios sur Washington. Un assistant les accueillit et guida Louise vers un plateau de prise de vue tandis que Gonnard se garait dans le parking des visiteurs autorisés. Il consulta sa montre et se dit que Van Ustrecht ne pourrait refuser de le recevoir s'il se présentait sans s'annoncer avec Louise.

Vers midi, elle réapparut à la porte du studio, le cherchant du regard avec sa main en pare-soleil contre son front. Après l'avoir repéré, elle s'approcha en souriant.

-Vous aviez raison, dit-elle. J'ai passé mon enfance à Paris dans une école anglaise. Mon père était directeur d'une agence de voyages à New York avant que les frontières européennes ne ferment à cause de la guerre. Ma mère a été mannequin pour Coco Chanel.

Ses yeux étincelaient, en partie à cause de l'éclat des projecteurs braqués sur elle et un mouchoir de papier taché de maquillage orange était encore accroché au col de sa robe.

-Comment cela s'est-il passé? demanda-t-il.

-Monsieur Thau m'a dit de ne pas m'en faire. Je toucherais mon argent pendant trois semaines, plus une prime si ils devaient rompre le contrat avant cette date.

-Bien. Allons à Beverly Hills maintenant.

Pendant le trajet, il lui recommanda de ne pas s'attarder sur son enfance européenne. Van Ustrecht devait mieux connaître le Vieux Continent qu'une jeune femme ayant étudié l'histoire et les romans.

-Mais une actrice n'a pas besoin de savoir tout ça, répliqua-t-elle.

Devant la grille de la propriété de Van Ustrecht, le garde reconnut Gonnard et lui permit d'entrer sans ralentir.

Son cœur à lui battait fort. Louise souriait, sûre d'être parfaite dans son rôle.

Il lui murmura:

-Soyez prudente.

Elle lui répondit en lançant un regard énigmatique par-dessus son épaule. Il était trop tard pour lui prodiguer des conseils, trop tard pour renoncer aux faux-semblants, trop tard pour lui avouer qu'il éprouvait quelque chose pour elle au moment où il allait la perdre définitivement. L'arrivée de Van Ustrecht bloqua ces mots dans sa bouche.

-Monsieur Gonnard. Quel plaisir...

Le Belge traversa le hall d'un pas rapide, se précipitant sur eux deux et fixant son regard bleu acier sur Louise.

-... et quel plaisir de vous rencontrer, miss. Ainsi donc, voilà la jeune personne dont tout Hollywood parle. Je suis charmé de faire votre connaissance. Je suis Vincent Van Ustrecht. Mes amis m'appellent Vince.

-Je préfère Vincent, répondit Louise sans accent tonique à la manière française. Comme le peintre qui a vécu dans le sud de la France.

-Vous seriez la seule à m'appeler ainsi, ma chère. J'en serai ravi.

Il lui saisit la main et embrassa le bout de ses doigts. En se redressant, il parut étonné que Gonnard soit encore présent.

-Miss Borxman, dit-il, Vince a lu le scénario.

-Il vous intéresse? s'exclama-t-elle avec une joie feinte. Je trouve le rôle fascinant mais que deviendra-t-il entre les mains d'un réalisateur de bas étage? Vulgaire. Sale. N'est-ce pas, Vincent?

-Tout à fait. Mon Dieu, comme je suis d'accord! Miss Borxman, accepteriez-vous de déjeuner avec moi pour en parler? Monsieur Gonnard, voulez-vous nous accompagner?

L'expression de Van Ustrech lui intimait l'ordre silencieux de ne pas accepter son invitation. Il hésita.

-Au revoir, monsieur Gonnard, dit Louise doucement. Vincent me raccompagnera certainement.

Gonnard afficha sur son visage une expression impossible à déchiffrer.

-J'ai peur de ne pas pouvoir, désolé, dit-il en s'adressant à Van Ustrech. J'ai quelques détails à régler. L'un d'eux s'appelle Max Doogan.

-Bien sûr. Dites-lui de passer cet après-midi. Au plus tôt.

Le Belge guidait déjà Louise par le coude vers le fond du hall. Elle ne le regarda pas. Leurs silhouettes disparurent derrière le large battant de la porte.

Gonnard quitta la maison, les mâchoires crispées, les bras engourdis à force de les garder serrés contre son corps.

A mi-chemin entre les collines et la ville, il téléphona d'un poste public. Il joignit Doogan à la troisième salle d'entraînement qu'il essaya. L'agent accepta de venir chez Van Ustrech, empocher sa part de fric, déposer celle de Gonnard à son appartement et de disparaître à Las Vegas pendant un temps avec sa nouvelle fortune.

37.

A peine eut-il pénétré dans le poste de police qu'une voix retentit et figea sur place les autres flics.

-Gonnard!

Il se retourna. Reeves arrivait sur lui comme une furie.

-Capitaine.

-Y a pas de capitaine qui tienne, sifflant Reeves entre ses dents, y a plus de grade ni de plaque. Y reste toi et moi et on va s'expliquer. Y a même plus d'amitié entre flics, si tu me comprends.

-Non.

-Très bien, ça viendra. Dans mon bureau.

Reeves le précéda dans l'escalier puis dans le couloir de la brigade des Homicides. Il ouvrit la porte à la volée. La vitre sur laquelle était inscrit son nom trembla dangereusement mais ne se brisa pas. Il désigna un siège.

-Assis.

-Merci.

-Ne me remercie pas. C'est la dernière chose que tu auras envie de faire tout à l'heure. Tu as déjeuné? Moi non plus. Pourtant j'étais au restaurant avec le maire mais Jarnin m'a coupé l'appétit. J'ai rien pu avaler et il m'a fallu écouter leurs conneries.

Le capitaine se releva, alla prendre son holster à une patère contre le mur et le glissa autour de ses épaules. Il serra à fond la courroie autour de sa poitrine comme une mortification.

-Alors écoute-moi. John Doe...

-Harvey Wright.

Il leva furtivement un sourcil interrogateur mais sa curiosité disparut aussi vite.

-Harvey Wright est mort et enterré. Le dossier est classé. Mieux, Jarnin m'a interdit d'y consacrer plus d'une minute à partir de maintenant. En ce moment même, je désobéis à son ordre. Et à travers moi, c'est toi qu'il visait: l'inspecteur Gonnard chargé d'une affaire foireuse par mes soins, celui qui a complètement bousillé celle de l'Apache, qui a laissé filer la piste du premier suspect, qui a refusé de collaborer avec l'inspecteur responsable de l'enquête, qui a doublé cet inspecteur et a camouflé des indices.

Reeves était à bout de souffle. Gonnard en profita pour protester:

-Nous étions d'accord, Hal.

-C'est fini tout ça. Tu es dans le bain comme les autres. Plus de fausse piste. Ta demande de renfort, tu peux te la garder. Tu fais équipe avec Duane depuis ce matin. Il t'attend. Dieu seul sait pourquoi, c'est toi qu'il veut pour partenaire.

-Et Boyd?

-Frank continue avec les Feds. En parallèle. Vous serez obligés un jour ou l'autre de comparer vos résultats. S'ils avaient quelque chose contre toi, ils ne t'auraient pas épargné jusqu'ici, pas vrai?

Il songea que la seule raison qui retenait Pitchess de transformer ses soupçons contre lui en preuves aggravantes devant les autorités fédérales était un nom lancé au bluff auquel l'agent s'était intéressé de manière étrange.

-Will, crois-moi, reprit Reeves en le regardant dans les yeux sans animosité, si je pouvais t'aider, je le ferais.

Dans sa situation, le capitaine ressemblait à la dernière d'une rangée de quilles de bowling. Si Gonnard tombait en premier, tous les anciens des Escouades Rouges seraient renversés.

Les deux hommes se séparèrent en sachant qu'ils venaient peut-être d'avoir leur dernière conversation avec leur plaque d'officier de police dans la poche.

Gonnard se rendit directement dans le bureau de Nichols qui ne releva les yeux d'un dossier qu'un court instant.

-Fini de la jouer en solitaire.

-Je n'ai pas le choix.

-Je sais. Écoute un peu ma théorie: plus vite on aura résolu cette affaire et plus vite on sera débarrassé des deux charognards qui reniflent notre piste.

-Aussi simple que ça.

-Si on travaille comme des bons flics.

Gonnard réfléchit un moment. Quelle alternative avait-il? Aucune. Faisait-il confiance à Nichols? Oui. Pitchess et le frappeur avaient-ils assez de bonté d'âme pour amender les exactions des flics corrompus des Escouades si l'Apache était coincé? Certainement non. Avait-il le choix entre la vie sauve et celle des agents fédéraux? Non. Deux fois non. C'était eux ou les Feds, avait dit Nichols.

-Dis-moi ce que tu as.

Nichols tapa du poing sur son bureau.

-On va se les faire, Will. Toi et moi, rugit-il.

Il continua un ton plus bas:

-Tu te rappelles le texte de l'Apache? Bon. Frank l'a fait paraître dans la presse avec un appel à témoin. Chaque journal y va de son avis de spécialiste en graphologie et cryptographie,

psychiatrie, voyance, tout le bazar et les lettres de dénonciation ont commencé à pleuvoir. A mon avis, nous venons de perdre la dernière longueur d'avance que nous avions sur le tueur parce que jusqu'à maintenant, tu étais le seul à en savoir un peu plus que tout le monde sur lui.

Une nouvelle fois, Gonnard se demanda comment Nichols avait pu deviner son intuition qu'il avait lui-même oubliée depuis cette nuit dans Griffith Park.

-La forme des phrases m'a intrigué, répondit-il. Il parlait du cadavre comme d'un objet, pas comme celui d'un homme. Si je me trompe, on retrouvera les scalps comme des trophées, sinon il s'en est déjà débarrassé. Il ne se vantait pas de son acte mais il voulait que nous "cherchions". Quoi? Pas son identité en tout cas. Pas d'indice. Seulement le plaisir de la chasse. Il ne veut pas que nous le trouvions mais il prend plaisir à nous sentir sur sa trace. Quelqu'un t'a déjà proposé cette hypothèse?

-Personne mais je suis assez d'accord avec toi sauf sur un point. Chercher sans trouver, ça aboutit à quoi?

-A rien. Pas de mobile et surtout pas de remords d'avoir commis un crime.

-Dis-moi comment j'explique ça au procureur?

-Coinçons d'abord l'Apache.

-OK. Entre six heures et six heures trente, le jeune Nakashima est assassiné. Le tueur voit la ronde des flics passer tout près de l'endroit où il se trouve mais, Butcher et Rostwick, ne le voient pas. Il les suit et leur laisse un message pour les obliger à... chercher. L'Apache a attendu le moment propice pour glisser le message sur le pare-brise. De six heures trente à huit heures trente, au moment où les deux flics l'ont trouvé, il leur a collé aux basques et n'a pas eu le temps de rentrer chez lui pour taper le texte à la machine. J'ai vérifié hier. Il y a une boutique qui vend des machines à écrire de différentes marques à cent mètres du resto sur Normandie.

Gonnard se rappela le message téléphonique.

-Tu as arrêté un suspect hier avec Kelly! s'exclama t-il.

Nichols se renfrogna.

-Les Fédéraux se sont contentés de questionner les clients du restaurant. Ils avaient vu un type glisser des papiers sur les pare-brises de toutes les voitures en stationnement. Je voulais mettre la main sur lui en premier mais c'est Boyd qui l'a épinglé. Un dénommé Art Mettes qui distribuait des tracts de soutien pour renforcer la politique du gouvernement en faveur de l'Angleterre et élargir la loi *cash and carry* aux citoyens américains volontaires et armés. Il doit encore pourrir dans une cellule de la prison fédérale après le numéro que lui a fait Boyd. Second point: l'Apache n'a pu suivre Rostwick qu'avec sa propre voiture. Je sais, c'est vague, mais ça vaut le coup de se renseigner au sujet de cette voiture.

Gonnard siffla d'admiration. Avec calme et détermination, Nichols avait trouvé au moins une piste qui les menait directement à l'Apache.

Il prit le volant et tourna dans Wilcox, puis Beverly vers l'est jusqu'au croisement avec Normandie.

A moins d'un kilomètre plus au nord, le restaurant ressemblait à un profond couloir encombré de tables et de chaises. Le comptoir coincé sur un côté permettait aux serveurs d'entasser les nombreux clients jusqu'au fond obscur de la salle. Nichols et Gonnard aperçurent deux flics en uniforme derrière la vitrine en train d'engloutir leur déjeuner et d'écouter d'une oreille distraite la radio de leur voiture-pie garée en face. Gonnard roula au ralenti le long du trottoir et repéra la boutique Tools & Gifts Shop for Home un peu plus loin.

Une sonnette retentit quand ils entrèrent dans le magasin. Nichols se dirigea vers le rayon où des machines à écrire étaient en exposition. Un vendeur vêtu d'un tablier rouge et portant des gants de travail en cuir vint le rejoindre avant que les notes cristallines de *Jingle Bell* ne finissent de s'égrener.

-Monsieur? Puis-je vous être utile?

-Duane Nichols, de la police d'Hollywood Centre et mon collègue, Will Gonnard.

L'homme examina leurs plaques officielles comme s'il découvrait un article incongru dans son propre magasin.

-Très bien. Que puis-je pour vous?

-Il y a neuf jours, un homme est venu ici en prétendant vouloir acheter une machine à écrire. Il a insisté pour l'essayer et vous a demandé si vous pouviez lui donner du papier. Il a tapé quelques mots puis a dit qu'il préférerait réfléchir et il est parti en emportant la feuille.

Le visage du vendeur exprimait la plus parfaite incrédulité.

-Vous vous souvenez? insista Gonnard.

Le visage s'éclaira.

-C'est exactement ce qui s'est passé, maintenant je me rappelle, mais...

Les deux flics échangèrent un regard.

-Il a dit autre chose? reprit Gonnard.

-Non. Je ne me souviens plus les termes exacts mais il hésitait entre ces deux modèles.

-Quelles différences?

-Elles sont pratiquement identiques. Celle-ci a un tabulateur de cinq points en cinq points et celle-ci est réglable.

-Laquelle a-t-il utilisée?

-La première.

Un modèle portable ordinaire comme il en existait des milliers d'exemplaires dans les foyers américains, les salles de rédaction des journaux, les postes de police.

-Bon. De quoi avait-il l'air? demanda Nichols.

-Pourquoi cette question? Je n'ai rien à lui reprocher.

-Nous le suspectons de meurtre. Deux assassinats.

Gonnard fit signe discrètement à Nichols de ne pas donner plus de détails. La presse avait fait ses choux-gras du message de l'Apache tapé à la machine et le vendeur pouvait faire le rapprochement. Voir en caractères gras à la première page d'un journal: "J'ai rencontré l'Apache!" était la dernière chose qu'il désirait.

-Pouvez-vous nous en faire une description?

Le vendeur haussa les épaules:

-Bien sûr. Je m'étais dit qu'il reviendrait et que je pourrais le convaincre d'acheter un modèle plus cher si je lui montrais que je le reconnaissais. Les clients aiment bien être traités comme si je n'avais qu'eux à m'occuper. Il était assez mal habillé...

-Comment?

Nouveau signe de Gonnard à Nichols: doucement.

-Hé bien, un costume qui n'était plus de la première fraîcheur. Vous voyez, le genre qu'on ne craint plus de salir, pour se promener ou jardiner.

-Jardiner?

Cette fois, c'était Gonnard qui n'avait pu se retenir. Le spectacle macabre dans le parc à la lueur des torches électriques défila devant ses yeux.

-Oui. Je me suis dit qu'il sentait la terre, l'odeur qui s'en élève après la pluie.

-Je vois. Son visage, à quoi ressemblait-il?

-Il n'avait ni barbe ni moustache. Ses cheveux étaient bruns. Le nez presque comme le votre et la bouche plutôt comme la sienne.

Nichols et Gonnard s'entre-regardèrent une seconde fois en essayant de se faire une idée du résultat.

-Les yeux... marrons, continua le vendeur en hésitant. Ce n'est pas facile. Ce sont des détails auxquels on ne prête pas forcément attention. Bleu sombre. Vert. Je ne suis pas sûr. Je le reverrais, je le reconnaîtrais immédiatement.

-Il était blanc? demanda Nichols avec une pointe d'exaspération dans la voix.

-Bien sûr! Il faut un certain niveau d'éducation pour penser acheter une machine à écrire.

Gonnard approuva et encouragea d'un geste le vendeur à poursuivre sa déclaration.

-Je dirais qu'il avait quarante ans. Là encore, c'est difficile. Les femmes essayent toujours d'en paraître moins et les hommes, surtout les jeunes, un peu plus.

-Un signe particulier, une habitude que vous auriez décelé, un geste?

Non aux trois questions.

-Il était très poli. Nous n'avons pas échangé plus de mots que ceux que vous avez prononcé tout à l'heure. Je lui ai donné une feuille de papier. Il m'a remercié et il est parti.

-Bien. Je vous laisse ma carte. Si quoique ce soit vous revenait, appelez moi.

Le vendeur saisit la carte de Nichols et la glissa dans la poche ventrale de son tablier.

-A quelle heure cela s'est-il passé? demanda Gonnard.

-Peu avant la fermeture. Il devait être huit heures. Je reste ouvert tard, à cause des achats pour Noël.

-Dernière question. Combien de temps est-il resté?

-A peine cinq minutes.

-Et il vous paraissait savoir se servir d'une machine à écrire?

-Je n'en sais rien. Franchement, je n'ai pas fait attention.

Ils remercièrent le vendeur qui leur serra la main avec son gant en cuir.

Sur le trottoir, les deux policiers se concertèrent.

-On aurait rien obtenu de plus même en le passant sur le chaise électrique, dit Nichols.

La déception assombrissait son regard.

-Homme de race blanche, quarante ans environ, pas de signe distinctif, répéta Gonnard. Nous pourrions lui faire dessiner un portrait.

Il savait que le FBI avait des spécialistes de ce travail de recherche anthropométrique mais il répugnait à l'idée de faire appel aux Feds.

Nichols ne lui laissa pas le temps d'ajouter un mot. Il fit volte-face et s'engouffra de nouveau dans le magasin. Il en ressortit quelques minutes plus tard avec l'air encore plus abattu.

-Rien. Il l'a vu s'éloigner à pied sur le trottoir. Pas de voiture.

Gonnard s'y attendait. Il dit:

-Allons déjeuner.

En descendant Normandie vers le sud, ils arrivèrent devant le restaurant. D'un commun accord, ils choisirent de s'y installer. Les deux flics près de la vitrine les repèrent et Gonnard alla les saluer.

-Bonjour, inspecteur, répondit le plus jeune des deux qui portait un uniforme sombre à peine sorti de l'école de police.

L'autre marmonna un "m'sieur" en mordant dans son hamburger.

-Vous êtes du Centre? s'enquit le blanc-bec.

Gonnard répondit oui.

-Avec Boyd, reprit son collègue méfiant.

Il répondit encore oui. L'uniforme ne faisait aucun effort pour dissimuler son antipathie à l'égard de l'inspecteur des Narcotiques.

-Il vous a chargé de surveiller le coin, dit Gonnard.

-Pour quoi faire? s'exclama le plus vieux des flics avec mauvaise humeur. L'Apache ne remettra jamais les pieds ici et j'ai les fesses comme le plat de ma main à force de rester assis sur ce tabouret.

Gonnard sourit, plein de mansuétude, leur dit au revoir et rejoignit le lieutenant installé au fond de la salle.

-Boyd est au point mort, dit-il en s'asseyant près de Nichols qui avait commandé pour lui une salade de pommes de terre sauce aigre avec une bière.

Gonnard préféra des beignets au sucre et du café.

-Comme nous. Si il sait quelque chose de plus, il n'est pas obligé de nous le dire. J'espérais avoir l'avantage. Réfléchis un peu. Quel rapport entre Frieda Krueger et Johnny Nakashima? Pourquoi leur a-t-il arraché les cheveux? Est-ce qu'ils se connaissent? Va falloir que je me tape les deux dossiers et que je trouve quelque chose, gémit le lieutenant.

-J'étais dans l'appartement de Niels Krueger quand on l'a découvert et toi, tu as fouillé la piau de Nakashima. Je voudrais comparer les deux perquisitions.

-C'est une idée, approuva Nichols. On ne sait pas ce qu'on cherche mais au moins on cherche. C'est ce que voulais l'Apache, non?

Ils finirent de manger en silence. Quand ils se levèrent, le jeune flic leur fit signe qu'il prenait l'addition à son compte et son partenaire fit une horrible grimace.

Gonnard reprit le volant et mis le cap sur le Poste. Dans le parking derrière le bâtiment, Nichols évalua les chances que Boyd leur accorde l'autorisation de visiter les domiciles des victimes.

-Vaut mieux le faire à notre manière, décida-t-il.

Gonnard était d'accord. Il prétendit devoir chercher une lampe torche dans son propre appartement. Nichols approuva sans être dupe et il s'éloigna vers l'entrée du poste.

-Rendez-vous à neuf heures sur Santa Monica, lança-t-il par-dessus son épaule d'une voix lasse.

Il avait plusieurs longues heures devant lui à étudier les dossiers et à en exhumer un très hypothétique indice commun.

38.

Gonnard redémarra aussitôt. El Centro n'était qu'à dix minutes environ. Entre Lexington et Fountain, il repéra le bar. Le BackStage Door se situait sur le trottoir est de la rue, derrière le Hollywood Studio Club qui avait abrité en son temps de jeunes starlettes devenues vedettes. Le nom de l'enseigne ne faisait rire que les poivrots habitués du bar.

Gonnard fit demi-tour et se gara.

Des ventilateurs au plafond brassaient l'air, tournoyant au ralenti et semblaient menacer les clients qui baissaient la tête au-dessus de leurs verres. L'un des ventilos émettait un cliquetis inquiétant.

Gonnard s'approcha du comptoir et appela le barman qui jeta auparavant un regard dans la salle comme si les trois clients silencieux requerraient toute sa attention, puis il s'approcha.

-Vous prenez quoi?

-Je suis en service.
-Depuis quand ça compte?
Un ivrogne dans son dos émit un rire étrange "Uh-uh", avala une gorgée de bière et recommença "Uh-uh-uh".
-Vous êtes le flic à qui je voulais parler?
-Oui.
-Le gars chez qui le patron s'approvisionne, vous lui avez rendu visite la semaine dernière.
-Peut-être.
-C'est bien vous. Il a dit que vous cherchiez un homme qu'on peut pas oublier. Mais j'en vois toute la journée, des gueules cassées. Je peux me tromper.
Gonnard se demanda s'il touchait au but. C'était la première fois qu'il envisageait John Doe autrement qu'en cadavre allongé sur la terre d'un terrain vague. Il l'imaginait presque franchir l'entrée du bar, avec sa silhouette décharnée et sa démarche titubante, et se planter droit devant lui pour réclamer sa gnôle. Mais sa voix était inaudible et son visage brouillé; il disparut.
-Est-ce que vous prenez quelque chose? répéta le barman.
-C'est à vous que je pose la question, répondit Gonnard.
Il allongea sur le comptoir cinq tickets et fit signe que c'était tout ce qu'il voulait dépenser pour entendre la suite de l'histoire.
L'autre ramassa les dollars.
-On l'appelait Face de la Mort. Pas devant lui ni même dans son dos, d'ailleurs. Vous savez pourquoi?
-Oui.
-A vrai dire, c'est difficile d'oublier un visage comme le sien. Parce qu'il n'en avait pas, vous comprenez? Il a traîné ici un jour ou deux mais il ne trouvait personne pour lui payer un verre.
-C'est tout?
Gonnard commençait à regretter son temps et ses dollars.
-Non, attendez. Il réclamait sans cesse du Red Ribbon, le meilleur whisky des Etats-Unis. Vous connaissez? Moi non. Il prétendait que c'était le nectar pour ceux qui s'enfilent la meilleure qualité. Quand j'ai fini par lui demander où on pouvait se procurer la camelote, il a répondu qu'il écoulait des caisses de cette marque pour moitié du prix qu'il faut payer avec les taxes d'importation et tout ça. J'ai vite pigé que c'était une arnaque de contrebande. Pas intéressé, qu'il lui a répondu le patron. Alors, je lui ai glissé que les clients du Player apprécieraient son offre. C'était juste une blague et je crois qu'il m'a cru. Allez savoir. Il était saoul. Il m'a promis de me donner une bouteille de Red Ribbon mais je n'en ai jamais vu la couleur.
Le Player sur Ivar Avenue était le club à la mode. Preston Sturges y recevait le gratin d'Hollywood. Si une personnalité prétendait avoir bu un alcool distillé de l'essence d'un arbre de Cocagne ou mangé un steak de koala lors d'un voyage à l'autre bout du monde, le patron du Player mettait un point d'honneur à les inscrire sur sa carte. Gonnard n'avait jamais entendu parler du Red Ribbon, sans doute une effroyable mixture d'un bootlegger canadien datant de la Prohibition, qui devait faire le succès des fêtes nocturnes du club comme il ne s'en déroulait nulle part ailleurs à Hollywood.
-Vous n'avez pas idée où Wright cachait sa réserve de whisky supérieur? demanda Gonnard.
-Qui? Face de la Mort? Non. Mais répondez plutôt à ma question: qu'est-ce qu'un type qui soi-disant revend des caisses entières d'alcool vient traîner dans les bars et pleurniche pour se faire payer un verre?
-Plutôt demander à une prostituée si elle est presque vierge, répondit Gonnard.

Le barman s'esclaffa bruyamment tandis que retentissait dans son dos le "Hu-hu-hu-hu" grinçant.

Maintenant, Gonnard regrettait amèrement ses cinq billets. Le barman avait été plus perspicace que lui mais il devait vérifier si il ne voulait pas se retrouver à zéro. Il alluma une cigarette avant de consulter sa montre. Un peu plus de trois heures avant d'honorer son rendez-vous avec Nichols et il n'avait rien de mieux à faire en attendant.

Au coin de Ivar et Sunset, un barrage de voitures de police ralentissait le trafic. Aux coups de klaxon exaspérés répondaient les éclairs de flash d'appareils photo sur le trottoir devant le club. Gonnard perdit un quart d'heure à se frayer un chemin au ralenti, puis il abandonna la Pontiac deux croisements plus loin et revint sur ses pas.

L'entrée du Player était encombrée de reporters brandissant leurs objectifs au-dessus de la foule. Gonnard joua des coudes pour atteindre la porte et exhiber son badge sous le nez de l'uniforme qui la gardait.

-Qu'est-ce qui se passe? cria-t-il.

-Le bruit court que Miss Stanwyck va faire une apparition en tenue d'Eve, gueula le flic en alpaguant un photographe qui tentait de se faufiler en douce dans son dos. A l'intérieur, heureusement.

Gonnard se glissa sous la matraque braquée en direction de la gorge du resquilleur et pénétra dans le club. Son entrée provoqua des applaudissements dehors.

-Qui est-ce? demanda-t-on à haute voix dans son dos.

-Personne, répondit-il pour lui-même.

Il vit effectivement Barbara Stanwyck bien qu'elle ne fut pas nue. Elle portait une robe noire échancrée sur les épaules et sur sa poitrine, fendue le long de sa jambe mais rien de plus ne laissait prévoir qu'elle désirait la retirer. Elle posait pour des photographes, autorisés ceux là, une coupe en cristal à la main. Son sourire faisait saillir ses pommettes, ses yeux et ses cheveux blonds brillaient dans la pénombre chaleureuse de la salle. Ils s'agglutinaient autour d'elle et la regardèrent plonger ses lèvres dans le champagne sans cesser de fixer les objectifs. Un grand type à l'air gauche l'accompagnait, Henry Fonda. A côté, Charles Coburn plissait sa bouche en un sourire énigmatique.

Gonnard chercha le maître des lieux. Preston Sturges se tenait à l'écart et savourait son double plaisir. Il célébrait dans son propre night-club le succès d'*Un Cœur pris au Piège* dont il était le réalisateur. La pagaille sur le boulevard à l'extérieur était la meilleure publicité à laquelle pouvait rêver le studio. Il s'approcha de lui. Sturges cligna des yeux, surpris de le voir devant lui.

-Il y a du grabuge, là-bas?

Il avait prononcé cela comme si Sunset Boulevard se situait à des milliers de kilomètres de son club.

-La police s'en occupe. Personnellement, je me suis invité sans votre autorisation.

-Barbara sait que vous êtes là?

-Pas encore. Puis-je vous parler cinq minutes?

-A quel propos?

Sturges entraîna Gonnard à l'écart pour parler tranquillement. Il s'inquiétait visiblement au sujet de sa vedette féminine. Stanwyck était dans le collimateur d'une association de vieilles rombières, les Femmes Chrétiennes d'Amérique depuis son rôle de Sugarpudding O'Shea dans *Boule de Feu* et Hedda Hooper-la vipère d'Hollywood prêtait une oreille attentive à leurs récriminations. Il y avait trois ans, ces farouches gardiennes du temple de la morale avaient laissé entendre que l'épidémie de syphilis était due à la vie débauchée des actrices à l'écran.

Gonnard se montra rassurant:

-Les hommes dehors ont l'ordre d'empêcher quiconque de passer. Surtout les bonnes-soeurs du CWA.

Le réalisateur émit un soupir de soulagement.

-Bien, mais je vous connais de réputation. Vous ne vous déplacez jamais pour rien.

-Ma réputation est loin de la vérité, répliqua Gonnard, croyez-moi. J'enquête sur un mort par homicide. Il tentait d'écouler du Red Ribbon dans les bars de la ville.

-Qu'est-ce que c'est que ça?

Gonnard fut persuadé que le patron du Player n'en avait jamais entendu parler.

-Du whisky de contrebande. Peut-être que votre gérant a voulu se faire un extra en achetant de l'alcool illégal.

-Écoutez, inspecteur. Je réponds de Miles comme de moi-même. Allez discuter avec lui si ça vous chante mais c'est peine perdue. Mes clients n'aiment pas boire du whisky distillé dans une baignoire.

L'air outragé, Sturges se retourna et appela un homme en smoking. Le dénommé Miles se précipita vers lui comme un bon chien sollicité par son maître.

-Posez vos questions, ordonna Sturges.

Gonnard jaugea son interlocuteur, insensible à l'atmosphère de fête qui régnait dans le club.

-Red Ribbon, lança-t-il.

-Oui et alors?

-Tu connais? s'étrangla Sturges.

-Un type est venu m'en proposer, répondit Miles sans se troubler. J'ai refusé.

-Quel type?

-Un vrai monstre. Je peux difficilement vous le décrire.

-Pas la peine.

-Le prix était pour des nèfles mais qu'est-ce que je savais de la qualité? Rien. Et puis toutes nos transactions respectent parfaitement les lois en vigueur dans l'état de Californie.

-Ah! dit le patron du club en toisant Gonnard.

-Une idée où il aurait pu liquider sa marchandise?

Miles haussa les épaules:

-Ouais. Cherchez entre Van Ness et Vine. Les gars qui travaillent là-bas ne sont pas regardant sur l'origine d'une bouteille bien pleine à deux dollars.

Gonnard se renfrogna. La piste le ramenait tout droit au Jee's Bar où il n'était plus en odeur de sainteté. J.J. Feinstein lui avait livré Grayson et le videur irlandais à l'entrée, s'il avait gardé sa tête sur ses épaules, dégainerait avant même qu'il ait poussé la porte d'entrée. Il congédia Miles d'un signe.

Au même moment, le trio d'acteurs vint près du comptoir. Stanwyck avait accroché ses deux partenaires par le bras, toujours suivie par la meute de courtisans. Gonnard se recula, loin des éclairs des flashes, croisa le regard de la vedette. Sturges parla à l'oreille de l'actrice dont le sourire s'était figé par l'inquiétude et la rassura.

Il se sentit un peu honteux. Sa réputation. La plupart des acteurs détestaient son travail quand il acceptait de faire les basses œuvres des producteurs. Ils redoutaient son apparition sur un tournage ou dans leurs vies privées et il ne gagnait leurs confiances qu'à de rare exception près. Flynn en était une. Certains se servaient de lui avant de l'oublier volontairement. D'autres le haïssaient comme Bette Davis et E.J. Robinson.

Fonda et Coburn ne lui prêtèrent pas attention mais Stanwyck le regarda s'éloigner, son visage exprimant la répulsion jusqu'à ce qu'il fut sorti du club.

39.

Nichols l'attendait devant l'immeuble sur Santa Monica. Gonnard était d'humeur sombre. Le coup d'œil que lui avait lancé Barbara Stanwyck l'avait brûlé, blessé au cœur et au ventre car il ressemblait à celui de Louise au moment d'accepter l'invitation à déjeuner de Van Ustrecht. Il prit une lampe-torche dans le coffre et suivit Nichols dans le hall de l'immeuble.

-Rez-de-chaussée. La porte au fond.

Le lieutenant fit sauter les scellés sur la serrure et força le verrou sans bruit. Ils entrèrent dans l'appartement de Frieda Krueger. Gonnard alluma sa torche. Le faisceau lumineux balaya les objets gris de poussière. Les services de police avaient fouillé les pièces sans ménagement. Les meubles avaient été déplacés d'une dizaine de centimètres, les tiroirs retournés, les tableaux décrochés, les placards et les étagères entièrement vidés. Gonnard se souvenait qu'un ordre méticuleux y régnait auparavant.

Nichols fit quelques pas au milieu du salon.

-Où est la chambre du gosse? murmura-t-il.

Gonnard lui indiqua la direction mais resta sur place.

Que cherchaient-ils? Un indice reliant Frieda à l'Apache? Le dossier de Boyd indiquait que, selon ses voisins, la jeune femme n'avait jamais reçu un amant chez elle et que son mari était mort depuis de nombreuses années pendant l'enfance de Niels.

Mais un homme de quarante ans environ, blanc, au physique commun pouvait passer inaperçu. Il était devenu assez intime pour être invité dans cette pièce, s'asseoir dans ce fauteuil et écouter la radio en compagnie de Frieda, échanger des plaisanteries avec Niels, partager un repas dans la cuisine sur la nappe en plastique, faire des compliments sur le patchwork qu'elle avait cousu patiemment, admirer les fleurs artificielles, et le cactus en pot, oublier sa cravate sur un dossier de chaise ou des mégots dans un cendrier le matin, tout en préméditant son crime.

Ça ne tenait pas debout.

La première fois que Gonnard était venu ici, il ne cherchait pas l'Apache, il était loin de penser qu'il avait frôlé le tueur. Niels aurait pu lui dire: "Je le connais. Il s'appelle... . Il habite... . Dépêchez-vous de l'arrêter avant qu'il ne commette un autre meurtre".

Nichols réapparut, précédé par le halo de sa lampe. Ses vêtements étaient couverts de poussière soulevée par ses recherches.

-Rien, dit-il à voix basse. Inutile de perdre notre temps.

-Je crois que l'Apache n'a jamais mis les pieds ici. Je veux voir la piaule de Nakashima et on rentre.

Le lieutenant grogna un vague assentiment. Il ne croyait plus au bien fondé de cette perquisition officieuse.

-Ce sera le même foutoir, prédit-il.

-Sans doute mais on cherche une relation commune. On ne peut pas faire de comparaison si on ne voit pas les deux endroits.

-Et ensuite?

-Si nous n'avons aucun élément de plus, il reste la description du client de la boutique.

-Qui vaut moins que rien.

Poussés par le découragement, ils quittèrent l'appartement abandonné à l'ennui.

Gonnard conduisit vers le nord. Nichols lui indiqua l'endroit que Boyd et une équipe entière avaient déjà passé au peigne fin. Le jeune Japonais occupait un réduit sans eau ni électricité dans ce qui restait d'un bâtiment dont la construction avait été abandonnée en 1937. Des poutrelles métalliques nues dévorées de rouille s'élevaient dans le ciel au dessus de la façade du premier étage inachevé, en bordure de la Los Angeles River. Le foyer pour hommes

d'affaires ruinés par la Dépression de 29 n'avait jamais vu le jour, faute de moyens. Il ressemblait exactement à un rêve de fortune brisé.

Le long du trottoir, des planches barricadaient l'entrée et les fenêtres étaient murées. Gonnard suivit Nichols qui escalada un monticule de gravats sur le côté de l'immeuble, puis orienta la lumière de sa torche vers une fenêtre vide et sombre à mi-hauteur. Il s'y glissa et aida son collègue à grimper à son tour.

-Par là.

L'obscurité était impénétrable. Toutes les autres ouvertures avaient été depuis longtemps occultées.

-Je me demande pourquoi l'Apache n'a pas tué Nakashima ici? reprit Nichols qui continuait à avancer dans le noir total. Il n'y aurait pas eu de témoins.

-Il a réussi à l'attirer à l'extérieur, comme Frieda. Ils avaient assez confiance pour le rejoindre.

-Ça prouve qu'il les connaissait depuis assez longtemps, non? C'est ici.

Un cube de trois mètres de côté sans ouverture sous le niveau du sol. Un matelas, des couvertures, une lampe de scoutisme brisée. Une caisse de fruits vide provenant d'une exploitation agricole de la Vallée où travaillaient ses parents.

-Pauvre gosse, dit Gonnard.

-Ils ont tout embarqué. Il y avait un joli butin de cambriolage. Des montres et des bijoux. Si il les avait vendus, il aurait pu se payer une chambre d'hôtel pendant un mois.

-Pourquoi il ne l'a pas fait?

-Faudra penser à lui demander.

Gonnard ignore l'ironie macabre du lieutenant. Son attention était au maximum. Il tenta d'enregistrer tous les détails qui passaient sous le faisceau de sa torche. Des provisions pourrissaient dans un coin. Sans doute volées à l'étalage et sans intérêt. Une poupée grotesque en bois peint gisait près du matelas. Des magazines avaient servi à combler les fissures dans les murs. Il frôla du bout du pied un tas de loques crasseuses, un rat déguerpit en couinant. Des mégots jonchaient le sol entre des paquets de cigarettes de toutes marques.

-D'après ses copains, il ne vivait dans ce trou que depuis deux semaines. Avant, il habitait le centre de redressement pour mineurs. Semi-liberté et travail obligatoire. Pour le bureau du procureur, c'était un brave gamin.

Gonnard continua ses recherches. Des crochets étaient fichés dans le mur.

-Il y avait un drapeau jap grand comme ça, dit Nichols en écartant les bras.

Un poste de radio avec son cordon électrique inutile. Des bouteilles de bières vides et une de vin. Un bouchon de réservoir chromé Pontiac. Un tube de dentifrice Colgate. Un peigne en corne. Des mèches de rechange pour la lampe. Un bidon d'un gallon qui résonna creux. Une paire de sandales. Trois disques tous cassés. Et une pièce de dix *cents* et un *quarter*.

Gonnard avait fait le tour de la pièce courbé en deux. Il nota mentalement ses découvertes et résultat:

-Rien, dit-il à haute voix.

-Trois fois rien. Qu'est-ce que tu espérais?

-Je ne sais pas.

Nichols lui braqua sa lampe aveuglante dans les yeux.

-Allez, on s'en va.

Dehors, Gonnard alluma une cigarette. L'odeur obsédante de pourriture et de mort qui régnait dans l'immeuble en ruine l'éceura.

-Je savais qu'on perdait notre temps mais je voulais te laisser une chance de suivre ton intuition. J'ai insisté auprès du capitaine pour t'avoir avec moi sur ce coup. Kelly est trop stupide pour travailler sur un meurtre.

Gonnard ne voyait pas où Nichols voulait en venir.

-Cette enquête va nous mener jusqu'à la fin de la décennie, reprit-il, si nous ne nous occupons pas comme il faut. Avec Schildkraut et Jarnin sur le dos en plus. Si il n'y avait que nous sur le coup, je dis qu'on classerait cette affaire en une semaine. Qu'on coince l'Apache ou pas, franchement, c'est le moindre de mes soucis. Tu es prêt à faire ce qu'il faut pour en finir une fois pour toute? J'ai décidé de me débarrasser de tout ce qui m'empêcherait de toucher ma prime de fin d'année. Quand mon temps sera venu, je m'achèterai un chalet près d'un lac et je repenserai à tout ce que j'ai fait de bien dans ma vie. Je me dirai que je n'ai rien à regretter parce que j'ai pris mes responsabilités, je me suis battu et j'ai gagné. Regarde-toi, Will Gonnard, et dis-moi pourquoi les Feds hésiteraient à te tabasser et à te jeter derrière les barreaux.

Gonnard avait fini sa cigarette sans relever les yeux. Il l'écrasa sous la semelle de sa chaussure.

-Quelle est la solution? demanda-t-il à voix basse.

-Tu le sais aussi bien que moi. Seulement, ils sont trois et il n'y a que nous deux de notre côté. Il faudra se serrer les coudes. Si tu n'es pas avec moi, tu es contre moi. Il n'y a pas d'autre alternative.

-D'accord, Duane, répondit Gonnard.

Nichols ricana. Son regard brillait dans l'obscurité et Gonnard avait déjà vu cet éclat de cruauté sur le visage de son supérieur quand il dérouillait des syndicalistes ou quand Earl Kynette le chargeait d'une besogne sanglante. L'échéance était arrivée à son terme. L'affrontement avec leurs ennemis était inévitable.

Gonnard reprit le volant et déposa Nichols dans le parking du poste de police une demi-heure plus tard.

-A demain, dit celui-ci en se penchant à la portière.

Gonnard fit un signe et s'éloigna aussi rapidement qu'il le put.

40.

Il s'éveilla tard. Il se leva et alla frapper à la porte du 1A en pyjama. Pas de réponse. Son message sous la porte avait disparu mais Billie ne lui avait donné aucune réponse. Il retourna s'habiller dans sa chambre et se munir de ses deux flingues. Il coinça celui qu'il avait acheté chez le prêtre sur gage contre ses reins.

Il s'apprêtait à sortir quand la sonnerie du téléphone retentit.

-C'est moi, dit Nichols. Boyd veut récupérer les informations que nous avons. C'ça se passera dans le bureau du procureur adjoint. Question de sécurité. J'ai oublié de te dire quelque chose, hier soir.

Gonnard sentit les battements de son cœur s'accélérer.

-J'ai épluché les deux dossiers et je n'ai rien trouvé de concluant sauf une seule chose. Tu te rappelles que Frank a hérité de l'affaire parce que Frieda était droguée au moment du meurtre. Mais quelle drogue? Le rapport du légiste n'en fait pas mention. Et toi, tu m'as dit que le Jap

devait être défoncé quand l'Apache l'a scalpé. Ça ne colle pas, mon vieux. Frieda n'était pas accroc aux substances prohibées, on en est quasiment sûr. Et rien ne prouve que le gosse fumait de la marijuana, même de temps en temps.

-Il faut vérifier auprès des hôpitaux, des médecins et des dentistes.

-J'y ai pensé mais Nakashima n'avait pas les moyens de se payer leurs services et sans savoir quel est le produit utilisé, on peut aussi bien se taper tous les vétérinaires de la ville, les démarcheurs ambulants de produits pharmaceutiques, les asiles d'aliénés, tous ceux qui trafiquent légalement des médicaments contre la douleur. Il faut qu'on sache ce qui coulait dans les veines des deux victimes. C'est le seul point commun.

-Hornet.

-Ouais. Je m'en charge bien que ça ne me fasse pas plaisir. Avec un peu de chance, je trouverai un élément qui ne figure pas encore dans le dossier et Boyd sera obligé de reconnaître qu'il a laissé filer cette preuve. Je ne vais pas me gêner pour le faire remarquer à Schildkraut.

Gonnard réfléchissait à ce nouveau développement de l'enquête. C'était tellement évident que le procureur bondirait au ciel même si ce n'était que le début d'un fastidieux recoupement de pistes.

-Quand doit-on rencontrer Boyd chez le procureur?

-Pas avant que j'ai assez d'éléments pour l'enfoncer, répondit Nichols. Dans deux jours ou plus. Ce n'est pas la peine que tu te pointes au poste. J'ai dit au capitaine que tu enquêtais sur la voiture de l'Apache.

Il répondit qu'il essaierait réellement de la trouver et raccrocha. L'excitation de Nichols était à son comble alors que lui, il s'en fichait complètement.

Il sortit le revolver de sa ceinture et le posa sur le lit. Puis il étudia une stratégie pour occuper son temps jusqu'à la réunion au palais de justice.

Il se réservait une visite au Jee's dans la soirée. J.J. Feinstein n'apparaissait dans son bar qu'en fin d'après-midi quand les clients commençaient à affluer. Il devait découvrir comment Harvey Wright avait voyagé de San Francisco à Los Angeles. McInroy n'avait plus donné de signe de vie malgré sa promesse de travailler officieusement sur le dossier de son ancien collègue. Gonnard était le dernier que cette affaire non-résolue intéressait encore.

Il téléphona à la compagnie de car Greyhound. Une opératrice écouta patiemment ses questions et lui opposa une foule d'arguments. La compagnie effectuait deux liaisons par jour, de San Francisco à L.A. et du sud au nord. Quand le client avait-il fait le voyage? Les billets n'étaient pas nominatifs et coûtaient moins chers sans réservation. Si Wright avait tenté de fourguer son whisky le lendemain de son arrivée pour se procurer un peu d'argent, la date de son voyage se situait avant le 6 novembre. Des centaines de voyageurs avaient embarqué dans les cars de la compagnie depuis ce jour.

Les conducteurs devaient remplir des rapports quand un incident se produisait pendant le parcours, suggéra Gonnard, accidents de la circulation, pannes mécaniques, altercations entre passagers, malaises et maladies. Pour la première fois depuis le début de leur conversation, l'opératrice accepta de l'aider dans ses recherches. Les rapports d'accidents n'engageant que la responsabilité de la compagnie sans dommage pour les voyageurs étaient conservés par la direction et n'étaient accessibles que par ordre de justice. Les autres étaient transmis à la police si le conducteur le jugeait nécessaire. Elle le fit patienter cinq minutes pendant qu'elle fouillait dans ses fichiers. Pour la première semaine de novembre, trois incidents avaient été rapportés à la direction: un accouchement et deux expulsions pour ivresse, une femme et un homme noir. Il insista quand même pour interroger les conducteurs. Celui de Los Angeles

était parti à cinq heures du matin et l'autre venant de San Francisco arriverait à deux heures l'après-midi. Gonnard remercia et raccrocha.

Il appela Union Station. Le flux des voyageurs était si important entre les deux villes de la côte, et ses indications si vagues, que l'employé de l'Amtrak refusa de perdre son temps avec lui.

En attendant de pouvoir interroger le conducteur du car, il décida d'explorer la piste de la voiture de l'Apache. Il interrogea le vendeur de la boutique Tools & Gifts mais celui-ci n'avait rien de plus à lui dire. L'homme qui avait tapé le court texte à la machine s'était éloigné à pied vers le sud et n'était pas réapparu. Dans une librairie à côté, il obtint la même réponse négative. La description du client n'évoqua aucun souvenir chez la femme qui siégeait derrière la caisse. Au restaurant, le serveur et les clients présents ce jour-là lui parlèrent de l'homme qui distribuait des tracts mais personne ne se souvenait d'autre chose. Les deux flics, toujours à leur poste d'observation ne purent lui apporter de l'aide. Pourtant, l'Apache avait dû attendre le moment propice pour glisser son message sur le pare-brise de la voiture-pie mais il avait été assez discret pour ne pas se faire remarquer. Après trois heures de recherches infructueuses, Gonnard abandonna sans regret.

Il reprit Normanville vers le centre ville, tourna sur Beverly et se dirigea vers le terminal des cars Greyhound.

Le bâtiment en briques rouges et blanches ressemblait à une énorme niche d'où partaient des dizaines de lévriers pressés pour des courses vers toutes les autres villes de l'état. Les cars aux flancs argentés surchargés de bagages entraient et sortaient sans répit du parking. Les voyageurs collaient leur visage aux vitres et un gosse grimaça en croisant le regard de Gonnard.

Il monta à l'étage et se présenta à l'opératrice qui lui avait parlé au téléphone. Elle était jeune, enlaidie par une paire de lunettes à double foyer qui lui permettait de surveiller à la fois son centre central clignotant et les inspecteurs de police qui venaient l'importuner.

-Vous êtes en avance, dit-elle.

-Il est deux heures un quart, répondit-il. C'est le car qui est en retard.

Elle parut contrariée comme si il lui avait fait un reproche personnel.

-Il sera là d'une minute à l'autre. Si vous voulez bien patienter, le conducteur s'appelle Harry Jones. J'ai consulté nos archives depuis ce matin, sur mon temps libre. Dois-je les envoyer au poste de police?

-C'est très gentil de votre part, mademoiselle, je vais les consulter sur place, s'empressa de répondre Gonnard.

-Passez dans ce bureau. Tout ça ne me paraît pas très officiel.

-Moi aussi, je travaille sur mon temps libre mais je pense maintenant que j'aurais pu m'occuper plus agréablement si j'étais d'abord venu vous voir.

Elle rougit et baissa ses quatre yeux derrière ses verres correcteurs. Il saisit une brassée de rapport et s'éclipsa dans le bureau désigné.

Elle avait parlé de trois incidents, il y en avait beaucoup plus. Ceux qui avaient nécessité une interruption du trajet étaient l'accouchement survenu à Salinas et les deux états d'ivresse. Une autre fois, un pickpocket avait été surpris en flagrant délit. L'affaire s'était réglée à l'amiable. Un gamin avait embarqué son singe de compagnie grand comme une main, qui avait semé la panique en s'échappant. Beaucoup de passagers tentaient de voyager sans billet. Un couple avait prolongé sa nuit de nocé à l'arrière du car. Les cas d'ébriété étaient les plus fréquents mais ils se résolvait avec une réprimande du chauffeur.

L'opératrice se glissa dans l'entrebâillement de la porte.

-Le San Francisco vient d'arriver, monsieur l'inspecteur. Ligne soixante-et-onze.

-Merci, miss. Dites-moi, imaginons qu'un passager veuille embarquer une caisse ou deux...

-La compagnie affrète des cars spéciaux pour les colis volumineux.

-Ces caisses contenaient du whisky.

-Impossible. La compagnie n'a pas le droit de transporter d'alcool.

-Pas plus que ce que peut transporter un passager lui-même, reprit-il en montrant les rapports.

Gonnard la toucha au vif une nouvelle fois.

-Ligne soixante-et-onze, dit-elle en pinçant les lèvres. Harry ne vous attendra pas jusqu'à demain matin.

Il descendit au parking. Il croisa une colonne de voyageurs éreintés, leurs vêtements froissés par de longues heures dans la cabine et titubant sur leurs jambes ankylosées. Il repéra le chiffre 71 sur le fronton du car juste avant qu'il ne disparaisse et soit remplacé par "Hors service". Le chauffeur était un Noir métis énorme avec une trace de crasse et de sueur sur sa chemise bleue claire à l'endroit où le volant frottait contre son gros ventre.

Gonnard se présenta et lui expliqua le but de sa visite.

-Houuuu la! Ca remonte à quand votre histoire? Quatre semaines? Soit vingt-quatre rotations, soit une tripotée d'ivrognes à chaque voyage, m'sieur. Croyez-moi.

-D'accord, monsieur Jones. Vous n'auriez pas oublié l'homme que je cherche si vous l'aviez vu. Il avait la partie gauche du visage emportée par un coup de feu.

-Appelez-moi Hare, m'sieur. Les copains m'appellent comme ça. C'est juste une bonne blague. Non, m'sieur. J'ai jamais vu ce monsieur. Ivre en plus? Non, m'sieur. Les types passent leur temps à boire un coup pendant le voyage. Tant qu'ils n'importent pas les autres passagers, j'ai rien à redire. Vous savez ce que je dois faire chaque jour avant de rentrer chez moi? Je monte dans le bureau de mon chef et je lui souffle mon haleine dans le nez. C'est obligatoire. Ça ne me dérange pas. Pour la sécurité des passagers, je suis d'accord. Mais eux, personne ne leur demande de rester éveillé pendant huit heures alors quand ils se mettent à cuver, je suis tranquille. Et quand y en a un autre qui fait du scandale, je le mets à la porte avec les compliments de Hare Jones. Je ne me rappelles pas de tous ceux à qui j'ai dit de la fermer parce qu'ils chantaient des chansons obscènes à leur voisine, ça non, je peux pas le dire, m'sieur.

-Merci, Harry, dit Gonnard en redescendant du marchepied. Désolé de vous avoir retardé.

-De rien, m'sieur.

Il était de nouveau devant le central téléphonique de l'opératrice cinq minutes plus tard. Il lui demanda de poser les mêmes questions au second chauffeur de la ligne et lui tendit sa carte. Elle accepta à contrecœur en prétextant qu'il lui faudrait encore prendre sur sa pause. Il promit qu'il lui revaudrait ça.

Il passa le reste de l'après-midi dans un cinéma.

Sam Spade traquait les cadavres et les meurtriers pour une statuette sans valeur. Bogart, Greenstreet, Lorre et Astor jouaient dans les méandres du mensonge et de la manipulation. Le faucon maltais n'était qu'un leurre pour les personnages et le public, un moyen d'attirer l'attention pendant que les faux-semblants trahissaient les sentiments.

Les spectateurs quittèrent la salle et Gonnard resta à la séance suivante. Il n'avait jamais lu le roman de Dashiell Hammett mais il avait vu la version de Roy Del Ruth avec Ricardo Cortez dix ans plus tôt. Le jeune réalisateur John Huston en avait fait un *film noir* fidèle au livre. Bogart était bien plus malin que les deux inspecteurs de police Dundy et Polhaus et il n'hésitait pas à sacrifier la femme qu'il aimait.

Au début de l'année, quand Humphrey Bogart avait été suspendu par Jack Warner après avoir refusé de jouer dans un western de série B, Gonnard fut chargé de le filer discrètement. Jack

craignait trop qu'il aille vendre son talent dans un autre studio mais Bogy s'était douté de la manœuvre de son patron. Pour la première de *High Sierra*, Gonnard avait reçu un carton signé de la main de l'acteur, une invitation qu'il avait préféré ne pas honorer.

Le soir tombait, froid et humide, et chargé de l'odeur de l'océan. Les lumières artificielles prenaient de plus en plus d'intensité à mesure que le soleil cédait sa place dans le ciel d'Hollywood. Il alluma une cigarette. La flamme de son briquet qui s'éteignit aussitôt, soufflée par une rafale, lui rappela l'existence de Harvey Wright. A peine avait-elle brillé sans éclat dans la ville au milieu de milliers d'autres lueurs qu'elle avait disparu sans laisser de trace. Elle s'était consumée et n'avait pas plus de valeur qu'un vieux souvenir. Elle ressemblait trop à sa propre vie.

Il conduisit lentement, grillant sa cigarette qu'il avait réussi à allumer à l'abri de sa voiture. Bientôt, il aperçut l'enseigne clignotante du Jee's et chercha une place où se garer. Il dégrafa son holster, glissa le flingue réglementaire sous le siège et coinça le second dans sa ceinture.

En s'approchant, il repéra la silhouette du garde à l'entrée et elle ne ressemblait pas au colosse irlandais qu'il avait fait presque égorger.

L'homme s'interposa néanmoins de la même manière.

-Etes-vous accompagné, monsieur? demanda-t-il très poliment.

-Oui.

L'homme regarda le trottoir vide de Vine Street dans son dos.

-Je ne vois personne.

-Ils sont à l'intérieur installés à la table du fond, celle que J.J. réserve à ses invités.

Le portier réfléchit puis dit:

-Cette table est déjà occupée, monsieur. Au revoir.

Un couple se présenta à l'entrée. Il ne leur accorda pas un regard, occupé à défier Gonnard.

-Bonsoir, Mickey, prononça l'homme en poussant le battant vitré de la porte devant sa compagne.

Gonnard avait envie d'enfoncer les billes d'acier qui le fixaient tout au fond de leurs orbites mais il préféra laisser tomber.

-J.J. ne sera pas content, prononça-t-il.

Il rebroussa chemin jusqu'au coin de la rue et l'allée transversale qui s'enfonçait derrière le bar dans la cour intérieure. La porte de service était fermée, sans poignée à l'extérieur. Il dégaina son arme et frappa contre la tôle.

-C'est Mickey, gueula-t-il. J'ai envie de pisser.

La porte s'ouvrit. Un cuisinier, petit et sec, une cinquantaine d'années à transpirer derrière des fourneaux de restaurant, se retrouva devant le canon de l'arme et Gonnard qui l'obligea à reculer.

-Tout doux, mon vieux. Les balles se digèrent très mal.

D'un coup d'œil, il s'assura que J.J. n'avait pas posté d'hommes de main dans la cuisine mal éclairée. La voie était libre jusqu'au couloir donnant sur la salle. Il baissa son flingue et fit signe aux autres cuisiniers de se relever. Celui qu'il avait braqué retourna tranquillement à ses tranches de bœufs qui grésillaient sur un grill en haussant les épaules.

Gonnard franchit le couloir à pas rapides et déboucha dans le décor de *Grand Hotel* après avoir fait disparaître le revolver dans la poche de sa veste. J.J. le repéra de l'autre bout de la salle dès qu'il fit un pas sur le faux sol marbré noir et blanc. Le gros homme n'était pas content du tout. Son visage s'empourpra et il serra ses mains sur son ventre comme une vierge surprise dans le plus simple appareil.

-Mon ami! Mon ami! minaуда-t-il pour donner le change.
Il courut à sa rencontre en provoquant une véritable bourrasque sur son passage et s'arrêta à deux pas de lui, se retenant de toutes ses forces de lui fracasser le crâne.
-Le personnel, gémit-il, c'est la plaie pour les hommes comme moi. Je suis trop gentil. On ne peut pas leur faire confiance.
-Tout à fait d'accord, J.J. Heureusement, je ne fais pas partie de tes employés.
-Un flic avec de l'expérience ne laisserait pas entrer n'importe qui.
-A commencer par moi. Encore d'accord mais je n'ai pas lâché mon boulot.
J.J. gloussa. Il prit Gonnard par le bras.
-Ah, Willy, Willy. Un jour, tu me feras perdre patience.
-Désolé.
-C'est oublié.
Le ton de la menace était toujours bien présent. Gonnard se dégagea. J.J. pouvait lui briser le bras d'une simple torsion.
-J'ai besoin d'un renseignement.
-Je te prie de sortir, maintenant.
-Red Ribbon. A moins que tu ne préfères que je parle de Grayson et de la West City Bank.
Le patron du Jee's leva les yeux au ciel, soupira d'un air las et dit:
-Tu es incorrigible.
Le mot sonnait comme incorruptible. Gonnard acquiesça et continua:
-A peine rétabli, Grayson t'a parlé du braquage de la Banque. C'était le seul moyen de rembourser ses dettes avant que tu ne mettes tes menaces à exécution. Pas vrai? Les complices que tu lui as trouvés ont dû être furieux quand ils se sont aperçus que tu avais touché la plus grosse part du butin.
-Tu crois vraiment ce que tu dis? demanda J.J. qui abandonna un très court instant sa carapace mielleuse.
-Je pourrais le prouver si je m'en donnais la peine.
-J'en serai peiné. Que t'arriverait-il, à toi?
-Ta parole contre la mienne. Je suis prêt à tenter le coup.
Feinstein se tenait si près de lui que des clients se tournèrent vers eux en souriant. On aurait pu croire qu'ils allaient se mettre à valser, enlacés, dès que l'orchestre attaquerait un morceau.
En vérité, c'était une montagne de graisse qui haïssait Gonnard de tous ses kilos. Il se dégagea d'un pas, éclata d'un rire cristallin et fit quelques pas de danse. Les clients applaudirent. J.J. fit une révérence et marmonna à voix basse:
-Comment te convaincre que tu as tort, mon cher Will?
-Facile. En répondant à ma première question.
J.J. l'entraîna au bar et se hissa sur un haut tabouret avec agilité. Il y avait une collection de portraits dédicacés par les plus grandes vedettes d'Hollywood au-dessus du comptoir. Pour avoir déjà vu la signature de Flynn sur des billets de remboursement de dettes, Gonnard comprit que celle qui ornait la photo de son ami était une imitation grossière.
-Très-très-très mauvaise qualité. Tu veux essayer? dit J.J.
-Non merci. Combien de bouteilles et quand était la date de livraison?
-Tu fais fausse route. J'ai goûté moi-même son whisky et j'en ai été malade. Mais les affaires sont les affaires et d'autres personnes ont le palais moins délicat que le mien. Un client voulait s'approvisionner à moindre frais pour une soirée privée. Je me suis contenté de le mettre en contact avec...
-Harvey Wright. Un type avec une gueule à faire peur et des allures de vagabond.
-Oui, oui, c'est cela, poursuivit J.J. en se voilant les yeux.

-Le nom de ton client?
-Je n'arrive pas à m'en rappeler. Et c'est ici que prend fin notre conversation.
Une main s'abattit sur l'épaule de Gonnard qui se retourna. Le portier le foudroyait de son regard d'acier. Il était blême de fureur, ou de peur de s'être fait rouler à l'entrée.
-La prochaine fois que tu me demandes un service, murmura J.J. d'une voix blanche, assure-toi que nos comptes soient équilibrés.

Il se retrouva dehors, le col froissé par la poigne de fer du portier et les menaces de J.J. résonnant à ses oreilles. Il n'avait même pas eu le temps de sortir son revolver avant que l'homme de main ne lui coince le bras dans le dos et le bouscule vers la sortie. Il fit jouer son épaule endolorie qui lui rappelait le cinglant souvenir du frappeur. Les types qui le cognaient avaient une prédilection pour repérer ses anciennes blessures et s'acharner dessus. Celui du Jee's Bar avait fait du zèle pour amadouer son patron. Gonnard grimaça et glissa sa main sous sa veste pour atténuer la douleur.

Résultat: zéro encore une fois et il était inutile d'insister.

Il semblait refaire le même parcours que Wright, dérivant de bars en désillusions, en lentes circonvolutions hésitantes jusqu'à ce qui serait de toute façon la fin prématurée du voyage, au cœur de la Ville dans un terrain vague.

Il en avait assez pour ce soir, assez de se faire molester sans pouvoir répliquer, assez d'attirer la pitié et le mépris dans le regard de ses interlocuteurs, comme un pauvre type auquel il ressemblait.

41.

En se garant devant chez lui, il repéra la lumière allumée dans l'appartement de Karl Chief. Mais il n'entendit que la musique et la triste voix de Billie chantonner en solitaire derrière la porte. Il renonça à frapper et demander des nouvelles de son frère.

-Will?

Il se retourna vivement. Max Doogan s'approchait de lui en émergeant de l'obscurité du couloir.

-Tu m'offres à boire? reprit celui-ci.

-Reste un fond de scotch. Pour la glace, tu repasseras.

Gonnard le précéda dans sa piaule et jeta sur le lit les deux flingues qui déformaient ses poches. Était-ce une illusion? Quand il but le verre que Doogan lui avait servi en séchant la dernière bouteille offerte par Billie, la douleur dans son épaule sembla s'engourdir pour de bon. Ils trinquèrent silencieusement.

-Tu es un magicien, dit le manager en faisant claquer ses lèvres. Faire cracher trente-cinq milles billets à ce Van Ustrecht tient du miracle. Si on s'associait, hein? Je connais un tas de minables qui n'ont jamais rien écrit d'aussi mauvais. Dis moi, le Belge, il t'en doit un?

-En quelque sorte.

Le visage buté et fatigué de Gonnard ne l'encouragea pas à poursuivre. Il sortit de sa poche une enveloppe bourrée à craquer, l'ouvrit et répandit les billets à côté des armes.

-Deux milles pour toi, cinq pour moi et le reste pour Cowall, dit Gonnard.

Doogan récupéra sa part en gloussant puis dit:

-Tu veux que je donne son fric à Milt-le-chanceux?
-Je le ferai moi même.
-Le trajet pour Vegas coûte dix dollars.
-Prends -es.
Doogan hésita et retira le prix de son billet du plus gros paquet.
Le téléphone sonna à cet instant.
-Oui? dit Gonnard.
-Partenaire! éructa une voix familière à l'autre bout de la ligne. Je vous ai manqué?
-Capitaine McInroy.
-Lui-même. J'ai des informations pour vous, inspecteur. Vous en êtes où, de votre côté?
-Nulle part ou presque.
-J'ai appelé au poste. Il paraît qu'on vous a retiré l'affaire.
-Je n'ai pas abandonné.
-J'apprécie ce que vous faites pour Harvey. J'apprécie vraiment...
Doogan recula de trois pas en cherchant du regard une bouteille pleine. Gonnard lui fit signe de ramasser encore trois milles dollars et de les empocher, puis d'attendre dans un coin de la pièce.
-... Voilà ce que j'ai pu trouver, continua McInroy. Wright possédait toujours une vieille voiture héritée de son père, un ivrogne comme lui qui est mort l'année dernière. Une Ford datant d'avant la création du monde, si vous voyez ce que je veux dire, immatriculée à nos services Mike Charlie 111. Je pensais qu'il s'en était débarrassé mais j'avais tort. Elle ne valait plus le prix de la ferraille au kilo. J'ai cherché et hier, j'ai trouvé. La police de la route a arrêté Wright en état d'ivresse au volant de sa vieille Ford sur l'Interstate 101 le 31 octobre. Nuit au poste, comparution immédiate devant un juge local et devinez quoi? Il a obtenu sa libération inconditionnelle et il a continué sa route tranquillement jusqu'à L.A. le lendemain matin. Je ne sais pas comment il s'y est pris pour éviter une période probatoire.
-Il a dû se soulager d'une ou deux caisses de whisky.
-Quoi?
-Wright est venu à Hollywood pour écouler un stock de contrebande, expliqua Gonnard.
-Bon Dieu! Si j'en avais la preuve, j'irai causer avec ce juge de Bradley.
-Pas la peine d'attirer l'attention.
-Vous avez raison, partenaire, mais ça me fout en rogne. Aussi parce qu'il serait encore vivant.
-Oui.
-Bonne chance. J'espère que ça vous servira et tenez-moi au courant. Vous êtes un brave type, Gonnard.
Le capitaine de San Francisco raccrocha. Gonnard nota l'immatriculation et réfléchit au moyen de lancer un avis de recherche sur la Ford sans alerter Reeves. Il s'aperçut que Doogan était toujours là, planté comme un piquet ne sachant pas de quel côté pencher, avec les liasses des trois milles dollars dans la main.
-C'est ta part, dit-il avec méfiance, qu'est-ce que tu veux que j'en fasse? Un pari?
-Un investissement. Tu les donneras à J.J. Feinstein. Il comprendra.
Du moins, il l'espérait. Cela suffirait à peine à calmer la fureur du patron du Jee's mais le renseignement qu'il achetait n'en valait pas autant.
Perplexe, Doogan accepta néanmoins.
Quand il fut parti, Gonnard s'allongea, mains croisées derrière la nuque, le regard perdu dans le ciel étoilé qu'il voyait par la lucarne au-dessus de la tête de lit.

Il fut réveillé par des coups frappés à sa porte. Il se leva, tira sur les pans de sa veste froissée, saisit son arme réglementaire et cria à travers le battant:

-Qui est-ce?

-Billie.

Elle se tenait sur le pas de porte avec une valise posée à ses pieds. Sa robe serrée autour de sa taille osseuse par une ceinture ne la mettait pas en valeur. Ricky Lane avait des goûts bizarres. Elle quittait la ville en emportant tout ce qu'elle possédait dans son unique valise.

-Je retourne chez moi.

Gonnard détourna les yeux.

-Quand est-il mort?

-Il n'est pas mort et moi, je n'ai plus rien à faire ici. Avez-vous un peu d'argent pour le train?

Une nouvelle fois, il emprunta sur la petite fortune de Cowall.

Comme elle était plus grande que lui, elle se baissa pour l'embrasser sur la joue.

-Vous êtes le seul ami qui lui reste, monsieur Gonnard.

Et elle s'éloigna dans le couloir, repoussa la porte d'entrée grillagée et disparut sans un mot de plus de son champ de vision et de la vie de son frère, derrière le battant qui claqua violemment en se refermant.

Il alla jusqu'au 1A et entra dans l'appartement. Vide. Pas de trace de Karl Chief. Il ne comprenait pas ce qu'avait voulu dire Billie.

Un quart d'heure, une douche, des vêtements propres plus tard, il était dehors, direction le meublé de la Septième Rue.

Le concierge le repéra du coin de l'œil. Gonnard lui tendit cinq dollars, toujours avec la générosité du scénariste.

-Voulez une chambre? dit l'homme.

-Non.

-Parce que la 23 est libre.

-Merde. Depuis quand?

-Une semaine. Et j'arrive pas à la louer, rapport à la serrure bousillée.

-Faites la réparer. C'est simple, non?

Le concierge grogna des jurons. Gonnard s'impatientait. La Chevrolet absente de sa place de parking devant l'hôtel l'avait prévenu qu'il arrivait trop tard et il n'avait ni bu ni mangé depuis qu'il s'était levé, juste fumé un demi paquet de cigarettes. Il fit le geste de reprendre le billet de cinq, qui débloqua la mauvaise volonté de son interlocuteur.

-Il est parti en payant son mois. Il sortait tous les soirs se saouler. Même qu'il revenait parfois qu'à midi. La femme montait de temps en temps mais elle ne restait jamais.

-Personne d'autre?

-Il m'arrive de dormir. Et il a téléphoné.

-A qui?

Le concierge haussa les épaules.

-J'ai pas entendu.

Il désigna l'appareil à pièces dans un recoin du hall. Gonnard abandonna le billet. Cowall était parti se cacher à nouveau. Pourquoi? Sur l'ordre de Van Ustrecht? Ou pour la même raison qui le poussait à trahir la confiance de toutes les personnes qui l'approchaient.

En palpant sa poche remplie de presque trente milles dollars, il se dit qu'une telle somme pouvait être mieux utilisée. Il songea à Louise. Louise regardant ces billets de ses yeux moqueurs s'il les lui offrait. Qui, d'elle ou de Cowall, méritait le plus de repartir à zéro avec

le compteur affichant cinq chiffres? Il n'hésita pas plus longtemps, espérant de toutes ses forces arriver à temps cette fois.

Les volets et la porte de la demi maison de Louise étaient clos et résistèrent à ses tentatives pour les ouvrir. Il sonna et frappa sans réponse. Au moment où il allait s'éloigner, la porte d'à côté s'entrouvrit. Une femme hésitante d'une quarantaine d'années se montra sur le seuil et un gamin haut et terne comme un tas de linge sale se colla à ses jambes.

-Je cherche miss Borxman, dit Gonnard en s'adressant autant au garçon qu'à sa mère.

Il imaginait Louise jouer à réciter des rôles avec l'enfant pendant que la femme travaillait toute la journée à l'extérieur. Effectivement, le petit garçon sourit d'un air triste.

-Elle est venue nous dire au revoir.

-Savez-vous où elle est allée?

-Brésil! glapit le gamin.

-Tu n'en sais rien, Bill, le corrigea sa mère. Ne dis pas des bêtises.

-Si je le sais! Elle me l'a dit.

-Enfin, peut-être bien que c'est le Brésil. Elle était accompagnée d'un homme assez riche pour l'emmener là où elle a toujours rêvé de voyager. Louise me disait souvent que c'était l'Europe qu'elle voulait visiter.

-C'est la guerre, répliqua le gamin.

-C'est vrai. Alors, ce doit bien être le Brésil.

-Vous paraissait-elle heureuse de partir? ne put s'empêcher de demander Gonnard.

La femme le regarda d'un air étrange, intriguée par la question.

-Vous êtes l'ami dont elle a parlé à Bill?

-Oui.

-Vous êtes le producteur de cinéma, c'est ça?

Gonnard sourit. Il dut afficher la même expression que celle du garçon quand Louise lui avait annoncé qu'elle ne jouerait plus avec lui et qu'elle ne le verrait plus car la femme comprit sa réponse avant qu'il ne la prononce.

-Non, madame.

Il prit le temps de fumer une cigarette avant de redémarrer. Ses mains tremblaient alors il les laissa reposer sur ses genoux. La fumée glissa le long de sa joue et lui piqua l'œil. Il ferma les paupières mais ses yeux étaient secs.

Il était huit heures du matin. En traversant la Ville, il remarqua que des guirlandes avaient poussé le long des vitrines des magasins et que des bonshommes de neige, en glace pilée, montaient la garde au croisement de certaines avenues. Gags ou publicité pour une marque quelconque, ils auraient disparu avant Noël si le temps continuait à se réchauffer régulièrement.

Il consulta sa montre. Il envisageait de se montrer au poste vers dix heures, envoyer sa demande d'information au sujet de la voiture de Wright en la collant sur l'enquête de l'Apache, et se rancarder auprès de Nichols.

Auparavant, il se dirigea vers North Hollywood. La boîte aux lettres en miniature d'église portait toujours le nom de Cowall. Il se gara juste à côté. La Chevrolet n'était pas parkée dans la rue. Le même papier journal bouchait la fenêtre brisée. Pas l'ombre d'une présence humaine derrière la façade espagnole. Il s'avança quand même et frappa sans espoir.

Zofia Kowalski, ou Dinah Cornwallis, ouvrit l'instant d'après. Elle l'observa, muette, puis dit:

-Milt n'est pas ici.

-C'est vous que je suis venu voir, mentit-il.

Il était gêné de côtoyer cette femme par qui toute l'histoire, Cowall, Cohn, Van Ustrech, Louise, avait commencé et qui était la seule encore présente. Elle était l'unique victime et pourtant, il la méprisait sans pouvoir se raisonner. Elle s'effaça devant lui, maîtresse d'elle-même à présent. En l'absence de Cowall, elle gagnait en dignité comme si son frère personnifiait sa propre honte.

Gonnard s'assit sur le sofa couleur avocat et elle prit place sous la croix en bois. Il fit des efforts pour chasser de sa mémoire les images du bout d'essai raté de la Fox.

-Où se cache Milton?

-Se cacher! s'exclama-t-elle. Il ne se cache pas. Il va rentrer un jour ou l'autre, malade et sans un dollar. Il ne trouve plus de travail. Il a supplié Vince...

-Il a accepté de le voir?

-Oui. Milt est revenu... humilié. Je ne sais pas comment, l'histoire qu'il avait écrite, Vince l'avait achetée. Il lui a dit que tant qu'il vivrait, une telle histoire ne serait jamais adaptée pour le cinéma.

Elle grimaça. Gonnard se concentra, l'esprit en alerte. Dinah était plus perspicace qu'il ne le soupçonnait. D'autre part, la menace de Van Ustrech semblait réelle. Renonçait-il à produire le script?

Elle poursuivit:

-Je ne connais pas votre nom mais je sais que vous lui avez fait autant de mal que moi. Milt n'aurait jamais dû vous rencontrer.

Il reconnut en lui-même que c'était la stricte vérité.

-Ce sont trente mille dollars qui lui reviennent, dit-il en tendant les billets et se levant pour empêcher Dinah de lui répondre. Allez vous installer à Boston, ou New York, ou n'importe où ailleurs, où nous ne risquons plus de nous rencontrer.

Il tourna les talons, se cogna contre le bord du sofa en quittant la pièce d'un pas rapide.

Elle avait cent fois raison et il espérait qu'elle arriverait à convaincre Milton de quitter L.A. avec elle. Il respectait ainsi la promesse faite à Harry Cohn.

42.

Il était presque dix heures quand il arriva au poste et il avait oublié la raison pour laquelle il avait décidé de s'y rendre, obsédé par l'absence de Louise. Il grimpa à son bureau où un message téléphonique l'attendait. McInroy du SFPD. Il jeta le petit papier jaune dans la corbeille. Il nageait en pleine confusion. Il pensait à Louise, toujours à Louise.

Il se dirigea vers les vestiaires, fit couler de l'eau dans l'évier et y plongea la tête. Le reflet dans le miroir de son visage dégoulinant appartenait à un autre homme. Il s'essuya, peigna ses cheveux trempés. Un uniforme croisé dans le couloir lui donna du "inspecteur Gonnard" et il fut rassuré.

De retour dans son bureau, il téléphona à Culver City. Il obtint Eddie Mannix après de longues minutes d'attente et une succession de bruits bizarres dans l'écouteur.

-Oui? dit la voix essoufflée de Mannix.

-C'est Will. Qu'est-ce qui se passe?

-Quoi? Qu'est-ce qui se passe?

-Van Ustrech ne fait pas le film.

-Bon Dieu si, il le fait! Qu'est-ce qui te fait penser que... Écoute: il nous a racheté le contrat de cette poule pour cinquante mille dollars. Il a même tenu à récupérer son bout d'essai. Universel lui a fait payer quatre cents mille ses terrains constructibles à l'est et il a engagé deux cents milles de mieux pour bâtir un studio. Tous les scénaristes d'Hollywood ont été contactés, ça commence à se savoir. D'après mes sources, il en est d'un million et demi de dollars et ce n'est pas fini. Il ne peut plus reculer. Il s'est fait piéger comme un coyote avec la charogne que nous lui avons tendue...

Gonnard l'interrompit d'une voix abrupte et raccrocha. La dernière phrase de Mannix le mettait hors de lui.

Il reprit le téléphone et demanda le numéro de la résidence de Van Ustrecht.

-Puis-je parler à miss Borxman, s'il vous plaît? demanda-t-il.

Un silence puis:

-De la part de qui?

Il réfléchit à toute vitesse mais ne trouva rien d'autre à dire que:

-Will Gonnard.

Nouveau silence.

-Un instant, répondit la voix du domestique et immédiatement après:

-Gonnard?

-Bonjour, miss Borxman, dit-il en soupirant. Je croyais que vous étiez partie.

-Vincent est à Rio de Janeiro. Je le rejoins dès que j'aurai fini mes bagages.

Le ton était froid, elle répondait à un interrogatoire de flic.

-Est-ce que je peux vous voir? Maintenant?

Elle hésita, trop longtemps.

-Oui.

Du centre jusqu'aux collines en moins d'une demi-heure. Gonnard conduisait nerveusement.

La grille à l'entrée était déjà ouverte. Le domestique l'attendait à la porte. Ils traversèrent le hall vers l'arrière de la maison et la piscine où flottaient deux ramures de palmiers à la surface. Louise était assise sur un fauteuil en osier, enveloppée dans une fourrure de vison. Elle le regarda avancer jusqu'à elle, jusqu'à la toucher mais il prit place dans le second fauteuil à deux mètres d'elle. Avant même de parler, il savait qu'il avait fait une erreur. Elle ne le voyait pas avec plaisir. Désormais, un autre homme lui disait quoi faire et la dirigeait dans son rôle de femme entretenue.

-Je n'étais pas tout à fait sûre de vouloir vous parler, dit-elle.

Drôle d'expression, songea-t-il. Elle avait aussi appris son texte écrit par Van Ustrecht.

-Vous auriez pu refuser, prétendre que vous étiez à Rio.

-Je le suis déjà, vous ne comprenez pas?

-Si.

-J'ai dû mentir de nombreuses fois. Vincent n'est pas dupe. Moi non plus. C'est le premier homme qui me traite de cette manière. Vous pouvez repartir, votre travail est terminé.

-Se doute-t-il de quelque chose?

Elle éclata de rire, remonta la fourrure sur ses épaules et regarda les feuilles poussées par la brise se rejoindre au milieu de la piscine.

-Oh oui! Il sait que je lui appartiens tant qu'il peut me promettre que je serai une vedette. Il sait que je ne l'aime pas, ou si peu. Il apprendra que vous êtes venu ici et pour quelle raison.

A mon tour de vous poser une question.

Louise planta son regard dans le sien.

-Allez-y.

-Etes-vous capable de le protéger s'il était en danger?

-Non.

Elle le jaugea. Il avait réussi à camoufler son étonnement mais la franchise de sa réponse ne faisait aucun doute.

-Ses associés ne lui font plus confiance.

-Ils ne sont pas le genre à le menacer physiquement.

-Non? Il veut pourtant m'installer au Brésil. Je ne sais pas vraiment pourquoi.

-De qui parlez-vous? demanda Gonnard en se penchant en avant. De ses bailleurs de fonds?

Elle eut un geste de recul, craignant qu'il lui saisisse le bras.

-Des Européens, des sud-américains, dit-elle.

Le domestique s'approcha dans leurs dos.

-Miss Borxman. Il y a un appel pour vous.

Elle se leva, lui tendit sa main glacée.

-Vous comprenez? dit-elle mystérieusement.

Il resta à l'attendre au bord de la piscine. Un quart d'heure plus tard, elle n'était pas réapparue. Il quitta le fauteuil, entra dans la maison vide, traversa le hall en sens inverse et franchit la porte. Il reprit sa voiture qui avait été déplacée pendant son absence, le capot tourné vers la sortie et la grille. Roulant au pas, il observa la façade dans le rétroviseur. Il était pourtant persuadé qu'il ne verrait plus jamais Louise.

43.

Retour au poste en ressassant ses sombres pensées. Au-delà, il y voyait pourtant plus clair. La parenthèse était fermée. Il pouvait à nouveau se concentrer sur son travail de flic.

Il interrogea le sergent de garde qui lui répondit que le lieutenant Nichols était présent et avait tenté de le contacter. Des messages? Un seul, qui l'attendait sur son bureau.

Il grimpa au premier étage. Le papier jaune coincé sous le socle du téléphone comportait un nom et une adresse, rien d'autre. Gonnard l'empocha, remettant à plus tard le moment de lui trouver une signification. Il traversa le couloir et pénétra dans le bureau de Nichols.

Le lieutenant semblait dormir, les yeux clos cachés sous le rebord de son chapeau.

-Entre, prononça-t-il.

Nichols glissa son chapeau sur sa nuque et sourit.

-Je t'attendais.

Maintenant qu'il avait les yeux ouverts, il ne détachait plus son regard de celui de Gonnard et semblait lui reposer la question: "Es-tu avec moi, Will?". Il acquiesça.

-Bien, dit Nichols. Allons chez Schildkraut.

Gonnard lui emboîta le pas puis prétextait un appel urgent à passer. Nichols s'éloigna en disant qu'il l'attendait dans le parking.

Il appela le registre des immatriculations. Le préposé lui demanda pas moins d'une demi-journée pour obtenir des renseignements au sujet de la voiture de Wright. Si elle était toujours dans Los Angeles, il fallait vérifier auprès des fourrières, consulter les bordereaux de procès verbal, ou la localiser en lançant un avis de recherche aux patrouilles de jour. Gonnard

raccrocha. Il avait décidé d'aller fouiller lui-même autour du terrain vague de Santa Monica dès qu'il en aurait le temps.

Du poste jusqu'au bureau du procureur adjoint, il n'y avait que quelques centaines de mètres. Nichols et Gonnard les parcoururent à pied sans échanger une parole. Le lieutenant n'était pas en veine de confiance. Il réservait son numéro à Jarnin et à lui seul.

Le bureau de l'adjoint dans le bâtiment annexe du Palais de Justice n'était qu'une pièce sombre, étroite, encombrée de dossiers entassés les uns sur les autres, où le procureur général ne mettait jamais les pieds. Pas étonnant que Schildkraut passa son temps à donner le change à l'extérieur. Les deux flics attendirent que Jarnin descende des étages supérieurs puis ils passèrent dans un salon plus vaste. Boyd et les deux agents fédéraux étaient déjà présents, à se morfondre en silence. Schildkraut tapotait nerveusement la couverture d'un bloc-note avec la pointe d'un crayon à papier. Le bruit de la mine se brisant s'entendit distinctement. Puis Jarnin entra à son tour. Son petit visage sec entouré de cheveux gris se tourna vers chacun des hommes réunis mais ses yeux ne semblaient pas les voir.

Nichols et Gonnard prirent place au bord de la table. Un siège vide. Schildkraut parut contrarié que son patron s'asseye juste en face de lui, dans le champ de vision direct de son regard sévère. Un autre siège vide. Puis Boyd et Pitchess côte à côte. Le frappeur était en retrait, indifférent à la tension qui régnait dans la pièce.

-Messieurs, commença Jarnin en croisant ses mains sur la table, inutile de rappeler que les rapports conflictuels entre les détectives chargés de cette affaire ont dangereusement compromis les résultats espérés.

Inutile en effet, songea Gonnard, mais Jarnin se doutait-il vraiment des rivalités existantes? A quel point lui-même craignait les Feds? Jusqu'où Nichols irait pour assurer sa propre sécurité?

-J'exige une parfaite coopération, continua-t-il. J'en ai assez que la presse traîne mon bureau dans la boue. Inspecteur Boyd, vous avez la parole.

Comme tiré d'un sommeil nauséux, l'inspecteur s'ébroua et promena son regard vague autour de lui. Il commença par relater les faits depuis le début, Frieda Krueger, Niels, une histoire trop souvent racontée avec ses détails sordides. Puis Nakashima, le meurtre de Griffith Park. Quand il essaya de rapprocher les deux affaires avec le peu de preuves qu'il possédait, sa voix ne devint plus qu'un souffle. Pas un mot sur le rôle de Gonnard. Pitchess gardait le silence. Nichols aussi. La déclaration de Boyd se termina dans un silence gêné.

-Rien, prononça Jarnin comme une sentence divine.

L'inspecteur se rétracta sur son siège.

-Monsieur Pitchess?

L'agent du FBI adopta la même attitude que le procureur général, la voix calme et posée.

-Les services du Bureau sont à votre disposition, monsieur. Nous pouvons demander l'aide d'une équipe d'agents spéciaux.

-Nous savons que le FBI s'est illustré à travers tout le pays en traquant et emprisonnant les plus dangereux malfaiteurs...

-Merci, monsieur.

-... là n'est pas la question.

-Monsieur?

Cueilli de plein fouet, Pitchess se raidit.

-Jack pensait avoir obtenu la collaboration de "deux" agents spéciaux. Sans résultat.

-Monsieur, répliqua le Fed d'une voix blanche, les services de "votre" police ont montré une mauvaise volonté presque criminelle à travailler avec nous. Délivrez un mandat fédéral et nous vous donnerons les moyens de coincer l'Apache.

Il jeta un coup d'œil à Gonnard.

-Je n'ai pas d'ordre à recevoir de vous, agent Pitchess.

-L'inspecteur Gonnard n'a jamais travaillé officiellement sur cette enquête, intervint Nichols. J'ai pris la responsabilité de l'intégrer dans l'équipe d'investigation depuis une semaine seulement. Le peu de résultat obtenu jusqu'à aujourd'hui ne peut lui être imputé.

-Certes, mais son nom est revenu plusieurs fois dans le dossier, dit Jarnin en évitant de le regarder.

-Coïncidence. L'inspecteur enquêtait sur une affaire différente. Des faits sont apparus, Frank a cru devoir les confronter aux pistes qu'il suivait lui-même et cela s'est révélé sans fondement.

Et le meurtre d'Harvey Wright avait été classé, songea Gonnard. Une décision du procureur, lui avait dit le capitaine Reeves. De plus, il possédait les photos de Connor dans le Park impliquant le FBI dans une enquête non fédérale. Jarnin savait que les preuves récoltées par les agents seraient écartées à une audience préliminaire.

D'un geste de la main, le procureur protégea Gonnard des vagues de haine qui affluaient de l'autre côté de la table et se tourna vers Boyd.

-Inspecteur Boyd. Quels étaient ces éléments?

Mais Boyd ne pouvait révéler ce qu'il savait avec Pitchess qui lui tenait la bride et la menace du frappeur dans son dos.

-Niels Krueger était notre premier suspect, que Will a interrogé. Malheureusement, il était mort avant que je puisse le faire parler.

-Et le second meurtre a eu lieu après la mort de Niels Krueger, surenchérit Nichols.

Jarnin posa la question qui renvoyait tous les adversaires dos à dos:

-Avons-nous le moindre élément qui nous mette sur la piste de l'Apache?

Silence. Schildkraut cessa de manipuler son crayon. Boyd semblait être sur le point d'arrêter de respirer. Gonnard leva les yeux, rencontra le regard de Pitchess. Chacun avait ses armes, prêt à tuer l'autre mais aucun n'osait dégainer.

-Oui, dit Nichols.

La surprise fut totale. Boyd se dégonfla comme un ballon crevé. Les autres avaient oublié leur antagonisme et étaient suspendus à ses lèvres, écarquillant les yeux. Gonnard s'attendait à un coup de bluff. Ils en eurent pour leur compte.

-Monsieur, permettez-moi de préciser certaines choses, reprit-il. Selon les observations de l'inspecteur Boyd, la première victime a été torturée alors qu'elle était encore vivante, mais inconsciente. Frieda était droguée. Malheureusement, l'inspecteur a négligé de vérifier cette piste. Deuxièmement, j'ai pu me rendre compte par moi-même que le jeune Nakashima avait subi le même sort. Drogué et mutilé. C'est le seul lien tangible qui relie ces deux affaires. Le temps perdu a coûté la vie à une seconde innocente victime.

Du pain béni pour Schildkraut et Jarnin.

Nichols avait choisi de charger Boyd, qui n'arrivait pas à croire ce qu'il entendait. Sa bouche s'ouvrait et se fermait sans émettre un son. Le lieutenant s'acharna méthodiquement:

-Les pièces d'examen du rapport toxicologique manquaient dans le dossier Krueger qu'a remis le docteur Hornet, légiste de la morgue de Los Angeles. L'inspecteur Boyd aurait dû les réclamer. Le docteur Hornet a également camouflé les résultats de l'examen du second corps. D'après ses dires, il attendait le procès pour révéler ces informations. La presse lui aurait tressé des lauriers. Vous lui auriez offert le poste de coroner en chef de la Ville.

-L'enfant de salaud, murmura Jarnin.
-J'ai comparé les deux examens après avoir menacé le docteur Hornet de l'arrêter pour dissimulation de preuves. Il a trouvé dans l'estomac des deux victimes une substance à peine digérée, donc absorbée quelques heures seulement avant les meurtres.
Nichols sortit de sa poche des feuillets recouverts de l'écriture serrée de Hornet et se pencha pour les lire:
-Le même produit qu'il a identifié comme étant "... de couleur vert-brun, aspect spongieux et filiforme, avec des traces de mastication. L'analyse de l'aspect et de la texture m'ont permis de conclure qu'il s'agit de morceaux d'*Echinocactus Williamsii*, sans aucun doute possible ”
-Qu'est ce que ça signifie? murmura Schildkraut.
-Du peyotl, Jack. Un cactus dont la partie aérienne provoque des hallucinations quand on l'avale. Certains Indiens l'utilisaient pendant une cérémonie appelée Danse du Fantôme. Ce n'est pas à un Apache que nous avons à faire mais à un Navajo.
Quelque chose fit détonation dans l'esprit de Gonnard. La même sensation que lorsqu'il avait lu le nom de Niels dans le dossier Krueger.
Il se sentit attiré dans l'appartement de Santa Monica, son regard dérivant sur les meubles poussiéreux, la première fois avec la présence du jeune homme qui le gênait, la seconde avec Nichols et chaque fois, ses yeux revinrent se poser sur le rebord de la fenêtre où trois fleurs éclatantes de couleurs artificielles étaient plantées dans le pot d'un petit cactus.
-Quel que soit le nom que lui ont donné les charognards de la presse, dit Jarnin, est-ce que cela vous donne une idée de son identité?
-Pas encore, répondit Nichols très calme. Mais le légiste a observé des traces de mastication, donc les victimes ont absorbé le peyotl avec consentement. Elles ne se méfiaient pas assez pour redouter les véritables intentions du tueur.
Gonnard n'écoutait pas. Il entendait autre chose. "Tiens, Johnny. Avale. Tu vas être libre avec ça, libéré de ton corps. Tu vas rêver. Ne crains rien. Je veillerai sur toi, tu ne sentiras rien." Il était maintenant dans la piaule de Nakashima sous le foyer abandonné. Il ouvrait grand les yeux à la lueur de la torche électrique. Rien. Les flics l'avaient peut-être emporté.
Nichols glissa les feuillets au milieu de la table. Schildkraut les saisit avidement. Jarnin dit:
-Gonnard, vous étiez au courant de ça?
-Non, monsieur, répondit-il.
-Boyd?
L'inspecteur secoua la tête, accablé. Jarnin se détourna de lui.
-Continuez, lieutenant.
-L'arme du crime. Il semble que ce soit une sorte de machette, lourde et peu aiguisée si on en juge par les traces multiples sur les os des crânes. L'assassin s'y est repris plusieurs fois. Nous cherchons donc un objet grossier, peu adapté à sa fonction. Lame en fer, large et épaisse, dont l'usage n'est pas de pratiquer des scalps humains, ce qui nous laisse pas mal de possibilités. L'inspecteur Boyd a également négligé d'enquêter sur cette arme.
-Trouvez-moi une piste, Nichols, dit Jarnin qui souriait maintenant.
Nichols ramassa son chapeau.
-A vos ordres, monsieur.
-Pouvons-nous perquisitionner chez les victimes? demanda Gonnard qui prenait la parole de sa propre initiative pour la première fois.
Nichols le foudroya du regard.
-Pas sans moi! cria Boyd en se dressant. Cette affaire m'appartient. Je le dois à Frieda.
Il semblait de nouveau dans son délire morbide. Condamné par les révélations du lieutenant, il voulait boire la coupe jusqu'à la lie.

Jarnin hésita puis décida:
-Avec l'autorisation de l'inspecteur Boyd. Il connaît le dossier dans les détails et il vous sera utile.
Nichols avait l'air peu convaincu. Le procureur mit fin à la réunion en se levant.
Le lieutenant saisit Gonnard par le bras et le poussa à l'extérieur. Ils entendirent Schildkraut hurler des injures contre Boyd. Quand ils atteignirent le palier, la voix geignarde de l'inspecteur retentissait, entrecoupée de sanglots.

Dans la rue, ils passèrent devant un restaurant. Gonnard avait faim mais Nichols le dépassa sans ralentir.
-Pourquoi retourner aux domiciles des victimes, Nom de Dieu! s'exclama-t-il hors de lui. Tu veux qu'il nous coince avec des perquisitions illégales?
Il avait réussi son coup de bluff à moitié. Les Feds étaient piégés, entraînés par Boyd dans sa chute. Il avait les coudées franches jusqu'à ce qu'ils s'aperçoivent que ce qu'il possédait ne valait rien.
Gonnard lui expliqua son intuition. Frieda avait un cactus. Certainement pas un *Echinocactus Williamsii* mais il existait une relation entre celui qui le lui avait vendu et celui qui l'avait persuadé de goûter les fruits d'un second cactus d'un genre différent.
-C'est mince, reconnut-il, mais réfléchis: l'Apache lui fait du gringue tout en lui refilant son cactus. Elle a confiance. Elle le revoit sous prétexte d'en acheter d'autres. Un jour, il se décide. C'est une proie facile. Elle veut bien faire ce qu'il lui demande parce que ça paraît innocent.
-Jusqu'à ce qu'il lui arrache les cheveux. Bon. Qui nous dit qu'elle ne l'a pas ramassé dans le désert? Et le jeune Jap, tu crois qu'il faisait pousser un cactus dans son trou à rat? Je croyais qu'il leur fallait de la lumière.
-Il y a un rapport. Je ne sais pas encore lequel.
-Sauf qu'ils ont mangé tous les deux du peyotl.
-Sauf qu'ils ont rencontré tous les deux le même homme qui leur en a fait avaler.
-Et tu comptes trouver son nom dans la planque du gosse? Moi, je vais récupérer ce cactus chez Krueger et essayer de savoir d'où il provient. Sinon malgré mon numéro devant Jarnin, je ne tiendrais pas deux jours avant qu'il vienne me réclamer des résultats.
Nichols s'éloigna sur le trottoir en direction du poste.
Gonnard se retourna vers le boulevard, fit un pas sur la chaussée et héla un taxi en maraude. Il montra sa plaque au chauffeur mais celui-ci préféra voir la couleur de ses billets. Il en sortit deux de sa poche et indiqua l'adresse du foyer au bord de la L.A. River.
Devant le bâtiment abandonné, il demanda au chauffeur de l'attendre, il n'en avait pas pour plus de cinq minutes.
Il alluma son briquet dès qu'il eut franchi la fenêtre à mi-hauteur sur le côté. L'obscurité était zébrée de raies de lumière blafarde s'insinuant entre les planches ajourées barricadant les autres ouvertures. Il s'orienta, repoussant l'ombre devant lui avec la flamme tremblotante de son briquet. Il descendit une volée de marches et pénétra dans le réduit glacial où Nakashima avait vécu ses derniers jours. Son pied entra en contact avec le bidon d'essence vide qui résonna lugubrement. Il ne savait pas ce qu'il cherchait. Ici, le noir total régnait. Il redressa la lampe, tira sur la mèche encore humide de carburant et l'alluma.
Et il la trouva sur le sol, dans le halo de la lampe. Maintenant, il était sûr d'avoir découvert ce qu'il était venu chercher. Il approcha la lumière du matelas grouillant de vermine, se pencha et ramassa la poupée en bois.

Elle mesurait une vingtaine de centimètres, en bois maladroïtement taillée, peinte en rouge et jaune pour la figure. De l'artisanat indien, ou une imitation mal dégrossie. Le nez ressemblait à un bec de rapace. Des clous à la tête brillante enfoncés dans les orbites donnaient l'impression au regard de briller en capturant le reflet de la lampe.

Gonnard l'examina avec attention. Que représentait cette poupée? Les flics l'avaient négligée tant elle paraissait incongrue dans les quelques affaires personnelles du gosse.

Il emporta la lampe jusqu'à la fenêtre puis souffla la flamme au moment de sortir à l'extérieur.

Il disposa la poupée à plat sur la banquette arrière du taxi qui patientait comme promis et ordonna au chauffeur de retourner au poste de police d'Hollywood Centre.

Il réfléchissait. Il imagina un début d'explication. A la lumière des révélations de Nichols, ça se tenait presque. Il se força à calmer son excitation. Il était maintenant certain que malgré sa prudence, l'assassin laissait des traces et il s'en approchait dangereusement.

Le chauffeur le tira de sa méditation en lui réclamant le prix de la course.

44.

Assis à son bureau, il rédigea une note pour Nichols et lui seul. La figurine en bois semblait l'observer, coincée contre une pile de dossier.

"Duane, écrivit-il, j'ai trouvé le rapport entre Frieda, Johnny Nakashima et leur assassin. F. a acheté le cactus dans un magasin où elle a rencontré l'Apache. N. s'est procuré cette poupée au "même" endroit. Voilà le lien commun. Cactus et peyotl. Poupée indienne et scalp. Vérifie dans les boutiques de la ville, celles qui vendent des objets d'artisanat indien. Je ne crois pas qu'il conserve les cheveux de F. et N. comme des trophées mais la machette y sera toujours."

Il plia le feuillet, le glissa dans une large enveloppe avec la poupée. Inutile de rechercher un véritable indien avec une coiffe en plumes et le tomahawk glissé dans la ceinture. C'était peut-être uniquement le hasard qui avait mis les deux victimes sur la route de l'Apache. Il avait pris goût au plaisir de côtoyer ses proies, de gagner leur confiance et de les convaincre qu'il ne leur arriverait rien de mal en sa présence. Si son hypothèse était juste, le lieutenant se chargerait de la vérifier et de coincer le meurtrier mais Gonnard n'était même pas curieux de savoir à quoi il ressemblait réellement, il s'en moquait.

Il sortit dans le couloir, jeta un coup d'œil dans le bureau vide de Nichols, glissa l'enveloppe dans son casier puis il descendit au rez-de-chaussée et se dirigea vers le parking.

Il était presque cinq heures. Le soleil commençait à rougir comme une braise moribonde vers l'ouest.

Gonnard fouilla dans sa poche à la recherche d'un paquet de cigarettes. Ses doigts se refermèrent sur le papier jaune du message téléphonique où étaient inscrits le nom et l'adresse d'un inconnu. Il le lut, l'apprit par cœur et le jeta par la fenêtre. Il n'avait pas la moindre idée de l'identité de ce Herbert Thompson, ni de celle de son mystérieux informateur. Cela ne voulait rien dire mais il prit presque malgré lui la direction de l'adresse indiquée.

Il arriva une demi-heure plus tard devant un immeuble de construction moderne comportant quatre étages et il découvrit qu'il n'y avait que quatre locataires, un par palier. Thompson occupait le troisième. Il sonna. Pas de réponse.

Il resta en planque une heure de plus en surveillant l'entrée de l'immeuble. Un couple en sortit. Ils se séparèrent sur le trottoir en s'embrassant. L'homme s'approcha de Gonnard assis derrière le volant, croisa son regard sans y prêter attention. La femme revint bientôt accompagnée d'un jeune livreur d'épicerie. Son pourboire en poche, le gamin repartit au trot. Gonnard l'interpella. Il ne fit pas de difficulté pour lui décrire Thompson. Il lui arrivait de livrer au troisième.

Gonnard allongea un second pourboire et le livreur accepta de lui apporter des cigarettes. Quand il frappa à la vitre cinq minutes plus tard, il dit en glissant le paquet par la portière entrouverte:

-Thompson, c'est lui.

L'homme qui s'appretait à entrer dans l'immeuble ressemblait au portrait esquissé par le gamin. Il avait environ cinquante ans, petit et gros, moyen dans tous les sens du terme. Le genre à réduire de moitié quand un flic le cuisinait un peu.

Gonnard se précipita et se faufila dans l'ascenseur avec son client.

-Second ou quatrième? demanda Thompson.

-Troisième.

-Mais c'est chez moi! s'écria le gros homme.

-Inspecteur Gonnard, de la brigade des Ho-mi-ci-des, dit-il en détachant les syllabes.

Thompson se voûta comme si il était sensible à la légère gravité créée par la cage d'ascenseur.

-Ca devait arriver un jour, souffla-t-il. Je suis presque soulagé.

-Vous vous sentirez mieux quand vous m'aurez tout raconté, monsieur Thompson, hasarda Gonnard.

L'appartement occupait tout l'étage. Il y avait trois pièces joliment décorées avec une préférence obsédante pour le mauve. La teinte des tissus, des canapés, des rideaux et des papiers peints allait du lilas pâle au pourpre. Thompson était un homme seul et sans doute inversé. Le livreur d'épicerie le lui avait fait comprendre.

Tout d'un coup, Gonnard devina qui était l'homme en face de lui. Il ne lui laissa pas le temps de se remettre.

-J'enquête sur un meurtre. J.J. Feinstein affirme que vous connaissiez la victime, Harvey Wright.

-Est-ce que ça va me faire des ennuis? demanda Thompson sur le ton de la supplication.

-Tout dépend de vous.

-C'était la première fois que je voyais cet homme. Je ne connaissais même pas son nom avant que vous le prononciez.

-Où l'avez vous rencontré?

-Dans un terrain vague de Santa Monica.

Gonnard ne s'attendait pas à cette réponse. Il se demanda s'il touchait au but. Il avait envie de fumer mais ne repéra aucun cendrier.

-Quand? demanda-t-il d'une voix qu'il réussit à maîtriser.

-Le 7 novembre. Il faisait nuit. C'est lui qui m'avait donné rendez-vous.

-Wright avait été défiguré par un coup de feu. Le côté gauche de son visage portait les stigmates de cette blessure...

-Oui, oui, oui! s'impatienta Thompson. De qui d'autre pourrais-je parler?

-Justement. Qui d'autre était présent ce soir là?

-Personne.

-Passons. Que s'est-il passé ?

-Je voulais organiser une soirée entre amis le lendemain soir. J.J. m'avait indiqué le moyen de me procurer beaucoup de whisky pour une somme raisonnable.

-Il est illégal d'acheter de l'alcool de contrebande, tout comme il est illégal d'organiser des soirées "entre amis".

-Qu'est ce que vous insinuez? cria Thompson.

-Rien du tout. J'évite même d'y penser. Revenons à Harvey Wright et je déciderai si je suis obligé ou non d'impliquer vos amis.

Le petit homme perdit encore une taille et il s'essuya le visage avec un mouchoir couleur lie-de-vin.

-Nous l'attendions depuis une éternité et puis il est arrivé.

"Nous?" releva Gonnard mais il laissa filer.

-En voiture?

-Oui, bien sûr. En voiture. Il devait livrer le whisky. Il était saoul, je l'ai tout de suite deviné. Nous avons tenté de discuter du prix, il en voulait plus au dernier moment. Nous avons échangé des injures. C'est à ce moment qu'il a perdu ses clés. Nous les avons retrouvées et nous lui avons proposé de les lui rendre s'il acceptait de laisser le whisky. Alors il s'est mis à supplier puis il a sorti un revolver de sa poche...

Gonnard se redressa et leva une main pour l'interrompre mais Thompson était parti pour ne plus s'arrêter.

... au lieu de nous menacer, il a retourné l'arme contre lui et il a crié: "Vous ne pouvez rien contre moi. Je parie que je peux me tirer une balle. Si je gagne, vous êtes obligés de me donner mes clés, sales p..."

Il ferma un instant les yeux et se mordit les lèvres.

-Je peux jurer qu'il était fou. Nous n'avons pas pu faire un geste. Il a tiré contre sa propre poitrine et est tombé à la renverse. J'étais terrifié. Je n'ai jamais tenu une arme de ma vie. Je me suis calmé et je me suis dit que je ne pouvais pas attendre que la police arrive et m'enferme pour meurtre. Ed... j'ai ramassé le revolver et je me suis enfui. J'ai jeté le revolver dans une poubelle sur le boulevard. C'est la stricte vérité, inspecteur. Je veux bien témoigner, maintenant. Je vis un cauchemar depuis ce drame affreux.

Son visage cramoisi était mouillé de larmes. Il tremblait sur son fauteuil violet. Et Gonnard inclinait à le croire malgré tout.

Le récit du Ed-Eddy-Edward qui l'accompagnait confirmerait sans doute sa version des faits. Thompson n'avait pas assez de courage pour saisir un flingue encore chaud à côté d'un cadavre, ni de mentir pour arranger son témoignage à son avantage et il craignait par-dessus tout que le monde entier apprenne son penchant pour les hommes.

Gonnard se leva, sortit machinalement une cigarette et l'alluma en négligeant les récriminations du petit homme.

-Reconnaissez que je fais des efforts, monsieur Thompson. Je ne vais pas vous obliger à me suivre au poste pour prendre votre déposition en bonne et due forme. J'oublie également que vous ne vous êtes pas présenté spontanément aux services de police pour signaler un meurtre.

-Il ne s'agit pas d'un meurtre! s'écria Thompson.

-Comment pouvais-je m'en douter? Votre ami a camouflé l'arme du crime.

Il protesta mollement:

-C'est moi qui ai pris le revolver. J'étais paniqué.

-Ce qui constitue un délit, vous comprenez?

-Oui, oui, dit-il entre reconnaissance et appréhension en observant la cendre de la cigarette qui menaçait de tomber au sol. Gonnard suivit sa direction de regard.

-Apportez-moi un cendrier, Nom de Dieu! éructa-t-il.

Thompson jaillit hors du fauteuil et revint à petits pas pressés en tenant une coupe étroite en marbre rose. A quel autre usage pouvait bien servir cet objet? Gonnard y écrasa son mégot.

-Maintenant, continua-t-il en se calmant, dites-moi ce qui s'est passé après.

-Mais rien! Je me suis enfui. Je suis rentré ici et j'ai attendu de lire les journaux du lendemain. Et toutes les informations n'y figuraient pas, songea Gonnard.

-Dans quel état avez-vous laissé le corps?

-Raide mort, répondit Thompson avec surprise mais sans paraître dissimuler une réalité plus horrible.

Alors il restait à découvrir qui avait fiché six balles vengeresses dans le crâne de Wright après son suicide stupide. Le mystérieux Ed revenait dans la course. Les injures proférées par le poivrot lui avaient peut-être mis les nerfs à vif et il était revenu à l'insu de son amant une heure plus tard. Ça ne tenait pas avec le risque de compromettre Thompson.

Il se sentit épuisé. Wright avait tenté le pari de se tirer une balle en plein cœur et de survivre. Trouver qui avait mutilé son cadavre ne lui apporterait rien, ni félicitations ni satisfaction personnelle. L'affaire était classée définitivement et elle ne valait pas le temps et les dangers que Gonnard avait encourus mais...

Il avait redonné un nom à un type qui avait perdu toute humanité, il avait enquêté sur sa vie pour qu'elle ne soit pas tout à fait oubliée et Wright conservait le secret de l'acte qui avait poussé une autre personne à le punir d'avoir existé.

Son esprit vagabonda dans le passé, retour au terrain vague et au corps étendu là.

-Il ne méritait pas ça, laissa-t-il échapper à haute voix.

Puis se tournant vers Thompson qui ouvrait de grands yeux ahuris:

-Si je découvre que vous ne m'avez pas tout dit, j'envoie des flics vous passer les bracelets et vous traîner jusqu'au tribunal. Les murs de la prison de la ville sont gris, jamais mauves.

Il abandonna le petit homme terrifié à d'autres cauchemars sans couleur.

45.

Sur le trottoir, il chercha un téléphone public. Il appela le registre des immatriculations et obtint le flic chargé de ses recherches au moment où celui-ci abandonnait son service.

-Vous aurez vos renseignements demain à la première heure, inspecteur.

-Je les veux maintenant, menaçait Gonnard, ou demain matin sera la journée la plus longue de votre vie.

-D'accord, d'accord, ne vous énervez pas. Vous ne rentrez jamais chez vous? Attendez une minute.

A l'autre bout du fil, le micro de son correspondant heurta violemment son socle. Il attendit, moins d'une minute.

-La voiture, une Ford, a été repérée le 8 novembre par une patrouille le matin et une seconde fois par une ronde de nuit le long de Cahuenga à deux cents mètres du boulevard. Elle paraissait abandonnée. Mais je n'ai pas de rapport au sujet de cette voiture le lendemain ni les jours d'après, débita le flic.

Gonnard réfléchit à ce que ça signifiait en prolongeant son silence.

-Satisfait? s'enquit la voix.

-Très bien.

Il raccrocha. Thompson lui avait-il menti? Wright allongé pour de bon sur le sol dur du terrain vague, qui avait déplacé la voiture? Il n'avait aucune des deux réponses et il ne s'attendait pas trop à découvrir une explication logique pour satisfaire sa curiosité.

Il mit le cap sur Santa Monica, s'engagea sur le boulevard au milieu des halos de phares des autres voitures qui défilaient sans cesse sur la chaussée de jour et de nuit puis tourna à gauche dans Cahuenga. Il tenta de repérer d'après les indications l'emplacement de la Ford, après le croisement avec Romaine. Il y gara sa propre voiture.

Une brèche dans la palissade de ciment entourant le terrain vague donnait un accès au lieu du crime. Il n'y avait pas prêté attention. Le boulevard scintillant était à l'autre bout du terrain. Ici, l'éclairage public parcimonieux faisait régner l'ombre.

Il se remémora les rares témoignages qu'il avait recueilli au tout début de l'enquête. Un gamin avait prétendu que le terrain vague était un lieu de rencontre occasionnelle. Information démentie par le patron du garage, à l'angle de Romaine et Lillian. Gonnard s'y dirigea à pied en se disant que le réparateur avait plus l'œil sur les voitures abandonnées que sur les couples homos en goguette.

Une porte en tôle était tirée devant l'entrée du garage. Il y envoya un coup de pied. La tôle trembla et résonna bruyamment.

-C'est fermé! gueula une voix assourdie.

Il consulta sa montre. Sept heures. Il frappa une seconde fois.

-Z'êtes sourd ou quoi? J'veus dis que c'est fermé!

Mais une petite porte s'ouvrit sur le côté et un jeune Noir dégingandé apparut:

-Le patron dit que c'est fermé.

-Ça va, j'ai entendu, répliqua Gonnard.

Il repoussa l'ouvrier en combinaison de mécanicien devant lui et entra dans la cour intérieure du bâtiment où s'alignaient des voitures en attente de réparation.

-C'est la police, patron! cria le Noir vers le fond de l'atelier.

Gonnard ne lui avait pas encore montré sa plaque mais il se souvenait de l'avoir déjà interrogé.

Le patron s'extirpa d'une fosse. Il s'essuya les mains à un torchon crasseux puis cracha dans ses paumes et les frotta contre sa poitrine.

-Qu'est-ce qui se passe?

Gonnard se présenta et rappela les circonstances dans lesquelles il les avait rencontrés, il y avait un mois.

-Ça me revient, dit le patron. Jo, va finir ce que je suis en train de faire avant de partir.

Le jeune Noir fit un signe de la main qui signifiait: "Vite fait, bien fait" et se glissa dans la fosse sous le châssis d'une Mercury plutôt cabossée.

Gonnard se souvint du nom du type.

-Monsieur Lanau, une patrouille de police a repéré une Ford immatriculée MC111 entre Romaine et Lillian le 8, c'est-à-dire trois jours avant que je ne vienne ici la première fois.

-Et alors?

-Alors, vous l'avez vue, oui ou non?

-Des voitures, j'en vois toute la journée. Je ne regarde pas les épaves qui traînent dans les rues. J'ai du boulot plus qu'il m'en faut mais faut savoir satisfaire le client, hein? Avec le temps de ces foutues dernières semaines, les démarreurs coïncent à tour de ronde et les gens commencent à regretter de n'avoir jamais fait installer le chauffage. Alors non, inspecteur, j'ai jamais vu une Ford immatriculée ce que vous dites.

-Vous permettez que je jette un coup d'œil?

Le visage de Lanau s'empourpra peu à peu.

-Vous voulez fouiller dans mes affaires? Vous croyez que je ne suis pas honnête, c'est ça? Jo, fous le camp, maintenant!

Le mécanicien obtempéra.

-J'ai fini, Clyde. Je rentre chez moi.

Gonnard le retint au passage par la manche de sa combinaison.

-Vous n'allez nulle part, Jo. Vous non plus, vous n'avez jamais vu cette Ford?

-Non, inspecteur.

-Et vous Clyde?

-De quel droit vous m'appellez Clyde? éructa Lanau.

Gonnard se gratta le crâne et joua le rôle du brave type. Il ne pouvait obtenir un mandat légal pour fouiller le garage et il ne voulait pas que Lanau se mette à faire un scandale.

-Disons que je veux éviter des histoires. Cette voiture, c'est celle du cadavre qui gisait dans le terrain vague. Si on la découvre chez vous, vos clients pourront attendre l'hiver prochain avant de récupérer leurs voitures.

Le patron du garage s'essuya une nouvelle fois les mains. Ses paumes étaient bien blanches et le dessus noir de cambouis.

-Faudrait jamais rendre service, dit-il en baissant d'un ton.

Jo ajouta:

-C'était pour pas qu'on la vole.

-Je t'ai pas dit une fois de foutre le camp, Joseph? cria Lanau.

-Du calme, dit Gonnard. Où est-elle?

-Au fond. Par là.

Il le guida derrière une cloison où était accrochée une batterie d'outils et brancha une ampoule électrique. D'abord, Gonnard ne vit rien qui l'intéressait puis Lanau et son apprenti commencèrent à dégager un amoncellement de pièces détachées, de morceaux de carrosserie et de pare-chocs. En dessous, il y avait une toile de jute recouvrant la forme d'une voiture. Tout en exhumant la Ford de Wright, Lanau expliqua:

-Je l'ai poussée dans mon garage parce que sinon la police l'aurait remorquée un jour ou l'autre et le propriétaire, il aurait été bien content de la récupérer sans payer de taxe. Un petit billet pour la garde, je dis pas. Mais personne est venu alors on l'a poussée au fond et je me suis dit, elle est à moi tant qu'elle est pas à quelqu'un d'autre. Vous avez quelque chose à redire à ça? Quand vous êtes passé au sujet du meurtre, j'étais peut-être assis sur le capot en train de vous répondre. Si vous aviez demandé à l'époque...

Il tira sur le tissu.

... elle était à vous.

Gonnard se pencha à la vitre fêlée du côté passager et ouvrit la portière. La banquette arrière était défoncée, les ressorts jaillissaient du tissu déchiré. Il fit le tour par l'arrière et essaya d'ouvrir le coffre.

-Vous avez les clés?

-Non, répondit Lanau. Jo, va me chercher une barre qu'on ouvre ce foutu coffre.

Le jeune Noir revint avec un démonte-pneu qu'il glissa entre la carrosserie et la porte du coffre. Il appuya de toutes ses forces et la serrure céda. Il se retrouva à genou, le nez à hauteur des caisses de whisky. Il y en avait trois dont une ouverte.

-Ben dis donc! s'exclama Lanau.

Gonnard extirpa une caisse en bois. Le label Red Ribbon était marqué au fer sur le côté. Il ouvrit la portière conducteur et s'installa au volant.

La version de Thompson se tenait. Il n'avait pas tué Wright pour le soulager de sa cargaison d'alcool. En passant sa main sous le siège, il trouva une bouteille vide. L'étiquette avait été collée à la main. Elle représentait un nœud papillon rouge avec inscrit Red d'un côté et Ribbon de l'autre côté du nœud. Une seconde bouteille gisait sous le siège passager et une troisième était brisée entre la banquette arrière et le siège.

-Ça puait l'alcool, remarqua Lanau. Je me suis dit que le propriétaire mettrait quelques jours à se rappeler où il l'avait garé

Gonnard se pencha et ouvrit la boîte à gant. Il n'y avait rien d'autre qu'un mouchoir en papier et dans le coin, il vit des traces de rouge à lèvres.

Il éclata de rire. Il frotta le rouge du bout de son doigt et une légère trace grasse resta sur son empreinte digitale.

Il avait mené bien des enquêtes. Il en avait résolues certaines grâce à un faisceau serré de preuves collectées pendant ses investigations. D'autres fois, seule la chance l'avait mis sur la piste d'un suspect. Sur cette affaire, il n'avait jamais approché la vérité d'aussi près que le premier jour. Une femme accompagnait Wright, cette femme qui lui avait tiré six balles dans le visage.

Il saisit une bouteille vide et l'examina à la lumière douteuse de l'ampoule. Il y avait également du rouge sur le goulot. Il ferma les yeux. Il n'avait pas besoin de relire ses notes. Il revoyait le film distinctement.

Wright conduit à son rendez-vous. Il est saoul, la femme à ses côtés est dans le même état. Il s'enfonce dans le terrain vague. Elle l'attend une heure puis le rejoint, le trouve mort, se penche vers lui, lui dit quelque mots, approche un revolver de petit calibre à bout portant contre son visage défiguré et appuie six fois sur la détente. Puis elle s'en va, à pied car les clés ont été jetées avec l'arme de Wright. Pourquoi?

Lanau et Jo le regardaient comme si il était devenu subitement dingue.

-Qu'est-ce qu'il y a de si drôle? demanda le patron.

-Rien. Je repensais à ce que vous m'avez dit tout à l'heure. Si j'avais su que cette voiture existait, la première fois que je vous ai interrogés...

-Bon, ben, qu'est-ce que je fais d'elle, maintenant?

-Elle est à vous mais méfiez-vous du whisky dans le coffre. Il a tué une personne.

Gonnard s'éloigna. Tant de simulacres pour revenir au point de départ, l'ironie le fit encore sourire. Dans son dos, Lanau hurla de nouveau:

-Je ne t'ai pas dit deux fois de foutre le camp, Jo?

Une minute plus tard, Jo franchit la porte latérale et la verrouilla.

-Clyde habite ici? demanda Gonnard.

Le jeune Noir sursauta à un mètre du sol et pâlit de frayeur. Gonnard s'approcha sur le trottoir dans la lumière de l'enseigne blafarde du garage.

-Jésus, m'sieur! Jésus! Faut pas faire des choses comme ça.

-Désolé, Jo. Je ne voulais pas vous effrayer.

Il voulait lui poser quelques autres questions en l'absence de Lanau.

-Clyde habite ici?

-Oui. Au-dessus.

-Qui a repéré la voiture là-bas?

-C'est Clyde.

-Vous travaillez toujours aussi tard tous les deux.

-En ce moment, Clyde parle même d'engager quelqu'un en plus, répondit Jo.

-Pourtant, vous m'avez dit que vous preniez le car vers six heures, exact?

-Oui, inspecteur.

-C'est Clyde qui vous a ordonné de me dire ça?

-Oui.

-A cause de la voiture?

-Oui.

Gonnard sourit d'un air encourageant.

-Bon. Le soir du 7, à quelle heure avez-vous quitté le garage?

Jo indiqua qu'il ne portait pas de montre et haussa les épaules.

-Mais je sais que j'ai attrapé le dernier car sur le boulevard, celui de onze heures.

-Dernière question. Est-ce qu'une femme attendait elle-aussi le car?

-Quelle femme?

-A vous de me le dire.

Il passa la main sur son visage, ne laissant apparaître que ses yeux blancs roulant dans leurs orbites.

-Va falloir que je me souvienne. Je prends le même car tous les soirs et il y a toujours des femmes.

-Une femme qui attendait au même endroit que vous.

Jo devait avoir dans les dix-sept ans. Il était grand et maigre, vêtu d'une combinaison de mécanicien identique à celle qu'il portait dans le garage mais propre. Et il semblait assez intelligent pour ne pas accorder d'importance à Lanau quand celui-ci se mettait à lui gueuler dessus. Il enfouit ses mains dans les poches profondes de la combinaison et regarda Gonnard en coin.

-Dites, comment vous avez su que Clyde avait fauché la bagnole?

-Je savais que la Ford était une épave mais je n'ai rien dit. C'est lui qui a parlé d'une voiture pourrie.

-Moi, je me serais pas laissé avoir, dit Jo en rigolant. Oui, il y avait une femme. Une blanche. Je l'ai à peine regardée. Elle attendait avant moi. Je me suis assis comme d'habitude à l'arrière et puis elle est descendue.

-Où? demanda Gonnard en sentant son cœur s'emballer.

-A part la station où je m'arrête... répondit-il en secouant la tête.

-J'ai une idée. On fait le trajet dans ma voiture et vous me dites où elle est descendue du car si vous vous souvenez.

-D'accord. On pourra même se payer un coup à boire.

Il sortit une bouteille de Red Ribbon des profondeurs de la poche de sa combinaison.

L'arrêt du car se situait un peu plus à l'ouest à l'angle de Cole Street. Gonnard tourna sur le boulevard en direction de Vine puis Gower et Van Ness. Jo lui indiqua où tourner au nord dans Van Ness jusqu'à Hollywood en traversant Sunset et encore à gauche pour revenir vers l'est. Un quart d'heure plus tard, ils croisèrent Cahuenga et Cole à nouveau. A l'angle de Wilcox Avenue, Jo dit:

-C'est ici. Elle est descendue et a remonté l'avenue dans cette direction. Je l'ai remarqué parce qu'elle avait dû s'endormir dans le car et qu'elle marchait en titubant.

Gonnard tapa sur l'épaule du jeune Noir.

-Merci, Jo.

-Pas de quoi, inspecteur, répondit-il en descendant sur la chaussée.

Il prit les cinq dollars que Gonnard lui tendait.

-Je peux raconter comment vous avez piégé Clyde?

-Pas de problème.

Il redémarra en s'engageant dans Wilcox. Il s'approchait mais il était encore loin de connaître l'adresse et l'identité de la femme. L'enseigne d'un bar lui attira l'œil à une centaine de mètres sur le trottoir d'en face.

Le barman du Northern Inn chassait ses derniers clients avant de fermer.

-Rien qu'une ou deux questions, dit Gonnard en se carrant sur le seuil de la porte et montrant sa plaque.

Il répéta celles qu'il avait posé des dizaines de fois dans des dizaines d'établissements d'Hollywood. Un homme défiguré, Harvey Wright ou Face de la Mort, le Red Ribbon et une femme qui l'accompagnait.

L'homme réagit à la description de Wright:

-Ce type traînait ici quand je ne le virais pas. Jamais de monnaie pour régler ses consommations. Il exhibait un billet de cinquante mais il disait qu'il ne voulait pas l'allonger tout de suite. Il s'arrangeait pour se faire payer des tournées par des clients qui espéraient se rembourser sur les cinquante. A chaque fois, il se tirait en douce avant son tour. A mon avis, c'était son unique billet.

-Et la femme?

-Oui. Quand elle était là, c'était Dotty par ci, Dotty par là. Ils s'accordaient tous les deux.

Gonnard prit le temps d'allumer une cigarette et savoura la fumée.

-C'est-à-dire?

-C'était pas spécialement un prix de beauté, si vous voyez ce que ce veut dire. Je crois qu'elle créchait au Shelton. Un jour, je l'ai entendue dire: "Ne mets plus les pieds au Shelton." Alors lui, il lui a mis le billet sous le nez et elle a filé doux.

46.

Il sortit du Northern Inn et regarda en direction du nord. "The Shelton" en lettres de un mètre de haut dominait un immeuble d'appartements autrefois haut de gamme, à un bloc de distance. Il était souvent passé devant avec son auvent en tissu bicolore avançant sur le trottoir, ses trois étages et la structure métallique sur le toit qui soutenait les lettres géantes mais il ne s'était jamais douté que Dotty-quel-que-soit-son-nom y logeait.

Il s'en approcha à pied. La nuit était tombée maintenant, il faisait froid et la circulation était réduite dans l'avenue. Pour la première fois depuis qu'il avait décidé de poursuivre son enquête malgré l'interdiction de Jarnin et de Reeves, il se demanda ce qu'il pourrait faire si l'enquête sur Harvey Wright trouvait un terme au Shelton.

La toile de l'auvent battait dans la brise et la porte vitrée grinça sur ses gonds quand il la poussa.

Il scruta les noms sur les boîtes aux lettres à droite de l'entrée. Il fut à moitié surpris de ne pas découvrir de Dotty. Il reprit la liste nom par nom, en essayant de coller un diminutif aux initiales des locataires: D. Deone et D. W. Hillerman. Il hésita. Son regard tomba sur J. Dolly au milieu de la liste, suivi de I. D. G.. Ça lui disait quelque chose, en remontant à ses premières années de service. *The Dolly Sisters*. Rosie et... Jenny. La gloire du Music-hall au début du siècle puis l'oubli. Un accident de la circulation et l'une des sœurs avait été défigurée.

Il grimpa au premier étage, couloir droite et première porte à gauche. Il frappa. Le silence. Il occulta le globe électrique du couloir avec son chapeau et aperçut un rai de lumière diffuse sous le battant de la porte. Il frappa encore, plus fort. Il entendit un filet de voix qui ne s'adressait pas à lui.

-Oui?

-Dotty? cria-t-il.

-C'est toi? lui répondit la voix.

Le bruit de pas se traînant jusqu'à la porte, les serrures qu'on déverrouillait et la voix qui répéta:

-C'est toi?

Jenny Dolly ouvrit. Elle portait une robe de velours sombre échancrée sur sa vieille poitrine. Les accessoires qui gonflaient la robe et embellissaient la taille des femmes à l'époque avaient disparu et le tissu tombait droit sur ses hanches étroites et traînait au sol. Il manquait également les plumes et les paillettes qui décoraient sa coiffure sur ses cheveux gris. Ses yeux étaient sombremenent fardés et un rouge carmin barbouillait ses lèvres ridées. Un triste épouvantail, pensa Gonnard. Elle était proche de soixante ans, son visage portait les cicatrices d'une beauté ravagée par le crash.

-Vous n'êtes pas Harry, prononça-t-elle en soupirant.

-Qui est Harry?

-Vous ne savez pas?

Elle se retourna lentement, laissant sa porte ouverte aux Harry, Harvey et autres hommes de passage. Gonnard entra, intimidé par cette danseuse dont la légende évanouie disait qu'elle était l'une des plus belles femmes de deux continents. L'accident était survenu en 1932, 33 ou 34.

Jenny Dolly reprit sa place dans un fauteuil en face de la fenêtre qui donnait sur l'avenue sombre et s'immobilisa, le regard tourné vers le passé.

-Dotty... commença-t-il sans attirer son attention. Jenny?

-Oui. C'est Harry qui vous envoie?

-Non. Harvey.

-Je ne connais pas de Harvey. Harvey Hilliams? Non, il est mort.

Gonnard était sûr d'avoir trouvé la femme qu'il cherchait mais elle, elle n'était plus celle que le tout Hollywood avait admirée depuis longtemps. Il respira à fond. L'odeur confinée de l'appartement, les vieilles odeurs macérées dans la solitude, le parfum moisi qui se dégageait de sa robe lui donna envie de fumer. Il se retint cette fois et cela augmenta sa nervosité. Il chercha un moyen d'établir une conversation.

-Je vous ai vu un jour sur scène, je crois que c'était en...

-1928.

-Oui, dit-il au hasard.

-L'année d'après, Rosie et moi avons voyagé en Europe. Et puis au retour, nous avons tenu une saison entière à Broadway. Les hommes, les hommes étaient fous.

Elle se tut un long moment puis reprit:

-Les médecins ne m'ont pas rendu service en me laissant la vie sauve.

Il se souvenait. Sa sœur jumelle avait survécu indemne à l'accident. Jenny était condamnée depuis à regarder un miroir qui aurait eu le pouvoir de ne pas renvoyer son reflet. Il s'éclaircit la voix.

-Dotty, le Harvey dont je parle est mort le mois dernier.

-Je sais. J'étais présente.

Il attendit qu'elle continue mais les mots ne vinrent pas.

-Savez-vous qui l'a tué?

-Oui.

-Vous avez vu son assassin?

Elle sourit et cacha ses lèvres derrière ses doigts avec un geste de coquetterie.

-Je l'ai attendu dans sa voiture. Il m'avait dit qu'il n'en avait pas pour longtemps. J'en ai eu assez. Je suis allé le voir. Il dormait étendu sur le sol, ivre. J'en ai eu vraiment assez de ses

promesses. Je l'ai regardé dormir. Comment un homme avec une figure comme la sienne a pu imaginer que je vivrai avec lui? Je lui ai demandé mais il n'a pas voulu me répondre. Les hommes ne me traitent pas comme ça, n'est-ce pas, Harry? J'avais pris avec moi mon revolver, je ne sais plus pourquoi, et j'ai exigé des excuses. J'étais presque soulagé qu'il dorme, sinon je n'aurais pas pu tirer. Pauvre Harry.

-Vous avez toujours le revolver, Doty?

Elle tendit son bras maigre en direction d'une commode surmontée d'une psyché aveuglée par un tissu poussiéreux. Il ouvrit le premier tiroir et découvrit deux revolvers argentés dans le fond. Il en saisit un. Il était anormalement léger. Un fac-similé. Un flingue issu du magasin des accessoires de théâtre pour un numéro de music-hall, juste assez puissant pour propulser une petite balle de plomb à deux mètres de distance avec de fausses cartouches et crever une baudruche dans un gros nuage de fumée. Guère plus dangereux sauf si on le plaçait à bout portant. Il reposa le revolver et referma le tiroir.

-Merci Doty, murmura-t-il.

-Savez-vous quand Harry passera me voir? demanda Jenny Dolly.

-Je ne sais pas. Quel est son nom?

-Hilliams. Harry Hilliams.

-J'essaierai de le contacter.

Il sortit dans le couloir vide sans rien ajouter.

Fin de l'enquête. Deux meurtriers, aucun coupable. Pas de rapport. Harvey Wright pouvait voyager vers l'oubli.

Il coinça une cigarette entre ses lèvres et trouva à la fumée un goût âcre et suave à la fois. Il prit le boulevard vers l'est en direction de chez lui. Son esprit refusait de fonctionner. Il se laissa aller comme la majorité des habitants de Los Angeles. Chaque personne qui se croisait sur la chaussée ou sur les trottoirs en sens contraire, croyait fermement se diriger vers l'avenir en délaissant son passé derrière lui. A Hollywood, ce sentiment permettait de survivre.

47.

Il remarqua la lumière allumée derrière la fenêtre de Karl Chief. Il enjamba les trois marches devant la porte grillagée, entra et tendit l'oreille. On bougeait dans l'appartement. Était-ce Billie qui avait renoncé à quitter la Ville avant l'enterrement de son frère? Il tourna la poignée et chercha du regard sa silhouette.

-Entrez, dit Chief.

Le vieil homme avait perdu sa moustache, comme Gonnard. Il était effroyablement décharné mais en vie et ses yeux bleus n'avaient rien perdu de leur acuité.

-Vous avez une sale gueule, continua-t-il. Je ne parle pas des coups que vous avez reçus, non, mais vous avez la tête d'un sale type qui a une sale gueule.

Il lui tendit sa main gauche. L'autre était pansée et tenait entre ses doigts un verre d'alcool. Gonnard la lui serra.

-Billie m'avait prévenu que vous n'étiez pas mort.

-Et elle n'a pas menti, ma chère sœur. Vous lui avez tapé dans l'œil, je crois.

-Avec ma sale gueule?

-Ouais. Billie n'a pas très bon goût. Son mari est un bon à rien. Elle méritait de se payer des vacances en ville. C'est ce qu'elle a fait.

-Vous êtes guéri? demanda Gonnard en se rendant compte de la naïveté de sa question.

-La maladie gagnera un jour, Will. Elle gagne toujours. Vous avez une cigarette?

Il lui donna le paquet et son briquet. Chief en alluma une en protégeant sa moustache qu'il n'avait plus.

-Servez-vous un verre. Je déteste boire seul.

Ils trinquèrent et vidèrent leurs verres en silence puis Gonnard s'excusa et fit mine de regagner sa chambre.

-Content que vous soyez toujours sain et sauf, mon ami, lui lança Chief.

C'est exactement ce qu'il n'avait pas osé lui dire.

Le cauchemar revint. Son père et sa mère sur fond d'images grises tremblotantes. Le poivrot qui embrase sa barbe et se met à hurler. Les flammes qui montent des fauteuils et tombent du toit en même temps. Le soleil à l'extérieur occulté par la fumée. Et Willy, gamin innocent, qui éprouve pour la première fois la douleur du désespoir. Et une voix qui le force à tourner son visage en larmes.

Nichols. Le lieutenant se redressa et se détourna, gêné d'entendre Gonnard pleurnicher dans son sommeil.

Gonnard s'assit sur son lit et s'essuya le visage.

-Désolé, prononça le lieutenant.

Il s'assit dans un angle de la pièce, aussi loin du lit que lui permettait l'exiguïté de la chambre.

-Mauvais rêve, hein?

-Et ça continue, répondit Gonnard en forçant son rire. Qu'est-ce qui se passe?

-Il est six heures. On va coffrer l'Apache. Nous savons qui il est. Tu as mis dans le mille. La poupée. La boutique. L'employé a tout déballé. Il se rappelait de Frieda mais pas du Jap. Par contre, la figurine provient bien de cet endroit. Le propriétaire, Hawer, trafique des objets indiens achetés à bas prix dans les réserves et les revend aux touristes sur Wilshire Boulevard. La machette n'y était pas mais le type nous a dit que c'était sans doute une sorte de couteau pour couper les grands cactus.

Dans son excitation, Nichols avait empoigné la crosse de son arme et jouait avec le cran de sécurité. Gonnard baissa les jambes de son pyjama entortillées au-dessus de ses genoux pendant la nuit et se frotta le visage. Il se sentait humilié et il avait peur.

-L'Apache, je m'en fous, dit-il en élevant la voix. Je vais demander à Reeves qu'il me confie une autre enquête. Ma seule chance de m'en sortir est de ne pas me mêler de cette affaire. J'ai fait ma part et nous sommes quittes.

-Je sais, dit Nichols en affichant un masque de détermination butée. Mais ne me raconte pas que tu as oublié. Tu as promis. Il est trop tard. Je veux quelqu'un pour protéger mes arrières.

La peur, qui fait transpirer de la sueur glaciale.

-Boyd et les fédéraux sont dans le coup, prononça Gonnard comme une évidence.

Nichols ne prit pas la peine de répondre. Il se leva, indiqua que le temps tournait inexorablement avec les aiguilles de sa montre et ricana.

"C'est eux ou nous" entendit Gonnard.

Le lieutenant sortit.

Il s'habilla avec ses vêtements de la veille. Un instant, il se regarda nu dans le miroir au dessus du lavabo et imagina Hornet penché sur son corps en ricanant de la même manière que Nichols. Puis, en cherchant son flingue, il trouva les derniers billets de Van Ustrecht. Il les

partagea en deux tas de cinq cents et mille cinq cents dollars. Sur la bordure d'un billet du plus gros paquet, il inscrivit l'adresse du foyer d'adoption de Norma. Chief comprendrait. Il empocha le second flingue au passage et ferma sa porte sans la verrouiller.

Dehors, Nichols l'attendait appuyé contre l'aile de la Pontiac. Il avait chaussé des lunettes fumées qui lui donnaient des allures de tueur à gage.

-On va où? demanda Gonnard.

-Valley Forge. Hawer y crèche quand il n'est pas en ville.

Le temps d'atteindre le nord par la route traversant Glendale, le soleil s'était hissé au-dessus de l'horizon et illuminait le ciel menaçant d'orages. Nichols dormait peut-être, caché derrière ses lunettes et immobile sur le siège passager. Il ne parlait pas. Gonnard obliqua à l'est avec le Mont Wilson en point de mire au centre du pare-brise. Une heure plus tard, Nichols s'ébroua et indiqua la route secondaire qui menait à la planque de l'Apache juste à temps pour que Gonnard puisse l'emprunter en freinant et exécuter un virage serré.

Ils étaient sur une route en terre défoncée, entourée d'arbres à perte de vue de la Forêt Nationale de Los Angeles, sans panneau indicateur pour se situer sur une carte. Mais Nichols était vigilant maintenant. Il traquait du regard l'embranchement d'une nouvelle route secondaire à presque deux kilomètres de Valley Forge. Gonnard tourna et comprit qu'ils arrivaient en apercevant la forme d'une voiture sur le bas côté de la route. Il se gara près d'elle. Boyd en sortit puis Pitchess et le frappeur. Les cinq hommes se mesurèrent du regard. Le flic et les agents fédéraux avaient visiblement passé la nuit sur place. Gonnard se demanda comment Nichols avait réussi à les convaincre d'attendre son renfort. Une seconde voiture, celle de l'Apache, avait été basculée dans le fossé.

-Nous nous approchons par le sud, dit Pitchess en désignant Boyd et son collègue. Vous, lieutenant, vous faites le tour par derrière avec Gonnard. La maison est à environ cinq cents mètres. Hawer est dedans, je m'en suis assuré et il ne se doute de rien. Il n'a pas remis les pieds dans son magasin depuis hier. Ça sera facile.

Nichols ajusta ses lunettes devant ses yeux.

-Bonne chance, les gars.

-Une seconde, intervint Boyd. Qui entre en premier?

Il parvenait à peu près à se contrôler mais il n'arrivait pas à fixer son regard sur le visage de ses interlocuteurs.

-Nous, répondit Nichols. Vous attendez à l'extérieur. Dès qu'il se pointe, à vous de jouer.

-Correct, dit le frappeur.

Gonnard le regarda. L'agent contenait difficilement sa violence. Son faciès de boxeur ne reflétait aucune émotion mais il trépinait, ses énormes poings s'ouvraient et se fermaient au rythme de son cœur et sa respiration s'accélérait.

Pitchess exhiba sa montre.

-Dans une demi-heure.

Puis il partit au pas de course suivi du frappeur et de Boyd. Nichols s'engagea sur un sentier dans la direction opposée. Gonnard se colla à ses talons.

Ils mirent un quart d'heure pour atteindre leur emplacement derrière une haie d'arbres, en bordure d'une petite clairière. Cinquante mètres à découvert plus loin, une baraque en bois se dressait dans la brume matinale. Elle était faite de longs rondins entrecroisés avec un toit de tôle rouillée. Une porte et une fenêtre sur la façade. Et sans doute une seconde porte à l'arrière par où l'Apache tenterait de s'échapper et où il se ferait cueillir par l'autre équipe.

Nichols s'adossa à un tronc et dit:

-C'est exactement le genre de baraque que je voudrais m'offrir pour ma retraite.

Gonnard s'assura que son arme était chargée et armée. Il n'avait pas eu le temps de vérifier son flingue illégal.

Rien ne bougeait derrière la fenêtre. Il l'observa cinq minutes durant sans ciller et ne repéra aucun mouvement.

Nichols se dressa, toujours abrité derrière le tronc.

-C'est l'heure, Will, dit-il. On en a traversé de dures tous les deux, pas vrai?

Il s'élança à découvert. Gonnard n'hésita qu'une seconde et le suivit.

Trente foulées. Ils se plaquèrent ensemble contre la façade en rondins, de part et d'autre de la porte. Nichols avança la main vers la poignée, la tourna. Le battant s'entrebâilla en grinçant. Gonnard glissa un œil à l'intérieur. Il vit une table, une chaise, plus loin une sorte d'armoire sans porte. Des affaires sur les étagères. Un coin de porte vers une seconde pièce. Sur la table, les reliefs d'un repas interrompu. Il secoua la tête à l'attention de Nichols.

Le lieutenant dégaina son arme et entra. Il s'approcha sur la pointe des pieds de la seconde pièce, une chambre qu'il inspecta. Il revint sur ses pas, l'air dépité. Puis il désigna quelque chose au-dessus de l'épaule de Gonnard. La machette était disposée sur un râtelier contre le mur. La lame était large, épaisse, martelée et le fil émoussé. De la cordelette entourait le manche court en large. Sur le mur d'en face, il y avait une sorte de tapisserie indienne tendue entre quatre clous.

Gonnard posa la main sur la plaque du réchaud à essence. Froid.

-Merde, souffla Nichols.

-Si Boyd avait menti? dit Gonnard.

Ils se regardèrent. Le lieutenant assura sa prise sur la crosse de son arme.

Il alla dans la chambre et regarda à l'extérieur par la fenêtre. Il s'assit au bord du lit en réfléchissant.

-On est pié...

Derrière lui, le matelas se souleva et une silhouette se dressa en hurlant. Gonnard fit feu au jugé. Deux fois. Nichols se jeta à terre, la lame étincelante d'un couteau lui frôla les cheveux. Gonnard tira encore. Des plumes volèrent, celles du matelas, blanches et légères, tachées de sang. Les deux flics reculèrent, basculèrent la table et se réfugièrent derrière. Nichols tira à travers la cloison. Gonnard regarda la porte de derrière qui céda brusquement sous le coup d'épaule de Pitchess. En une seconde, il vit le Fed braquer Nichols lui tournant le dos. Il orienta sa ligne de mire sur la poitrine de Pitchess qui suspendit son geste. Boyd le bouscula et déboula au milieu de la pièce. Au même moment, le frappeur enfonça la porte de façade. Gonnard savait que lui n'hésiterait pas. Il dégaina son second flingue, se retourna et tira sans viser dans la poitrine de l'agent. Le frappeur battit des bras et s'effondra. L'Apache surgit de la chambre, plongea sur Boyd et lui enfonça son poignard dans la gorge. Nichols lui fit exploser le crâne à bout portant.

Dans le silence qui suivit, ils n'entendirent que leurs propres respirations saccadées. Nichols tendit son bras, arme au poing, vers le visage de Pitchess. Gonnard se redressa, tremblant de la tête au pied. Boyd agonisait sous le cadavre de l'Apache. Le frappeur était raide mort, la poitrine défoncée par les impacts de balles.

-Tire, Nichols, murmura Pitchess. C'est ce que tu as de mieux à faire.

-L'autre voulait nous prendre à revers, accusa le lieutenant, les mâchoires serrées.

-Non. Je lui ai demandé de faire le tour au moment où vous avez commencé à flinguer, au cas où l'Apache s'échapperait.

-Conneries! C'était pour nous plomber dans le dos.

Les deux hommes se dévisageaient, leurs regards étincelaient de haine. Gonnard resta en retrait. La gorge sanglante de Boyd cessa de gargouiller. Il rendit son dernier soupir.

-Gonnard a tué un agent fédéral, reprit Pitchess qui braquait toujours son revolver, prêt à appuyer sur la détente.

Gonnard déposa son arme illégale dans la paume de l'Apache.

-C'est lui qui a fait le coup. Ce flingue ne m'a jamais appartenu.

Pitchess cilla. Il était en train de perdre la partie. Mais devant le canon de Nichols, il ne se résolvait pas à baisser le sien.

Gonnard vérifia discrètement son chargeur. Il restait une seule cartouche.

Il observa le visage de l'Apache. Blanc d'une quarantaine d'années comme l'avait décrit le vendeur du magasin sur Normandie. Hawer ressemblait à l'homme de la rue, ce qui restait de son visage était assez séduisant. Frieda avait sans doute eu le béguin pour lui. Il avait attiré le jeune voyou asocial en lui racontant les persécutions subies par le peuple indien, les grands opprimés de l'histoire américaine, les guerriers enfermés dans les réserves, spoliés de leurs droits par le BIA comme les semblables de Nakashima étaient aujourd'hui persécutés par l'Immigration et celui-ci l'avait cru, l'avait suivi et avait péri. Les motivations de Hawer resteraient un secret. Il se défonçait peut-être lui-aussi au peyotl.

Nichols se redressa lentement, Pitchess dans sa ligne de mire.

-Rien n'a fonctionné comme prévu, reconnut l'agent du FBI en haussant les épaules.

Comme pour confirmer ce qu'il venait de dire, le hululement des sirènes de police s'élevèrent dans le lointain. Une minute plus tard, quatre voitures beiges des services du shérif du comté déboulèrent dans la clairière et dérapèrent avant de stopper juste devant la maison.

Nichols hésita puis releva le canon de son arme. Pitchess rengaina la sienne.

Ils sortirent tous les trois à la rencontre des hommes du shérif.

Un adjoint entra dans la maison et cria à son supérieur:

-Deux officiers abattus, monsieur!

-L'inspecteur Boyd du LAPD, confirma Pitchess, et l'agent fédéral...

Il se pencha à l'oreille du shérif et lui dit son nom.

-Le suspect Hawer les a descendus tous les deux, continua Nichols.

Le shérif glissa un regard chargé de reproche à Pitchess. Le Fed avait tout organisé mais l'intervention avait mal tourné. Gonnard comprit que les hommes du comté auraient dû compter trois cadavres: Hawer, Nichols et le sien.

-C'est lui qu'on surnommait l'Apache? demanda le shérif.

Le lieutenant acquiesça.

-J'espère qu'il a crevé en souffrant.

Nichols s'adressa directement à Pitchess quand le shérif s'éloigna de quelques pas.

-Un mort dans chaque camp, les jeux sont faits.

L'agent fédéral sembla accepter ce décompte morbide.

Nichols entraîna Gonnard. Ils regagnèrent sa voiture. L'ambulance du comté arrivait en catastrophe sur le chemin tortueux, gyrophares aveuglants et sirènes assourdissantes. Un pierre gicla sous un pneu de l'ambulance et alla traverser une vitre de la Pontiac. Le calme revenu, Nichols dit:

-Quand cette foutue histoire sera réglée, j'essaierai d'acheter la baraque de Hawer. Le lac de Big Tujunga n'est qu'à cinq kilomètres d'ici.

"Quand cette histoire sera réglée."

Pitchess arriva lui aussi près de l'autre voiture. Gonnard se dirigea vers lui.

-Vous êtes fini, Pitchess. Votre piège va se refermer sur vous.

L'agent sourit d'un air confiant.

-Les services du shérif vont récolter la gloire d'avoir éliminé l'Apache. Ils me doivent bien ça.

Les Fédéraux, comme leur grand patron, étaient des magouilleurs de première et ils retombaient toujours sur leurs pieds.

-Et moi? demanda Gonnard.

Pitchess cracha par terre.

-Voilà ce que vous valez maintenant. Je n'aurai bientôt plus le pouvoir de vous poursuivre pour les crimes de l'Escouade Rouge. Ce n'est pas la juridiction du shérif. A la prochaine, Gonnard.

Il monta en voiture.

-Au fait, reprit-il par la portière entrouverte, votre ami Van Ustrech s'est fait coincer pour activités anti-américaines à la frontière mexicaine avec un salaud d'espion de l'Axe. Enfin, c'est ce que prétend le Bureau.

Il éclata de rire.

C'est tout? se demanda Gonnard abasourdi. La fin de la carrière de producteur hollywoodien de Van Ustrech, la disparition des millions investis par ses associés, l'abandon du tournage de *Je ne l'ai fait qu'une fois*, l'échec du complot? La disparition des rêves de gloire de Louise? Comme des images voilées sur une pellicule exposée à la lumière.

-Il y avait une femme avec lui? cria-t-il au-dessus du grondement du moteur.

L'ex agent fit un signe indéchiffrable et s'éloigna sur les chapeaux de roues.

Retour vers Hollywood. Une heure de silence lourd de sous-entendus entre Nichols et lui. Il renonça à allumer une cigarette à cause de la vitre fracassée qui produisait un tourbillon d'air à l'intérieur.

Il avait tué pour Nichols, il avait tué pour effacer son passé, pour continuer à ressasser ses erreurs et il fonçait à présent vers un avenir incertain.

Il déposa le lieutenant dans le parking du poste. La nouvelle avait voyagé plus rapidement qu'eux sur les ondes radio. Gonnard vit Hamberden et Morson, les uniformes du terrain vague et de Griffith Park, qui le saluèrent en brayant.

Il fit demi-tour et sortit du parking en s'engageant sur le boulevard puis il s'arrêta, frigorifié et nerveux. Il avait terriblement envie d'une cigarette. Il se gara, ramassa du papier journal froissé dans le caniveau et entreprit de boucher le trou dans la vitre mais il s'immobilisa.

La première page du journal montrait la terrible photo des destroyers américains vomissant des nuages de fumée noire par leurs flancs éventrés après le raid des Zéros japonais dans la rade de Pearl Harbor, ce jour du 7 décembre 1941.